UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 1766

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY
TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/confrencessur02vent

CONFÉRENCES
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

II.

PROPRIÉTÉ DE

B. Poussielgue Rusand

Paris, imprimerie de Poussielgue, rue du Croissant, 12.

XV 5

CONFÉRENCES
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

PRÊCHÉES DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, A ROME, PENDANT LE CARÊME DE 1847;

PAR LE R. P. DON JOACHIM VENTURA,

EX-GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS, ETC.;

Traduites de l'italien

SOUS LES YEUX ET AVEC L'APPROBATION DE L'AUTEUR;

PAR L'ABBÉ C. ECOIFFIER.

TOME SECOND.

BIBLIOTHECA C. SS. TRANSFERRED ad S.tum Annum, MARIANOPOLI.

PARIS,

LIBRAIRIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3.

A LYON, CHEZ J. B. PELAGAUD ET Cie.

1848

CONFÉRENCES

SUR LA PASSION

DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LE DÉSESPOIR DE JUDAS.

Mors peccatorum pessima. (Ps. 33.)
La mort des pécheurs est effrayante.

Les premiers Livres des Rois font mention de deux confessions célèbres qui eurent lieu à peu d'intervalle l'une de l'autre : la confession de Saül et celle de David. Ces deux hommes, élevés tous deux par la volonté du Seigneur de l'obscurité de la vie des champs sur le trône d'Israel, tombés tous deux dans le péché, confessèrent également leur iniquité à deux prophètes, le front humilié, la voix plaintive, les yeux noyés de larmes, et cependant tous deux n'en obtinrent pas le pardon.

J'ai péché, *peccavi,* dit David à Nathan, et à peine eût-il prononcé cette grande parole que le prophète lui répondit : « Eh bien! je vous le dis; en ce moment « même Dieu vous a pardonné votre péché (1). » J'ai « péché, *peccavi,* dit aussi Saül au prophète Samuel, et

(1) Dominus quoque transtulit peccatum tuum. (*II Reg.*)

celui-ci lui répondit sur-le-champ : « Le Seigneur vous a rejeté, et vous ne régnerez point sur Israel. » (1)

D'où vient donc que ce double aveu fait dans les mêmes termes eut un résultat si différent ? C'est que la confession de David fut l'expression réelle d'une douleur sincère, pendant que celle de Saül, observe S. Grégoire, ne fut qu'une feinte sacrilége : sa langue accusa son péché, et la contrition n'avait point brisé son cœur. C'est pourquoi tandis que David, après avoir vécu dans les œuvres de la pénitence, mourut de la mort précieuse des justes, Saül au contraire, après avoir accumulé pendant sa vie fautes sur fautes, se donna volontairement la mort, et rendit son âme criminelle au milieu des fureurs du désespoir, parmi les tortures du remords. Effrayant exemple de cette vérité de l'oracle divin : Que la mort des pécheurs est toujours funeste et terrible. *Mors peccatorum pessima.*

Cette histoire de l'ancien Testament fut la figure prophétique d'une histoire semblable arrivée dans le nouveau. Pierre et Judas, tous deux apôtres de Jésus-Christ, tous deux princes de l'Église, et pécheurs tous deux, confessèrent et pleurèrent pareillement leur infidélité. Mais Pierre la pleura avec les larmes de la douleur, Judas avec celles du désespoir. Aussi l'un reçut la mort de la main d'un tyran qui en fit un martyr, l'autre se la donna de sa propre main et fut l'auteur de sa réprobation ; et de même que le premier fut une nouvelle preuve de la paix et des ineffables délices au milieu desquelles le juste meurt, l'autre fut un exemple de cet état de fureur dans lequel les pécheurs impénitents

(1) Projecit te Dominus, ne sis rex super Israel. (*I Reg.*)

sont ordinairement jetés à la dernière heure. *Mors peccatorum pessima.*

Nous avons déjà vu le mystère de la miséricorde de Dieu dans la conversion de Pierre ; examinons aujourd'hui le mystère de sa justice dans le désespoir de Judas. Ces deux leçons, en remplissant nos cœurs d'émotion et d'effroi tout ensemble, nous apprendront à ne jamais séparer la confiance de la crainte pour ne pas nous laisser aller à la présomption, ni la crainte de la confiance pour ne pas tomber dans le désespoir. Ainsi avec une crainte mêlée de confiance, avec une confiance mêlée de crainte, nous pourrons opérer notre salut, nous nous appliquerons à chercher Dieu et à nous réconcilier sincèrement avec lui pendant la vie, afin que nous évitions l'impénitence finale qui met le sceau à la réprobation des pécheurs. *Mors,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux, dit l'Écriture, celui qui a écrasé à temps ses petits enfants sur la pierre (1). Or ces enfants de l'homme sont, d'après S. Augustin, ses passions, qu'il lui faut réprimer dès leur naissance, et la pierre sur laquelle elles doivent être brisées, remarque S. Jérôme, c'est l'abnégation, c'est la mortification chrétienne, puisque S. Paul a dit : La pierre était Jésus-Christ : *Petra autem erat Christus.* Car celui qui ne se sert pas de la doctrine et de la grâce de Jésus-Christ pour maîtriser sa passion quand elle est encore naissante, sera do-

(1) Beatus qui tenebit et allidet ad petram parvulos suos. (*Ps.* 136.)

miné par elle lorsqu'elle aura acquis des forces, et il sera ainsi entraîné à rejeter la foi ou la loi de Jésus-Christ.

C'est ce qui est arrivé à Judas. Il lui aurait fallu si peu d'efforts pour triompher de son avarice lorsqu'elle était encore à son principe. Il suffisait qu'en sentant s'éveiller dans son cœur l'amour de l'intérêt il se fût hâté de partager entre les disciples tout le produit résultant des offrandes spontanées faites par les disciples de Jésus-Christ. Il suffisait qu'il se fût dit à lui-même : « Parceque mon divin maître se repose sur moi du soin de « son pécule, je dois lui en tenir un compte plus sé« vère. Ah! mon Jésus, pourrai-je bien m'approprier ce « qui vous appartient, quand pour vous j'ai abandonné « tout ce que je possédais? » Ces réflexions eussent contenu sa passion, alors qu'elle était encore faible, et il en aurait en temps et lieu réprimé tous les transports. Mais en lui donnant un libre cours, mais en l'alimentant par les larcins qu'il ne cessait de commettre contre le dépôt sacré des aumônes faites au Sauveur, il la vit se fortifier tellement au dedans de lui-même qu'il ne fut presque plus le maître de la dompter. Ah! c'est que, dans la carrière du vice, on débute par les petites fautes, et peu à peu on tombe dans les plus grands excès. *A minimis incipiunt qui in maxima proruunt.*

Car ne croyez pas que Judas ait exécuté tout d'un coup l'infâme et horrible projet de vendre son divin maître pour quelques deniers. Lorsque Jésus, dit S. Jean, daigna révéler le mystère de l'Eucharistie, Judas fut du nombre des disciples qui se refusèrent à croire à la parole du Sauveur, et qui firent ouvertement schisme avec lui. Que si, devenu hérétique comme les autres, il n'a-

bandonna pas en même temps qu'eux le Sauveur, mais continua de rester à sa suite, ce fut uniquement pour pouvoir lui dérober son argent, car il portait la bourse. *Fur erat, et loculos habebat.* (Joann., 12.) Il l'accompagna encore de sa personne, mais son cœur s'était déjà séparé de lui; il joignit au crime de l'incrédulité celui de l'hypocrisie, en cela bien autrement coupable et bien plus perfide que ceux qui s'éloignèrent ouvertement de leur divin maître, et c'est pourquoi le Seigneur lui-même l'appelle non seulement démoniaque, mais démon revêtu d'une chair humaine. *Unus ex vobis diabolus est.* (Joann., 6.) Ainsi donc, avant de livrer la personne de son auguste maître, Judas avait nié sa divinité. A force de violer la loi de Jésus-Christ, il avait fini par perdre la foi; de mauvais chrétien il était devenu hérétique, et s'était fait le père de tous les hérétiques, puisqu'il est le premier disciple de Jésus-Christ qui ait apostasié sa doctrine et son Église. Exemple funeste qui se reproduit tous les jours; car parmi nos soi-disants incrédules, beaucoup ne sont amenés à nier la vérité des dogmes de notre religion que par l'amour des vices qui les aveugle. Ils abjurent la foi de Jésus-Christ parcequ'ils n'ont pas le courage de pratiquer sa loi, et leur coupable habitude de se livrer au mal les entraîne seule à la honteuse nécessité de ne point croire. Ce sont donc de faux incrédules et de vrais libertins, qui se résigneraient facilement à accepter le joug de la foi s'ils pouvaient se soumettre à une vie véritablement chrétienne.

Tombé dans un excès de perversité tel que Jésus-Christ lui était même devenu odieux et méprisable, Judas, après avoir épuisé, en le dérobant, l'argent dont

il avait le dépôt, songe à tirer profit de la personne même du Sauveur, et à le vendre à ses ennemis. Il voulait ainsi obtenir le double avantage et de se défaire de son maître et d'accroître les ressources de son avarice. Ce fut donc avec cette horrible intention qu'il se présenta au conseil des Juifs et qu'avec une hardiesse sans retenue, et un front arrogant, il leur dit : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains (1) ? Le traité fut bientôt passé, et pour prix de cette vente infâme, Judas consentit à recevoir la misérable somme de trente *Julius*, comme si Jésus-Christ eût été un vil esclave ; car c'était là précisément le prix auquel on vendait les esclaves. (2)

Mais livrer Jésus-Christ aux Juifs, n'était-ce pas le livrer à la mort ? car les Juifs n'avaient pas fait à Judas un mystère de leurs intentions cruelles, et ils lui avaient déclaré qu'ils ne voulaient avoir le Nazaréen que pour le faire mourir. Toutefois, Judas ne comprit clairement toute l'énormité de son crime que lorsqu'il l'eût accompli. En effet, dit Euthymius, c'est un ancien artifice du démon de cacher aux pécheurs la noirceur de certaines actions, afin qu'ils n'hésitent pas à les commettre (3). Mais, nouvel artifice du tentateur, ajoute Euthymius, après avoir aveuglé l'homme sur la malice du péché, il l'engage à le commettre, et une fois commis, il le lui montre dans sa hideuse nudité pour le pousser au désespoir.

Telle est la ruse qu'il employa avec Judas. Lorsque

(1) Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam. (*Matth.*)

(2) Et constituerunt ei triginta argenteos. (*Ibid.*)

(3) Talis est Diabolus, ante peccatum non permittit videre malum, ne resipiscentia sequatur. (*In Matth.*)

ce disciple coupable sut que le grand pontife et les princes des prêtres, après avoir d'une voix unanime prononcé la peine de mort contre son divin maître, s'étaient rendus en corps chez Pilate pour obtenir la confirmation de leur arrêt, et que Pilate avait condamné Jésus-Christ à mourir sur la croix, *Viden Judas qui eum tradidit quia damnatus esset* (Matth); alors, dit S. Chrysostome, il sentit tomber le bandeau fatal que son démon lui avait placé sur les yeux; alors son esprit fut traversé par un trait de cette sombre lumière qui précède cette lumière infernale, laquelle fait connaître toute la monstruosité du péché sans en faire détester la malice (2). Alors Judas se rappelle son cher maître, la beauté de son visage, la tendresse de son cœur, sa patience inaltérable, la splendeur de ses miracles, la sainteté de sa vie, et l'excellence de sa doctrine; il se rappelle la bonté avec laquelle il le choisit, la familiarité avec laquelle il le traita, la confiance qu'il avait placée en lui, les avis charitables, les artifices délicats à l'aide desquels il chercha à le faire rentrer en lui-même; il se rappelle la dernière cène et la modération avec laquelle le Sauveur trahi, découvrit au traître lui-même sa perfidie, en même temps qu'il la cachait aux autres disciples. Il se rappelle Gethsémani et le miracle qui le renversa, et l'accolade par laquelle il l'accueillit, et le baiser qu'il lui donna, et le titre d'ami dont il l'honora jusqu'à la fin. Il se rappelle alors l'abus détestable qu'il fit de tant de condescendance et de tant de bonté; l'ingratitude monstrueuse de sa trahison, l'hor-

(1) Post perfectum peccatum cognovit peccatum. (*De Prodit. Jud.*)

rible audace avec laquelle il alla lui-même se saisir de sa personne, et le prix honteux de trente deniers qu'il en retira. Son esprit contemple cet affreux tableau ; le crime qu'il a commis lui apparaît dans toute sa difformité, dans toute son horreur. La récompense que sa félonie lui a value lui devient insupportable et odieuse comme sa perfidie même. Ce prix de l'iniquité lui pèse autant que les remords rongeants qui déchirent son cœur et que la profonde ignominie qui couvre son visage. Il lui semble que cet argent le dévore comme un feu attisé dans l'enfer. Le voilà donc qui se hâte de le rapporter dans le temple entre les mains sacriléges des princes des prêtres et des anciens qui le lui avaient donné ; puis, poussant un cri d'immense douleur : Ah ! leur dit-il, j'ai péché en livrant le sang innocent et juste. *Retulit trigintaa rgenteos*, etc.

Admirable providence de Dieu ! Jésus-Christ est proclamé le *sang juste et innocent* par Judas, par ce même disciple qui l'a trahi, et cela en présence du même conseil qui a prononcé contre le Sauveur un arrêt de condamnation. Le grand-conseil, qui entend cet aveu sans le contredire, confesse par là même que le Rédempteur est *le sang juste et innocent* ; et pendant que l'écho du temple redit l'imposant témoignage de Judas proclamant l'innocence de Jésus, le prétoire retentit à son tour de la déclaration de Pilate qui prononce la justification du Christ. Ainsi Dieu, pour fortifier notre foi arrache de la bouche du disciple qui trahit Jésus, et de celle des prêtres qui l'accusent, et du juge qui le condamne, un témoignage non suspect, public et solennel de l'innocence et de la sainteté de son divin fils, dans le moment même où il consent à ce qu'il soit

traité en pécheur et en criminel; et il dispose les événements de telle sorte que ceux là même qui ont de différentes manières coopéré à sa mort attestent en même temps la sainteté de sa vie.

Mais la confession de Judas est une véritable accusation portée contre les prêtres Juifs. Si Judas se rendit coupable d'un crime affreux en livrant le sang innocent, ces prêtres ne commirent pas un crime moins horrible en l'achetant. Cependant, étonnante insensibilité des cœurs endurcis dans le crime! En entendant l'aveu échappé à Judas, aucun des prêtres, des scribes, et des anciens du peuple ne s'émeut, aucun ne fait un retour sur lui-même, aucun ne se repent d'avoir condamné à mort le Nazaréen dont le traître disciple proclame hautement l'innocence et qu'ils savent bien eux-mêmes n'être point coupable. Ils répondent à Judas avec un horrible sang-froid, avec une indifférence brutale et en insultant presque à son repentir et à sa douleur : « Si Jésus est innocent, si tu es coupable de l'avoir livré, que nous importe? cela te regarde. » *At illi dixerunt : Quid ad nos? Tu videris.* (Matth.) Ainsi l'horreur que Judas témoigne du crime énorme qu'il a commis n'inspire aucune crainte à ceux qui en ont profité! Quel aveuglement! quelle haine! quelle fureur! mais surtout quelle impiété et quelle irreligion! Ils ne craignent rien, parcequ'ils ne croient plus à rien!

Mais hélas! qu'il sera long et terrible le châtiment de cette parole impie : *Que nous importe?* Malheureux! ah! vous le saurez bientôt combien il *vous importait* de ne pas acheter pour un prix infâme le Messie que vous auriez dû au contraire reconnaître et adorer. Vous le saurez lorsque l'aigle romaine viendra porter l'épou-

vante dans Jérusalem, détruire votre cité jusque dans ses fondements, et ensevelir sous ses ruines vous, vos familles et tout votre peuple; vous le saurez et vos descendants le sauront aussi, lorsqu'ils seront obligés d'errer en fugitifs dans le monde, partout reçus et partout abhorrés.

Mais voilà que ces hommes qui ont exilé de leur cœur tout principe de religion, tout sentiment moral, toute droiture, toute justice, affectent maintenant de la religion et des principes dans les formes et dans les paroles. Car Judas ayant jeté dans le temple en présence des prêtres le prix de son infâmie, leurs serviteurs le ramassèrent, et le grand conseil s'assembla pour délibérer sur ce qu'il fallait faire de cet argent.

Il y avait dans le temple un tronc appelé *Corbona*, où était déposé les offrandes volontaires et légales que l'on apportait au Seigneur; et qui était par cela même, selon l'expression de l'hébreu Josèphe, un trésor sacré. (1) C'était dans cette caisse que les prêtres avaient puisé les trente pièces d'argent qui avaient servi à solder la trahison de Judas, et c'est pour cette raison que Judas rapporte cet argent dans le temple, pour qu'il fût remis dans le trésor sacré d'où on l'avait tiré, et afin de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Etonnant mystère! L'argent destiné à acheter le sang du Fils de Dieu fut pris sur les offrandes mêmes faites à Dieu! Cet argent déjà offert et consacré à Dieu, appartenait donc à Dieu, et ce Dieu est Jésus-Christ. C'est donc avec l'argent qui lui appartient que le Sauveur

(1) Sacer thesaurus: is autem Corbona dicebatur. (*De Bel. Jud., lib.* 11.)

est acheté, et en effet il n'y avait qu'un prix divin qui pût payer une vie divine; et il est lui-même le prix de sa vente, comme il est le prêtre et la victime de son sacrifice!

Cependant les prêtres se font un scrupule de remettre dans le trésor d'où il avait été tiré l'argent que Judas leur avait restitué. Ils le regardaient comme souillé. parcequ'il avait déjà servi à payer la trahison et la mort d'un juste. *Non licet eos,* etc. (Matth.) O scrupule affecté, dit S. Ambroise! O hypocrisie diabolique! Si c'est un crime de recevoir, et de rendre au trésor sacré une somme qui avait servi à payer la mort d'un innocent, n'était-ce pas un crime bien plus grand de l'y prendre d'abord et de l'employer à un si grand attentat et à une infamie aussi atroce. (1)

Mais Dieu se sert du scrupule même des Juifs pour leur faire accomplir, sans qu'ils s'en aperçoivent, de grands mystères et de grandes prophéties. Hors des murs de Jérusalem, du côté du midi et sur le revers opposé de la montagne de Sion, (2) était un petit champ de terre glaise, jadis propriété d'un potier, qui, après en avoir extrait l'argile, l'avait abandonné comme un champ désormais inutile. Or le conseil des prêtres, après avoir examiné et longuement discuté l'emploi qu'il convenait d'assigner à la somme restituée par Judas, décida qu'elle servirait à acheter ce petit champ; il voulut en outre que ce terrain fût à l'avenir consacré à la sépulture des étrangers, c'est à dire des gentils prosélytes qui, venus à Jérusalem pour y adorer le

(1) Si recipiendum non fuit, nec solvendum fuit. (*In Ps.* 61.)
(2) *Hieron. de Loc. Hebraic.*

vrai Dieu, y étaient surpris par la mort, et pour lesquels il n'existait pas de cimetière particulier. *Consilio*, etc. (Matth.)

Ainsi les Juifs stupides et insensés accomplirent eux-mêmes, comme le remarque l'Evangéliste, la prophétie de Zacharie, qui avait prédit que les enfants d'Israel achèteraient le champ d'argile d'un potier, pour trente pièces d'argent, prix de celui qui serait vendu par eux; et en effet ils donnèrent pareille somme à Judas, ils l'employèrent à cet usage, après que le traître en eut fait la restitution. (1) Et ces mêmes Juifs fournirent une preuve nouvelle et frappante de cette vérité : que Jésus-Christ est le véritable Messie et le Rédempteur du monde, puisque cette grande prophétie ne s'est accomplie à la lettre qu'en lui et que pour lui!

Non seulement les Juifs glorifièrent Jésus-Christ en votant l'achat de ce terrain, mais ils élevèrent encore de leurs propres mains un monument impérissable de leur infamie. Car cette parole de Judas : « J'ai livré le sang du juste, » prononcée dans le temple en présence du peuple, se répandit bientôt parmi le peuple, devint proverbiale, et passa dans le langage familier. Quand on sut que l'on avait fait l'acquisition de ce champ avec le prix de cette trahison, le peuple, se ressouvenant du mot de Judas, commença à l'appeler « le champ du sang. » *Propter hoc vocatus est ager*, etc. (Matth.) Combien de gens alors, soit en sortant de la ville soit en y entrant

(1) Tunc impletum est quod dictum est per Prophetam : et acceperunt triginta argenteos pretium appretiati, et dederunt eos in agrum figuli. (*Matth.*)

se dirent en passant devant ce lieu : Voilà le champ du sang! cette dénomination leur rappelait tout à la fois et la perfidie dont Judas s'était rendu coupable en livrant le *sang innocent*, et la cruauté dont la synagogue avait fait preuve en l'achetant pour le répandre ensuite sur la croix. Ensuite, toutes les fois que l'on allait déposer dans ce champ quelque cadavre, la vue de ce lieu funèbre ne pouvait que rappeler toujours le prix honteux avec lequel avait été acheté ce lieu de sépulture.

Grand Dieu! que vos voies sont admirables! et combien vous prenez plaisir à vous jouer des desseins des hommes pour les faire servir à l'accomplissement des vôtres! Si les prêtres eussent remis en silence dans le trésor du temple l'argent que Judas venait de leur rapporter, cette circonstance n'aurait peut-être pas eu de retentissement parmi le peuple. Mais en décrétant l'achat de ce terrein et en le destinant à un usage public, ils ont rendu le peuple entier témoin de leur injustice et de leur perfidie, eux qui prétendaient s'abriter sous le manteau de la religion et accomplir une œuvre pie!

Ce petit champ, converti en un cimetière pour la sépulture des pauvres, est dès lors comme un magnifique document, comme une inscription sublime placée aux portes de Jérusalem, et qui la signale comme la ville déicide. Tous ceux qui passaient auprès du champ du sang devaient songer aux mains cruelles qui l'avaient versé! Les Juifs ont ainsi élevé de leurs propres mains un trophée, un monument plus durable que le bronze, à l'innocence de Jésus-Christ et à leur perfidie; et la voix de ce sang innocent, après avoir fait monter ses cris jusque dans le ciel, commença dès ce moment, comme l'atteste l'Evangéliste, et a continué depuis à

retentir sur la terre jusque dans la postérité la plus reculée. *Vocatus est ager ille,* etc. (Matth.)

Mais il y a dans les paroles et dans les faits même de cet événement, dit S. Hilaire, un profond mystère, une prophétie consolante, en un mot une disposition miraculeuse digne d'exciter notre étonnement et de provoquer les méditations de notre piété (1). Tâchons donc, avec S. Hilaire et Origène, de bien comprendre ce grave sujet.

Le champ, selon Jésus-Christ lui-même, signifie le monde (2). Ce champ avait été la propriété d'un potier, c'est à dire que le monde avec tout ce qu'il renferme appartient à Dieu qui l'a créé, il est le domaine de Celui qui a formé du limon de la terre les vases de notre corps (3). Mais ce champ avait été dépouillé de son argile, et il était devenu inutile pour la gloire de Dieu; car la connaissance de Dieu s'était effacée du monde, et la vertu n'y exerçait plus d'empire, puisque le prophète a dit que « tous se sont égarés et sont devenus inutiles; et qu'il n'en est pas qui fassent le bien, pas un seul. » (Ps. 13.) Il fallait donc que ce champ fût racheté et arrosé du sang de Jésus-Christ (4), et qu'il fût entouré d'une enceinte, figure de l'Eglise, qui est elle-même une terre divine et céleste que Jésus-Christ, dit expressément S. Paul, a acquise par son sang. *Ecclesiam*

(1) Magnum in hoc prophetiæ sacramentum; et in factis, et in dictis miraculi plena meditatio. (*In Matth.*)

(2) Agrum seculum nuncupari ipsius Domini verbis continetur. (*Hilar. in Matth.*)

(3) Ipse est qui vasa corporis nostri fecit de limo. (*Orig.* 35 *in Matth.*)

(4) Istius ergo figuli ager Christi sanguine emptus est. (*Orig.*)

Dei quam acquisivit sanguine suo. (Act., 20.) Les étrangers et les pauvres pour lesquels ce champ a été acheté, continue Origène, ce sont les chrétiens qui se distinguent par leur sincère dévotion et qui, détachés du monde, se reposent avec une pleine confiance dans les mérites et dans la vertu du sang de Jésus-Christ, selon cette parole de S. Paul, que « pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes pélerins du Seigneur et exilés de la patrie. » *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino.* (II Cor., 5.) Or, durant le cours de cette pénible pérégrination les vrais chrétiens mystiquement morts au monde et à la chair sont comme ensevelis dans le champ de l'Eglise; car, dit S. Paul, nous sommes par le baptême morts avec Jésus-Christ au péché, et ensevelis avec lui, de telle sorte que nous ne conservons plus aucun commerce avec le péché : ainsi Jésus-Christ pendant qu'il était dans le tombeau n'eût plus aucun contact avec les hommes. O Providence amoureuse de notre Seigneur, s'écrie Origène, qui du prix de son sang nous a acquis un lieu de repos, à nous pauvres voyageurs sur cette terre. Heureux, ajoute S. Hilaire, heureux si nous partageons la mort mystique de Jésus-Christ, et si nous sommes ensevelis avec lui dans le champ mystérieux de l'Eglise! Car notre pérégrination terrestre aboutira au repos céleste et éternel (1). Repos vraiment magnifique, puisque le Grand-Ouvrier, Dieu, reformera alors l'argile abjecte de notre corps, en la retrempant avec le sang de son divin Fils, et il le rendra aussi glorieux et aussi brillant que le

(1) In hoc igitur agro commortui et consepulti peregrinationis nostræ æternam requiem sortimur !

corps de Jésus-Christ; nous étions des vases d'ignominie et de colère, il nous transformera en des vases d'honneur et de miséricorde. (1)

Mais hélas! ils ne connaîtront pas le bonheur de vivre et de mourir pour ressusciter ensuite dans le champ conquis par le sang de Jésus, tous ceux que la superstition, l'hérésie ou le schisme retient en dehors de l'enceinte sacrée de la véritable Eglise! Il en est de même de ces catholiques qui, quoique admis dans cette enceinte fortunée, ne meurent pas à leurs vices et à leurs passions. Ah! au lieu de se reposer et de terminer leur vie dans la sépulture paisible que la miséricorde de Dieu leur a préparée au sein de l'Eglise, ils finiront leurs jours, victimes de la justice divine, dans le tombeau du péché et du désespoir, et leur mort sera affreuse et épouvantable. *Mors peccatorum pessima.* Et telle fut la mort de Judas.

Il a restitué le prix de sa trahison, mais l'horreur de son parricide est toujours devant ses yeux. Une honte funeste le retient, et il n'ose ni demander des avis et des conseils aux apôtres dont il s'était séparé, ni recourir à Marie, mère du pardon et du bon secours, refuge unique des pécheurs qui, poursuivis par leur conscience criminelle, fuient la colère de Dieu; ni se jeter aux pieds de Jésus et implorer sa miséricorde. Judas, dit S. Augustin, restitue le prix infâme qu'il avait reçu pour avoir livré le Seigneur, mais il ne sait pas profiter du prix infini par lequel le Seigneur l'avait racheté (2). Et ici

(1) Qui reformabita corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. (*Philip.* 3)

(2) Pretium projecit quo vendiderat Dominum; non agnovit pretium quo redemptus est a Domino. (*In Psal.* 68.)

quel terrible mystère Judas ne révèle-t-il pas dans sa personne pour le désenchantement de tous les pécheurs!

Par un juste châtiment de Dieu qui se renouvelle tous les jours, rien de plus rare que de voir un pécheur dont la vie aura été une suite continuelle de désordres ouvrir son cœur à la confiance dans la divine miséricorde à l'heure de la mort. Nous le savons par expérience : les pécheurs les plus audacieux, les plus hardiment insolents, ceux qui vont sans cesse répétant : « Que Dieu « est bon; que leurs vices ne sont que des fragilités « dont la bonté de Dieu assure le pardon; que s'il ne « pardonne pas certains péchés il faudra qu'il se résigne « à voir son paradis désert; » oui, ceux qui pensent et parlent ainsi, et qui agissent conformément à cette manière de penser et de dire, sont précisément ceux qui tremblent le plus, s'effraient davantage et se livrent plus facilement au désespoir au moment suprême. Or Judas est le chef, le patriarche, selon l'expression de S. Damien, de cette race maudite de pécheurs qui, pour avoir nourri pendant leur vie une confiance téméraire et avoir abusé de cette sainte vertu, finissent par désespérer à l'heure dernière de la clémence de Dieu. *Judæ execranda progenies.*

Judas, qui avait commis tant d'outrages contre le Seigneur sans qu'il l'eût jamais vu irrité contre lui, qui l'avait volé si souvent sans avoir jamais entendu le moindre reproche sortir de sa bouche, qui l'avait renoncé dans son cœur sans en avoir jamais éprouvé aucun châtiment; Judas, qui, sur la confiance que lui inspirait la bonté du Sauveur, a poussé l'audace jusqu'à le vendre et s'emparer lui-même de sa personne, main-

tenant que son crime est accompli, Judas ne sait point, ne peut point se confier dans cette divine bonté dont il a des preuves si grandes, mais dont il a abusé d'une façon si révoltante.

Pierre, qui a failli plutôt par surprise et par faiblesse que par système et par malice, se confond, mais ne se décourage pas ; il s'humilie, mais il n'est point abattu ; il craint, mais il ne désespère pas. Il reconnaît avoir péché, et il pleure sa faute ; affligé d'avoir offensé son divin maître, il sollicite de lui son pardon, et profondément humilié de l'avoir renoncé au milieu d'un groupe de gens, il se dispose à le confesser en présence de tout le peuple. Tandis que Judas, qui a péché sciemment, avec perfidie, avec obstination, et en dépit même de la miséricorde divine ; Judas, qui a imité Caïn dans sa trahison, l'imite encore dans son désespoir ; et, rempli du même esprit, il prononce aussi le même blasphème : « Mon péché est trop grand pour que la miséricorde de Dieu suffise à me le pardonner (1). » Malheureux disciple ! lui crie S. Léon, où vas-tu ? à quoi penses-tu donc ? Pourquoi te défier de la bonté de celui qui dans la dernière scène ne t'exclut pas de la communion de son corps, et qui dans le jardin de Gethsémani n'eut garde de te refuser le baiser de paix (2) ? Mais Judas est sourd à toutes les sollicitations. En proie au démon furieux qui le possède, il a, comme Caïn, la lumière en horreur ; pour lui l'air est corrompu, le jour funeste : car une lumière plus odieuse encore lui découvre toute la lai-

(1) Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. (*Gen.*, 4.)

(2) Cur de ejus bonitate diffidis qui te a corporis sui communione non repulit ; qui pacis osculum non negavit (*Loc. cit*)

deur et toute la monstruosité de son cœur criminel. La société des hommes lui fait peur; quiconque se trouve sur son passage lui apparaît comme un témoin qui lui reproche sa scélératesse, comme un juge qui le condamne, comme un bourreau chargé de le punir. L'ombre de son crime le poursuit partout. Le souvenir de Jésus-Christ le glace. La vue de sa conscience l'abat. L'excès de sa félonie le désespère. Mille fantômes l'épouvantent, mille remords le déchirent, mille souvenirs l'importunent, mille furies le flagellent et lui rendent, dit S. Chrysostome, la vie plus terrible que la plus terrible mort (1). Il fait un pas vers la divine miséricorde, et il ne rencontre que la vengeance divine. Il tourne les yeux vers le ciel, et il ne voit que l'enfer qui s'ouvre sous ses pas. Il cherche au fond de son cœur, il y interroge l'espérance; le désespoir seul lui répond. Et c'est le désespoir qu'il écoute. Et voilà que pour se délivrer du supplice d'une vie affreusement criminelle, d'une vie qu'il désespère d'amender et qu'il n'a pas le courage de supporter, il quitte son rôle de coupable, se constitue lui-même juge de sa propre scélératesse, et devient l'exécuteur de sa condamnation : car Judas ne pouvait périr que par les mains de Judas (2)! Il saisit une corde, l'attache à un arbre, et se pend de ses propres mains. *Et abiens laqueo se suspendit.* C'est ainsi qu'il couronne par une mort désespérée une vie criminelle.

Quel horrible spectacle cependant. Son visage est devenu livide et difforme, sa peau s'est déchirée, ses

(1) Nec enim poterat acerbos conscientiæ stimulos et flagella perferre. (*Hom.* 86, *in Matth.*)

(2) Ipse sui sceleris reus et judex. (*Serm. II, de Pass.*)

entrailles impures et sans pitié se sont échappées, et une main invisible les répand çà et là sur la terre (1). Et au moment où le Rédempteur va ouvrir au bon larron les portes du ciel, l'âme de Judas force les portes de l'enfer, et il tombe dans les profondeurs de l'éternel abîme, dans le séjour des grands tourments qu'il a mérités par les plus grands crimes. *Ut abiret in locum suum.* (Act. 1.)

Venez tous contempler, tandis qu'il palpite encore, ce cadavre suspendu entre la terre et le ciel, comme pour indiquer, dit Raban, qu'il est également repoussé par le ciel et par la terre, qu'il est également en horreur à Dieu et aux hommes (2). Contemplez-le d'abord, ô vous âmes justes, méditez l'affreuse catastrophe de ce disciple de Jésus-Christ, élevé par lui à l'apostolat, admis à son école, nourri de sa chair, témoin de ses miracles, comblé de ses bienfaits, et néanmoins devenu un vase d'iniquité, le chef des apostats, le père des désespérés, le guide des réprouvés de la nouvelle alliance, et apprenez, par son exemple, que la vocation ne défend point contre les périls; que la plus intime liaison avec Jésus-Christ n'est pas toujours un soutien, ni la sainteté du ministère une garantie; que même à l'école de Jésus-Christ, en sa compagnie et sous ses yeux on peut tomber et périr. Tremblez, vous qui croyez être fermes. Quelque justes, quelque saints que vous soyez, craignez de tomber à votre tour, pour peu que vous cessiez de redouter les chutes, et qu'oubliant la crainte

(1) Crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus. (*Act.*, *I.*)

(2) Suspendit se laqueo, ut ostenderet se cœlo terræque perosum. (*Caten. in Matth*)

du Seigneur, vous vous abandonniez à une folle et téméraire sécurité. (1)

Contemplez-le aussi avec attention, ô vous pécheurs, et considérez comment une seule passion, qui n'a pas été combattue dans le principe, a fait d'un apôtre de Jésus-Christ un larron, d'un larron un hérétique, d'un hérétique un apostat, d'un apostat un traître, d'un traître un désespéré, d'un désespéré un suicide, d'un suicide un réprouvé, et enfin, d'abîme en abîme, l'a précipité dans le gouffre de la damnation éternelle. Apprenez par là à quel danger vous vous exposez en ne réprimant pas vos passions quand il en est temps, en résistant aux inspirations divines, en différant votre conversion, en vous endurcissant dans le vice et en vivant avec indifférence au sein même du péché. A la vue de la mort tragique et effrayante de ce disciple de Jésus-Christ, où la divine Justice s'est montrée d'une manière si sensible, songez au sort que vous vous préparez et à la destinée qui vous attend ; lisez, et n'oubliez jamais la terrible inscription que la justice même de Dieu a placée sur le cadavre de Judas : Malheur aux pécheurs ! Leur mort est effrayante. *Mors peccatorum pessima.*

SECONDE PARTIE.

La fin déplorable de Judas nous révèle encore un autre terrible mystère au sujet de l'homme pécheur. Car tout ce qu'il fit après être rentré en lui-même présente tous les caractères d'une conversion sincère. Non

(1) Qui stat videat ne cadat. Timete Dominum omnes sancti ejus.

seulement il eut honte, mais encore il eut horreur de son péché; il en ressentit au fond de son cœur la douleur la plus amère, *Pœnitentiâ ductus;* et il manifesta au dehors ce repentir intérieur par les actes les moins équivoques. Il avoua son crime, et jamais il n'y eut de confession plus complète, plus sincère, et qui fût faite avec plus de douleur que la sienne. Il ne dit pas seulement : *j'ai péché, peccavi;* mais il fait comprendre toute l'infamie, toute la noirceur de son péché, dans ce peu de mots : *J'ai livré le sang du juste; tradens sanguinem justum!* Ce n'est point en particulier qu'il fait cette confession, c'est en public, dans le temple, en présence même du conseil des Prêtres et des Scribes, auxquels il avait vendu le Seigneur, et c'est là précisément qu'il proclame l'innocence de Jésus-Christ et sa propre infamie. *Principibus,* etc. Il y a plus : il rapporte le prix sacrilége de sa perfidie, sans en rien retenir pour lui; il avait reçu trente pièces d'argent, il en restitue trente, et ce sont les mêmes qui avaient été prises dans le trésor. *Retulit trigenta argenteos.* Il est prêt à subir la peine des traîtres; il se fait en quelque sorte martyr de Jésus-Christ en publiant l'innocence et la sainteté du Sauveur devant ses plus cruels ennemis, et en déployant en présence du sénat un courage que Pierre n'osa avoir en face des serviteurs et des servantes de Caïphe.

Ainsi donc Judas a restitué au maître qu'il a trahi sa réputation; il a rendu l'argent qu'il avait acquis par un sacrilége; il a réparé le scandale; il a confessé son injustice; il en a réclamé le châtiment. Et pourtant, ô terrible mystère! Après tant de démarches pour obtenir son pardon, Judas ne l'obtient pas; après tant de démonstrations de repentir, Judas meurt dans l'impénitence;

et quand il semblait devoir s'attendre à la mort précieuse des justes, lui-même met fin à ses jours et meurt de la mort terrible des réprouvés. *Mors*, etc. Pourquoi? C'est qu'après tant de marques de pénitence, dit Euthymius, il ne s'est pas tourné pour lui demander humblement pardon vers Celui qui seul pouvait le lui donner; (1) c'est que, même en détestant son crime, il désespéra de la bonté du Sauveur, et, selon la remarque de S. Ambroise, se rendit coupable d'un nouveau péché contre le Saint-Esprit. (2) Car il abhorra son péché non comme une offense faite à Dieu, mais comme une horrible dégradation de sa propre personne. Il s'affligea non d'avoir encouru l'indignation de Dieu, mais d'être devenu un objet d'infamie et d'horreur aux yeux des hommes. De même qu'il avait péché dans l'intérêt de son avarice, il ne se repentit que dans l'intérêt de son orgueil. Pécheur et pénitent, Judas fut toujours sa propre idole. Sa pénitence offensa donc Dieu, observe S. Léon, plus que son péché même; elle fut un nouveau crime ajouté à ses autres crimes; et ce fut le plus grand de tous! (3) Par conséquent cette pénitence, au lieu d'effacer son péché, ne fit que l'aggraver, et disposa cet insigne criminel à la mort la plus fatale. *Mors peccatorum pessima.*

Eh bien! cet affreux exemple se reproduit encore tous les jours parmi nous. En effet, combien de pécheurs, grand Dieu! malgré les démonstrations et les

(1) Pœnituit, confessus est: veniam autem ab Eo qui dare poterat, n requisivit. (*In Matth.*)

(2) Cassa est pœnitentia proditoris, quia peccavit iu Spiritum Sanctum. (*In Luc.*)

(3) Tam perversa impii pœnitentia fuit ut etiam pœnitendo peccaret. (*Serm.* V, *de Pass.*)

actes de pénitence qu'ils font à l'heure suprême, meurent impénitents. Oui, le pécheur chrétien qui n'a point encore perdu la foi; le pécheur qui n'est point arrivé à ce degré d'endurcissement et de désespoir, où l'homme s'oublie lui-même et se précipite les yeux ouverts dans le gouffre de la damnation, conséquence terrible du long oubli de Dieu et des outrages qu'il lui a faits pendant la vie; ce pécheur, dis-je, s'il en a le temps, si la nature de sa maladie le lui permet, reçoit les derniers sacrements, promet de s'amender, répète quelques prières, pleure et s'afflige d'avoir péché, *Peccavi;* parceque, dans ce moment terrible, on craint beaucoup, et l'on craint avec raison. Or c'est là ce qui doit faire trembler pour la sincérité des conversions improvisées sur le lit de mort; car la crainte que les pécheurs éprouvent alors, dit S. Léon, est une crainte coupable qui tourmente une conscience criminelle et la livre au désespoir, mais ce n'est pas cette crainte salutaire de Dieu qui justifie et sauve le fidèle. Hélas! s'écriait à ce sujet S. Augustin, combien de chrétiens, sur le point de mourir, paraissent manifester le repentir de Pierre, tandis que leur âme est en proie au désespoir de Judas. Combien qui, en apparence, semblent mourir de la mort des justes, et qui ne meurent, aux yeux de Dieu, que de la mort funeste des pécheurs. (1)

Comprenons-le donc bien, mes chers frères : la mort, en nous éclairant sur nos devoirs, nous met presque dans l'impossibilité de les remplir. En nous faisant connaître notre folie, elle ne nous permet plus de la réparer. La vie est le seul temps propice où la divine misé-

(1) Oh! si intus videres! Quæ mors tibi bona videtur, pessima est.

ricorde réponde promptement au cœur qui l'implore.

Courage donc, aujourd'hui que la voix de Dieu nous appelle, que notre corps est florissant de santé et notre esprit tranquille, que la grâce est prête, que les secours, les moyens et les exemples abondent; prenons la résolution de revenir à Dieu par la pénitence et de persévérer dans son service jusqu'au dernier instant de notre vie. Car alors la mort sera pour nous comme l'ange de la miséricorde qui ouvre aux justes les portes du ciel, et non comme l'ange de la justice qui creuse pour les pécheurs les abîmes de l'enfer. Notre mort sera celle de Pierre et non celle de Judas; ce sera la mort précieuse des justes, et non cette mort qui est et sera toujours effrayante pour les pécheurs. *Mors peccatorum pessima.*

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE.

LE SILENCE.

Deus eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit : ut efficiamur justitia Dei in ipso, (II Corinth., 5.)

Dieu pour l'amour de nous a traité celui qui ne connaissait pas le péché. comme s'il eût été le péché même ; afin qu'en lui nous devinssions juste de la justice de Dieu.

Il n'y a rien de commun, il est vrai, il n'y a pas d'accord ou d'union possible entre la lumière et les ténèbres, entre l'innocence et le crime, entre la sainteté et le péché. Cependant notre Seigneur Jésus-Christ ayant obtenu de son père de se mettre à notre place et d'assumer sur lui-même tous les péchés du monde afin de les expier, ces péchés devinrent en quelque sorte les siens propres comme s'il les eût personnellement commis. Ainsi s'accomplit le grand et incompréhensible mystère publié ensuite par S. Paul, et qui nous montre l'innocence, quoique pure de la faute même la plus légère, soumise cependant dans la personne du Rédempteur à toutes les peines dues au péché. Celui qui n'avait jamais connu le péché devint aux yeux de Dieu, comme le péché personnifié, le péché vivant. *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* C'est pourquoi il souffrit tous les traitements mérités par les pécheurs afin que, de même que le Sauveur était devenu en nous et pour nous pécheur en pparence de notre propre

péché, nous devinssions aussi en lui et par lui saints et justes de la sainteté et de la justice même de Dieu. *Ut nos efficiamur justitia Dei in ipso.*

Or un des châtiments réservés aux pécheurs était d'avoir à subir un jour un jugement terrible. Le Rédempteur s'étant placé dans la condition apparente des pécheurs, a donc dû, lui aussi, être jugé; mais, ne pouvant avoir pour juge Dieu son père, puisqu'il a comme lui la même autorité et la même nature, il a dû être jugé par les hommes. Tel est le mystère principal de la seconde partie de la passion du Sauveur, c'est à dire de la comparution de Jésus-Christ devant les tribunaux où, avant d'être immolé comme victime, il a été, malgré son innocence infinie, accusé et interrogé comme le plus grand coupable, comme le représentant de notre culpabilité; car son divin père le voulut ainsi. *Deus eum qui peccatum non noverat, pro nobis peccatum fecit.* Mais puisque nous avons déjà vu l'injustice, l'impudeur et la mauvaise foi avec lesquelles il a été accusé, et qui ont fourni la preuve légale qu'il ne commît pas même l'ombre du péché, *Qui peccatum non noverat;* voyons-le aujourd'hui condamné au silence et à la confusion d'un criminel, *Pro nobis peccatum fecit,* et cela afin que nous fussions délivrés nous-mêmes de l'horrible confusion qui nous attendait au tribunal redoutable de Dieu, et que nous y comparussions revêtus de sa propre justice. *Ut nos efficiamur justitia Dei in ipso.*

Entrons donc dans cette pieuse considération, et apprenons à ouvrir les yeux pour ne plus retomber dans l'affreuse condition d'où nous avons été tirés par la divine miséricorde.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate, élevé dans l'idolâtrie, profane par condition, sensualiste par philosophie, fut bien loin de comprendre la doctrine profonde de Jésus-Christ sur la nature divine et toute spirituelle de son royaume. *Regnum meum non est de hoc mundo.* Cependant, doué d'une grande pénétration d'esprit et d'une certaine droiture du cœur, il comprit parfaitement par les réponses du Sauveur et plus encore par sa majestueuse attitude au fort même de son humiliation, que Jésus n'était pas un homme de parti, duquel on dût craindre des séditions et des émeutes; que ce n'était pas un ambitieux qui pût aspirer à une puissance souveraine, rivale de la puissance de César; que, s'il était roi, sa royauté était une royauté religieuse et non politique, et que dès lors il ne pouvait porter aucun ombrage au représentant de l'empereur romain ni exciter sa jalousie.

Dans cette intime conviction, il conduit Jésus hors du prétoire dans le lieu où les princes des prêtres s'étaient arrêtés, parmi une foule immense de peuple. « J'ai exa-
« miné avec soin, leur dit-il, le prisonnier que vous
« m'avez présenté, et de mon examen confronté avec
« vos imputations, il résulte pour moi la certitude que
« les preuves des crimes dont vous l'inculpez n'existent
« pas plus que les apparences; qu'il n'y a par consé-
« quent aucun motif d'accusation, et moins encore un
« sujet de condamnation. » *Iterum exivit*, etc. (Joan.)

Voilà donc de la part d'un juge sur lequel on ne peut faire planer le plus léger soupçon de partialité et parce-

qu'il est étranger, et parcequ'il a été choisi par les accusateurs eux-mêmes; voilà, dis-je, une justification en règle, une sentence d'absolution qui ne saurait être ni plus claire ni plus précise, qui a été précédée d'un interrogatoire et qui est prononcée en présence du prétendu criminel, des accusateurs et du peuple. Voilà donc accomplie cette parole de David : Que les ennemis du Messie se fatigueraient pour inventer des charges contre lui, mais que toutes leurs malignes recherches n'aboutiront qu'à détruire les accusations et à faire éclater son innocence (1). Ainsi ce serait là une cause finie dès l'ouverture des débats, si le juge avait moins de faiblesse et si les accusateurs étaient moins injustes et moins cruels.

En effet les Juifs n'étaient rien moins qu'animés du zèle pour le bien public. Uniquement poussés par un sentiment aveugle de haine particulière, ils ne s'étaient pas adressés à Pilate pour qu'il fît justice dans la cause de Jésus-Christ, mais pour qu'il portât contre lui un arrêt de mort. C'est pourquoi, entièrement déjoués dans leur barbare dessein par cette déclaration de Pilate, traités même indirectement de calomniateurs, ils se livrent ouvertement à toutes leurs fureurs, accumulent contre le Seigneur de nouvelles charges, de nouvelles calomnies, et mettent d'autant plus d'énergie à les répéter qu'ils sont moins capables d'en fournir les preuves. *Et accusabant*, etc. (Matth.)

Que fait alors le fils de Dieu? A tous ces mensonges inventés par les plus iniques des enfants des hommes, il

(1) Scrutati sunt iniquitates, defecerunt scrutantes scrutinio. (*Ps.* 63.)

oppose la seule justification qui convenait à son innocence, à sa grandeur et à sa dignité, un calme modeste et un sévère et majestueux silence. *Et cùm accusaretur*, etc. (Matth.)

Lorsque dans les causes criminelles il s'élève un soupçon de calomnie, c'est le devoir du magistrat de clore immédiatement les débats. La tergiversation, la reprise de l'interrogatoire ne sert qu'à redoubler l'audace des calomniateurs. C'est pour cela que Pilate, après avoir fait une déclaration si précise, et si solennelle, devait aussitôt chasser avec indignation les Juifs de sa présence, leur imposer silence, et menacer de les punir pour avoir osé calomnier un innocent à son tribunal. Mais son caractère ne répondait pas à son intelligence. Il a la faiblesse de ne pas maintenir le jugement équitable qu'il a prononcé lui-même, et de le rendre au contraire douteux et sans effet, en interrogeant de nouveau le Sauveur. *Pilatus autem rursùs interrogavit eum* (Marc). Et que prétend-il donc ? Rien autre chose, que de faire consentir Jésus à parler. C'est dans ce but qu'il lui dit : n'entendez-vous pas toutes les charges que ces gens là font peser sur vous ! Voyons : répondez ; prononcez quelques mots pour votre défense (1)

Pilate, dit ici Drutemare, insiste auprès de Jésus, pour le faire parler, et l'engage à se justifier, parcequ'il a le désir de le sauver. Lui magistrat, qui a reconnu et proclamé l'innocence du prévenu, il n'ose pas le délivrer, prétendant que l'accusé se délivre lui-même. (2)

(1) Non audis quanta adversum te dicunt testimonia. (*Matth.*) Non respondes quidquam ? Vide in quantis te accusant. (*Marc.*)

(2) Suadebat ei Pilatus se defendere, quia volebat eum liberare. (*In Marc.*)

Et Euthymius ajoute que Pilate, eu égard à la profonde impression que les réponses du Sauveur avaient produite sur lui, était assuré que, si Jésus parlait, il détruirait facilement la calomnie et confondrait les calomniateurs. (1) Mais Jésus-Christ, malgré les instances pressantes de Pilate, persiste toujours à se renfermer dans le silence le plus absolu. *Et non respondit ei ad ullum verbum.*

Il y avait pourtant dans ce silence de nombreux et graves enseignements. D'abord, dit Origène, il annonçait quelque chose de miraculeux, de grand et de sublime qui n'avait pas d'exemple parmi les hommes. Car vit-on jamais nn homme placé sous le poids d'une accusation capitale, avec la perspective d'une mort ignominieuse et cruelle dont tout homme a horreur, se tenir dans une tranquillité aussi imperturbable, garder le silence, et montrer dans sa physionomie une si grande sérénité, dans ses manières une si merveilleuse douceur, et dans son maintien une dignité si parfaite. (2)

Quoique Pilate ne se rendît pas raison à lui-même de ce qu'il y avait de mystérieux, de surnaturel et de divin dans un silence si calme et si mystérieux, cependant il en est vivement impressionné; loin de l'attribuer à un orgueilleux dédain ou à une fierté opiniâtre, il n'y découvre que l'indice manifeste d'une éminente justice, et d'une conscience sûre de sa propre innocence et certaine de son futur triomphe, par cela même il n'a garde de vouloir s'en offenser; au contraire, il n'en conçoit que

(1) Concitabat ut responderet : sciebat enim quod facile posset diluere calumnias. (*In Marc.*)

(2) Et non respondit ei ad ullum verbum. (*Matth.*)

plus d'estime pour Jésus-Christ; et il demeure frappé d'un tel étonnement qu'il ne peut le dissimuler; *ità ut miraretur Præses vehementer* (Matth). S. Athanase ajoute cependant que non seulement le silence du Seigneur excita l'admiration de Pilate, mais qu'il lui inspira aussi l'idée de le délivrer. Ainsi, combien Jésus dans cette circonstance fit éclater sa puissance et sa grandeur, puisqu'il se défendit sans répondre, persuada sans parler, et que, par son silence, il rendit toujours plus évidentes aux yeux de Pilate et sa propre innocence et la calomnie de ses ennemis! (1)

Mais, ô insensibilité et dureté des hommes du sanctuaire! lorsque, oublieux de la sainteté et de la douceur qui conviennent à leur état, ils haïssent et persécutent! Un homme du monde, un idolâtre demeure frappé de respect et de stupeur devant le silence de Jésus-Christ, et les Princes des Prêtres puisent dans ce silence même, qui seul suffisait à leur prouver la divinité de Jésus-Christ, un prétexte pour l'accuser encore avec plus de fureur. Désespérant de le faire passer pour un séditieux, ils présentent sa doctrine comme subversive; ils poussent des clameurs frénétiques : « Il est « coupable, il est « coupable, crient-ils; c'est un personnage dangereux, « un homme turbulent, qui par ses enseignements sou- « lève tout le peuple juif, depuis les confins de la Gali- « lée jusqu'à Jérusalem; ses prédications ont répandu « le trouble dans les provinces, et la paix a cessé d'y « régner. » *At illi invalescebant*, etc. (Luc). Ainsi,

(1) Magnum id certe et mirificum in Salvatore, qui, tacendo et non respondendo, tam efficax erat in persuadendo, ut judex ultro factiones adversus eum inita agnosceret. (*De Pass. Domin.*)

observe Théophilate, ces hommes iniques ne pouvant appuyer leurs calomnies sur des preuves, s'efforcent de les accréditer à force de cris et de frénésie. (1)

Et que fait Jésus pendant ce temps ? Sans faire paraître la plus légère émotion ni le moindre trouble, il les laisse vociférer, et persiste de plus en plus dans son silence ; *Jesus autem amplius nihil respondit.* (Marc). Or il convient de rechercher la cause et de connaître les mystères d'un silence si persévérant et si étonnant, pour en comprendre, autant qu'il est possible, toute la grandeur, la majesté et l'importance.

Premièrement, Jésus-Christ ne parle point, afin que fût accomplie cette prophétie où il avait prédit en termes fort clairs par la bouche de David : qu'accusé devant les tribunaux, en butte à la calomnie, et couvert d'outrages, il se renfermerait constamment dans le silence comme un homme sourd dont les oreilles sont fermées, et comme un homme muet dans la langue est enchaînée. (2)

Mais comme Jésus-Christ s'est tu, non parceque David l'avait annoncé, mais parceque David avait fait cette prédiction sachant que Jésus-Christ devait garder le silence, et que par cela même, ce n'est pas la prophétie qui a déterminé le fait, mais bien le fait qui a donné lieu à la prophétie ; il nous reste toujours à découvrir la raison de ce fait ; il nous reste à rechercher, pour notre instruction et notre édification, pourquoi

(1) Cum nihil faveret eorum calumniæ, recurrunt ad clamorum subsidia. (*In Luc.*)

(1) Et factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones. (*Ps.* 37.)

Jésus-Christ n'a point voulu répondre à cette foule d'accusations portées contre lui devant les tribunaux.

Au tribunal de l'odieux Caïphe, où les prêtres et les anciens du peuple avaient usurpé le rôle de juges, Jésus-Christ, dit S. Jérôme, connaissait parfaitement, puisqu'il était Dieu, que ces juges iniques le poussaient à parler pour saisir sur ses lèvres un sujet d'accusation et non pour avoir des réponses capables de le justifier (1). Le Sauveur garde alors le silence, parceque c'eût été en quelque sorte mettre la vérité en doute que de vouloir la prouver à qui s'en était ouvertement déclaré le persécuteur. C'eût été avilir la justice que de présenter sa défense devant des hommes décidés à ne point l'admettre. C'eût été encourager l'astuce que de parler seulement à des hommes qui voulaient empoisonner chacune de ses paroles. Et puis, dit S. Augustin, il ne convenait pas que la justice du Fils de Dieu fût défendue par des discours comme l'on a coutume de faire pour justifier l'iniquité des hommes. Jésus soutint donc beaucoup mieux sa dignité en gardant le silence, et il fit mieux briller son innocence en dédaignant les attaques de ses accusateurs (2). Mais devant Pilate, le juge n'affichait pas, il est vrai, des intentions si perverses; les prêtres et les sénateurs qui, après s'être érigés en juges chez Caïphe, avaient entrepris de se présenter devant Pilate comme accusateurs, étaient fort éloignés d'avoir renoncé à

(1) Sciebat, quasi Deus, quidquid dixisset, torquendum ad calumniam. (*In Matth.*)

(2) Nolo sic defendi justitiam sicuti solet iniquitas excusari. Accusationem tacendo despicit; et sic innocens approbatur. (*Serm. CXVII, de Temp.*)

leurs desseins. Aussi Pilate se trompait-il étrangement en croyant que si Jésus-Christ venait à parler les perfides Juifs se seraient tus aussitôt. C'est par la force qu'on impose à la haine et non par les paroles. C'est ajouter du poids à la calomnie que de faire même semblant de vouloir la réfuter, et c'est pourquoi le Seigneur ne répond que par le silence aux odieuses imputations que les prêtres accumulaient contre lui.

Ensuite les clameurs furieuses, les cris frénétiques avec lesquels on proposait les accusations, dit Bède, ne faisaient que mettre plus en évidence d'une part l'aveugle passion et la perversité des accusateurs, de l'autre l'innocence de l'accusé. (1).

Le Seigneur n'a donc pas besoin, ajoute S. Ambroise, de prendre la parole pour sa justification personnelle, puisque ses ennemis, par la manière dont ils l'accusent, le justifient eux-mêmes de leurs inculpations, et le vengent de leurs calomnies. Son silence est sa plus belle apologie; en refusant de se défendre, Jésus donne la preuve la plus évidente que la défense ne lui est pas nécessaire. (2)

Aussi, s'écrie S. Ambroise, quelle dignité, quelle grandeur dans ce silence du Sauveur! Quel spectacle plus digne de notre admiration et de notre piété que celui que le fils de Dieu nous donne dans cette circonstance! Le voilà en présence d'hommes vendus à l'iniquité: il est exposé à la contradiction des pécheurs, à

(1) Hic accusationis sermo magis et eum, qui accusatur, innoxium, et eos, qui accusant, docet esse perversos. (*In Luc.*)

(2) Accusatur Dominus et tacet; et bene tacet qui defensione no indiget. (*Lib.* 10, *in Luc.*)

tous les traits de la calomnie, à toutes les accusations qu'une malice impudente se plaît à inventer; il peut, d'un seul mot, détruire toutes ces accusations, et cependant il les écoute dans le plus grand silence, sans amertume, sans impatience, sans rancune ! Ah ! un silence si constant, si calme et si majestueux est un silence vainqueur, un silence éloquent par lequel Jésus-Christ, mieux que par tous les discours, proclame son innocence et sa divinité.

Le Seigneur a laissé toutes ces calomnies sans réponse, pour nous donner, dit Bède, un grand exemple de patience. Car de même qu'en restant silencieux sous les coups qu'il reçut dans la maison de Caïphe, il nous a appris à souffrir et à pardonner les outrages qui blessent notre personne, ainsi par le silence qu'il observe maintenant en face de la calomnie, il nous a enseigné aussi à souffrir et à pardonner les torts qui sont faits à notre réputation. En effet, comment un chrétien blessé dans son honneur peut-il s'abandonner à des mouvements, à des transports de haine et de vengeance, lorsqu'il voit Jésus-Christ souffrir avec tant de douceur et de patience les accusations, les calomnies et les injures dont on cherche à flétrir son nom et sa mémoire. (1)

Ce silence, dans lequel Jésus-Christ, quoique revêtu par la volonté de son père et pour notre avantage des apparences du péché, cache néanmoins une sainteté infinie, exempte de l'ombre même du péché, n'est pas seulement une apologie de sa propre innocence et une enseignement pour les chrétiens, mais encore un si-

(1) Ut nobis patientiæ præbeat exempla, sicut ante verberatus, sic, modo accusatus, silet ac reticet. (*In Luc.*)

lence expiatoire des fautes des hommes. Car, remarque S. Augustin, lorsque Jésus-Christ a parlé, il l'a toujours fait en qualité de pasteur qui instruit les âmes; maintenant son silence est celui d'un agneau plein de douceur qui s'immole pour nous. Rappelons-nous les péchés et les excès innombrables que les hommes commettent avec la langue. Que de murmures et de blasphèmes contre Dieu! que de médisances, de railleries et de calomnies contre le prochain! que d'impatiences, que d'imprécations contre soi-même! Ah! c'est par la langue que les hommes pèchent le plus souvent et le plus communément. Les personnes même de religion et de piété, qui vivent loin des vices, ne savent pas toujours se garantir du péché de la langue, et offensent plus ou moins gravement dans leurs discours Dieu et le prochain. Eh bien! c'est cette multitude effrayante de péchés qui se commettent avec la langue que Jésus-Christ a expiés par le silence qu'il a observé au moment le plus solennel de sa défense, et c'est à cause du mérite infini de son expiation que nous a été promis le pardon des péchés de parole, toutes les fois que nous en éprouvons une douleur sincère.

Rappelons-nous encore qu'Adam et Ève aggravèrent leur crime en voulant l'excuser, et en en rejetant la faute, l'un sur son épouse, l'autre sur le serpent. Dans le naufrage où périt leur innocence, ils se privèrent ainsi de la véritable planche du salut, qui est la pénitence. Ce second péché d'Adam et d'Ève devait être expié, car il était encore plus grave, puisque l'excuse du péché est un mal plus grand que le péché même. Or, dit S. Jérôme, Jésus-Christ en gardant le silence d'un coupable devant les fausses accusations qu'on fai-

sait peser sur lui, accomplit précisément cette grande expiation du péché réel commis par nos premiers parents. (1)

Hélas! cet esprit d'orgueil qui pousse l'homme à excuser sa faute s'est perpétué dans ses descendants. Eux aussi refusent de reconnaître et de confesser leurs propres fautes, et ils s'étudient, par de vaines excuses, à en atténuer la malice non seulement aux yeux des hommes, mais encore aux yeux de Dieu. Or, pour expier ce nouveau péché, qui est comme le couronnement de l'édifice de nos iniquités (le péché de l'*excuse*), nous devrions trembler devant Dieu, et, en entendant ses justes reproches, demeurer confondus, baisser les yeux et nous taire. Mais le Fils de Dieu s'est mis à notre place; il a donc dû éprouver ces mêmes sentiments au tribunal des hommes, pour nous les épargner au tribunal de Dieu. Dès qu'il s'est fait notre victime, et qu'il s'est chargé de satisfaire à la justice divine pour nos excuses téméraires, il devenait indispensable qu'il se tînt silencieux et qu'il parût n'avoir rien à répondre pour protéger son innocence devant les hommes, parceque nous ne pouvons avoir nous-mêmes aucune excuse à offrir à Dieu pour la défense de notre péché. Comme il s'est chargé de la contrition par laquelle nous devons témoigner la douleur de nos fautes, il a dû aussi adopter le silence par lequel nous devons en reconnaître la malice et prendre la honte qui doit présider à notre confession. Pour effacer le crime dont nous nous sommes rendus coupables mille fois en voulant passer pour

(1) Taciturnitas Christi apologiam, id est excusationem Adæ absolvi. (*Matth.*)

des hommes justes, pendant que nous sommes pécheurs, il a dû réunir en lui-même à l'innocence la plus pure la confusion profonde d'un coupable sans excuse. Ah! l'innocence même aurait sans doute pu se défendre et se justifier; mais alors nous serions nous-mêmes restés sans défense, accusés et coupables en même temps. Il aurait pu faire triompher sa cause; mais alors il aurait déserté la nôtre. Il s'abstient donc de parler devant la justice humaine, parceque nous n'avons rien à répliquer devant la justice divine. Il demeure couvert de confusion et dans le silence, parceque éternels devaient être le silence et la confusion que nous méritions par ces excuses superbes qui nous rendent plus coupables que nos péchés mêmes. Et pendant que les ministres de l'enfer, ainsi qu'il nous l'avait révélé par son prophète, l'assiégent de paroles de haine et de calomnie pour noircir sa réputation, lui, oublieux de lui-même, il s'occupe de nous, il tremble pour les châtiments qui nous sont réservés, et qui demeurent irrévocables s'il ne les abolit lui-même; il s'humilie, se confond et prie pour nous. (1)

O mystère sublime et précieux! Jésus-Christ est Dieu et homme. Comme Dieu, qui dispose de la volonté des hommes, il oblige Pilate à proclamer sa sainteté et son innocence; *Ego nullam invenio in eo causam,* et ainsi un magistrat païen nous assure lui-même que le Messie était sans péché : *qui peccatum non novit.* Cependant comme homme, représentant dans sa personne tous les pécheurs, il se tait comme s'il eût été l'homme du péché

( ) Cum consisteret peccator adversus me, obmutui, et humiliatu sum. (*Ps.* 38.) Loquuti sunt adversus me lingua dolosa... detraliebant mihi : ego autem orabam. (*Ps.* 108.)

qui n'a aucune justification à faire entendre. *Qui peccatum non novit, pro nobis peccatum fecit.* Et c'est en vertu du mérite infini de cette humiliation, si grande qu'il semble ne pouvoir se justifier des fausses dépositions assumées contre lui, que Jésus nous obtient de ne pas être placés nous-mêmes sous le poids des crimes réels qui pourraient nous être imputés, et d'en faire peser sur lui seul toute la responsabilité. Il efface ainsi le péché que nous avons commis si souvent, en voulant faire croire à notre innocence, bien que coupables, et il nous rend justes de la justice et de la sainteté même de Dieu.

Mais hélas! les pécheurs n'auront aucune part au mérite de cette expiation dont les justes jouiront abondamment au jour du jugement! Cette ivraie sera arrachée, selon la prédiction de Jésus-Christ, et liée en gerbes pour être brûlée (1), c'est à dire que les enfants d'iniquité seront séparés par les anges, et par eux réunis, d'après la distinction de leurs péchés, en groupes d'incrédules, d'hérésiarques, de tyrans, de sacriléges, d'adultères, de voluptueux, de voleurs, de faussaires, de parjures, de calomniateurs et d'incestueux, qui tous verront avec une égale stupeur leur propre confusion et leur propre silence (2). Il sera passé alors le temps où chacun excusait ses propres péchés ou les dérobait à la connaissance des hommes! Dans ce grand jour le voile de l'imposture sera déchiré, et le masque de l'hypocrisie tombera. Chacun portera écrit sur son front l'histoire de sa propre vie et l'ignominie de son propre

(1) Colligitè primum zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum. (*Matth.*, 13.)

(2) Unusquisque ad proximum suum stupebit. (*Isaie*, 13.)

cœur. Chacun paraîtra ce qu'il est réellement. Il ne sera plus temps de voiler sa vie; il n'y aura plus d'endroit où se cacher. Alors il faudra souffrir en silence la honte de se voir signalé, comme un scélérat, aux regards de tout l'univers.

Que si les réprouvés demeurent alors muets de confusion en présence des hommes, que sera-ce lorsque Jésus-Christ, juge suprême des vivants et des morts, jadis des pécheurs et des impies, maintenant assis sur les nues du ciel, suivi du cortége des anges, environné de gloire et de majesté, leur montrera un visage terrible, un regard menaçant, et que d'une voix de tonnerre il leur demandera compte de sa foi qu'ils ont combattue ou déshonorée, de sa rédemption qu'ils ont rendue inutile, de sa loi qu'ils ont foulée aux pieds, de ses grâces qu'ils ont méprisées et de ses bienfaits dont ils se sont servis pour l'offenser avec plus d'arrogance et de hardiesse? Ah! s'écriait le saint homme Job terrifié à la seule pensée de cette épouvantable revue, que pourrai-je donc quand Dieu viendra me juger, et lorsqu'il s'avancera pour m'interroger sur ma vie, que pourrai-je lui dire pour ma défense (1)? » Hélas! il ne restera plus alors aux pécheurs qu'à courber la tête et à baisser les yeux. L'ignominie sur le front, le désespoir dans le cœur, le silence sur les lèvres, ils seront réduits à entendre et à accepter l'arrêt effrayant qui prononcera leur châtiment sans fin, et leur éternelle réprobation. *Omnis iniquitas oppilabit os suum.*

Mais il est temps encore pour nous, mes très chers

(1) Quid faciam cum veniet ad judicandum Deus; et cum quæsierit, quid respondebo illi. (*Job*, 31.)

frères, d'éviter un si grand malheur et d'échapper à une vengeance si terrible. Jésus-Christ, l'innocence infinie, par le mérite de son silence et de la confusion dont il fut couvert en comparaissant au tribunal des hommes comme criminel, nous a mérité d'être délivrés de la confusion et du silence auxquels nous aurions été condamnés au tribunal de Dieu. *Quia non novit peccatum, pro nobis peccatum fecit.* Il ne s'agit donc que de nous appliquer le fruit de cette grande expiation. Pour cela efforçons-nous de vivre maintenant en union avec lui par la confession de la vraie foi et par l'exacte observance de ses commandements. Tâchons de participer aux ignominies, à la honte et à l'humble silence du Dieu-Rédempteur, afin qu'au dernier des jours, au lieu de rougir et de trembler au milieu des réprouvés, devant la redoutable majesté du divin Juge, nous puissions comparaître au nombre des élus, justes de sa justice et glorieux de sa gloire. *Ut efficiamur justitia Dei in ipso.*

SECONDE PARTIE.

David avait prédit que le Messie, le juste par excellence, réglerait toutes ses paroles avec une sagesse admirable et un jugement exquis (1). Or le Sauveur accomplit particulièrement cette prophétie devant les tribunaux. Car il est à remarquer qu'il fit au moins quelques réponses à Pilate qui se trouvait engagé dans ce jugement contre son propre gré, mais qu'il dédaigna de répondre aux princes des prêtres, les jugeant indi-

(1) Disponet sermones suos in judicio. (*Ps.* 101.)

gnes d'entendre sa voix à cause de leur haine et de leur apostasie. (1)

Mais tandis que Jésus, par son silence, punit les Juifs de son temps, il prédit encore le terrible châtiment des Juifs à venir. Car Jésus-Christ parlant à Pilate avec tant de majesté et de douceur tout à la fois, en lui révélant la nature de son royaume et le but de sa mission dans le monde, c'est Jésus-Christ plein de miséricorde qui, accueilli par les Gentils dans la personne du gouverneur romain et devenu en quelque sorte leur propriété, doit être un jour d'une manière toute spéciale le maître et le sauveur des Gentils. Jésus-Christ qui se tait pour les Juifs, c'est Jésus-Christ sévère et terrible qui ne fera plus entendre ses divins enseignements à ce peuple ingrat, pour le punir de l'avoir publiquement renoncé et repoussé en le livrant aux mains de Pilate.

Déjà cependant commence à s'accomplir, par cette attitude silencieuse du Sauveur, le terrible châtiment dont Dieu avait menacé cette nation perfide quand il mit ces paroles dans la bouche d'Ézéchiel : « Je ferai reposer mon zèle et taire ma jalousie, et je ne m'irriterai plus contre toi. (2) » Menace effrayante qu'il avait renouvelée en ces termes par l'organe d'Isaïe : « Seigneur, quand vous garderez le silence à l'égard de votre peuple, vous lui infligerez alors une punition plus sévère. »

Ainsi donc lorsque le doux Sauveur par les re-

(1) Attende quod Pilato, qui invitus promebat sententiam, aliqua ex parte respondit. Principibus Sacerdotum respondere noluit : indignos eos suo sermone judicans. (*In Matth.*)

(2) Auferetur zelus meus a te, et quiescam nec irascar amplius. (*Ezech.*, 16.

proches les plus amers et les paroles les plus sanglantes, forçait ces mêmes prêtres à rougir de leur hypocrisie et de leurs sacriléges; lorsque, selon l'expression de l'Évangile, il jetait sur eux des regards enflammés de colère, *circumspiciens eos cum ira;* lorsque naguère encore il les menaçait de son redoutable jugement, dans le temps même qu'il leur révélait sa divinité, ah! il semblait alors indigné contre eux, et cependant, c'est encore l'Évangile qui l'atteste, il était animé envers eux d'une charité compatissante. Le langage qu'il leur tenait était celui de son amour désolé; c'étaient là les expressions de son cœur affligé de leur perfidie; c'étaient là les artifices employés par sa miséricorde pour les arrêter dans la voie de la perdition et fermer sous leurs pas l'abîme qui s'ouvrait pour les engloutir : *contristatus super cœcitate cordis eorum.* Maintenant qu'il ne leur dit plus une seule parole, *Jesus autem amplius nihil respondit;* qu'il ne semble plus courroucé contre eux, puisqu'il écoute avec tant de patience leurs calomnies, leurs insultes et leurs blasphèmes, c'est maintenant qu'il est le plus indigné; alors qu'il semble plus doux avec eux, il est plus terrible; alors qu'il ne leur répond rien, il les punit plus sévèrement, puisqu'il les rejette et les abandonne à leur aveuglement et à l'endurcissement de leur cœur. *Tacebis,* etc.

Comprenez donc à votre tour ce mystère de paisible Indignation et de justice silencieuse, vous pécheurs, qui fatiguez sans cesse avec une si aveugle obstination la miséricorde divine. Si Dieu vous afflige par les maladies qui usent votre vie, par les malheurs qui détruisent vos ressources, par les coups imprévus qui brisent ces protections humaines sur lesquelles vous

êtes appuyés comme sur des roseaux fragiles; si Dieu vous éprouve par ces retours inattendus qui vous font perdre l'estime dont vous jouissez ou la charge que vous occupez; s'il oppose des obstacles à tous vos desseins de fortune et d'agrandissement, et les fait évanouir en fumée; s'il traverse toutes vos opérations et les frappe de stérilité; s'il vous attriste au milieu de vos folles joies et les change en deuil; s'il verse l'amertume sur les dangereuses douceurs de vos plaisirs; s'il empoisonne vos divertissements et couvre d'épines la voie de vos désordres semée jusque-là de roses homicides; si Dieu enfin éveille souvent dans votre cœur des remords qui vous déchirent, des appréhensions terribles qui vous tourmentent la nuit et ne vous quittent point le jour; s'il vous épouvante par le danger d'une mort imprévue, par la sévérité de ses jugements, par la crainte des châtiments éternels; non, ne croyez pas alors que Dieu soit irrité contre vous, et ne l'accusez point de sévérité et de rigueur. C'est alors au contraire qu'il se montre avec vous le Dieu clément, le Dieu plein de tendresse, affligé de la perversité de votre cœur, de ce cœur qui vous précipite aveuglément à une ruine certaine. Il cherche en paraissant sévère à détruire l'aliment de vos passions, à faire renaître en vous ce dégoût d'une vie coupable qui tue le péché et sauve le pécheur. Telle est la pieuse cruauté du médecin qui, dans les maux extrêmes emploie des remèdes amers, et invoque les moyens douloureux. Telle est encore l'amoureuse colère de la tendre mère qui se plaît à effrayer son fils bien aimé pour l'obliger à venir sur son sein. Jamais la miséricorde de Dieu n'éclate davantage que quand il jette

le trouble dans l'âme qui ne vit pas en paix avec Dieu. Le Dieu qui vous humilie et vous afflige est le Dieu qui vous parle encore; et le Dieu qui vous parle, même d'un ton sévère, est aussi le Dieu qui vous aime; sa voix attend celle de votre repentir qui doit la faire taire; sa foudre attend une de vos larmes qui doit l'éteindre entre ses mains.

Ah! pécheurs, comprenez bien ces avertissements, et rendez-vous à ces invitations où, sous une apparence de rigueur, se cache une vraie miséricorde. Depuis longtemps cette voix vous appelle; prévenez donc le moment terrible où, devenue importune à vos oreilles et fatiguée de se faire entendre, elle se taira pour vous, et craignez que, comme aux Juifs, Jésus ne vous fasse plus entendre sa parole. Tremblez qu'il ne se fasse pour vous et au dedans de vous-mêmes ce silence de votre âme, au milieu duquel vous jouiriez sans tourments et sans remords d'un état heureux de fortune temporelle, où tout sourirait à vos desirs, où toutes vos entreprises seraient couronnées d'un plein succès, et tous vos desseins accomplis. Tremblez qu'abandonnant les rênes à vos appétits désordonnés, Dieu ne vous laisse courir sans frein sur la route de l'iniquité. Cette facilité de vous diriger selon vos caprices serait semblable à celle que le médecin accorde au malade dont la guérison est désespérée.

Ah! alors il vous semblera que Dieu est votre ami, tandis qu'il serait votre juge; qu'il vous couvre de plus de protection, tandis qu'il vous châtierait davantage. *Tacebis*, etc. De tous les châtiments dont Dieu frappe dans ce monde sa créature raisonnable, il n'en est pas de plus terrible que ce silence, que cette condescendance

réprobatrice. La colère que l'homme doit le plus redouter de la part de Dieu, dit S. Augustin, c'est celle que Dieu lui dérobe. Le plus grand châtiment que Dieu nflige à l'homme, c'est de ne lui en envoyer aucun; car, hélas ! l'abandon de Dieu est alors certain, l'amendement presque imposible, et la damnation éternelle inévitable. *Oh ! si scires, nulla quanta sit pœna.*

Ne nous voulez pas tant de mal, ô Seigneur ; ne nous abandonnez pas à nos passions et à nos caprices.

Armez votre main de foudres, nous le voulons bien ; vengez sur nous les outrages que nous vous avons faits. Que votre voix retentisse fortement au fond de nos cœurs par vos inspirations, et au dehors par toutes les épreuves que vous croirez devoir nous envoyer. Effrayez-nous, affligez-nous, accablez-nous sous la pesanteur de votre bras ; humiliez-nous, éprouvez-nous comme il vous plaira. Ces châtiments, quelque sévères qu'ils soient, ne seront après tout que la correction d'un tendre père qui élève la voix et qui frappe pour ramener et sauver son fils égaré. Mais épargnez-nous la punition redoutable de votre silence, qui est la marque terrible et le funeste avant-coureur de votre abandon.

Et vous, Père saint et éternel, faites que l'humiliation à laquelle vous voulûtes soumettre pour nous votre fils, et que la confusion qu'il éprouva en se taisant comme un criminel, comme un pécheur, lui qui ne connut jamais le péché, *Eum qui peccatum non novit, pro nobis peccatum fecit*, deviennent le principe de notre résipicence, le moyen de notre sanctification et le gage de notre salut. *Ut efficiemur justitia Dei in ipso.* Ainsi soit-il.

VINGTIÈME CONFÉRENCE.

BARABBAS.

Obstupescite cœli, et portæ eorum desolamini vehementer. Duo mala fecit populus meus: Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas. (Jerem., 2.)

O cieux, soyez dons la stupeur, et vous, portes du ciel, désolez-vous, car mon peuple a commis deux grandes fautes : il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes impures.

S'il fallait juger du péché d'après les principes et les maximes de la philosophie du monde et des passions, il faudrait dire que ce n'est qu'un symptôme de faiblesse d'une nature malheureusement infirme ; un instant d'illusion et d'erreur ; un court sommeil de la raison et de la foi, un consentement plutôt échappé à la légèreté de l'âme naturellement inconstante que volontairement accordé ; un oubli enfin plutôt qu'une offense de Dieu.

Mais, selon les idées justes et vraies que les saintes Écritures nous en donnent, le péché est bien autre chose. Tout péché renferme un mépris de la loi de Dieu. *Contempsit judicia mea* (Ezech.. 5); un mépris de la justice et de la puissance de Dieu, *Contempserunt timorem Dei* (Eccl., 43) ; et de tout cela S. Paul conclut que c'est un mépris, un déshonneur, une insulte à Dieu même. *Per prævaricationem legis, Deum inhonoras.* (Rom., 2.)

Ce mépris de Dieu, que l'homme manifeste en com-

mettant le péché, est d'autant plus injurieux à sa Majesté infinie, que ce n'est pas seulement un mépris absolu, mais aussi un mépris de préférence. Car par le péché on ne dédaigne pas Dieu, qui est le souverain bien, le bien infini, pour un autre bien suprême et infini, mais on le dédaigne pour le plaisir d'un instant, pour l'intérêt d'un jour ; on préfère la satisfaction et la jouissance de la créature au culte, à l'obéissance et à la gloire du Créateur.

Or, quoique tout homme qui se rend coupable de péché commette ce double outrage contre Dieu, cependant les Juifs le commirent d'une manière particulière et sensible, lorsque par l'injustice la plus énorme ils donnèrent à Barabbas la préférence sur le Messie, sur le fils de Dieu, lorsqu'ils demandèrent que Barabbas fût rendu à la liberté, et Jésus attaché à la croix. Déjà Dieu s'était plaint par la bouche de son prophète de cet horrible excès, lorsqu'il dit : O cieux, frémissez de stupeur, et vous, portes de la demeure éternelle, couvrez-vous de deuil. *Obstupescite cœli, et portæ eorum desolamini vehementer.* Mon peuple a fait deux maux en un seul ; il a consommé deux crimes en un seul excès. Le premier péché a été de m'abandonner, moi qui suis son Dieu ; le second a été de m'avoir dédaigné, moi, source intarissable et vivifiante, pour s'abreuver à d'impures citernes pleines d'eau. *Duo mala fecit populus meus : Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas.*

Méditons aujourd'hui cette préférence sacrilége que les Juifs accordent à Barabbas sur Jésus-Christ, et dans le crime dont ils se rendent coupables, reconnaissons celui que nous commettons nous-mêmes, lorsque nous

offensons Dieu par le péché, afin que si nous éprouvons de l'horreur à la vue des Juifs préférant Barabbas à Jésus-Christ en qui ils ne croyaient pas, nous ressentions une horreur encore plus grande à la pensée de préférer par le péché les créatures et nous-mêmes au Dieu que nous adorons.

PREMIÈRE PARTIE.

La faiblesse nous expose souvent à commettre des injustices sans aucun avantage. Que servit en effet à Pilate d'avoir remis à Hérode la cause de Jésus-Christ ? Il lui resta aux yeux de Dieu et des hommes la faute d'avoir révoqué en doute l'innocence du Seigneur lorsque lui-même l'avait déjà reconnue et proclamée, et il ne réussit pas, comme il l'avait espéré, à trancher cette difficulté si embarrassante pour lui. Car Hérode, renvoyant à Pilate l'accusé et le jugement dans le même état de cause, replongea le gouverneur dans l'embarras dont il croyait être délivré. L'unique avantage qu'il retira de ce malheureux expédient de sa politique fut que cet acte de déférence pour l'autorité d'Hérode amena leur réconciliation ; de sorte que d'ennemis mortels qu'ils étaient par rivalité de position, ils devinrent dès ce jour amis inséparables. (1)

O prélude ! La réconciliation de ces deux personnages, l'un Juif, l'autre Gentil, opérée par le moyen de Jésus-Christ qu'ils se renvoient de l'un à l'autre est du plus précieux augure. Elle annonce qu'aujourd'hui

(1) Et facti sunt amici Herodes et Pilatus ipsa die : nam ante inimici erant ad invicem. (*Luc.*)

'accomplit le grand mystère qui nous a été depuis nnoncé par S. Paul de la réconciliation des Juifs et es Gentils, par la passion de Jésus-Christ notre pacifiateur et notre médiateur ; que la haine qui divisait es deux peuples s'est éteinte dans son sang adorable, t que désormais ils ne formeront plus qu'une seule glise et un seul peuple. *Qui facit utraque unum. Ipse nim est pax nostra ; interficiens inimicitias in carne sua.*

Mais le scandale est contagieux. Le mépris avec leuel Hérode, Juif lui-même, avait traité Jésus-Christ roduisit une fâcheuse impression sur l'esprit léger e Pilate, lequel après tout était Gentil; il affaiblit eaucoup en lui l'estime qu'il avait conçue pour le auveur, et le porta à conclure que le Nazaréen, loin 'être cet homme extraordinaire qu'il avait pensé, 'était, au jugement même de l'astucieux Hérode, u'un homme simple, un homme sans valeur qui 'avait droit à aucun égard ; que c'était, en un mot, un e ces esclaves considérés chez les Romains comme hoses, *tanquam res*, et que pour cette raison, sans le oindre scrupule, l'on faisait battre de verges par plair, et que l'on faisait mourir par caprice.

Pilate pensa donc que ce ne serait pas un grand mal e soumettre à la flagellation un homme qu'Hérode, on propre roi, avait réputé si vil ; il croyait d'ailleurs ouvoir ainsi d'une part soustraire l'accusé à la mort, de l'autre apaiser par cette satisfaction la haine des uifs qu'il craignait d'irriter encore davantage en leur efusant tout ; car Pilate était un ambitieux très jaloux e sa charge. Or, plus on est attaché aux emplois, oins on est disposé à faire servir son autorité au outien de la justice. C'est que l'orgueil, toujours auda-

cieux avec les timides, devient timide avec les audacieux et se transforme en lâcheté.

Pilate ayant donc convoqué les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, (1) leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme un séditieux soulevant le peuple ; cependant vous avez pu juger en votre présence qu'il ne s'est pas trouvé l'ombre des crimes dont vous l'accusez ; mais parceque peu versé comme Romain dans la connaissance de vos usages et de vos lois, j'aurais pu me tromper, j'ai remis la cause à Hérode, qui mieux que tout autre pouvait et devait en connaître, et parcequ'il est Juif comme l'accusé, et parcequ'il est roi de la Galilée, et parcequ'il a un plus grand intérêt que tout autre à punir quiconque ose aspirer à la royauté. Vous l'avez vu cette fois encore ; Hérode a jugé comme moi, et lui non plus n'a rien trouvé qui pût motiver une condamnation capitale (2) ; je devrais donc rendre immédiatement l'accusé à la liberté ; toutefois, afin de vous convaincre que je veux vous céder en quelque chose, je vais ordonner que Jésus soit flagellé, puis je le renverrai libre. »

O lâcheté, ô injustice de Pilate ! ô patience ! ô mansuétude de Jésus sauveur ! Quel est celui qui aurait pu retenir son indignation en s'entendant condamner à la flagellation par le même juge qui naguère avait juridiquement reconnu son innocence ?

Mais hélas ! il se commet souvent plus d'injustice

(1) Convocatis principibus sacerdotum et magistratibus et pleb (*Luc.*)

(2) Sed neque Herodes : nam remissi vos ad illum ; et ecce nil dignum morte actum est ei. (*Luc.*)

avec les magistrats faibles qu'avec ceux qui sont iniques, mais fermes et résolus. Au tribunal de la faiblessse le crime triomphe presque toujours de la vertu, et la calomnie l'emporte sur l'innocence. Le protecteur timide devient facilement un persécuteur déclaré, lorsqu'au lieu de consulter la justice dont il doit être le gardien et le défenseur, il fait tout dépendre des subterfuges et des expédients de la politique. C'est pour cela que l'Esprit saint prescrit au magistrat qui n'a pas le courage d'affronter les conspirations ni de braver la calomnie et l'imposture, de résigner ses fonctions. (1) Pilate en effet va de la faiblesse à l'injustice en manifestant l'intention de faire flageller le Sauveur, et descend ensuite à une injustice plus cruelle et plus injurieuse en mettant le Sauveur en parallèle avec Barabbas.

Rappelons-nous à cet égard qu'à l'époque solennelle de la Pâque, les Juifs célébraient le souvenir de deux grands prodiges, l'émancipation de leurs pères arrachés à la tyrannie de l'Égypte, et la délivrance de leurs premiers nés échappés au carnage de l'ange exterminateur, moyennant le sang de l'agneau dont ils avaient teint les portes de leurs maisons ; prodiges prophétiques qui furent le symbole du grand mystère qui devait s'accomplir par la mort de Jésus-Christ, véritable agneau sans tâche, dont le sang répandu devait conquérir la liberté aux hommes en les arrachant au joug du démon et leur mériter la vie éternelle. En attendant, en mémoire de ce double prodige de la protec-

(1) Noli quærere judex fieri, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates. (*Eccli.*, 7.)

tion divine envers les Hébreux, c'était parmi eux une coutume ancienne que le conseil suprême, à la fête de Pâque, sur la demande et d'après le choix du peuple, accordât la liberté et la vie à un prisonnier qui se trouverait frappé d'une condamnation à mort ; et comme cette coutume faisait partie de la religion, les Romains l'avaient laissée aux Juifs même après la conquête, avec cette seule différence que ce n'était plus au Sanhédrin à prononcer l'élargissement du prisonnier, mais au gouverneur romain, comme représentant et dépositaire de l'autorité souveraine de César. (1)

Or, pendant que Pilate parlementait avec les princes des prêtres pour qu'ils se contentassent de soumettre Jésus-Christ à une honteuse flagellation, puis pour qu'ils le renvoyassent, soudain se présente la députation du peuple qui venait lui demander, selon la coutume, la délivrance d'un condamné à mort. Cette circonstance que Pilate n'avait point prévue, lui sembla devoir être favorable à ses desseins puisque si le peuple eût consenti que le criminel qui devait obtenir sa grâce cette année là fût Jésus-Christ, le juge se trouvait dispensé par ce choix de prononcer une sentence définive et en même temps de faire exécuter l'arrêt de flagellation qu'il avait rendu avec tant de légèreté et d'injustice. « Êtes-vous donc satisfaits, dit-il, aux députés du peuple, et voulez-vous que le criminel que la coutume nous oblige à délivrer cette année pour la Pâque soit Jésus-Christ, roi des Juifs ? (2) Or les députés sem-

(1) Per diem autem festum solebat dimittere illis unum de vinctis quemcumque petissent. (*Marc.*)

(2) Est autem consuetudo vobis, ut unum dimittam vobis in Pasqua. Vultis ergo dimittam vobis regem Judæorum ? (*Joan.*)

blèrent hésiter un instant à répondre à cette proposition.

En ce temps-là Pilate avait dans ses prisons, parmi les autres malfaiteurs qui avaient mérité la mort, un célèbre malfaiteur nommé Barabbas; c'était un insigne voleur, et pour comble d'infamie il était convaincu de meurtre et de sédition. (1) Pilate s'étant donc aperçu que les Juifs hésitaient à adopter le parti qu'il leur avait proposé de laisser aller Jésus-Christ en liberté, s'imagine de proposer de nouveau au choix du peuple le Nazaréen en échange de Barabbas, afin que les Juifs eussent honte, dit le cardinal Hugon, de préférer à Jésus-Christ, que peu de jours auparavant ils avaient salué de leurs acclamations comme Messie et comme prophète, un aussi grand scélérat que Barabbas. Pilate s'était déjà convaincu que le seul crime du Nazaréen était d'avoir excité contre lui, par sa vertu, la haine des prêtres (2); et comme il croyait que le peuple était étranger à la vile passion dont ses chefs étaient dominés, il ne douta pas un instant, dit Origène, que Jésus au tribunal du peuple, ne fût préféré à Barabbas. (3)

Il interpelle donc une autre fois l'assemblée, et lui dit : Dites-moi, je vous prie, à qui voulez-vous qu'il soit fait grâce de la vie cette année? à Barabbas déjà condamné à mort, ou à Jésus qu'on appelle Christ. (4)

(1) Qui erat propter seditionem et homicidium missus in carcerem. (*Luc.*)

(2) Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum sacerdotes. (*Marc.*)

(3) Offert autem ei optionem dimittendi quem vellent, latronem, an Jesum : non dubitans Jesum potius eligendum. (*In Matth.*)

(4) Quem vultis, dimittam vobis? Barabbam? an Jesum qui dicitur Christus? (*Matth.*)

O juge ! je ne sais si je dois l'appeler inique ou insensé ! Pilate est injuste, parcequ'il place sur la même ligne un insigne scélérat convaincu de crimes entraînant tous la peine de mort, et Jésus, dont Pilate lui-même a reconnu et proclamé l'innocence ; parcequ'il veut que cet innocent doive la liberté et la vie non à la justice de sa cause, mais à la faveur du peuple, comme un criminel condamné auquel le peuple pardonne le crime qu'il a commis et remet la peine qu'il a méritée. Pilate se montre ensuite insensé, dit S. Chrysostome, parceque selon l'usage le peuple seul pouvait demander grâce, et le prince conservait le droit de l'accorder ; mais dans son imprudence et sa lâcheté, Pilate a altéré, il a interverti cet ordre ; car lui, qui représentait le souverain et en exerçait les droits et le pouvoir, demande lui-même la grâce du prisonnier, et transfère au peuple, qui en devient plus insolent et plus féroce, le droit de accorder (1). Pour mieux dire, Pilate se montre également insensé et injuste. En effet, il abdique son autorité ; il rend le peuple arbitre d'une cause dans laquelle il doit décider lui-même. Il s'expose à recevoir la loi, tandis qu'il peut la donner. Il se soumet au jugement d'autrui au lieu de faire exécuter et respecter le sien, et il livre à la mort un innocent en faisant dépendre sa vie du caprice aveugle de la multitude.

C'est ce qui arrive en effet, puisque dans le temps que Pilate propose et discute, il donne aux Pontifes et aux Sénateurs le temps de faire valoir sur l'esprit des Juifs l'autorité si imposante du Sanhédrin. Par leurs

(1) Vide ordinem conversum. Petitio pro condemnatis solet esse plebis, concessio principis. Nunc autem contrarium gestum est : Princeps enim petit a plebe ; et plebs ferocior redditur. (*In Joan.*)

émissaires secrets ils ourdirent tant d'intrigues, qu'à la faveur de promesses et de menaces ils persuadèrent à la multitude de demander la grâce de Barabbas et la mort de Jésus-Christ. Aussi à cette seconde proposition de Barabbas s'élève du sein de cette populace furieuse et féroce une longue et infernale clameur. « Mort, mort à celui-ci, et liberté pour Barabbas. » En vain Pilate fait tous ses efforts pour montrer l'injustice d'un pareil choix et prouver qu'en comparant les deux prisonniers, Jésus a bien plus de droits à la délivrance; mais tous de crier avec plus de fureur encore : « Mort ! mort à celui-ci, grâce pour Barabbas. » (1)

Grand Dieu ! quelle humiliation pour Jésus-Christ ! quelle insulte et quel outrage ! Le descendant de David mis en parallèle avec un homme du plus bas peuple ! le juste par excellence avec un scélérat ! le Fils de Dieu avec le plus corrompu de tous les hommes, et celui-ci lui être indignement préféré ! Et avec quel mépris les Juifs font-ils cet odieux échange ! ils ne daignent pas même le nommer ; comme s'ils craignaient de souiller leurs lèvres en prononçant son nom, ce nom saint et adorable qui fait les délices des cieux, l'espérance et le salut de la terre, et ils crient : « Mort à celui-ci : *Tolle hunc* ; comme s'ils voulaient dire : Otez du monde un homme dont l'existence est un scandale pour le monde, et un déshonneur pour le peuple. Oui, quelque méchant que soit Barabbas, il est digne d'indulgence en comparaison de cet être. Grâce donc à Barabbas, mort à celui-ci. *Tolle hunc, et dimitte nobis*

(1) Exclamavit autem simul universa turba dicens : Tolle hunc ; et dimitte nobis Barabbam. (*Luc.*)

Barabbam. O frénésie diabolique ! O excès d'injustice ! et de cruauté ! car quelle autre signification, dit S. Augustin, renferme ce cri brutal, que celle-ci ! Meure le thaumaturge qui a ressuscité les morts ! Vive au contraire l'homicide, et qu'il continue à égorger les vivants (1). Mais tout cela n'a rien d'étrange, ajoute S. Ambroise ; c'est le caractère propre des hommes vendus à l'iniquité d'éprouver au dedans d'eux-mêmes de la répugnance, de l'aversion, de la haine même pour les personnes de bien et d'avoir de la sympathie et de l'amour pour les scélérats. (2)

Cependant Pilate, dit S. Augustin, qui ne l'avait pas soupçonné d'abord, ne peut se résoudre à croire maintenant que le peuple veuille réellement condamner l'innocent et absoudre le coupable, et surtout un criminel tel que Barabbas.

Il revient donc pour la troisième fois interpeller les Juifs et leur dire : Eh bien ! puisque vous voulez que Barabbas soit gracié que votre vœu s'accomplisse ; mais Jésus-Christ n'est point coupable. La délivrance de l'un n'implique pas la condamnation de l'autre. Répondez donc : Que voulez-vous que je fasse de Jésus qu'on appelle Christ, de Jésus roi des Juifs ? (3)

(1) O furia fræneticorum ! Quid fuit hoc aliud dicere, nisi : Occidatur ille qui suscitat mortuos ; et dimittatur latro ut iterum occidat vivos ! (*In Joan.*)

(2) Non immerito homicidæ absolutionem petunt, qui flagitabant innocentis exitium. Tales leges habet iniquitas, ut oderit innocentiam, scelus diligat. (*In Luc.*)

(3) Pilatus autem iterum respondens ait : Quid igitur faciam de Jesu qui dicitur Christus ? (*Matth.*) — Quid ergo vultis faciam regi Judæorum ? (*Marc.*)

Remarquons ici, avant de passer outre, que Pilate ne nomme jamais Jésus sans lui donner en même temps le titre de Christ, qui veut dire Messie ; et il ne le lui donne pas par moquerie, comme un titre que Jésus a usurpé, mais sérieusement, dans un sens absolu, et comme étant l'expression d'un qualité qui lui appartient. Il ajoute encore à cet auguste titre celui de *roi des Juifs* avec la même assurance et le même sérieux, et par là il veut faire entendre qu'il le reconnaît pour roi véritable, mais roi différent des autres, mais roi d'un royaume qui lui est particulier, d'un royaume dont Jésus avait dit à Pilate lui-même : Qu'il n'est pas de ce monde ; par conséquent que la royauté du Seigneur ne lui était nullement suspecte et qu'elle n'était point rivale de celle de César ; et tout cela, parcequ'il fallait que, même au jugement du magistrat romain, il fût de notoriété publique que les Juifs avaient demandé que leur *roi* et *Messie* fût condamné au dernier supplice.

En effet, tous les expédients de Pilate deviennent inutiles, dès lors qu'il prétend défendre l'innocence en consultant la haine et en caressant l'envie ; car lorsqu'il demande aux Juifs ce qu'ils feront de Jésus-Christ, les vociférations redoublent, un cri général s'élève plus fort et plus cruel. Qu'on l'ôte de ce monde, clament-ils, qu'il soit crucifié ! *Dicunt omnes crucifigatur !* Mais comment ? mais pourquoi ? L'infortuné Pilate n'est pas tranquille. Quel mal a-t-il fait ? de quelle faute s'est-il rendu coupable pour mériter un si grand châtiment ? Les Juifs cependant, comme envahis et possédés du démon de la cruauté, répondent par la violence à la voix de la justice ; ils opposent des cris à celui qui demande

des raisons, et ils se mettent à vociférer avec un redoublement de fureur: Oui, qu'il soit crucifié ! (1) Pilate pourtant ne cède pas encore ; il prend la parole pour la troisième fois, et leur dit : Mais quel est donc son crime ? qu'on me le montre; comment puis-je envoyer à la mort un homme en qui je ne trouve pas l'ombre d'un crime capital? Ah ! imposez silence à votre haine, renoncez à une aussi atroce prétention; contentez-vous de le voir flageller et permettez que je le délivre (2). Mais les clameurs séditieuses retentissent plus que jamais; la fureur des Juifs est montée à son paroxysme; du geste et de la voix ils interdisent la parole au gouverneur, et ils veulent, parcequ'ils le veulent, que Jésus soit crucifié. De sorte que Pilate, entraîné par sa faiblesse, découragé et vaincu, consent à un acte de la plus odieuse injustice, et comble les horribles désirs du peuple en rendant la liberté à Barabbas, et en livrant Jésus pour être mis en croix.

O férocité des bêtes fauves ! ô haine, ô fureur d'enfer ! Oui, frémissez d'horreur, ô cieux ! et vous, portes du séjour des étoiles, couvrez-vous d'un voile de douleur, en entendant ces clameurs sacriléges et cruelles ! *Obstupescite*, etc. Voilà que le peuple de Dieu commet en un seul excès un double crime ; celui d'avoir voulu délivrer Barabbas et de l'avoir préféré à Jésus, et celui d'avoir abandonné à la mort l'auteur même de la vie, le Christ. *Duo mala fecit*, etc.

(1) At illi magis clamabant : Crucifigatur. (*Matth.*)

(2) Ille autem tertio dixit at illos : Quid enim mali fecit? Nullam causam mortis invenio in eo. Corripiam ergo illum, et dimittam. (*Luc.*)

Mais, chose étrange et qui frappe d'étonnement, dit le grand S. Athanase, contre l'attente générale, à peine Jésus-Christ est-il condamné que Barabbas est délivré. C'est pourquoi, poursuit ce célèbre docteur, ne nous arrêtons pas à détester la cruauté des Juifs; mais considérons plutôt que le commencement de la condamnation du Sauveur fut le mystère de la délivrance de tout le genre humain (1). Élevons donc vers le ciel, mes chers frères, nos cœurs et nos regards attristés par le monstrueux attentat que la terre vient de commettre; et voyons comment cette horrible iniquité sert tout à la fois de voile et d'accomplissement à un grand mystère de la piété et de la miséricorde de Dieu.

La qualification d'insigne malfaiteur que l'Evangile donne à Barabbas convient parfaitement au premier et trop fameux pécheur, Adam, coupable comme Barabbas de larcin, d'homicide et de sédition. De *larcin*, puisqu'il a cédé à la tentation de ravir à Dieu sa science et son unité en aspirant à devenir semblable à lui (2); d'*homicide*, parcequ'il a introduit une double mort dans sa postérité, celle de l'âme et celle du corps (3); enfin de *sédition* parcequ'il s'est mis en état de révolte et s'est fait chef de rebelles contre l'autorité la plus légitime et la plus sacrée, l'autorité de Dieu. (4)

Ce qui se passe visiblement au tribunal de Pilate nous découvre donc ce qui se fait d'une manière invi-

(1) Sed potius intuere quod condemnationis ingressus, liberationis ingressus condemnatorum fuit. (*Serm. de Pass.*)

(2) Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. (*Gen.*, 2.)

(3) Per unum hominem omnes moriuntur. (*Rom.*)

(4) In quo omnes peccaverunt. (*Ibid.*)

sible au tribunal de Dieu. Pilate, qui par la plus énorme des injustices place Jésus-Christ sur le même rang que Barabbas comme s'il s'était souillé des mêmes crimes, nous indique qu'alors aussi, dans les conseils secrets de Dieu, Jésus-Christ, par un excès de miséricorde, était substitué à Adam et à tous les pécheurs, et que le père céleste transportait tous nos péchés sur la tête de son fils. Ensuite le mot Barabbas signifie le *fils du père*. Ainsi la position périlleuse, désespérée de ce fameux scélérat, qui ne peut obtenir grâce si Jésus-Christ n'est pas condamné, exprime la condition non moins périlleuse, non moins désespérée du véritable Barabbas, ou autrement du genre humain fils du père, fils du premier Adam, qui ne pouvait être absous si le second n'était victime ; si le Fils de Dieu n'est pas voué à la mort temporelle de la croix, les nouveaux Barabbas, *les fils du père*, les fils de l'homme ne peuvent être soustraits à la mort éternelle ! si le juste ne meurt pas, il n'y a pas de salut pour les pécheurs.

C'est pourquoi les clameurs barbares des Juifs qui sollicitent l'élargissement de Barabbas et la mort de Jésus étaient l'écho terrestre des cris de compassion, des gémissements de douleur dont alors aussi tous les patriarches, tous les prophètes, tous les Hébreux de l'ancienne alliance faisaient retentir le ciel afin d'obtenir que le Dieu sauveur fût immolé pour le salut des hommes ; et les fureurs d'impatience, l'inquiétude d'esprit avec lesquelles les Juifs attendent en tumulte que tombe de la bouche de Pilate ce mot décisif qui doit assurer la vie à Barabbas et donner la mort à Jésus-Christ, sont l'image de la sainte sollicitude et de l'in-

certitude inquiète avec lesquelles toutes les intelligences anxieuses et haletantes attendent l'issue de cette cause solennelle d'où dépendent la régénération et le salut de l'univers. Quant à Pilate, qui enfin, pour comble d'injustice cède devant les blasphèmes des Juifs, et destine Barabbas à la liberté, et Jésus à la croix, il est l'emblème de Dieu le père, qui dans ce même moment met le comble à ses miséricordes, et qui, cédant aux prières et aux larmes de toutes les âmes pures et fidèles, n'épargne pas, selon l'expression de S. Paul, son propre fils saint et innocent, mais le dévoue à la mort pour que cette mort nous redonne la vie. Ainsi donc l'injustice de Pilate et le sacrilége des Juifs ne sont que les instruments aveugles qui servent à accomplir les désirs des justes et l'immense excès de la bonté divine. Oui, encore une fois soyez dans la stupeur, ô cieux! et vous, portes de Sion, soyez ébranlées, mais que ce soit de joie et d'allégresse. *Obstupescite*, etc. ; car, tandis que Pilate et le peuple juif commettent deux grands excès d'injustice inouïe, Dieu accomplit deux excès d'ineffable et incompréhensible miséricorde ; pendant que ceux-là répudient Jésus-Christ, source précieuse de la vie, et réclament la liberté de Barabbas, symbole du péché et de la mort, Dieu décrète, confirme et scelle la mort de son fils unique et la vie éternelle des hommes. De sorte que ce n'est pas tant le préteur romain que ce Dieu de bonté infinie qui, dans la personne de Pilate et par son intermédiaire, cède et livre son fils pour le salut du monde. O bonté! ô miséricorde! ô amour de Dieu! *Sic Deus*, etc.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce donc qui a pu faire naître dans les princes des prêtres et dans les chefs de la nation juive une haine tellement profonde et tellement injuste contre Jésus-Christ, qu'après avoir entendu le juge proclamer son innocence, ils aient voulu à tout prix le condamner à la mort comme un criminel? S. Jean nous a révélé la cause de ce mystère d'iniquité. Il nous raconte que peu de jours avant que ces hommes possédés du démon se livrassent à un tel excès d'injustice et de cruauté ils avaient dit, au sujet de Jésus-Christ, dans une assemblée convoquée tout exprès dans la maison de Caïphe : « Que faisons-nous, car cet homme se rend chaque « jour plus célèbre et accroît sa puissance par la mul- « titude de ses miracles; il entraîne les peuples à sa « suite et il commence à les dominer (1)? Concertons « bien nos mesures, parceque si nous n'arrêtons pas ce « mouvement, les Romains finiront par nous enlever « le reste d'autorité que nous avons encore sur le peu- « ple, et nous perdrons toute juridiction et tout em- « pire. » (2)

Dignes prêtres! ministres sacrés par le caractère, mais profanes par les sentiments, les maximes et la conduite! Il leur importe fort peu que Jésus-Christ soit ou ne soit pas le véritable Messie promis à la nation; ils ne s'en inquiètent nullement, ils ne font aucune dé-

(1) Quid facimus, quia hic homo multa signa facit; et totus mundus abit post eum? (*Joan.*)

(2) Si dimittimus eum sic, venient Romani, et tollent regnum nostrum, et gentem. (*Ibid.*)

marche, aucun effort pour le connaître! Les choses de la religion et de la vie éternelle les touchent fort peu! Mais, livrés au luxe et plongés dans les plaisirs d'une position aisée, ils craignent de tout perdre; et, entraînés par le désir effréné de conserver les avantages du temps, ils renient Jésus-Christ, le font condamner à mort et renoncent aux espérances de l'éternité. « Mais, dit S. Augustin, que leur calcul fut insensé, puisqu'ils perdirent tout à la fois la connaissance de Jésus-Christ, la vie éternelle et leur félicité temporelle. (1)

Nous avons vu en effet que le mot *Barabbas* signifie *le fils du père*, le fils du péché. « Ainsi les Juifs, dit S. Hilaire, en préférant Barabbas à Jésus-Christ, ont figuré eux-mêmes le terrible mystère de leur infidélité future, de cette obstination qui leur a fait toujours préférer le fils du péché, l'antechrist, les faux sages au vrai Christ, au véritable Messie, et les a privés de toutes ses lumières et de toutes ses vérités (2). Barabbas, ajoute Raban, est la figure du démon, que les Juifs ont échangée contre Dieu. Dans la personne de Barabbas est le démon qui règne sur eux et parmi eux, et c'est pour cela que la paix les fuit toujours. Oui, infortunés, leur crie Bède, vous avez obtenu ce que vous avez réclamé avec tant de fureur, et après tant de siècles écoulés vous éprouvez encore les effets de votre coupable demande (3). Pour avoir choisi Barabbas à la

(1) Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt : ac sic utrumque amiserunt. (*Tract.* 49, *in Joan.*)

(2) Barabbas filius patris interpretatur; in quo arcanum futuræ infidelitatis ostenditur : Christo antichristum peccati filium præferendo. (*In Matth.*)

(3) Hæret Judæis usque hodie sua petitio quam tanto labore impetrarunt. (*In Marc.*)

place de Jésus-Christ, un voleur homicide à la place du Sauveur, vous avez perdu le salut et la vie; le démon exerce continuellement sur vous avec une nouvelle fureur les plus affreux ravages et pour l'âme et pour le corps. Ce qui veut dire, mes frères, que ces hommes sensuels qui voulurent s'assurer les biens temporels aux dépens des biens éternels, ont perdu tout à la fois et les uns et les autres. »

Ah! plût au ciel, dit Origène, que le péché des Juifs ne se renouvelât pas chaque jour au sein du christianisme! Mais hélas! tous ces chrétiens malheureux qui, à l'exemple des Juifs, aspirent à la liberté de croire ce qui leur plaît, et de vivre comme ils croient; tous ceux qui préfèrent le bien-être du corps à la pureté du cœur, la licence des passions à la sévérité de la loi, les maximes du monde à la doctrine de l'Évangile, les attraits du vices aux saintes amertumes de la vertu, les richesses à la grâce, les avantages du temps aux grands intérêts de l'éternité; tous ceux là commettent en réalité le péché des Juifs, ils préfèrent véritablement Barabbas à Jésus-Christ, la créature au Créateur. le démon à Dieu lui-même (1). Il y a plus, ajoute S. Augustin, le péché des mauvais chrétiens est encore plus détestable que celui des Juifs. Car l'indigne préférence que les Juifs accordèrent à Barabbas fut le résultat d'un instant de fureur aveugle, tandis que les chrétiens, adonnés à leursp assions, se font froidement une idole des honneurs, de la volupté et de l'or; ils consacrent à cette idole toutes leurs pensées, toutes leurs affections, tous leurs

(1) Omnes qui Judæis sunt similes vel in dogmate vel in vita, Barabbam sibi solvi desiderant. (35, *in Matth.*)

soins, toutes leurs actions, leur temps, leur existence; ils ne vivent que de passion et ne respirent que pour la passion. Or n'est-ce pas là une épouvantable apostasie, un hommage de véritable idolâtrie rendu à une vile créature, au détriment du culte de l'esprit et du cœur que l'âme chrétienne doit à son Créateur, à son Rédempteur et à son Dieu. (1)

Dans quelles folles entreprises vous vous jetez, ô vous, enfants du siècles, qui vous étudiez à rechercher les biens du corps au détriment de votre âme! vous qui sacrifiez la religion à la politique, la grâce à l'intérêt et le devoir à la passion! C'est une spéculation bien ruineuse que de chercher à conserver les richesses de Constantin aux dépens de la foi de Pierre et du zèle de Paul; que de vouloir s'assurer une position brillante, honorable, caressante pour l'amour-propre, heureuse aux yeux du monde, au lieu de travailler à être vertueux et à acquérir ce qui fait le bonheur selon Dieu! On finit le plus souvent par perdre l'une et l'autre chose, puisque les avantages temporels ne s'obtiennent pas toujours, et si on les obtient ils sont une source funeste d'inquiétudes, d'angoisses, d'amertumes, de remords et d'infamie, de sorte qu'il vaudrait mieux ne pas les posséder. On ne les obtient que pendant le court espace de la vie; la mort nous les ravit bientôt. Ils servent à la noblesse personnelle de l'homme, mais ils ne se transmettent pas à ses descendants. Le péché n'engendre point le bonheur, ou celui qu'il donne n'est ni

(1) Non levi crimine tenetur adstrictus qui aliquam vilem creaturam Deo præfert, illam in cogitatione sæpius revolvendo quam Creatorem et Redemptorem Deum! (*Manual.*, c. 19.)

solide, ni constant, ni honorable, et en même temps il cause la perte de l'innocence, de la justice, de l'âme, de l'éternité. C'est pourquoi un jour au lieu de ces inscriptions fastueuses, composées par la vanité ou l'adulation dans les lieux où ne travaillent que l'impudence ou le mensonge, il faudra avec bien plus de raison graver sur votre tombeau cette autre inscription : Ci-gît un trafiquant stupide et insensé, héritier de l'esprit des Juifs ; qui, insouciant des biens éternels, prétendit trouver le bonheur dans les biens temporels, et qui a perdu les uns et les autres, puisqu'il ne fut jamais heureux pendant le temps, et qu'il est maintenant, comme il sera toujours, malheureux pendant l'éternité. *Temporalia perdere timuerunt*, etc.

Ah ! ne soyons pas du nombre de ces insensés, dont la folie ne saurait jamais être réparée par une éternité de regrets, de larmes et de douleur ! Cherchons, car il en est temps encore, à assurer le salut de notre âme. Écoutons ces paroles que Jésus-Christ fait retentir à nos oreilles : Que nous servira d'avoir, par des honneurs immérités ou par une fortune mal acquise, brillé d'un éclat éphémère dans le monde ? que nous servirait même de pouvoir atteindre à la jouissance de tous les honneurs, de toutes les richesses, de tous les plaisirs du monde, si nous perdons notre âme (1). Appliquons-nous donc à la grande, à l'unique affaire, à l'affaire la seule importante, la seule précieuse, la seule nécessaire, celle de notre salut (2). Poursuivons notre pélerinage

(1) Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? (*Matth.*, 16.)

(2) Porro unum est necessarium. (*Luc.*)

sur cette terre, le regard et surtout le cœur fixés vers le ciel, et occupons-nous des choses temporelles de manière à ne point compromettre nos intérêts éternels. *Sic transeamus per bona temporalia, ut non amittamus æterna.* Ainsi soit-il.

VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE.

LA FLAGELLATION.

Accipite et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis frangetur.
(1 Corinth., XI, selon le texte grec.)

Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera brisé pour vous.

Quand donc s'est littéralement accomplie cette prédiction que le Sauveur du monde fit le soir de la dernière cène ? Quand donc a eu lieu ce brisement, ce broiement de son corps adorable, qu'il consacrait alors et qu'il donnait pour nourriture à ses disciples ? *Accipite et manducate,* etc. Ah ! cette prédiction s'est vérifiée à la lettre dans la cruelle flagellation à laquelle le Seigneur fut soumis par l'ordre et dans la maison de Pilate, puisque c'est surtout par cette sanglante exécution que le corps adorable de Jésus, selon l'expression du prophète, a été frappé de la manière la plus barbare, et comme brisé à cause de nos péchés. (1)

La flagellation du Seigneur, œuvre de la haine infernale et de la barbarie atroce des hommes, est donc un grand et important mystère ; car Jésus lui-même en a associé le souvenir avec le mystère de l'Eucharistie, œuvre sublime et ineffable de la puissance et de l'amour de Dieu. En effet, en prononçant ces paroles : « Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera bientôt brisé

(1) Attritus est propter scelera nostra. (*Isa.*, 53.)

pour vous: » *Accipite et manducate*, etc., quelle autre chose le Seigneur a-t-il voulu nous apprendre, sinon que nous devons nous rappeler le traitement cruel qu'il a souffert pour nous, toutes les fois que nous recevrons son corps sacré à la table eucharistique, et que nous devons le recevoir non seulement avec la plus grande pureté, parceque c'est un corps divin, mais encore avec le plus tendre amour, parceque ce corps a été cruellement déchiré à cause de nous?

C'est pénétrés de ces pensées que nous devons aujourd'hui *assister au drame sanglant* qui se passa dans le Prétoire de Pilate, c'est à dire que nous devons considérer avec un pieux attendrissement comment ce divin corps a été flagellé à cause de nous, afin de connaître comment il faut nous disposer à le recevoir. *Accipite et manducate*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Pilate, ainsi que nous l'avons vu, eût déjà délivré Barabbas et consenti que Jésus-Christ fût crucifié; cependant, avant de tracer par écrit cette inique sentence et de la faire exécuter, il revient à son premier expédient aussi injuste que malheureux. Il fait donc flageller le Sauveur, espérant, dit S. Augustin, qu'il calmerait ainsi le cœur des Juifs, tigres avides de sang, et que par le spectacle de l'opprobre et de la douleur de cette cruelle exécution, il les amènerait à cesser de solliciter la mort du prétendu criminel. (1)

(1) Non persequendo Dominum flagellavit; sed eorum furori satisfacere volens, ut sic mitescerent, et desinerent velle occidi quem flagellatum viderunt. (*Tract. in Joan.*)

Ce ne fut donc point pour se conformer à la loi romaine qui prescrivait, comme l'observe S. Jérôme, de frapper les esclaves de verges avant de les crucifier (1); mais par un sentiment de compassion injuste et cruelle que Pilate donna l'ordre de flageller le Sauveur. (2)

Mais comment se fait-il que les Évangélistes n'aient écrit que ce peu de paroles au sujet de cette flagellation, le plus douloureux comme le plus humiliant des mystères de la passion de Jésus-Christ? Pourquoi ont-ils voulu dérober à notre foi et à notre piété la connaissance de toutes les circonstances qui durent l'accompagner? Et s'ils n'ont voulu rien dire, ni des instruments employés à déchirer les chairs délicates de l'Agneau divin, ni du nombre des coups qu'il reçut, ni de l'abondance du sang qu'il répandit, ni de la fureur brutale des bourreaux; pourquoi nous cacher encore les dispositions admirables dans lesquelles la victime devait se trouver pendant qu'elle était immolée pour notre salut d'une manière si atroce? Savez-vous la raison de ce silence? C'est parceque toutes ces choses se trouvaient déjà, depuis bien des siècles, rapportés d'une manière très détaillée dans les livres de l'ancien Testament, qui contiennent non seulement les prédictions générales, mais encore les récits circonstanciés de plusieurs faits du nouveau Testament. Les Évangélistes se taisent donc sur les particularités de la flagellation de Jésus, par la raison qu'elles avaient déjà été désignées avec le soin le plus minutieux par les prophètes,

(1) Romanis egibus sancitum est, ut qui crucifigitur prius flagellis verberetur. (*In Matth.*)

(2) Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. (*Joan.*)

que Jésus-Christ lui-même appelle ses historiens anticipés, puisqu'ils ont écrit sa vie avant même qu'il parût sur la terre. *Sicut scriptum est in Lege, in Prophetis, et in Psalmis de me.* (Luc.)

Ainsi, pour connaître dans tous ses détails cet horrible supplice auquel le corps immaculé du Fils de Dieu fut condamné, point n'est besoin d'avoir recours à des révélations postérieures qui, quoique respectables, ne sont cependant pas de foi; mais il suffira de réunir les passages dans lesquels les prophètes ont révélé toutes les circonstances de ce mystère avec une telle précision et une telle évidence qu'il est impossible d'entendre ce qu'ils disent d'un autre personnage que Jésus-Christ.

Le divin Sauveur ayant donc été remis au pouvoir d'une soldatesque insolente et féroce, des mains sacriléges le saisissent, on lui arrache violemment ses habits et on le lie avec des cordes à l'une des colonnes de la cour du Prétoire. Oh! quelle ignominieuse confusion pour le Dieu qui étend sur la terre un rideau de nuages, qui couvre le ciel de gloire, qui revêt les oiseaux de plumage, les fleurs d'un émail parfumé et qui entoure de candeur le lis des champs, de se voir exposé, dans une honteuse nudité, en spectacle aux regards licencieux, aux railleries sacriléges de tout un peuple. David, le prophète historien, racontant cette circonstance, a dit qu'une immense rougeur colora alors le visage du Sauveur, et que du visage se répandant sur tout son corps virginal, elle alla couvrir ses membres pudiques, qui eux aussi s'enveloppèrent, comme le visage, d'ignominie et de honte. (1)

(1) Operuit confusio faciem meam. (*Psal.* 68.) — Et confusio faciei meæ cooperuit me. (*Psal.* 43.)

Ah! descendez, esprits bienheureux; venez couvrir de vos ailes respectueuses ce corps sacré, miracle de candeur et de pureté, et sauvez-le des regards impudiques, des insolentes dérisions des enfants du péché. Mais non; suspendez votre vol, ô anges saints, et que votre pitié pour lui ne vous fasse pas oublier que nous malheureux, nous avons aussi besoin de pitié! Nous sommes ces infortunés sur lesquels la justice divine a prononcé dans sa colère le terrible anathème qui nous livre à une confusion éternelle. Hélas! sans la confusion, sans l'ignominie qui couvre en ce moment le saint et adorable Fils de Dieu, la nôtre ne saurait être ni expiée ni effacée (1). Laissez-le donc accomplir ce grand mystère de miséricorde euvers nous; car c'est à notre place, c'est pour nous épargner à nous-mêmes l'affreuse ignominie qui nous est due qu'il daigne supporter ainsi l'opprobre de la nudité.

Toutefois, quelque honte que Jésus ressentît de la nudité où on avait réduit son corps, il éprouvait une confusion encore plus grande pour son cœur. Jésus-Christ, ainsi que l'assure David, s'en entretint alors avec son divin Père, comme avec le seul qui en connût toute la profondeur et tout l'excès. (2) Et quelle est donc cette confusion intime, cette ignominie secrète de son cœur qui lui fait presque oublier celle de son corps? Ah! dit S. Bonaventure, c'est la honte de se voir chargé de toutes les impudicités des hommes et de porter devant Dieu toute la responsabilité du châtiment

(1) Dabo vos in opprobrium sempiternum et in ignominiam quæ nunquam oblivione delebitur. (*Jerem.*, 23.)

(2) Tu scis, Domine, opprobrium meum et confusionem meam. (*Psal.* 68.)

qu'elles méritent, sans qu'il y ait en lui l'ombre même du péché. (1)

Quel opprobre en effet pour le Dieu de la pureté, d'être ainsi exposé aux yeux du ciel et de la terre, comme coupable de toutes les pensées, de toutes les complaisances intérieures contre la sainte vertu, de tous les discours licencieux, de tous les regards immodestes, de toutes les familiarités impudiques, de tous ces grossiers emportements des sens dont rougiraient les brutes elles-mêmes et dont les hommes cependant se font un sujet de divertissement et de triomphe! Quelle honte pour Jésus-Christ se représentant à l'esprit, retraçant à sa pensée si pure les dissolutions dont les chrétiens du siècle déshonoreraient son corps mystique, c'est à dire l'Eglise, et dont les hommes mêmes du sanctuaire profaneraient son corps réel, en apportant un corps immonde à la célébration du redoutable mystère de la sainteté et de la pureté! Ce sont tous ces excès dont il se sent chargé qui l'humilient le plus, qui le confondent et lui percent le cœur; et en attendant, pour les expier, il se pénètre de plus en plus du sentiment de l'horrible et secrète ignominie qu'il en éprouve et qu'il offre à son Père afin de lui en faire agréer l'intensité, le mérite et la vertu. *Tu scis*, etc.

Cependant cette immense confusion de Jésus-Christ en face de tous ces péchés sensuels qui n'étaient pas les siens est un avertissement éloquent de la honte qu'il est nécessaire que nous ressentions des sales voluptés dont nous nous sommes personnellement rendus cou-

(1) Ut pœnam solveret, cum culpam non haberet. (*De Perfect. Vit.*, c. 6.)

pables. Ainsi donc, malheur à vous, jeune libertin; malheur à vous, femme sans vertu, qui affichez l'impudeur sur votre front, et qui loin de rougir de vos débordements en faites pour vous un sujet de triomphe et de gloire. (1) La honte du péché est déjà une disposition pour ne plus le commettre, pour le détester et en obtenir le pardon. Mais vous, en dépouillant cette honte, vous avez perdu la grâce de pouvoir vous en repentir. Vous êtes au penchant de votre ruine, sur le bord du précipice, à la veille de l'abandon de Dieu. Tremblez donc, et soyez tout couverts de confusion au lieu de vous étourdir au milieu des divertissements et des folles joies, parceque vous êtes d'autant plus à plaindre et d'autant plus éloignés du salut éternel que vous tremblez moins et que vous rougissez moins de vos péchés!

Hélas! pendant que nous méditons sur le plus grand de tous les opprobres du Sauveur, le plus cruel de tous les tourments vient s'ajouter à cette ignominie. O spectacle de compassion et d'horreur, et pour les anges, et pour les hommes, et pour l'univers entier, s'écrie ici l'abbé Rupert! L'auteur de la liberté est lui-même frappé comme un esclave et de la manière la plus barbare par les vils esclaves du péché (2). Mais, ô mystère de bonté et d'amour infini, ajoute S. Bonaventure, puisque dans ce moment le Fils de Dieu ne prend pas seulement la forme d'un esclave, forcé d'obéir à la volonté d'autrui, mais encore d'un esclave

(1) Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere. (*Jerem.*, 3.)

(2) Grande spectaculum mundo, angelis et hominibus! ut a servis peccati Princeps libertatis, servilibus modis, concideretur! (*In Joan.*)

méchant et indocile qui a mérité d'être châtié par les fouets (1). Et après s'être soumis à Marie et à Joseph, les plus grands d'entre les serviteurs de Dieu, il apparaît comme le serviteur des Juifs eux-mêmes, c'est à dire comme l'esclave des esclaves du démon.

En effet n'entendez-vous pas, au milieu des cris de joie féroce et des applaudissements cruels poussés par les prêtres, les magistrats, les soldats et le peuple retentir les coups redoublés des bourreaux? Ils ont déjà commencé le supplice le plus atroce que l'on puisse faire subir à un corps humain. Les prophètes, je le dis encore une fois, les prophètes l'ont vu en esprit à l'aide des lumières célestes; ils nous l'ont décrit avec tous ses épouvantables détails, et nous n'avons qu'à rassembler les traits épars qu'ils en ont dessiné, pour former le tableau complet de ce mystère de compassion et d'horreur.

David nous dit que lorsque le Seigneur fut traîné à la colonne pour y être attaché il se plaça de lui-même, malgré la honte indicible que lui inspirait sa nudité, à l'infâme poteau pour y recevoir de la main des hommes l'ingrate récompense de son amour, et comme la punition de les avoir trop aimés (2). Isaïe ajoute qu'il présente aux fouets son corps immaculé avec le même calme et le même amour qu'il avait offert son visage adorable aux soufflets et aux outrages. Job nous a transmis cette particularité que lorsque le Seigneur eût été lié au poteau, les spectateurs commencèrent à grincer

(1) Non solum formam servi accepit ut subesset; sed etiam mali servi ut vapularet! (*De Perfect. Vit.*, c. 6.)

(2) Quoniam ego in flagella paratus sum. (*Psal.* 37.) — Et fui flagellatus, et castigatio in matutinis. (*Psal.* 72.)

des dents, à darder contre lui des regards féroces, et qu'ils se disposèrent avec une joie brutale à se rassasier de ses peines. (*Job*, 16.) Puis il ajoute que ses bourreaux s'élancèrent sur lui avec la même fureur que des bêtes féroces altérées de sang se jettent sur un agneau timide pour le dévorer; et qu'à mesure qu'ils le frappaient ils semblaient grandis comme des géants, tant ils déployaient de force et d'énergie à appliquer leurs coups. (*Ibid.*)

Les instruments dont on se servit d'abord pour frapper le Sauveur furent des verges; car c'était avec elles que les magistrats romains avaient coutume de faire battre les esclaves avant qu'on leur tranchât la tête, et c'est pour cela que les licteurs portaient un faisceau de verges au milieu desquelles s'élevait une hache. Or, aux premiers coups que l'on en donna au Sauveur, Isaïe nous apprend que tout son corps délicat apparut sillonné en tous sens d'horribles meurtrissures, et qu'il devint tout enflé par les contusions : ce qui démontre que les coups tombaient sur lui sans mesure, et que l'on frappait avec une égale fureur sur la tête et sur les épaules, sur les bras et sur les jambes, que l'on n'épargnait ni les flancs ni la poitrine (1). Aussi, ajoute le même prophète, sous ces coups non interrompus la peau se déchire, un sang livide jaillit des blessures où il était d'abord retenu, les chairs se découvrent jusqu'au vif, en sorte que dans le corps sacré du Sauveur on ne voit plus aucune partie qui soit saine; des pieds jusqu'à la tête il n'est tout entier qu'une plaie horrible. (2)

(1) Vulnus, et livor et plaga tumens. (*Isa.*, 1.)

(2) A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas. (*Isa.*, 1.)

Le mot dont S. Matthieu se sert pour désigner les verges dont on se servit indique des verges de fer. Aussi Job ajoute-t-il que les bourreaux se regardèrent comme insultés par la patience inaltérable de leur victime ; que ne pouvant lui pardonner de ne point être las de souffrir pendant qu'ils étaient fatigués de le tourmenter, enflammés d'une nouvelle fureur, ils déchirèrent ses reins, et que la terre demeura couverte tout autour des lambeaux de sa peau et de sa chair. La brutalité de ces monstres ne fut pas encore satisfaite de ces excès ; il ne reste plus de place où frapper, et cependant ils frappent encore ; ils font de nouvelles plaies sur les plaies déjà formées ; ils creusent sur les blessures déjà sanglantes d'autres blessures plus larges et plus profondes, de manière que tous les muscles sont rompus, toutes les veines brisées, toutes les chairs déchirées, et que l'on peut même compter tous ses os. (1)

Or qui pourrait comprendre, je ne dis pas expliquer, les tourments atroces qu'éprouva notre Seigneur dans cet horrible supplice auquel fut soumis son corps si délicat ? Hélas ! oui, ce fut alors que notre aimable Sauveur devint véritablement l'homme de la douleur, ainsi que l'avait prédit Isaïe : *Virum dolorum.* C'est à dire que c'est l'homme meurtri et affligé dans toutes les parties de son corps immaculé ; l'homme plongé dans la douleur ; l'homme qui réunit en lui toute l'amertume, toutes les tortures, tout le feu de la douleur, et par conséquent l'homme d'une douleur sans mesure, sans

(1) Concidit me vulnere super vulnus. (*Job.* 16.)— Super dolorem vulnerum meorum addiderunt. (*Psal.* 68.)—Dinumeraverunt omnia ossa mea. (*Psal.* 21.)

exemple comme sans expression. *Virum dolorum. Non est dolor sicut dolor meus.* (Thren., 1.) O mon bien aimé Jésus, combien vous a coûté mon péché !

Mais comment concevoir de la part des soldats de Pilate tant de férocité contre Jésus-Christ, puisqu'ils n'étaient animés contre lui ni par la même envie, ni par la même haine que les Juifs? Est-il possible que l'humanité ait enfanté de tels monstres? Pour expliquer ce mystère de barbarie, unique dans les fastes de la cruauté humaine, quelques interprètes pensent que les Juifs, ayant appris que l'intention de Pilate était de remettre Jésus en liberté après l'avoir soumis à la flagellation (1), voulurent avoir au moins le plaisir de le voir mourir sous les fouets, puisqu'ils n'auraient peut-être pas la satisfaction de le voir mourir sur la croix ; que dès lors ils corrompirent avec de l'argent les bourreaux du prétoire comme ils gagnèrent plus tard les gardiens du sépulcre, et ils engagèrent ces âmes vénales, habituées au sang, à flageller le Seigneur de manière à le faire expirer sous les coups. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette conjecture pour comprendre l'inexplicable mystère d'une cruauté si inouïe, puisque l'Écriture elle-même nous en donne l'explication claire. Premièrement, le Seigneur ayant dit aux Juifs au moment où ils se saisirent de sa personne : Cette heure est la vôtre, c'est la puissance de l'enfer, *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum,* il est évident que la rage des démons se joignit à la haine des hommes pour rendre sa flagellation plus cruelle. En second lieu, la flagellation, comme on le voit dans les Actes des Apôtres, était chez

(1) Corripiam ergo illum et dimittam. (*Luc.*)

les Romains une espèce de torture que l'on employait pour forcer les coupables à confesser leurs crimes. Or le livre sacré de la Sagesse a prédit en termes fort clairs que les démons feraient un jour usage contre le Rédempteur du monde de cette torture également ignominieuse et cruelle pour l'obliger à manifester le secret de sa filiation divine, que Satan était jaloux, dans son intérêt, de connaître d'une manière certaine. *Contumelia et tormento interrogemus eum : si vere est Filius Dei.* (Sap. 2.) Or de même que ce fut Lucifer qui suggéra à Pilate l'injuste pensée de faire flageller le Seigneur, c'est aussi Lucifer qui maintenant excite les bourreaux, qui les aveugle, les remplit et les enivre de sa fureur, qui leur inspire l'enthousiasme barbare et la folle cruauté, qui arme leurs bras, redouble leurs forces, et rend cette flagellation la plus ignominieuse et la plus cruelle qui fût jamais. Lucifer se flattait ainsi d'arracher de la bouche de Jésus-Christ, par l'opprobre et la douleur, le grand secret qu'il n'avait pu lui ravir par les tentations de la sensualité, de l'avarice et de l'ambition, et il espérait que cette douleur et cette ignominie une fois arrivées à un excès insupportable à l'humanité du Sauveur, Jésus aurait été forcé ou à l'impatience ou au désespoir, ce qui aurait démontré qu'il était purement homme; ou bien qu'il aurait été entraîné à opérer quelque prodige visible, ce qui l'aurait fait connaître comme fils de Dieu. *Contumelia et tormento*, etc.

Cette vérité posée, les circonstances que les prophètes nous rapportent de la flagellation du Seigneur, quelque horribles qu'elles paraissent, n'ont rien d'incroyable ni d'exagéré. Et en effet à quel raffinement de barbarie, dit Origène, ne devait-on pas s'attendre de la part de

cette troupe d'hommes vomis par l'enfer et de ces démons revêtus d'un corps humain ? (1)

Mais que peut l'astuce du serpent infernal contre les conseils de la sagesse de Dieu ? Jésus-Christ, sous le tourment de cette flagellation prolongée qui lui aurait certainement donné la mort si la vertu divine n'eût soutenu en lui l'infirmité de la nature humaine, ne fit aucun miracle pour s'y soustraire, et ne laissa pas échapper le moindre signe d'impatience. Selon l'expression d'Isaïe, il garda dans ce mystère d'une si grande ignominie et d'une si grande douleur pour lui le silence et la tranquillité du plus doux agneau lorsqu'il est sous le fer du berger qui lui enlève une toison inutile. (*Is.*, 53.) De cette manière, dit S. Léon, il déçut l'orgueilleuse prétention que Lucifer avait de dérober à Dieu, par ces moyens indignes, le secret de sa sagesse ; de sorte que, selon S. Paul, les princes des ténèbres ne connurent ce mystère qu'après son accomplissement. (I *Cor.*, 2.) Il combattit le démon avec ses propres armes ; il fit servir la malignité de son ennemi au profit de son propre amour, puisque Lucifier coopéra par son injustice à faire souffrir au Fils de Dieu un supplice qui s'est changé pour tous les enfants des hommes en un sujet d'espérance et de salut.

En effet les prophètes eux-mêmes, qui, en nous racontant toutes les circonstances de cette horrible tragédie nous en ont aussi révélé le grand mystère, nous apprennent que la flagellation du Sauveur a été aussi utile pour nous qu'elle fut ignominieuse et cruelle pour

(1) Ergo cohors illa mysterium erat militiæ alicujus malignæ ? (*Tract.* 35 *in Matth.*)

lui. Car Isaïe, soulevant le voile qui couvrait ce mystère, nous montre sous les mains visibles des soldats, mais sacriléges et barbares, une autre main invisible, main sacrée et compatissante, la main même de Dieu, qui frappe et brise le corps de son propre fils, objet de toutes ses complaisances, parcequ'il le voit chargé de la malédiction dont tous les crimes du monde l'entourent comme d'un vêtement ; et il le fait devenir l'homme des douleurs, parcequ'il s'est rendu volontairement l'homme du péché (1). Le même prophète contemple ensuite de loin ce doux et tendre agneau comme s'il était présent à ses yeux, et l'apercevant dans cette attitude de si grande douleur et d'ignominie si profonde où l'avait réduit son amour excessif pour nous : Le voilà, s'écrie-t-il, le voilà ; j'aperçois ce Messie sauveur ; lui, si pur, il m'apparaît immonde et couvert de plaies comme un lépreux ; fils de Dieu, il se montre comme un objet de haine pour Dieu, humilié et frappé par la main même de Dieu. Je comprends bien cependant le mystère d'infinie tendresse qui s'accomplit en lui. Cette difformité qui le défigure, cette douleur qui l'accable, cette faiblesse qui l'abat sont véritablement notre faiblesse, notre douleur et notre difformité. Ces coups qui l'écrasent, ces fouets qui le déchirent, ces plaies qui le tourmentent sont l'ouvrage funeste de nos vices et de nos péchés (*Isa.*, 53). Mais, ô échange douloureux pour lui, et si heureux pour nous ! Les meurtrissures qu'il reçoit nous guérissent ; le sang qu'il verse pour nous nous purifie ; le traitement barbare qu'il endure

(1) Virum dolorum ; propter scelus populi mei percussi eum. (*Isa.*, 53.)

pour notre amour nous réconcilie avec Dieu. (*Isa.*, 53.) Ce n'est donc point pour satisfaire la rage des démons, la férocité des Juifs et la brutalité des Gentils que ce corps divin a été déchiré et brisé, mais c'est, selon la déclaration même du Seigneur, pour servir de remède à notre salut. *Accipite, hoc est corpus meum, quod pro vobis frangetur.* Mystère horrible de la part des hommes qui en furent les instruments aveugles dans l'excès de leur barbarie, s'écrie S. Augustin; mais aussi mystère de tendresse de la part de Dieu, qui le disposa dans l'excès de sa miséricorde! Celui qui est la bonté même est flagellé pour le méchant; c'est l'homme coupable qui a mérité le châtiment, et c'est l'innocent Jésus qui l'endure. (*Serm.* 114 *de Temp.* — *Méditat.*, *cap.* 7.)

Hélas! ajoute S. Cyprien, que serions-nous devenus, nous malheureux humains, sans ce tourment du Fils de Dieu? puisque nos plaies étaient si invétérées, si corrompues, si gangrenées qu'elles ne pouvaient être guéries que par le baume précieux du sang que Jésus-Christ a répandu de toutes les plaies dont son corps a été couvert. (1)

Car la chair de Jésus-Christ est pure et sans tache; elle est parfaitement soumise à l'esprit; elle est comblées des grâces du Saint-Esprit dont elle est l'ouvrage; elle est sainte et sanctifiante, et par son union intime et substantielle avec le Verbe de Dieu elle est également divine. Véritable et auguste sanctuaire de la Divinité sur la terre, elle méritait donc des adorations et des hom-

(1) Vulneri tam putrido non inveniebatur medicamentum conveniens, nisi unguento sanguinis Christi plaga vetus liniretur. (*Serm. de Pass. Dom.*)

mages, et non point les fouets et les châtiments. (*Ps.* 131 et 90). Mais au contraire, notre chair est une chair de péché ; elle est impure, désordonnée et rebelle à l'esprit ; corrompue, elle est encore la source de toute corruption, puisque d'elle dérivent toutes les œuvres que S. Paul nomme les œuvres charnelles, et que c'est par le soin déréglé que l'on met à lui épargner toute peine, à lui procurer tous les plaisirs, à l'orner, à la nourrir dans la volupté, dans la mollesse et dans le luxe que les hommes outragent Dieu par des vices et des excès sans nombre ; aussi, dit le prophète, tous les châtiments, tous les malheurs doivent-ils être le tribut de la chair de l'homme pécheur. *Multa flagella peccatoris.* (Ps. 31.)

Qu'a donc fait le Rédempteur pour expier les désordres innombrables dont notre chair s'est rendue coupable, et pour offrir à Dieu la satisfaction qui lui était due ? Il s'est volontairement abaissé à la condition où nous devions être nous-mêmes placés ; il a consenti à être flagellé par les ministres de Satan parceque nous devions être nous-mêmes éternellement flagellés par les démons ; il a voulu que sa chair innocente et pure acquittât la dette de notre chair souillée de crimes ; et c'est pourquoi, dit S. Augustin, nous ne devons pas nous étonner que les meurtrissures du Seigneur soient sans nombre, puisque les fléaux que méritaient la chair de l'homme pécheur sont aussi sans nombre. (1)

Après une si grande expiation nous n'avons donc besoin que de nous en appliquer le mérite par le moyen

(1) Si multa flagella peccatoris, multa oportuit esse flagella Redemptoris. (*Serm. CXIV, de Temp.*)

d'une sincère pénitence. Avec cela seul, avec de petites expiations volontaires, nous donnerons à la justice divine la satisfaction qui lui est due pour tous nos péches sensuels. Nous ne sommes plus soumis à la flagellation de Satan; il y a plus, dit S. Jérôme, nous sommes délivrés de la nécessité funeste où nos dérèglements nous avaient mis de subir pendant cette vie les fléaux temporels, comme nous sommes aussi arrachés aux tortures infernales qui nous attendaient dans l'autre vie pendant l'éternité. (1)

La voilà donc accomplie cette consolante prophétie de David : Que le Messie nous ferait un rempart de son corps, et qu'il fonderait l'espérance de notre secours sous les ailes de sa protection. (*Psalm.* 90.) Ah! qui me donnera de m'abriter à l'ombre des chairs déchirées de mon Sauveur! Là je suis assuré contre les fléaux divins que mes fautes m'ont mérités ; protégé par cette ombrage salutaire, je ne désespère plus de ma réconciliation ni de mon pardon, et je vis tranquille comme le jeune oiseau sous les ailes de la tendresse maternelle. O corps précieux! corps sacré de notre Seigneur, vous vous êtes véritablement immolé pour notre salut! *Hoc est corpus meum quod pro vobis frangetur.*

Mais tous les mystères de Jésus-Christ ont été non seulement une expiation, mais encore un remède. Car, dit S. Léon, tandis que le Seigneur prenait sur lui les infirmités et les plaies de notre chair, il se préparait à les guérir en nous communiquant la vertu et

(1) Hoc autem factum est, ut illo flagello nos a verberibus liberemur. (*In Matth.*)

la sainteté de la sienne (*Serm. 3 Pasq.*) Ainsi nous participons par le mystère de la flagellation à la pureté de la chair immaculée du Rédempteur, puisqu'il a souffert dans cette douloureuse exécution les peines dues à notre impureté ; et c'est précisément parceque sa chair divine a été déchirée comme si elle avait été une chair de péché, que nous avons obtenu la grâce de pouvoir dompter la nôtre, de réprimer ses inclinations sensuelles, et de la convertir en une chair virginale, sainte et divine. Ainsi donc, l'esprit de pureté, de virginité et de candeur, qui au grand étonnement des voluptueux Gentils devint si commun et si répandu dans tous les âges, dans tous les sexes et dans toutes les conditions aussitôt que le christianisme fut établi parmi eux ; cet esprit, dis-je, de chasteté qui règne encore parmi les nations catholiques est le fruit et la grâce de la flagellation de Jésus-Christ,

O flagellation ! ô sublime mystère ! mystère important et divin ! Jésus-Christ dans sa miséricorde nous a laissé un monument magnifique et durable de ce mystère, non seulement en nous léguant la colonne où il fut attaché pour être flagellé, et qui se conserve encore dans l'église de Sainte-Praxède à Rome où elle fut transportée de Jérusalem, mais beaucoup plus encore en instituant l'ineffable sacrement de l'Eucharistie. En effet, lorsque le jour de l'institution de cet auguste sacrement il prononça ces paroles : « Prenez « et mangez ; ceci est mon corps qui sera brisé pour « vous. Ce que je fais maintenant, faites-le en mé- « moire de moi. » *Accipite, et manducate ; hoc est corpus meum quod pro vobis frangetur. Hoc facite in meam commemorationem,* il nous a clairement indiqué que

l'Eucharistie, monument magnifique et précieux de la passion et de la mort du Rédempteur, est d'une manière particulière un souvenir impérissable de la cruelle flagellation qu'il a soufferte pour nous. Dès lors, lorsque cet auguste sacrement est publiquement exposé à notre amour et que nous l'adorons, lorsque nous l'offrons à Dieu dans le sacrifice de l'autel, et que nous le recevons dans la sainte communion, nous devons penser toujours que Jésus-Christ nous dit : Songez-y bien, ce que vous adorez, ce que vous offrez, ce que vous mangez, c'est mon corps, le même qui a été si cruellement déchiré et brisé pour vous. Approchons-nous donc souvent de cet ineffable mystère ; adorons-le avec un humble respect ; recevons-le avec une pieuse reconnaissance et avec une tendre affection, comme le souvenir toujours existant de la flagellation de notre Seigneur, et adorons-le encore par conséquent, comme le gage de la protection divine qui nous défend, de l'espérance qui nous ranime, de la satisfaction qui nous réconcilie, de la grâce qui nous purifie, de la vertu qui nous conforte et de la persévérance qui nous couronne. *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis.*

SECONDE PARTIE.

Nous lisons dans le livre de Job que lorsque Dieu pour éprouver la vertu et accroître le mérite de ce saint homme, permit que Satan le frappât de l'extrémité des pieds au sommet de la tête d'une plaie horrible, (*Job.*, 2), sa propre femme devint cruelle pour lui, et que ses amis eux-mêmes en eurent honte et le

fuirent comme un homme rejeté et puni de Dieu à cause de ses iniquités. Or c'est là, dit S. Grégoire, une très belle figure de Jésus-Christ, puisque, cruellement flagellé et couvert d'une seule plaie des pieds à la tête, il fut méprisé de la synagogue son ancienne épouse, et abandonné des apôtres eux-mêmes, ses intimes amis, comme inspirant de l'horreur au ciel et à la terre, aux hommes et à Dieu.

Mais peu s'en fallut que Dieu ne révélât aux amis de Job l'incomparable sainteté de ce patriarche et ne leur fît connaître qu'ils ne pouvaient être réconciliés avec Dieu que par le mérite des prières et du sacrifice de cet homme pour lequel ils avaient témoigné tant de mépris. Ce n'est pas que la prière et le sacrifice de Job pussent avoir par eux-mêmes le pouvoir de réconcilier l'homme avec Dieu, mais c'est que la prière et le sacrifice de Job figuraient la prière et le sacrifice de Jésus-Christ, qui seul communiquait leur force et leur vertu aux anciennes prières et aux anciens sacrifices.

Que firent donc les amis de Job après avoir reconnu son mérite et sa vertu? Il vinrent se donner à lui comme ses serviteurs et ses disciples, en lui offrant chacun une boucle d'oreille en or et une brebis (1). Par la boucle d'oreille ils voulurent signifier, dit S. Grégoire, qu'ils prêteraient toujours une oreille docile aux instructions de Job, et ils voulurent marquer par l'offrande de la brebis qu'ils ne sacrifieraient plus que par ses mains et s'associeraient à ses sacrifices.

(1) Dederunt ei unusquisque ovem unam, et inaurem unam. (*Job.*, 42.)

Voilà ce que nous devons aussi faire, nous qui, éclairés des lumières de la révélation divine, avons appris que Jésus-Christ, couvert de plaies et devenu par sa flagellation l'homme des douleurs, est le Fils bien aimé de Dieu et le Sauveur des hommes, et que c'est par sa médiation seule que nous pouvons espérer notre réconciliation et notre salut. Oui, nous devons lui offrir une brebis, c'est à dire notre chair purifiée et exempte de toute souillure, afin qu'il l'associe au sacrifice qu'il a fait de la sienne, et cela, d'après ce que S. Paul nous prescrit en nous disant : Je vous conjure, mes frères, d'offrir vos corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. *Obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem sanctam, Deo placentem.* (Rom., 12). Et de fait, nous ne pouvons nous associer au sacrifice du véritable Job, qui est Jésus-Christ, qu'en reproduisant dans notre corps quelque chose de la pureté immaculée et de la sainteté du sien.

Or, pour obtenir ce précieux avantage, dit encore S. Paul, nous devons toujours porter dans notre corps la sainte mortification chrétienne, puisque c'est là le moyen d'imiter et de faire voir reproduite en nous-mêmes la vie pénitente et pure de Jésus-Christ. *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus vestris.* (II Corinth., 4.) Mais par une conséquence nécessaire nous devons aussi, en second lieu, offrir au vrai Job avec la brebis la parure de nos oreilles ; c'est à dire que nous devons nous montrer auditeurs dociles et exécuteurs fidèles des instructions éloquentes qui s'élèvent de ce corps meurtri, de ce sang, de ces plaies ; car

elles nous attestent dans leur muet langage, dit S. Augustin, que Dieu le Père, qui n'exempte pas même son fils unique et consubstantiel d'un traitement si barbare, n'exemptera pas non plus ses enfants adoptifs de la loi de la discipline, et que si le Fils de Dieu, quoique sans péché, n'est pourtant pas sans douleurs, nul d'entre nous ne pourra devenir enfant de Dieu sans subir les fléaux de sa colère, puisque nous sommes tous chargés de péchés. (*Psal.* 31). Ces plaies nous reprochent encore notre délicatesse et le soin tout profane que nous prenons de notre corps ; elles nous redisent le dur et utile avertissement qui nous est donné par l'Évangile : Que celui qui est idolâtre de sa propre chair, qui l'épargne, la flatte et la caresse pendant la vie présente, la hait réellement puisqu'il la prépare à une profonde ignominie et à d'éternelles douleurs dans la vie future. *Qui amat animam suam perdet eam* (Joann., 12) ; et qu'au contraire celui qui mortifie, qui châtie sa propre chair dans ce monde, l'aime véritablement, parcequ'il la retrouvera dans l'autre vie toute environnée d'une gloire éternelle et des plus pures délices. *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* (Ibid.)

Ah ! ne nous y trompons pas, mes frères, on n'entre point dans le ciel si l'on ne porte la devise précieuse, le vêtement divin qui nous fait ressembler au Fils de Dieu flagellé pour l'homme. Cette ressemblance forme les armoiries des prédestinés; c'est le cachet des élus. Les âmes qui sortent des corps bien soignés, nourris avec soin, couverts avec luxe, de ces corps intacts qui n'ont jamais senti le fléau de la mortification ; ces âmes là ne seront point admises dans le palais des cieux que

tous les saints, et les élus de tous les âges et de toutes les conditions ont conquis par l'immolation de leur corps. *Quos præscivit, et prædestinavit conformes vult fieri imaginis Filii sui.* (Rom., 8.) Ne montrons donc pas tant d'éloignement pour la mortification corporelle; car elle est la maîtresse de l'humilité, la médiatrice de la prière, la gardienne de la pudeur, la preuve de la contrition, la disposition au repentir et au pardon, la livrée de Jésus-Christ, le chiffre mystérieux des élus et l'échelle du salut éternel. Empressons-nous, par la pratique de la pénitence, à porter imprimées sur notre corps, comme disait S. Paul de lui-même, quelques-unes des marques des plaies de notre Seigneur Jésus-Christ. *Ego autem stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (Galat., 6); parceque si nous souffrons avec lui, nous triompherons et nous régnerons un jour éternellement avec lui. *Si compatimur, et conregnabimus et conglorificabimur.* Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LE COURONNEMENT D'ÉPINES.

Egredimini, filiæ Sion, et videte regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua, in die desponsationis illius, in die lætitiæ cordis ejus. (CANT., 3.)

Filles de Sion, sortez et regardez le roi Salomon sous le diadème dont sa mère le couronna au jour de son mariage, et au jour de la joie de son cœur.

Que Salomon, ou le *roi pacifique,* ait été une figure symbolique du vrai prince de la paix, Jésus-Christ, c'est une vérité hors de doute, puisque Jésus-Christ même nous l'a révélé : Il y a ici plus que Salomon (*Matth.*, 12). Donc l'épouse sacrée des Cantiques, qui invite les filles de Sion à contempler Salomon, à qui sa mère Bethsabée a ceint le front d'un riche diadème, et qu'elle a entouré d'honneurs, n'est autre chose que l'Église, véritable épouse du Fils de Dieu fait homme, qui invite les âmes chrétiennes et fidèles à considérer Jésus-Christ leur Roi et Seigneur, couronné d'épines et comblé d'ignominie et d'opprobre par la Synagogue, sa cruelle marâtre. *Egredimini, filiæ Sion,* etc.

Mais comment l'épouse sacrée appelle-t-elle un jour de noces et d'allégresse pour son divin époux, ce jour qui fut celui de sa mort, de son ignominie et de sa douleur ? C'est parcequ'au moyen de ces humiliations, de ces insultes et de ces peines il a expié de grands crimes ; c'est parcequ'il a purifié nos âmes en célébrant avec elles ses

noces spirituelles dans le temps, pour les achever dans l'éternité. Et c'est pour cette raison que ce jour marqué par tant d'ignominies et de tourments pour sa personne est un jour de joie et de délices pour son cœur. *In die desponsationis illius*, etc. C'est à dire que le mystère de son couronnement d'épines a été non seulement un mystère de gloire pour Jésus-Christ, ainsi que nous le verrons demain, mais est aussi pour nous, comme nous allons le voir aujourd'hui, un mystère d'expiation, de bénédiction, de grâce et de salut.

Courage donc, ô chrétiens enfants de la véritable Sion, enfants de l'Église! sortons de nous-mêmes, quittons les pensées et les affections profanes pour nous élever jusqu'à la hauteur de la foi. Dans cette pure région des choses divines considérons le grand mystère de notre Seigneur couronné d'épines, *Egredimini, filiæ Sion*, etc., et accablé des insultes de l'infidèle Synagogue pour notre salut, afin que, pénétrés d'une sincère reconnaissance et nous donnant entièrement à lui, qui a tant souffert pour nous, ce jour soit véritablement celui de nos noces spirituelles avec lui, comme aussi de la joie et du triomphe de son cœur sur nous. *In die desponsationis illius, in die lætitiæ cordis ejus.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le mauvais exemple de ceux qui commandent est contagieux, parcequ'il entraîne l'imitation chez ceux qui obéissent. Les soldats du prétoire se persuadèrent que Pilate, leur président, n'avait plusieurs fois donné à Jésus-Christ le titre de *roi des Juifs* que par raillerie, et il n'en fallut pas davantage, dit S. Chrysostome, pour

que non contents de l'avoir flagellé et de l'avoir couvert de plaies et de sang, ils insultassent à leur tour cette royauté qu'ils croyaient chimérique en le revêtant de tous les insignes et en l'entourant de tous les hommages d'un roi par dérision (1). Ils le dépouillent donc une seconde fois de ses vêtements, le font asseoir sur une pierre pour figurer un trône, et commencent à affecter autour de lui les empressements adulateurs de courtisans qui se disputent l'honneur d'approcher et de servir leur souverain. *Congregaverunt ad eum universam cohortem.* (Matth.) Hélas! la cruauté fut-elle jamais plus féconde en ingénieux artifices pour assouvir son aveugle fureur que dans la passion de notre Seigneur Jésus-Christ! Ils tressent et unissent ensemble des branches de ce jonc marin qui croît en abondance sur les bords de la mer Rouge et dont les épines sont longues, solides et aiguës; ils en façonnent un horrible et ignominieux diadème, non en guise de couronne, mais en forme de casque, et le lui posent sur la tête. Ces préparatifs achevés, ils s'arment de bâtons noueux avec lesquels ils lui enfoncent cette couronne avec une telle violence que bientôt les épines traversent la peau, percent le crâne et pénètrent jusqu'au cerveau. Quelques-unes, d'une longueur plus extraordinaire, déchirant les tissus si délicats de sa tête, se font jour à travers le front ou sortent des narines et du palais, des yeux et des oreilles, des tempes et des joues. Le sang ruisselle de toutes parts, les cheveux et la barbe en sont imbibés, tout son visage en est couvert, de sorte que, selon la prophétie,

(1) Quia Pilatus dixit eum Regem Judæorum, schema ei contumeliæ apponunt. (*Hom.* 88, *in Matth.*)

Jésus est devenu méconnaissable et ne conserve même plus figure humaine. (1)

Or la tête, et le cerveau en particulier, sont les parties les plus délicates du corps humain ; c'est là le siége des sensations les plus exquises. Qui pourrait par conséquent, je ne dis pas exprimer, mais seulement imaginer l'atroce douleur que ce couronnement barbare fit éprouver à cette tête adorable, ainsi percée en même temps dans toutes ses parties d'une multitude de longues épines ?

De plus, la tête est la partie du corps qui a le plus de liaison avec le cœur ; elle est le siége des muscles, des nerfs, des veines et des artères qui se ramifient dans tous les membres, de sorte que la plus légère piqûre qui y est faite amène des étourdissements, des évanouissements et des apoplexies. La douleur de ce couronnement dut donc se répandre de la tête de Jésus dans tout son corps, et il la ressentit en même temps dans tout son être intérieur. O scène d'horreur ! Après avoir été extérieurement déchiré par les fouets avec la cruauté la plus barbare, voilà que le Sauveur est encore tourmenté jusque dans la moelle des os. Ah ! elle se vérifie donc encore d'une manière plus sensible et plus parfaite cette prophétie : Que le Sauveur devait devenir l'homme de douleur parcequ'il était devenu l'homme de notre infirmité et de notre péché ; *Virum dolorum et scientem infirmitatem.* (Isa., 53.) Mais, hélas! il n'est pas seulement l'homme de la douleur la plus immense, il est encore l'homme de l'ignominie la plus dégradante, de la confusion la plus profonde.

(1) Vidimus eum, et non erat aspectus. (*Isa.*, 53.)

En effet, pour un roi dont on voulait tourner en dérision la dignité royale une couronne d'épines demandait un manteau ignominieux et un sceptre ridicule. Aussi ils lui jettent sur les épaules un haillon dégoûtant de vieille pourpre pour manteau royal, comme preuve de son extrême misère; et pour sceptre on plante dans ses mains étroitement attachées un ignoble roseau, afin d'indiquer, dit S. Bonaventure, la vanité de son titre de roi et la fragilité de son pouvoir, et afin aussi de lui reprocher tout à la fois son ambition et son impuissance (1). Enfin, pour que les hommages et les tributs que l'on a coutume de rendre aux rois soient conformes pour Jésus-Christ à la couronne dont son front est orné, au sceptre qu'il porte et au manteau qui le couvre, les soldats se groupent en rond, et d'abord fléchissent le genou devant lui et font semblant de l'adorer comme une fausse divinité, entendant par là le railler d'avoir voulu se faire passer pour le vrai Dieu (2); puis, au milieu des rires immodérés et des gestes insultants, ils lui font des révérences moqueuses et le saluent avec une ironie affectée, en criant : Salut, roi des Juifs. *Et genuflexo ante eum dicebant : Ave, rex Judæorum.* (Matth.) Pendant ce temps, les uns vomissent sur son visage d'impurs crachats, les autres déchargent sur ses joues divines des soufflets retentissants; ceux-ci lui arrachent la barbe et les cheveux, ceux-là le frappent avec les poings ou même avec les pieds; d'autres enfin lui arrachant le roseau des mains s'en servent pour enfoncer

(1) Illudebant ei tanquam volenti regnare, et non valenti. (*Medit.*, c. 66.)

(2) Adorabant, illudentes quasi seipsum Deum faiso dixisset. (*Bed., in Marc.*)

les épines plus avant, et renouveler ainsi toutes ses douleurs en prolongeant ses meurtrissures (1). O scène de compassion et d'horreur tout à la fois! ô innocence cruellement torturée! ô dignité, ô majesté du fils du vrai roi de l'univers indignement raillée et foulée aux pieds! Hélas! de quels repaires sont donc sorties ces bêtes féroces? A quelle école ont-ils pu apprendre des inventions si barbares?

Ne soyons pourtant pas surpris, nous dit S. Chrysostome, de ces actes de férocité inouïe. Lucifer, qui avait inspiré à ces êtres criminels, dont il avait pris possession, la cruauté avec laquelle ils flagellèrent le Seigneur, leur a inspiré aussi et ces nouveaux artifices de barbarie raffinée pour le tourmenter et le bafouer, et ce sentiment d'horrible volupté qu'ils éprouvent dans ses ignominies et ses douleurs, et qu'ils montrent ostensiblement en dansant autour de lui comme des frénétiques (2). Ainsi le démon ne fit cesser la flagellation du Seigneur et n'arrêta le bras des soldats, instruments aveugles de son astuce cruelle, que pour réserver Jésus-Christ à cette nouvelle torture, bien autrement ignominieuse et bien plus cruelle. Car il se flattait que ce surcroît d'ignominie et de douleur le forcerait enfin à manifester le grand secret qu'il voulait surprendre, à savoir s'il était ou non le vrai Fils de Dieu : secret que le silence et la résignation que le Sauveur avait gardés durant la

(1) Et percutiebant caput ejus arundine, et conspuebant eum; (*Marc.*) — et dabant ei alapas; (*Joan.*) — et illuserunt ei. (*Matth.*)

(2) Diabolus erat, qui universos illos tunc occupabat, et quasi ad choræam concitabat, voluptatem ex contumeliis capiantes. (*Hom.* 88, *in Matth.*)

flagellation n'avait pas permis au prince des ténèbres de pénétrer. *Contumelia,* etc.

Mais ce second artifice, si barbare qu'il fût, ne réussit pas mieux que le premier à lui faire connaître le grand mystère que la sagesse de Dieu voulut lui cacher. Jésus-Christ, au milieu de cet affreux tourment, ne fit aucun des prodiges que pouvait faire un Homme-Dieu, et ne donna aucun des signes d'impatience dont un simple mortel n'aurait pu s'affranchir. Mais, selon la belle expression de Tertullien, il se tenait paisible et tranquille comme s'il se repaissait avec délices de la volupté des souffrances. *Saginatus voluptate patientiæ;* parceque cette couronne et ces attributs, qui le couvrent de tant d'ignominie, accomplissent les grands mystères de sa miséricorde envers nous, et ce jour si funeste pour lui est le jour de ses noces spirituelles avec notre nature, le jour qui comble son cœur de délices. *Videte regem,* etc.

Oh! s'écrie S. Athanase, si le démon avait pu soupçonner combien ces tourments et ces opprobres qu'il fit souffrir au Seigneur devaient être utiles au genre humain et fatales à l'enfer, non, il n'aurait pas assurément inspiré à ses satellites tant d'inhumanité ni tant de fureur. (1)

Tâchons aujourd'hui d'approfondir pour notre édification et notre utilité ces mystères de grâce et de salut que le Seigneur opéra alors par ses ignominies et ses peines, et que le démon ne comprit pas, alors qu'ils s'accomplissaient pour sa ruine. Et, pour commencer par les épines et en saisir le mystère, il faut, dit Antio-

(1) Diabolus milites concitavit, ut illuderent; ignorans ea omnia noxia sibi futura. (*Serm. de Pass. Dom.*)

chenus, remonter à la malédiction terrible dont Dieu accabla Adam après son péché, lorsqu'il lui dit : La terre sera maudite pour toi, et elle ne te produira plus que des ronces et des épines. Or cette malédiction dont fut alors frappée la terre matérielle et visible ne fut que le voile et la figure d'une malédiction encore plus terrible dont fut aussi frappée alors la terre invisible et spirituelle du cœur humain. Les ronces et les épines dont la terre commença dès ce moment à être tristement féconde ne furent que le symbole de la fécondité encore plus funeste du cœur de l'homme qui, stérile dès lors de vertus et de justice, ne produisit que des vices et des passions, que des œuvres inutiles ou injustes, capables de percer l'âme des traits acérés du remords, et dignes seulement d'être jetées au feu. (1)

Or Jésus-Christ, quoiqu'il fût revêtu de notre chair et de notre péché, quoiqu'il se fût substitué à nous, ne pouvait se charger de la réalité de cette malédiction parcequ'il était essentiellement saint, juste, béni, auteur de toute justice, de toute sainteté et de toute bénédiction. Il en a donc pris le signe extérieur et visible ; il en a pris la figure, c'est à dire les épines matérielles qui percèrent sa tête et répandirent la souffrance dans tout son corps.

Ainsi donc, conclut Bède, la couronne douloureuse dont le Seigneur permit que l'on ceignît sa tête désignait nos péchés dont il avait assumé sur lui la responsabilité et la peine, et qui, semblables à des épines aiguës, sont

(1) Protoplasto in peccatum prolapso dixerat Dominus : Maledicta terra in opere tuo ; spinas et tribulos germinabit tibi. Quod est aperte dicere : Conscientia tua punctiones tibi, et aculeos procreare non desinet. (*In Marc.*)

la seule production qui germe dans le terrain ingrat de notre cœur. (1)

Mais tous les mystères de notre Seigneur furent efficaces pour nous. La tête de Jésus-Christ, selon S. Paul, signifie sa divinité. Par conséquent, dit Théophilate, en consentant à être percé des épines de nos fautes et à en accepter l'opprobre et la douleur, Jésus les a détruites et anéanties en tant que Dieu, et par là même il nous a mérité alors que la triste fécondité du mal se changeât pour nous en une fécondité heureuse du bien.

Bénie soit cette précieuse couronne! s'écrie ici Origène. En elle et par elle Jésus-Christ a effacé l'ancienne malédiction. Et ainsi, comme dit encore un auteur protestant qui n'est assurément pas suspect de mysticisme, notre malédiction, qui avait commencé par les épines, finit aussi par les épines (2). Ce qui a fait dire à S. Jérôme que le bandeau d'ignominie qui nous attendait dans l'enfer a été changé pour nous en un diadème de gloire que nous commençons à avoir le droit de recevoir dans le royaume des cieux. (3)

Jacob eut assurément en vue ce mystère lorsqu'il bénit son fils Joseph, et depuis Moïse le prévit aussi lorsqu'il répéta la même bénédiction en ces termes : « La bénédiction de Celui qui apparut dans le buisson viendra sur la tête de Joseph, et sur la tête du Naza-

(1) Per spineam coronam susceptio peccatorum nostrorum designatur : quæ, sicut spinas, terra nostri cordis germinat. (*Caten.*, *in Joan.*)

(2) Maledictio in spinis cœpit, et in spinis desiit. (*Grotius*, *in Matth.*)

(3) Spinea corona capitis ejus diadema regni adepti sumus. (*In Marc.*)

réen, le premier entre ses enfants. » (*Deut.*, 33.) En effet, que Joseph ait été dans cette circonstance la figure de Jésus-Christ, c'est ce dont l'évangéliste S. Matthieu ne nous permet pas de douter quand il dit que les prophètes avaient annoncé que le Sauveur serait appelé Nazaréen. *Dictum est per prophetas, quoniam Nazareus vocabitur.* (Matth., 2.) Et remarquez bien que Moïse a ajouté à la bénédiction de Jacob ces autres paroles : « La bénédiction de celui qui apparut dans le buisson, ou au milieu des épines. » *Benedictio illius qui apparuit in rubo.* Donc la bénédiction de Joseph découlait du buisson, ou autrement elle venait du mérite des épines placées sur la tête du Nazaréen. Mais comme Jésus-Christ n'a pas besoin d'être béni, puisqu'il l'est éternellement, et qu'il est lui-même la source de toute bénédiction, il s'ensuit que de sa tête la bénédiction descend sur nous qui sommes ses frères ; et ainsi s'accomplit également cette autre prophétie de Jacob : « Toutes les nations de la terre seront bénies dans cette tête divine indignement percée de toutes parts. » *Et benedicentur in eo omnes tribus terræ.*

O bonté du Père céleste d'avoir choisi la tête auguste de son Fils bien aimé pour y placer le signe de notre malédiction et de notre stérilité, et le convertir ensuite en une source de fécondité et de bénédictions pour nous! O amour immense de Jésus-Christ, qui a consenti à être cruellement transpercé par nos épines afin de faire découler sur nous cette onction céleste de grâce et de salut qui a opéré et opère continuellement dans nos âmes tant et de si grands prodiges! Car cette onction divine nous rend féconds pour le bien et guérit la stérilité du sol de notre esprit et de notre cœur ; elle

en convertit le suc empoisonné et amer en une sève précieuse qui fait germer dans notre âme les plantes salutaires des saintes pensées, les fleurs odoriférantes des chastes affections, les fruits exquis des bonnes œuvres. Elle amène notre esprit si vain à pouvoir goûter le bonheur de s'humilier devant Dieu, de penser à Dieu, de méditer les grandeurs et la bonté de Dieu; et elle réduit notre cœur si dur à pouvoir être sensible aux attraits de la grâce, à s'embellir des saints transports de l'amour de Dieu, et à se répandre dans les œuvres de charité envers le prochain. Enfin elle nous fait presque changer de nature, puisque, grâce à cette onction céleste, l'olivier sauvage s'unit en nous à l'olivier véritable; le sarment stérile à la vigne productive, et que, par un prodige surprenant, nous pouvons recueillir des fruits délicieux sur le figuier maudit, des roses parfumées d'un saint amour sur les buissons arides, et le raisin le plus vermeil du paradis sur la vigne sauvage. Ainsi s'accomplit l'heureuse prophétie qui nous promet que lorsque le Seigneur se sera plu à faire descendre de sa tête sur nous l'onction divine de ses bénédictions, la terre de notre âme enfantera les fruits les plus exquis et les plus abondants. (1)

Mais il est un autre mystère non moins précieux que le Seigneur a accompli dans sa miséricorde, lorsqu'il permit que les soldats entraînés par leur férocité ajoutassent à ses ignominies en jetant sur ses épaules un haillon de pourpre, après l'avoir dépouillé de ses habits. Isaïe avait déjà vu en esprit le Messie couvert de ce

(1) Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum. (*Psal.* 84.)

manteau d'opprobre, et il s'écriait en s'adressant à lui : « Seigneur, pourquoi vous vois-je avec ce vêtement rouge? et pourquoi vos habits ressemblent-ils aux vignerons qui foulent le raisin et expriment le vin sous le pressoir? » Et le Seigneur lui répond : « Le sang des hommes est tombé sur moi, et mes vêtements en sont demeurés souillés et imbibés. » (*Isa.*, 63.) Or, pour comprendre le sens de cette réponse, il est besoin de rappeler que le Verbe éternel, tant qu'il fut dans les cieux et dans le sein de son Père, au milieu de la splendeur des saints, n'eut d'autre vêtement que la divine lumière de sa gloire (*Ps.* 103); et que ce vêtement divin, toujours blanc et toujours pur, ne pouvait être atteint d'aucune souillure. Ce fut pour cela que le Seigneur, ayant voulu donner à ses disciples sur le Thabor une image de la gloire qui l'environne en sa qualité de Fils de Dieu, se fit voir à eux, le visage resplendissant comme le soleil, et les vêtements d'une blancheur éblouissante comme la neige. (*Matth.*, 17.) Mais lorsqu'en se faisant homme, il revêtit sur la terre notre chair mortelle et infirme, ce vêtement corporel et terrestre put recevoir sur lui des taches extérieures qui le firent paraître immonde aux yeux des hommes, pendant que rien ne pouvait en altérer la pureté intérieure. C'est à dire qu'en sa qualité d'homme, il put prendre sur son humanité les taches de sang imprimées par nos fautes; car en sa qualité de Dieu il n'avait pu les prendre sur son vêtement de gloire. Ainsi le lambeau de pourpre dont il se laisse couvrir d'une manière si insultante pour sa divine personne est le symbole de la honte et de la rougeur qui devait se répandre sur le front des hommes à cause des péchés qu'ils avaient

commis et qu'ils commettraient encore par leur luxe effréné et par leur vanité scandaleuse. Mais en se revêtant d'un déshonneur qui en réalité ne pouvait l'atteindre, il l'a expié, effacé, il nous en a assuré le pardon; il nous a mérité la grâce de pouvoir renoncer au luxe et aux vaines pompes, et d'aimer la simplicité et la modestie dans nos vêtements; il nous a mérité le désir sincère de parer notre corps des ornements précieux de son abaissement et de sa pudeur sur cette terre, afin de le revêtir un jour dans le ciel de la brillante clarté de son corps glorieux. (1)

Mais que dirons-nous du roseau ridicule que Jésus consent à tenir dans ses mains? Ah! il représente notre fragilité et notre inconstance, comme les épines représentent notre stérilité, puisque le Sauveur avait voulu expier pour nous ces vices divers!

Nul autre symbole que le roseau, plante creuse, fragile, mobile et légère, ne pouvait mieux exprimer, dit Origène, notre grandeur imaginaire dans ce monde, grandeur fugitive comme l'ombre; notre vanité ridicule, notre vertu d'emprunt, notre science riche de paroles et pauvre d'érudition, et de plus chimérique et orgueilleuse et sans solidité. Hélas! c'est sur ce roseau de la grandeur du siècle et de la science purement humaine, fruit du délire plutôt que de la raison des philosophes, que les hommes s'appuyaient, et ce roseau, impuissant à les soutenir, se brisant entre leurs mains, les blessait et les laissait tomber dans la fange de tous les vices et dans le gouffre de toutes les erreurs! Car

(1) Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. (*Philip.*, 3.)

la fausse sagesse alliée à la présomption, à la vaine confiance en soi-même, et à l'orgueil sur lesquels se fondaient nos pères gentils avant de devenir chrétiens, ne faisaient qu'épaissir nos ténèbres au lieu de les dissiper, et qu'accroître nos vices au lieu de les guérir. (1)

Cependant, non seulement Jésus-Christ prend le roseau dans ses mains divines, mais il consent encore qu'on s'en serve pour enfoncer les épines plus avant dans sa tête, et qu'il se transforme pour lui en un instrument de douleur nouvelle. Il nous montre par là que dès l'instant où Adam osa vouloir se rendre semblable à Dieu, l'orgueil de ses enfants était monté si haut qu'ils avaient la prétention de tourmenter la tête même de Dieu, en reniant sa parole et en contestant son autorité; mais en prenant dans ses mains ce symbole de notre fragilité, le Seigneur l'a raffermi de telle manière que celui qui croit et qui ce confie en lui, dit S. Ambroise, n'est plus un roseau agité par les vents des mauvaises doctrines et des passions honteuses; il acquiert la conviction de la foi et la force de la grâce qui lui vient des souffrances de Jésus-Christ (2). Puis Origène ajoute que Jésus-Christ recevant le roseau de nos mains l'a échangé avec le bois de sa croix, et que revêtant notre faiblesse, il nous a communiqué sa force afin que nous puissions triompher de nous-mêmes. Au lieu de l'appui fragile de notre propre force qui ne saurait nous empêcher de périr, il a mis entre nos mains

(1) Calamus ille mysterium fuit sceptri vani et fragilis, super quem incumbebamus, antequam crederemus. (*Tract.* 35, *in Matth.*)

(2) Arundo comprehenditur in manu ejus, ut humana fragilitas non sicut arundo moveatur a vento, sed operibus Christi corroborata firmetur. (*In Luc.*)

le sceptre de son royaume céleste, la verge miraculeuse de son pouvoir divin, qui seule peut nous soutenir dans les voies de la justice chrétienne, et nous mettre en possession du royaume de Dieu.

Conséquemment notre Seigneur prend ce roseau d'ignominie pour rendre forts et invincibles ceux dont cette plante est la figure. Nous, ainsi que le roseau, nous sommes flexibles, fragiles, légers et inconstants. Nous avons un cœur vain, vide de mérites et de sentiments vertueux; mais que Jésus nous prenne dans ses mains et nous remplisse de sa grâce; qu'il répande en nous la force de son saint Esprit et nous donne un cœur généreux et brûlant, alors nous devenons forts, constants, intrépides, capables d'affronter tous les obstacles, de vaincre toutes les difficultés et de pouvoir dire avec S. Paul : Je puis tout en Jésus-Christ et par Jésus-Christ qui me fortifie. *Omnia possum in corroborante me Christo.* (Philip. 4 juxta Græc. lect.)

Que si nous tombons de ses mains, soudain nous devenons roseaux, et nous ne pouvons que l'offenser; c'est là toute notre habileté, tout notre savoir. Sceptres de gloire, objets de complaisance, monuments de stabilité et de force spirituelle, pendant que nous sommes entre ses mains, venons-nous à tomber, nous retournons aussitôt à notre ancien état, à notre témérité primitive, nous devenons roseaux, impuissants à faire aucun bien pour nous, et capables seulement de devenir pour notre Dieu un sujet d'offense, de déshonneur et d'insulte.

Ainsi donc, ô aimable Jésus ! mon sort est entre vos mains; ma persévérance et mon salut sont en votre pouvoir (*Ps.* 30). Ah ! serrez fortement dans vos mains divines le roseau de ma fragilité ; ne le laissez pas tom-

ber. Heureuses les âmes fidèles que vous gardez ! elles ne sont pas la proie de l'enfer, et quand elles semblent mourir aux yeux du monde, elles vont se reposer en paix dans le sein de Dieu.

Enfin la soldatesque insolente joint à tous ces outrages ses adorations dérisoires et ses hommages ridicules; elle le bafoue comme un Dieu par raillerie, comme un roi de théâtre. Or, en se soumettant aux insultes dirigées contre sa personne, sa royauté et sa divinité, le Sauveur expia les impiétés sans nombre, le culte abominable, les superstitions impures par lesquelles les peuples de la gentilité outrageaient le vrai Dieu en fléchissant le genou devant les ouvrages de ses mains, devant les passions de leur cœur et en prostituant aux vices et aux créatures l'adoration suprême qui n'est due qu'au seul Créateur. Il expia les excès de l'hypocrisie, et du culte tout matériel et apparent par lequel les Juifs, altérant l'esprit de la vraie religion, insultaient au vrai Dieu au lieu de l'honorer. Il expia enfin les sacriléges, la religion affectée, la piété feinte dont un grand nombre même de chrétiens devaient se rendre coupables jusqu'à la fin du monde; et tandis que, par le mérite de ses opprobres, il satisfaisait pour tous les outrages faits à la majesté de Dieu, il obtenait aux hommes la grâce du vrai culte, du culte intérieur, du culte de l'esprit et du cœur. Par ce culte sincère et efficace, les vrais chrétiens devaient un jour adorer en esprit et en vérité un seul Dieu en trois personnes divines, un Homme-Dieu Sauveur du monde, et se faire une gloire de se reconnaître pour ses créatures, ses sujets et ses partisans.

O mystère du couronnement de Jésus! mystère aussi

douloureux, aussi humiliant pour lui qu'il est consolant et précieux pour nous ! O sagesse infinie de Dieu, qui a su convertir les plus grands excès de la cruauté des hommes en moyens efficaces pour leur sanctification et leur salut ! O pouvoir de Dieu sur les cœurs des hommes, puisqu'il les a forcés à reconnaître dans Jésus-Christ couronné d'épines le vrai Salomon, le vrai roi ceint d'une auréole de gloire ! Venez donc, filles de la véritable Sion, venez lui rendre les hommages de votre foi, de votre reconnaissance et de votre amour ; venez, et adorez ce mystère si délicieux à son cœur. qu'il l'a fait descendre jusqu'à nous pour nous élever et nous unir spirituellement à lui. *Egredimini, filiæ Sion*, etc.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur s'était déjà plaint en ces termes par la bouche de son prophète : Est-il possible que l'homme en vienne au point de transpercer son Dieu ? Et cependant, ô Juifs, moi qui suis votre Dieu j'ai été percé de vos mains ; *Si affiget homo Deum, quia vos configitis me.* Le peuple ne comprit point alors ce reproche. « Et comment, Seigneur, nous avons-vous percé ? *In quo configimus te ?* » (Mal., 3). Prophétie très claire qui eut son accomplissement littéral dans le prétoire de Pilate, où des hommes impies et cruels ont enfoncé, comme nous venons de le voir, une couronne d'épines dans la tête adorable du fils de Dieu. Ingrate Judée ; vigne de malédiction, qui, au lieu du raisin choisi que le divin cultivateur avait droit d'en attendre, ne lui a rapporté que des épines ! (1)

(1) Expectavit ut faceret uvas, fecit autem labruscas ! (*Isa.*, 5.)

Mais, hélas! Jésus-Christ reçoit encore aujourd'hui un pareil traitement de la part d'une foule de chrétiens; de sorte qu'il pourrait aussi se plaindre que nous le transperçons. Et quelle autre chose que des épines aiguës les incrédules présomptueux présentent-ils à ce Dieu sauveur, eux qui dans le sein même du christianisme, s'élevant et se perdant dans les nues de honteux systèmes, sacrifient la foi chrétienne aux délires d'une philosophie absurde et intempérante? Ne sont-ce pas aussi des épines que lui offrent les hérétiques orgueilleux qui, errant de secte en secte, d'égarements en égarements, préfèrent les opinions aux dogmes, l'erreur à la vérité, la raison individuelle à la raison générale, et les monstrueux enfantements de cerveaux malades à la foi constante et uniforme de la véritable Église? Ne sont-ce pas enfin des épines que lui prépare cette foule de mauvais catholiques dont l'esprit et le cœur flottent dans un flux et reflux continuel de pensées lascives, de complaisances criminelles, d'affections voluptueuses, de désirs adultères, de sentiments de haine, de désirs de vengeance, de desseins d'ambition, d'idées de vanité, de projets d'injustice, de fraude et d'oppression?

Voici en outre d'autres épines que lui réservent les chrétiens. Jésus-Christ a dit lui-même dans la parabole des semences que la parole de Dieu qui tombe parmi les épines c'est la parole de Dieu qui se répand dans l'esprit et le cœur des hommes livrés aux soucis des richesses, des honneurs et des plaisirs de la vie, et qui y demeure étouffée; ces cœurs sont alors des terres stériles qui ne produisent aucun fruit pour la vie éternelle; et la preuve de cette vérité se trouve dans les pécheurs et les hommes mondains, s'il y en a qui m'é-

coutent. En effet si la parole de Dieu que j'annonce en ce moment les laisse froids et indifférents, c'est que les épines des pensées vicieuses et des soins profanes ont pris en eux un tel accroissement qu'elles ont formé dans leur cœur une forêt affreuse de broussailles qui étouffe tous les pieux sentiments de la grâce, tous les germes précieux du salut éternel. Terres ingrates! Ames infortunées, dit S. Paul, qui après avoir été abondamment abreuvées de la pluie des célestes bénédictions retombent dans l'ancienne malédiction dont les épines du Seigneur les avaient délivrées! (1)

Il y a plus : notre Sauveur, sur la tête duquel la licence de nos pensées a placé une couronne d'épines, est aussi couvert d'un ignoble haillon de pourpre ensanglantée. De fait, qu'est devenue en nous l'étole précieuse lavée dans le sang de l'Agneau et éclatante comme une pourpre royale, cette étole des mérites de la grâce de Jésus-Christ et des vertus théologales dont nous avons été revêtus dans notre baptême? *Quicumque baptizati estis, Christum induistis.* Ah! il en est resté à peine un lambeau déchiré par les vices, ensanglanté par les haines, les injustices et les scandales avec lesquels nous avons causé la mort de tant d'âmes innocentes! Et notre corps, sanctifié par Jésus-Christ et où Jésus-Christ daigne être représenté, qui a remplacé pour lui les vêtements de la simplicité, de la modestie, de la pudeur, de l'édification, et ce maintien chrétien, et cette mortification de Jésus-Christ qui doivent édifier le prochain? Il montre à peine quelque signe extérieur de christia-

(1) Terra sæpe venientem super se bibens imbrem, proferens autem spinas, reproba est, et maledictio proxima. (*Hebr.*, 6.)

nisme, faible souvenir de son ancienne ferveur; du reste il est couvert de luxe, de mollesse, de parures efféminées dont l'indécence est le principe et la vanité l'aliment, dont les modes sont la règle, et qui ont pour effet d'être un scandale aux yeux des hommes et un manteau de déshonneur aux yeux de Dieu; ignominieux manteau destiné à être transformé un jour en un vêtement de malédiction qui nous enveloppera de flammes dévorantes et nous couvrira éternellement de laideur et de honte. (1)

En troisième lieu, on exécute les lois des souverains, on craint leurs châtiments, on apprécie leurs récompenses. Je dirai plus : avec quelle exactitude n'observe-t-on pas les usages, les convenances, les devoirs, en un mot les lois du monde ou, ce qui est la même chose, du démon, qui est le prince de ce siècle de corruption? et cependant ces lois sont bien souvent plus rigoureuses que celles de l'Évangile. Y a-t-il dépenses que l'on épargne, dangers auxquels l'on ne s'expose, sacrifices que l'on n'affronte pour s'attirer l'approbation du monde et échapper à ces censures? Or n'est-ce pas là reconnaître dans le démon et dans les puissances de la terre une autorité solide et réelle, un sceptre d'or ou de fer? Mais quant au roi du ciel, hélas! on viole ses lois et ses commandements; on est sourd à sa voix; on dédaigne ses invitations; on n'est point touché de ses exemples; on est insensible à ses grâces; on n'attache aucun prix à ses récompenses; on profane ses temples; on foule aux pieds ses sacrements; on brave ses jugements et ses vengeances. Seul Jésus-Christ est traité comme un roi

(1) Induet maledictionem sicut vestimentum. (*Psal.* 108.)

dont on n'a aucun bien à espérer, aucun mal à craindre; comme un roi dont les promesses sont fabuleuses, les menaces chimériques, et qui par cela même est également impuissant à punir qui l'outrage et à récompenser qui l'honore. Or n'est-ce pas là ne reconnaître en lui qu'un pouvoir vain et faible? n'est-ce pas lui mettre en main, au lieu de sceptre, un roseau ridicule et déshonorant?

Enfin les hommages que les mauvais chrétiens rendent à Jésus-Christ sont semblables aux insignes douloureux et humiliants dont ils le revêtent. Si l'on excepte, hélas! un petit nombre d'âmes pieuses et fidèles qui, non contentes d'accomplir exactement les lois de l'Evangile, rendent encore chaque jour et même plusieurs fois le jour le tribut de leurs adorations, de leur culte et de leurs prières au Dieu de l'Evangile, l'immense majorité des chrétiens de ce temps non seulement profanent les lois de Jésus-Christ, mais lui refusent encore tout culte. Et qui, dans l'intérieur de la famille, fléchit maintenant le genou pour rendre au Dieu auteur de notre être, arbitre de notre vie, maître, juge et roi de nos âmes, l'adoration qui lui est due de droit naturel? Puis, dans ses temples, où l'on ne va le plus souvent qu'entraîné par l'usage, par la bienséance, par la curiosité ou par le respect humain, quelques-uns ne lui rendent que des louanges mercenaires; louanges vaines où le cœur n'a aucune part; louanges qui ne sont animées d'aucun sentiment de religion ni de piété. Beaucoup d'autres, lorsque leur Dieu et Seigneur est solennellement exposé dans la divine Eucharistie pour recevoir les hommages de son peuple, ou lorsqu'il s'immole pour la gloire de Dieu et pour leur salut dans le redou-

dable sacrifice des autels, se tiennent debout en sa présence, l'esprit distrait, le cœur dissipé, sans lui faire un salut, sans lui adresser une prière, recherchant de leurs regards vagabonds de profanes idoles, s'inclinant à peine à l'élévation de l'auguste sacrement, et lui insultant sous ses propres yeux dans le temps et dans le lieu même destiné à l'adorer!

Or n'est-ce pas là ne rendre à Dieu qu'un culte momentané, un culte de simple cérémonie et de pure apparence; un culte hypocrite, dérisoire, outrageant et ignominieux; un culte d'adoration feinte et d'outrages réels? N'est-ce pas là, ainsi que le disait en gémissant un Père de l'Eglise, regarder les mystères de Jésus-Christ comme une représentation, l'honorer comme un roi par raillerie, et l'adorer comme un dieu de théâtre? *Deum scenam facitis?* N'est-ce pas là renouveler dans son temple les insultes et les moqueries qu'il souffrit dans le Prétoire; insultes et moqueries qui sont d'autant plus humiliantes pour lui, d'autant plus pénibles à son cœur, que les Juifs au moins n'avaient tourné en ridicule sa dignité royale que parcequ'ils ne la reconnurent pas, et sa divinité que parcequ'ils n'y crurent point, tandis que les chrétiens catholiques insultent, méprisent Jésus-Christ dans le temps même qu'ils se vantent de le reconnaître pour leur roi et de croire en lui comme à leur Dieu.

Ne dites pas que vos épines et vos outrages ne peuvent plus offenser le corps sacré de Jésus-Christ parcequ'il règne heureux et plein de gloire dans les cieux. *In quo configimus te?* Car si Jésus-Christ ne peut plus souffrir dans sa personne, disait Salvien, il n'en est pas moins insulté aux yeux des incrédules et des infidèles par

les outrages publics qu'il reçoit des chrétiens ; il n'en est pas moins méprisé, selon eux, dans son nom, dans sa religion et dans sa loi. S'il ne souffre plus dans son corps réel, il souffre dans son corps mystique, c'est à dire dans son Église, qui reste avilie et déshonorée aux yeux des hérétiques par la conduite scandaleuse d'une grande partie des catholiques. Et comme le Seigneur a plus aimé son Église que sa chair, puisqu'il a livré sa chair aux coups et aux opprobres pour le salut de l'Église, *Dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea* (Ephes., 5) ; ainsi les meurtrissures, les ignominies qu'il souffre dans son corps mystique lui causent plus de douleur que celles qu'il souffrit dans son corps réel, et c'est ce qui fait qu'après avoir enduré celle-ci avec une patience inaltérable, il tirera un jour de celles-là une vengeance éclatante et terrible.

Cessons donc, mes chers frères, de traiter comme un dieu de bois, comme un roi de dérision le Dieu de majesté et de gloire, le roi immortel des siècles. Ne soyons pas assez téméraires ni assez insensés pour provoquer contre nous l'indignation et la justice d'un souverain dont le pouvoir n'est pas limité à la vie et pour un temps, mais qui s'étend encore au-delà de la mort, pendant l'éternité.

Secouons nos mauvaises habitudes de sacrilége et d'insulte à la majesté de Dieu. Unissons-nous aux vraies filles de Sion, aux âmes religieuses et fidèles. *Egredimini, filiæ Sion.* Et dans le Dieu que nous adorons dans l'Eucharistie, que notre esprit contemple souvent le Dieu couronné d'épines par les Juifs et rassasié d'opprobres pour l'amour de nous. *Et videte regem,* etc. Méditons-le dans cet état avec une foi vive, adorons-le

avec une religion sincère, honorons-le avec une profonde humilité, louons-le avec une dévotion affectueuse, aimons-le de l'amour le plus fervent. Convertissons-nous sincèrement à lui, afin que, nous unissant à lui par sa grâce, le jour de notre conversion devienne véritablement le jour des délices de son cœur, parcequ'il sera celui de nos noces spirituelles avec lui et de notre salut. *Videte regem Salomonem*, etc.

Ainsi soit-il.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE.

LES INSIGNES DE LA DIGNITÉ ROYALE DE JÉSUS-CHRIST.

Rex pacificus magnificatus est super omnes reges; cujus vultum desiderat universa terra.
(In Vesp. Nativ., ex III Reg. 10.)

Le roi pacifique surpassa tous les rois du monde en opulence et en sagesse, et toute la terre aspirait à voir sa face.

Le royaume de Jésus-Christ n'est point politique, mais religieux; il n'est pas terrestre, mais céleste; il n'est pas humain, mais divin; il n'est pas temporel, mais éternel. Le royaume de Jésus-Christ c'est sa foi, son Église, sa religion. Se tromper, comme l'ont fait les Juifs, sur le caractère et la nature de son royaume, c'est la même chose que de se tromper sur la vraie religion, sur la véritable Église; c'est perdre la vraie foi; c'est perdre la véritable route du salut éternel.

Or, comme il était de la dernière importance pour nous que le Sauveur du monde nous donnât une idée claire et précise de son royaume sur cette terre, il l'a fait, non seulement par ses paroles, mais encore par ses actes. Car, non content d'avoir hautement déclaré que son royaume spirituel, établi dans le monde, diffère des autres royaumes du monde dans ses principes, dans ses moyens, dans sa fin et dans ses récompenses, *Regnum meum non est de hoc mundo*; il a aussi consenti à

avoir, comme nous l'avons vu hier, des épines pour couronne, un lambeau de pourpre pour manteau royal, un vil roseau pour sceptre et les railleries pour hommages; et il nous a fait connaître par là d'une manière sensible, il nous a fait voir de nos propres yeux le vrai caractère de sa dignité royale. Il a déployé en un mot toute la magnificence de son royaume, d'autant plus pacifique, doux, humble, pauvre et misérable en apparence, qu'il est en réalité au dessus de celui des rois de la terre; et quand il a été tourmenté et raillé par les Juifs de la manière la plus ignominieuse et la plus cruelle, il s'est montré alors monarque brillant et gracieux, objet des désirs et des espérances de l'univers. *Magnificatus est rex*, etc.

Or voilà sous quel point de vue nouveau et important nous devons considérer aujourd'hui l'ineffable mystère du couronnement d'épines de notre Seigneur; mystère de grandeur et de gloire pour lui, mystère d'expiation et de salut pour nous.

Nous verrons donc comment, tandis que les satellites de l'injustice et de la tyrannie insultent, profanent et tournent en dérision la dignité royale de Jésus-Christ, ils ne font que l'établir, la rendre authentique et nous la faire connaître dans toute la magnificence de sa supériorité et de sa grandeur. *Rex pacificus magnificatus est super omnes reges.* Cette considération aura pour but de nous décider à rendre tous les hommages de notre fidélité et de notre amour au pieux monarque qui enlève tous les cœurs. *Cujus vultum desiderat universa terra.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'horrible agglomération de tourments et d'outrages que Jésus supporta dans son couronnement d'épines avait atteint le plus inique et le plus vil d'entre les hommes, on ne pourrait encore en lire le récit qu'en font les Évangélistes sans frissonner d'horreur et sans que l'âme fût émue de compassion. Que sera-ce donc si l'on réfléchit que c'est l'innocent et adorable Fils de Dieu qui a été traité d'une façon aussi barbare ? C'est un grand spectacle assurément de voir le Fils de Dieu, objet des éternelles complaisances de son divin Père, des adorations des anges et des espérances de l'univers, assis maintenant sur une ignoble pierre, tout couvert de plaies et ruisselant de sang ! contemplez-le ! son front est ceint d'une affreuse guirlande d'épines très aiguës qui traversent sa tête dans tous les sens ; un lambeau insultant de vieille pourpre couvre à peine ses épaules; un roseau ignominieux, symbole de la faiblesse, déshonore ses mains ; il est entouré d'une troupe de soldats et d'archers qui, avec toute l'inhumanité que leur inspire une férocité infernale, lui portent les coups les plus vigoureux ; enfoncent toujours davantage les épines dans sa tête, meurtrissent ses joues adorables de soufflets cruels, souillent son visage de crachats, et viennent ensuite l'un après l'autre lui offrir à genoux le tribut de leurs adorations dérisoires; puis, avec mille impurs sarcasmes, le saluent roi par raillerie ! O avilissement, ô dégradation de la majesté de Dieu ! Ah ! il n'est que trop vrai, dit Antiochenus, que dans cette circonstance, les indignités que l'on exerça contre l'Homme-Dieu furent portées à leur comble ; qu'il

souffrit les ignominies les plus grandes que l'on puisse imaginer, et qu'il but jusqu'à la dernière goutte l'affreux calice de l'outrage et du mépris, mille fois plus amer que le calice de la douleur (1). Il n'est que trop vrai qu'alors s'accomplit à la lettre l'oracle du Roi-Prophète : Que le Messie serait rassasié d'opprobres ; qu'il serait traité comme le déshonneur de l'humanité et le rebut du monde, qu'on l'accablerait d'insultes et d'outrages tels qu'on n'en fit jamais à aucun homme, pas même à un ver de terre. (2)

Mais ne nous arrêtons pas aux apparences ; ne regardons point avec les yeux charnels des Juifs ces atroces ignominies du Sauveur du monde, considérons-les avec les yeux de l'esprit, et loin d'en éprouver du scandale, nous sentirons à ce spectacle se fortifier et s'élever notre foi. En effet, dit S. Léon, observons d'abord que ni la cruauté des hommes, ni la fureur des démons n'auraient pu commettre tous ces attentats sur l'auguste personne du Fils de Dieu si lui-même ne l'eût permis, et que Jésus-Christ n'a subi cette effrayante accumulation d'ignominies et de douleur que parcequ'il l'a expressément voulu (3). Observons encore, ajoute S. Jérôme, que de même que Caïphe, quoique Pontife impie, prophétisa la mort de Jésus sans savoir ce qu'il disait, ainsi les soldats du Prétoire le comblent mainte-

(1) Quæ Christo per summam contumeliam illata sunt, ad summum contumeliarum omnium fastigium pervenerunt. (*In Marc.*)

(2) Ego autem vermis sum et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis. (*Psal.* 21.)

(3) Quidquid Domino illusionis et contumeliæ, quidquid vexationis et pœnæ intulit furor impiorum, totum est de voluntate susceptum. (*Serm. III, de Pass.*)

nant d'opprobre et de douleur sans savoir ce qu'ils font, et pendant qu'ils croient assouvir leur sacrilége fureur, ils exécutent aveuglément un admirable dessein de Dieu et nous préparent pour nous, chrétiens, l'accomplissement des plus consolants mystères (1) ; car ces horribles inventions de la cruauté servent, contre la volonté de ceux qui les emploient, à nous donner une véritable idée de la nature du royaume de Jésus-Christ, dont la gloire éclipse celle de tous les autres royaumes. Ces actes exercés pour tourner en dérision sa dignité royale, en sont au contraire les signes les plus expressifs, les preuves les plus certaines, les attributs les plus fidèles, en sorte que plus cette dignité divine est bafouée et méprisée, plus elle se découvre aux regards de la vraie foi dans toute sa magnificence et dans tout son enchantement. *Rex pacificus magnificatus est*, etc.

En effet, Jésus-Christ est roi ; mais c'est un roi qui ne promet à ses sujets pendant cette vie, pour récompense de leur fidélité et pour prix de leur amour, que des ignominies, des persécutions, des souffrances et des croix. Il est roi; mais il n'accorde l'honneur de sa compagnie et la faveur de son amitié qu'à ceux qui se renoncent eux-mêmes, et qui sont prêts à souffrir pour l'amour de lui toutes les douleurs, toutes les injures, tous les martyres. Il est roi; mais il l'est en particulier des âmes affligées par la tribulation. Il est roi ; mais roi de ceux qui s'avancent dans la voie étroite du salut, où l'on ne trouve que les traces de son sang, la stérilité des pleurs,

(1) Quomodo Caiphas dixit : Oportet, nesciens quid diceret; sic isti quæcumque fecerunt, licet alia mente fecerint, nobis tamen, qui credimus, sacramenta præbuerunt. (*In Matth.*)

les ronces de la mortification et les épines de la pénitence. Or, dès l'instant qu'il fallait placer sur la tête de ce roi une couronne qui indiquât au premier abord le caractère de cette royauté si nouvelle et si différente de celle des autres monarques, quelle couronne pouvait-on imaginer qui fût plus convenable, mieux adaptée et plus expressive qu'un diadème d'épines? Une couronne d'or l'aurait assimilé à un roi de la terre; une couronne de fleurs l'aurait fait paraître un roi voluptueux; une couronne de laurier l'aurait représenté comme un roi conquérant qui aurait soumis les peuples par l'épée. Toutes ces couronnes plus honorables en apparence l'auraient en réalité déshonoré ; elles en auraient fait un roi homme, un roi de ce monde. La couronne d'épines au contraire le proclame un roi de douleur, qui cependant trouve des sujets qui l'adorent, le servent, l'aiment et s'estiment heureux de souffrir avec lui et de mourir pour lui. Ainsi, pendant que cette couronne semble le dégrader et l'avilir, en indiquant toutefois le vrai caractère de sa dignité royale, elle l'honore, le glorifie, l'exalte et le fait paraître ce qu'il est, c'est à dire un roi nouveau, un roi unique, un roi supérieur aux autres, un roi du ciel, un Roi-Dieu. *Magnificatus est rex pacificus super omnes reges terræ.*

C'est pour cela que les prophètes ont parlé avec tant de complaisance et tant d'honneur de ce diadème dont ils virent en esprit la tête de Jésus couronnée. C'est une couronne d'épines, et ils l'ont appelée une couronne formée des pierres les plus précieuses (1) ; c'est

(1) Posuisti, Domine, super caput ejus coronam de lapide pretioso. (*Psal.* 20.)

une couronne affreuse et informe, et ils la montrent comme une couronne d'une beauté toute divine, qui constitue le plus bel ornement du royaume de celui qui la porte (1) ; c'est une couronne qui semble un emblème de folie et un instrument de douleur, et ils la nomment la couronne de la sagesse de Dieu et de la vraie joie de son cœur (2) ; enfin c'est une couronne vile, humiliante et méprisable, et ils l'appellent une couronne de l'or le plus brillant, ornée de perles, et qui porte les marques de la sainteté, de la force, de la puissance, de la grandeur et de la gloire de Dieu. (3)

En second lieu, Jésus-Christ est venu fonder son royaume non par la force des armes, mais par les attraits de sa grâce ; non en répandant l'épouvante, mais en apportant la paix ; non en flattant les sens, mais en attirant les cœurs ; non en employant la violence, mais en commandant l'amour. Jésus-Christ est venu pour soumettre les sages par la folie, les robustes par l'infirmité, les forts par la faiblesse, tout ce que le monde a de plus grand, de plus majestueux et de plus puissant par tout ce qu'il y a de plus fragile, de plus vil, de plus méprisable et de plus nul aux yeux du monde ; en un mot il est venu vaincre ses ennemis en mourant pour eux ; *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia et contemptibilia mundi*, etc. (4). Or, je ledemande,

(1) Accipiet regnum decoris, et diadema speciei. (*Sap.*, 5.)

(2) Corona Sapientiæ, et exultationis coronavit illum. (*Ex Brev.*)

(3) Corona aurea super mitram ejus, expressa signo sanctitatis, et gloria honoris, et opus virtutis. (*Eccli.*, 45.)

(4) Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et contemptibilia mundi, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. (*I Corinth.*, 1.)

quel objet autre qu'un roseau, le plus vide, le plus mobile et le plus fragile de tous les végétaux, pouvait mieux rendre l'apparente faiblesse de son pouvoir, la nullité visible de son empire, le caractère tout particulier de son royaume, où le Roi se suffit à lui-même et qui s'étend, et triomphe de tout par les moyens mêmes qui sembleraient devoir le détruire?

Les Juifs, d'un esprit grossier et d'un cœur tout charnel, instruits par les prophéties que le Messie devait être roi et grand roi, crurent que ce roi promis depuis tant de siècles devait, à l'égal des autres souverains de la terre, imposer des tributs, amasser des richesses, lever des armées, remporter des victoires, démanteler des villes, conquérir des royaumes, subjuguer des nations, faire trembler la terre et étendre son pouvoir politique dans tout le monde. Mais comme ils avaient pu remarquer que Jésus-Christ ne faisait rien de toutes ces choses, et qu'au contraire ils l'avaient vu humble, pauvre, doux, pacifique, mortifié et pénitent; loin de le reconnaître pour Messie et pour Sauveur, ils le renièrent et le crucifièrent comme un vil esclave! C'est à dire qu'ils le rejetèrent, les insensés! pour la même raison qui aurait dû le leur faire accueillir et le rendre l'objet de leurs adorations. Pardonnez, Seigneur! si vous étiez venu au monde comme les Juifs grossiers vous attendaient et vous attendent encore, environné de la pompe, de la splendeur, de la richesse, et de tous les prestiges de la puissance souveraine, cédant à la force matérielle, nous vous aurions craint comme notre conquérant, mais nous ne vous aurions pas aimé comme notre Sauveur. Vous auriez prélevé sur nous des impôts d'argent, mais vous n'auriez pas obtenu les hom-

mages de nos cœurs. Nous vous aurions obéi comme à un roi, mais nous ne vous adorerions pas comme un Dieu. Au contraire en vous voyant nu et abaissé, sans force et sans défense, sans autres armes et sans autre sceptre qu'un roseau ignominieux, symbole de la croix; en voyant que vous changez, quand il vous plaît, ce roseau en sceptre de fer, et les sceptres de fer des rois de la terre en roseaux fragiles, que vous réduisez en poussière les trônes les plus puissants comme des vases d'argile et que vous brisez les monarques les plus redoutés qui osent insulter à l'humilité, à la faiblesse, à la douceur et à la patience de votre Église (1); nous concevons alors la plus haute estime, la plus grande admiration et le respect le plus profond pour votre personne et votre pouvoir. Car, ainsi que le nombre des soldats et la force de ces bouches d'airain qui vomissent la mort sont une preuve de la faiblesse des rois de la terre, puisqu'ils ont besoin de tous ces moyens pour contenir leurs sujets et triompher de leurs ennemis; de même le roseau avec lequel vous changez la face de l'univers nous prouve que moins vous avez besoin du bras d'autrui, plus vous êtes puissant par vous-même, que moins vous avez de la puissance des autres rois, plus vous êtes élevé au dessus d'eux; enfin qu'ils sont hommes, et que vous êtes Dieu. *Magnificatus est*, etc.

En troisième lieu, la pourpre fut toujours et partout la marque distinctive des rois. Or, si on avait jeté sur les épaules de Jésus-Christ une pourpre neuve, brillante

(1) Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos. (*Psal.* 2.)

de toute la vivacité de sa couleur, et splendide par la richesse des ornements, cette pourpre, dit S. Jérôme, tout en paraissant l'honorer et le distinguer, l'aurait cependant désigné au monde comme un roi semblable aux autres rois, dont la pourpre est rougie d'un sang quelquefois versé avec injustice et avec fureur : ce qui les rend redoutables. Mais lorsqu'on le couvre du lambeau d'une pourpre rejetée comme inutile par les rois de la terre, rougie seulement du sang de ses plaies, ce haillon si abject et si vil nous annonce clairement que Jésus-Christ est le vrai, l'unique roi, oint et consacré par son propre sang, et que ce n'est qu'en versant ce sang précieux et en laissant déchirer sa chair innocente qu'il devait fonder et étendre son royaume. Ce haillon nous annonce un roi unique, qui devait avoir à sa suite une foule immense de martyrs généreux, lesquels triompheraient avec lui, non en donnant la mort à leurs semblables, mais en sacrifiant leur propre vie ; et c'est pour cette raison qu'il est le vrai manteau royal, le seul qui convienne à sa dignité souveraine, qui l'honore et le distingue entre tous les rois, alors qu'il semble le dégrader ; le seul qui lui assigne sa place au dessus de tous les monarques, en nous montrant au grand jour et l'étendue de son pouvoir et la magnificence aussi bien que la tendresse de sa charité. *Rex pacificus magnificatus est super omnes reges terræ.*

Et remarquez qu'au moment même où il revêt cet habit d'ignominie, il figure le mystère de son royaume. En effet, l'Évangéliste observe que les soldats avant de le couvrir de cet étrange vêtement le dépouillèrent de ses propres habits. Or les vêtements que portait Jésus-Christ, dit S. Jérôme, furent l'emblème de la nation

juive au sein de laquelle il était né; mais la pourpre que les soldats romains jetèrent sur ses épaules fut le symbole de l'Eglise des Gentils, recueillie, comme le murex d'où l'on tire la couleur de pourpre, au milieu des mers et des écueils. Ainsi Jésus-Christ, qui permet qu'on le dépouille des habits tissus de la main de ses parents juifs, et qui se laisse couvrir de la pourpre par la main des Gentils, représente le Sauveur se dépouillant dans ce même instant de la synagogue et revêtant l'Eglise, rejetant les Juifs et adoptant les Gentils. O grand et précieux mystère! qui aurait jamais cru que ce nouveau sujet de honte pour lui fût un secret de sa miséricorde envers nous? Oui, continue S. Jérôme, de même qu'avec le roseau qu'il tient dans sa main il signe le sacrilége et la condamnation des Juifs, ainsi, en se dépouillant de ses vêtements, il exécute cet arrêt, puisqu'il répudie les Juifs et adopte à leur place les Gentils, dont les œuvres de sang étaient figurées d'une manière si parfaite par la pourpre dont il se couvrit! (1)

Raab, dit ici Origène, cette femme idolâtre qui reçut le jour au milieu des Gentils, eut le bonheur d'échapper seule à la ruine de sa patrie pour avoir donné refuge dans la ville de Jéricho aux deux envoyés d'Israel chargés d'explorer la terre promise, et elle dut son salut à un lambeau de pourpre qui, étalé à sa fenêtre, indiqua sa demeure et la fit respecter par le peuple vainqueur. Or Raab, dans cette circonstance, fut une admirable figure prophétique du mystère qui nous occupe. En effet Raab représenta alors l'Eglise des

(1) In clamyde coccinea opera gentium cruenta sustentat! (*In Matth.*)

Gentils; elle figura l'Eglise de Rome chrétienne qui n'a été sauvée de la destruction dans laquelle a été enveloppée Rome païenne que pour avoir recueilli S. Pierre et S. Paul, et s'être placée sous la protection de ces deux illustres envoyés, fidèles explorateurs de la véritable terre promise qui est le ciel, en arborant la bannière rouge, c'est à dire la foi dans la passion et la mort de Jésus-Christ, et en mettant son espérance dans le mérite et le fruit de ses ignominies et de ses peines. (1)

Mais en se chargeant de cette Église des Gentils Jésus l'adopta pour toujours; car il avait promis au monde par la bouche de David qu'il conserverait toujours dans sa mémoire et encore plus dans son cœur l'ancienne Raab des Gentils devenue chrétienne, l'antique Babylone corrompue, mais devenue sainte, et qu'il en ferait la maîtresse de tous ceux qui voudraient connaître son nom (2, : de sorte que tous ceux qui étaient étrangers au royaume de Dieu, quoique plus barbares que les Tyriens, plus chargés de crimes que les Éthiopiens, se trouveraient un jour réunis et sauvés dans le sein de la cité célèbre, qui serait sauvée elle-même par la passion du Seigneur (3). Rome! ô ville fortunée! que tu es heureuse d'avoir su conserver jusqu'à ce jour ces priviléges de miséricorde, et, en offrant au martyre pour la foi de l'Église des milliers de tes citoyens, d'avoir revêtu Jésus-

(1) Illa autem coccinea clamys mysterium erat quod scriptum est in Josue, quod ad salutem habuit illa Raab. Ergo suscipiens Dominus coccineam clamydem in se sanguinem mundi suscepit. (*Tract.* 35, *in Matth.*)

(2) Memor ero Raab et Babylonis scientium me.

(3) Ecce alienigenæ, et Tyrus, et populus Æthiopum hi fuerunt illic. (*Psal.* 86.)

Christ d'une pourpre précieuse, digne de vénération et d'amour, et bien différente de la pourpre dérisoire dont l'insulte et la haine le couvrirent dans sa passion! Car, dit S. Jérôme, les triomphes des saints martyrs sont comme une pourpre splendide dont Jésus-Christ se revêt, et comme un trophée dont il aime à se glorifier. (*In Matth.*) O heureuse Rome, qui as conservé par le passé cette gloire intacte! mais plus heureuse encore si par ta fidélité tu la conserves dans l'avenir!

Enfin la royauté de Jésus-Christ est signalée par le mépris des honneurs du monde; son empire est celui de l'humilité, de la douceur, de la patience et du pardon en face des insultes, des injustices, des blasphèmes et des persécutions du monde. Par quel autre moyen notre Roi et Seigneur pouvait-il mieux nous faire comprendre l'esprit de cette législation sublime qu'en recevant des soufflets et des crachats pour tributs; des adorations dérisoires, des imprécations, des sarcasmes et des blasphèmes pour hommages, et en souffrant tous ces opprobres avec une douceur inaltérable et une patience divine?

Ainsi, seulement à le voir ainsi dégradé et méprisé, nous savons aussitôt qui il est, et ce qu'il est venu faire et enseigner dans ce monde; nous apprenons qu'il est souverain d'un royaume qui n'est pas de ce monde; nous connaissons aussitôt les conditions qui peuvent nous faire admettre dans ce royaume mystérieux et divin, les lois qu'il faut y observer, les devoirs qu'on doit y remplir, les vertus qu'il faut y pratiquer, et les récompenses qu'on a droit d'y attendre. Le spectacle de Jésus-Christ réduit à ce misérable état d'humiliation et de douleur nous prêche alors son Évangile tout en-

tier, et cet exemple nous instruit aussi efficacement que sa parole.

Voilà donc la dignité royale de Jésus-Christ clairement annoncée et prouvée d'une manière authentique par les moyens mêmes avec lesquels on a prétendu la tourner en dérision. Voilà ses ennemis, dit S. Ambroise, qui se chargent de nous donner une véritable idée de la nature de son royaume, et qui, dans le temps même qu'ils ne croient pas en lui, le confessent par les ignominies dont ils l'accablent, l'honorent alors qu'ils le méprisent, et au moment même qu'ils l'humilient concourent à l'exalter en le revêtant des insignes qui porteront un jour les peuples à lui obéir comme à un roi, à le couronner comme vainqueur, à le respecter comme Seigneur et à l'adorer comme vrai Dieu. (1)

Fait nouveau et extraordinaire! Si tous les sages et tous les philosophes du monde, réunis en congrès après avoir connu l'esprit de la religion de Jésus-Christ, se fussent appliqués à déterminer les insignes avec lesquels il lui conviendrait d'annoncer sa royauté, ils n'auraient pu assurément en trouver de plus parfaits et de plus expressifs que ceux que ses bourreaux eux-mêmes lui ont conférés. Car les inventions de leur aveugle fureur offrent l'empreinte d'une Providence supérieure et secrète qui préside à leurs conseils cruels pour les faire servir à ses desseins miséricordieux. Elles nous montrent que dans tout ce qu'ils font ils obéissent aveuglément à une inspiration divine qu'ils ne comprennent pas, et qu'ils concourent sans le savoir, dit S. Augustin,

(1) Et si corde non credunt, Christo tamen suus non defuit honor; salutatur ut rex, coronatur ut victor, adoratur ut Deus. (*In Luc.*)

à nous faire voir dans Jésus-Christ un roi qui règne par sa propre faiblesse, qui se fait adorer dans ses opprobres même, et dont l'empire, qui n'est pas de ce monde, triompherait dès lors de l'orgueil du monde, non par la force des armes, mais par la patience et l'humilité des souffrances. (*Tract.* 116 *in Joan.*)

Qu'importe donc à la vraie foi que ce visage divin se montre meurtri de soufflets, souillé de crachats, défiguré par les plaies et tout couvert de sang? C'est pour cela même que ce visage sacré est l'objet des désirs et des amours de toute la terre. La difformité de celui que les prophètes avaient nommé le plus beau des enfants des hommes, et qui maintenant n'a même plus la forme humaine, dénote, remarque encore S. Augustin, combien affreuse était notre laideur avant que la grâce, descendant de ses lèvres, vînt nous parer de beauté. Hélas! l'Église des Gentils, l'épouse dont il était venu rechercher l'alliance, était tellement difforme qu'elle n'inspirait à Dieu que le dégoût et l'horreur. Qu'a donc fait cet amant divin? Il a consenti à être tellement défiguré lui-même qu'il pût mériter une épouse si laide, et lui appliquer ensuite le mérite et la grâce de sa beauté divine. (*In Psal.* 103.)

Mais tandis que l'épouse ou la gentilité, riche d'attraits extérieurs et de grâces corporelles, était à l'intérieur d'une laideur repoussante, la difformité de l'époux céleste au contraire est seulement extérieure et apparente, et elle sert de voile à la beauté intérieure de son âme, dont elle est même une preuve puisqu'elle est l'effet d'une tendresse indicible, d'une douceur divine et d'une charité infinie. C'est pourquoi, ajoute encore S. Augustin, dans l'état déplorable où les bourreaux

avaient réduit Jésus-Christ il leur sembla méprisable, odieux et difforme, parcequ'ils n'avaient ni des yeux pour voir, ni un cœur pour goûter les charmes ineffables de sa beauté divine (*In Ps.* 127). Mais vous, âmes véritablement chrétiennes, vous, épouses fidèles de l'Agneau sans tache, vous, éclairées de sa lumière et pénétrées du feu sacré de son amour qui vous fait découvrir la beauté de son cœur, vous ne devez point vous lasser de contempler Jésus-Christ couronné d'épines, outragé par les soufflets, déshonoré par les crachats, et tout ruisselant de sang; et, dans les traits altérés de son visage adorable, dans ces contours délicats si cruellement effacés, dans l'état misérable de sa personne, qui sert de prétexte à l'orgueil pour le mépriser et à l'incrédulité pour le tourner en dérision, vous devez découvrir une beauté divine qui vous enchante et vous enflamme d'amour pour lui (1). Car ce mystère d'ignominie et de douleur, où il sacrifie sa dignité en l'assujettissant à ce qu'il y a de plus indigne de la majesté de Dieu, est le plus propre à nous découvrir l'amour de Jésus-Christ envers nous, son désir de captiver notre confiance, et le prix qu'il attache à nos malheureuses âmes.

Ne nous lassons donc point d'apprécier le bienfait de ce grand mystère dans l'admiration d'un esprit éclairé par la foi, et de le peser dans la balance d'un cœur reconnaissant; et nous nous convaincrons que par là même que Jésus-Christ paraît si méprisable aux regards charnels, il est, aux yeux de la foi, d'une beauté

(1) Illud ipsum, quod derident superbi, inspicite quam pulchrum sit. (*De S. Virginitat.*, 54.)

divine et digne de tout notre amour. *Cujus vultum desiderat universa terra !*

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ en nous faisant connaître clairement quel roi il est, a voulu nous indiquer aussi quels sujets doivent être les chrétiens; et par tout ce qu'il a souffert pour nous, il nous a montré ce que nous devons faire pour lui.

Sa couronne est d'épines aiguës; et dès lors quelle monstruosité, quelle honte, dit S. Bernard, que les membres d'un chef souffrant, que les sujets d'un roi couronné d'épines, soient mous, efféminés et voluptueux (1). Il faut donc que nous déposions aux pieds de notre monarque chéri la couronne de roses profanes tressée par les pensées lascives, par les désirs ambitieux, et dont les partisans du monde, sujets de Satan, sont si empressés à se parer dans les jours fugitifs de cette vie mortelle; il faut que nous cessions de dire avec ces insensés dont parle le Sage : Couronnons-nous des roses du plaisir; hâtons-nous de nous livrer aujourd'hui aux joies sensuelles; car la mort viendra nous frapper demain (2). Rejetons loin de nous la couronne de corruption et d'orgueil que Dieu a maudite par la bouche d'Isaïe, dont les fleurs bientôt fanées cachent les insectes les plus venimeux, et dont la gloire éphémère se changera un jour en une ignominie éter-

(1) Pudeat, sub spinoso capite, membrum esse delicatum. (*Serm. in Fest. Omn. Sanct.*)

(2) Coronemus nos rosis, antequam marcescant. (*Sap.*, 2.)

nelle (1). Empressons-nous au contraire, dit Théophilate, de placer sur notre tête la guirlande douloureuse de notre Roi et Sauveur, en nous appliquant à nous couronner des épines d'une vie austère, mortifiée et pure. (2)

Entourons nos fronts sanctifiés par le baptême, et orné par la confirmation des épines des saintes pensées, en repassant fréquemment dans notre esprit les horreurs de la mort du pécheur, la sévérité des divins jugements, la rigueur des vengeances de Dieu, l'éternité des peines et les peines de l'éternité. Oui, ces pensées sont douloureuses et amères; ce sont des épines, mais des épines qui guérissent l'esprit en mortifiant la chair; mais des épines qui nous procurent la paix du cœur en nous ramenant à la sainte tristesse de la pénitence; mais des épines, qui en même temps qu'elles répriment les passions, font germer en nous les lis de la sainte pureté et les fruits de toutes les vertus qui sont la sanctification de Dieu: *Super ipsum autem efflorebit sanctificatio mea.* (Psal. 131.)

En second lieu, Jésus-Christ est nu; tout son vêtement est un haillon de pourpre qui couvre à peine ses épaules. Il est donc peu convenable que les sujets d'un roi si pauvre cherchent avec tant de fureur à briller par le luxe et la pompe de leurs habits, qui peuvent bien nous distinguer aux yeux du monde, mais qui nous rendent d'autant plus petits et méprisables aux yeux des anges et indignes de figurer à la suite et à la

(1) Væ coronæ superbiæ ebriis Ephraim, et flori decidenti gloriæ exultationis ejus. (*Isa.*, 28.)

(2) Sumamus et coronam spineam; id est festinemus coronari vita arcta abstinentiis et puritate. (*In Marc.*)

cour de Jésus-Christ. La propreté et la décence dans les vêtements, toujours ; le luxe, les brillantes inutilités, la richesse, l'indécence, jamais. Attachons-nous au contraire à revêtir notre corps de la simplicité et de la modestie chrétienne, et de la pourpre de la sainte pudeur qui nous rend chers et agréables à Dieu, et qui est un ornement d'autant plus précieux que cette vertu est plus dédaignée des hommes aujourd'hui, et qu'elle est devenue plus rare.

En troisième lieu, on met dans les mains de Jésus en guise de sceptre un roseau fragile, emblème de la folie et de la faiblesse, et cependant il ne le repousse pas, il ne le rejette pas loin de lui, mais il le tient étroitement comme un sceptre de gloire. Ainsi, nous qui sommes ses sujets, nous ne devons pas rougir non plus de paraître devant le monde armés du roseau de la folie apparente de Dieu. Nous ne devons pas rougir, mais nous glorifier au contraire, à l'exemple de S. Paul, d'être regardés pour l'amour de Jésus-Christ comme des fous, comme des hommes faibles. (*I Corinth.*, 4.) La destinée du juste sur cette terre est d'être raillé du monde à cause de sa simplicité (1). Or, sujets d'un roi qui porte dans ses mains l'emblème de la faiblesse, nous devons nous mettre peu en peine de ces railleries et de ces censures. Que le monde nous méprise tant qu'il voudra, à cause de l'humilité de notre foi, à cause de nos pratiques et de notre piété ; qu'il dise que le défaut de lumières, l'absence de force et de courage nous retient sous l'empire des préjugés ; qu'il se rie de la délicatesse de notre conscience, de l'austérité de nos

(1) Deridetur justi simplicitas. (*Job.*, 12.)

mœurs, de la modestie de nos regards et de la gravité de nos discours; qu'il nous confonde parmi la foule des sots, et nous appelle, s'il le veut, des gens grossiers, insensibles, scrupuleux et bigots; qu'il nous fasse un reproche de notre esprit de retraite et de notre éloignement du siècle profane; qu'il nous traite même d'insensés parceque nous faisons à l'humilité et à la mortification de la croix le sacrifice de la beauté, de la jeunesse, de la fortune, de toutes les délices sensuelles et de toutes les commodités de la vie; qu'il nous méprise enfin comme des roseaux fragiles : pour nous, nous ne devons pas rougir de nos vertus devant des hommes qui ne savent pas rougir de leurs désordres; nous devons nous élever au dessus de ces injustes censures, et répéter avec S. Paul : « Que m'importent et le monde et ses jugements? Dieu voit mon cœur. C'est Dieu qui doit décider de mon sort éternel; je ne crains que ses jugements. » (*I Corinth.*, 4.) A ce saint courage qui ne reconnaît la véritable force d'esprit, l'élévation et la noblesse de sentiment, la grandeur d'une âme libre et cette indépendance de cœur que la vraie religion inspire? *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* (II Corinth., 3.) C'est pour cela que vous, ô chrétiens sincères, que l'on regarde comme des roseaux faibles et méprisables, vous êtes vraiment de fortes colonnes, et votre simplicité, qui vient de Dieu et que le monde traite de folie, est le chef-d'œuvre de la sagesse parmi les hommes. *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* (I Corinth., 1.) Tandis que les partisans du siècle, qui font les esprits forts et les âmes généreuses, sont au fond des hommes sans énergie, des âmes lâches et dégradées, des âmes basses : car ils sa-

crifient tout ce que l'homme a de plus noble et de plus indépendant en soi, l'esprit et le cœur, sur lesquels à Dieu seul il appartient de commander. Oui, ils sacrifient la foi, la religion, la piété, le devoir, le repos de la conscience, Dieu, l'âme et l'éternité au désir de plaire au monde, ou à la crainte de blesser quelques jeunes libertins ou quelques femmes sans pudeur dont l'amitié est plutôt un déshonneur et dont la louange est un véritable blâme. Oui, ils sacrifient leurs intérêts les plus chers, leurs devoirs les plus importants aux caprices du monde, aux lâches exigences du respect humain. Ainsi, tandis qu'ils semblent des colones solides et des arbres majestueux, ils ne sont en réalité que de faibles roseaux, dignes de pitié et de mépris, parceque la sagesse de ce monde est une folie aux yeux de Dieu. (1)

Enfin, Jésus-Christ est insulté par des hommages simulés, par des adorations dérisoires! sa royauté est vilipendée, sa divinité est bafouée. Et il souffre tous ces outrages avec un calme inaltérable, avec une patience invincible. Ainsi donc, sujets d'un roi couvert de tant d'opprobres et si pacifique, soumis à tant de tourments et cependant si résigné; nous devons réprimer au dedans de nous la soif dévorante des honneurs, des distinctions, des louanges et des titres. Nous devons refouler dans nos cœurs le désir ambitieux et effréné de nous élever sans mérite, de dominer sur nos inférieurs et d'éclipser nos égaux. Nous devons renoncer à cet esprit de hauteur qui fait que nous ne savons souffrir de la part de nos frères, ni pardonner, je ne

(1) Sapientia hujus mundi carnis stultitia est apud Deum. (*I Cor.*, 3.)

dis pas seulement leurs offenses, mais même leurs torts involontaires.

Voilà, mes chers frères, à quelles conditions nous pouvons être reconnus pour les vrais sujets d'un roi pauvre et affligé; voilà les tributs qu'il demande de nous, les hommages qu'il agrée et auxquels il a attaché ses récompenses éternelles. Mettons donc nos œuvres en harmonie avec notre foi. Ne nous contentons pas d'adorer Jésus-Christ comme Dieu, de le saluer comme roi par nos paroles; mais retraçons dans notre conduite ses humiliations et ses douleurs; et de son côté, Jésus-Christ nous accueillera, au jour de notre mort, dans son royaume, où il nous fera participer à ses consolations et à sa gloire. Oh! alors nous nous écrierons aussi avec vérité : Le roi pacifique a déployé, à mon avantage, la magnificence de rémunération dont ne sont point capables les rois de la terre, et je pourrai éternellement contempler avec bonheur la face divine qui excite les désirs et fait les délices de l'univers. *Rex pacificus magnificatus est super omnes reges : cujus vultum desiderat universa terra.*

Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LA CONDAMNATION A MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Captabunt in animam Justi, et sanguinem innocentem condemnabunt. (Ps. 93.)

Les méchants se sont rassemblés contre la vie du Juste ; ils ont condamné le sang innocent.

La vérité trouve d'ordinaire trois sortes d'ennemis dans les personnes qui ont mission de la soutenir : les uns la persécutent avec fureur, les autres la traitent avec mépris, d'autres enfin la sacrifient par faiblesse. Les premiers sont mus par l'intérêt, les seconds par l'orgueil, et les derniers par politique. Et quoique les motifs en soient différents, l'effet en est cependant également funeste, c'est à dire que la vérité rencontre plus de persécuteurs que de martyrs dans les hommes en charge qui devraient la défendre, et qu'elle est souvent immolée par les mains mêmes de ceux qui devraient la faire régner.

Or voyez cette triste destinée de la vérité dans la personne auguste de Jésus-Christ, qui a dit de lui-même qu'il n'est pas seulement le maître et l'oracle de la vérité, mais qu'il en est encore le type visible, ou plutôt qu'il est la vérité subsistante et personnifiée. *Ego sum veritas.* Sa cause se présente devant trois tribunaux différents : celui de Caïphe, celui d'Hérode et celui de Pilate. Partout la sainteté et l'innocence de sa vie sont légalement et publiquement proclamées. Et cependant

le Fils de Dieu, vérité par essence, est persécuté dans le sanhédrin avec une cruauté inouïe; il est orgueilleusement tourné en dérision à la cour, et lâchement sacrifié dans le prétoire. Ces infâmes tribunaux conspirent tous les trois ensemble à accomplir cette prophétie de David : Que des hommes divers, dans un but et pour des motifs différents, se ligueraient contre la vie du Juste par excellence ou du Messie, et qu'ils condamneraient et feraient verser le sang reconnu innocent et pur. *Et captabunt in animam Justi*, etc.

Nous avons vu comment cet horrible mystère d'iniquité s'est accompli au tribunal de Caïphe et à celui d'Hérode ; allons aujourd'hui au tribunal de Pilate. Voyons comment le sang du Fils de Dieu est lâchement condamné à être versé et la vie de Jésus-Christ à être sacrifiée. Remplis d'horreur pour l'énorme injustice avec laquelle les Juifs ôtent la vie à Jésus-Christ à l'aide de leurs calomnies, nous nous garderons bien dès lors de déchirer la réputation de notre prochain par nos médisances.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir, dit S. Augustin, qu'à l'exception du seul moyen qui pouvait réussir, c'est à dire la ferme résolution de préférer la vérité à la politique, et la justice au respect humain, Pilate mit en œuvre tous les autres moyens pour délivrer le Seigneur des mains et de la fureur des Juifs.

En effet, après avoir inutilement épuisé tous les expédients, il tente un dernier effort. Il prend Jésus-Christ par la main, et le conduit sur le perron d'où il avait coutume de parler au peuple : Voici, dit-il aux Juifs en

tumulte, voici que je vous l'amène une dernière fois, afin que vous acheviez de vous convaincre que je ne trouve en lui aucun crime, *Exivit iterum Pilatus*, etc. Et en même temps apparaît du haut du palais le divin Rédempteur!... Il porte sur la tête son horrible diadème d'épines; le lambeau de pourpre dont on l'avait revêtu par dérision couvre ses épaules; il tient dans ses mains un vil roseau; son visage est tout meurtri et souillé d'ignobles crachats, et de tout son corps déchiré par les fouets et labouré de plaies le sang ruisselle. *Exivit ergo Jesus, portans*, etc.

Quels cœurs n'auraient pas été attendris, quelles bêtes féroces n'auraient pas été adoucies à cette vue? C'est en effet dans l'espoir d'amollir ces cœurs durs que Pilate, dit S. Léon, présente Jésus-Christ; il ne doutait pas qu'émus d'un spectacle si déchirant, ils ne suspendissent leur fureur et ne renonçassent au désir cruel de voir livrer à la mort celui qu'ils contemplaient maintenant affligé de tant de maux et abîmé dans une douleur si profonde. Et c'est pour cela que, le montrant au peuple, il crie d'une voix forte : Voilà l'homme, *Ecce homo*; voulant dire par ces paroles : Voilà l'homme dont vous sollicitez la mort avec une obstination si aveugle et si barbare. N'êtes-vous pas encore satisfaits? Voyez l'état pitoyable où vous l'avez réduit. *Ecce homo.*

Nous expliquerons demain, avec le secours de Dieu, le mystère de ces profondes paroles, lequel se rattache à d'autres mystères. Pour le moment observons, afin de ne point interrompre la marche de notre récit, que c'est par les ordres et sous les yeux de Pilate que le Sauveur a été flagellé et réduit à cet état de si grande misère et de douleur si immense. Quelle folie de sa

part d'espérer que lorsque le juge s'est montré si cruel, les accusateurs puissent être touchés de compassion? Quelle folie de supposer qu'il pourra désarmer leur injustice en leur présentant l'exemple de sa cruauté, et de se flatter qu'il contiendra leur aveugle fureur, après y avoir cédé jusqu'à ce point! Quelle folie de croire, dit S. Léon, que la haine opiniâtre des Juifs s'éteindrait, alors qu'elle n'avait fait que s'enhardir par l'exemple de barbarie que Pilate leur avait donné en couvrant de plaies le Sauveur du monde; et que des ennemis aussi féroces cesseraient de demander la mort de celui auquel ils avaient obtenu de faire subir toutes sortes de tourments (1). Le peuple, qui n'était pas travaillé par les passions de ses chefs, parut s'émouvoir à la vue de l'inaltérable patience que Jésus-Christ montrait sous le poids de tant d'ignominies et de tant de douleurs; les pontifes, les magistrats et les pharisiens, véritables chiens furieux et avides de sang, ainsi que les appelle S. Jean Chrysostome, devinrent à ce spectacle plus insolents et plus barbares.

En apprenant que le peuple hésitait, ils se hâtent, dit l'Evangéliste, de lui enlever le temps de la réflexion, d'étouffer en lui tous les mouvements d'une compassion naissante, et ils le préviennent, ils couvrent sa voix en criant les premiers avec une nouvelle fureur : Loin de nous ce scélérat; ôtez-le de devant nos yeux; crucifiez-le, crucifiez-le. *Cùm vidissent eum pontifices et ministri*, etc. Non, reprend Pilate, qui ne connaissait point assez ni la haine des Juifs, ni sa propre faiblesse, non

(1) Pertinax Judæorum malitia crescebat : in quem obtinuerant jus illusionis, exigebant et mortis. (*X, De Pass.*)

je ne me résoudrai jamais à crucifier un homme que je reconnais pour innocent; prenez-le vous-mêmes, si vous en avez le courage, et mettez-le en croix. *Accipite eum,* etc. Il doit mourir, répliquent insolemment les Juifs, car il s'est dit le fils de Dieu, et selon notre loi un tel crime mérite la mort. *Nos legem habemus,* etc. Oui, hommes aveugles autant qu'injustes et cruels, vous dites la vérité : d'après votre loi, Jésus doit mourir. Votre loi, c'est la loi mosaïque, ce sont les prophètes et les psaumes, où la mort du Messie par la croix se trouve clairement prédite. Cette loi, Jésus-Christ lui-même l'a faite de concert avec son divin Père. Il mourra donc; il y a plus, il doit absolument mourir; *Debet mori,* parcequ'il est impossible que ce que lui-même a fait inscrire dans la loi, que ce qu'il a fait annoncer par les prophètes ne s'accomplisse pas. Il mourra, et il doit mourir, *debet mori*; mais en vertu de ses décrets librement émanés de sa volonté, et non en conséquence de votre haine. Il mourra, et il doit mourir, non parcequ'il s'est dit le Fils de Dieu, mais parcequ'étant véritablement fils de Dieu, il s'est fait aussi fils de l'homme pour sauver les hommes. Ainsi donc, pendant que vous blasphémez, hommes impies, vous parlez en prophètes. Vous annoncez ce grand mystère : que Jésus-Christ, parcequ'il est Dieu et sauveur des hommes, doit mourir sur la croix, ainsi qu'il a été prédit, pour donner la vie à ceux qui préparent sa mort. *Nos legem,* etc.

En entendant cette nouvelle accusation contre le Seigneur : « Il s'est donné pour le Fils de Dieu, » qui le croirait? Pilate, ajoute le même Evangéliste, fut saisi d'une crainte respectueuse. *Pilatus, cum audisset,* etc. C'est qu'en effet le silence de Jésus-Christ, la profonde

sagesse de ses réponses, le miracle évident de sa douceur et de sa patience, son air de grandeur et de majesté, et ce rayon de divinité qui brillait toujours sur son visage suggérèrent à Pilate la pensée que ce que les Juifs reprochaient au Sauveur comme un crime était réellement une vérité; que ce personnage si extraordinaire était véritablement le Fils de Dieu, et que par conséquent il se rendrait lui-même coupable d'une énorme impiété en rendant un arrêt de mort contre un homme qui avait Dieu pour père. C'est pour cela, dit Bède, que Pilate tremble; c'est pour cela qu'il est saisi d'effroi (1). O grandeur, ô gloire du Rédempteur! s'écrie S. Athanase. Dans l'attitude même du criminel, il fait trembler son juge; et pendant que les Juifs exigent que Jésus-Christ soit condamné en vertu de leur loi, Pilate craint, en prononçant cette sentence inique contre Jésus, de prononcer la sienne propre, et cette seule idée le glace d'horreur. (2)

Trait admirable de l'esprit et du cœur de Pilate, ajoute S. Cyrille, et qui est une figure de la docilité avec laquelle les Gentils recevront la foi, lorsque plus tard ils entendront la voix des apôtres leur annoncer Jésus-Christ. Au tribunal de Caïphe, quand Jésus se fit reconnaître lui-même pour Fils de Dieu, le grand-prêtre osa le traiter de blasphémateur sacrilége et le déclarer digne de mort; mais quand Pilate apprend de la bouche des Juifs que Jésus-Christ s'est donné pour

(1) Non timuit quia legem audivit; sed magis timuit ne Filium Dei occideret. (*In Joan.*)

(2) Timuit Pilatus reum suum; et ipsemet suam in Christum quasi in se latam sententiam exhorruit. (*Serm. de Pass.*)

le Fils de Dieu, il en conçoit de l'estime et se sent frappé de respect. Tandis que Caïphe ne voit dans le Fils de Dieu qu'un homme coupable de blasphème, Pilate entrevoit dans cet homme, traité de blasphémateur, le Fils de Dieu capable de lui inspirer de la vénération et de la crainte. (1)

Ainsi donc, en proie à cette agitation intérieure, Pilate rentre dans le prétoire avec Jésus, et d'un air tout à la fois respectueux et affable : Dites-moi de grâce, lui demanda-t-il, dites-moi clairement : D'où êtes-vous? *Dixit ad Jesum : Undè es tu?* (Joan.) O heureux changement survenu dans l'esprit de Pilate ! dit Euthymius. Il ne demande plus au Sauveur, comme la première fois : De quoi êtes-vous accusé? Quels sont les crimes que vous avez commis? mais il lui demande seulement : D'où êtes-vous? Il voulait lui dire : Appartenez-vous à la terre? ou descendez-vous du ciel? Êtes-vous simplement un homme? ou bien êtes-vous un Dieu? (*In Joan.*)

La révélation théologique, claire et précise de la divinité de Jésus-Christ ne vient point de la chair et du sang, ni des calculs ou des conjectures de l'homme, mais bien de la grâce de Dieu le Père, à qui seul il appartient de révéler son Fils. *Non caro et sanguis revelavit tibi, sed Pater meus cœlestis.* (Matth., 16.) Ce divin Père ne l'accorde qu'aux petits et aux humbles qui veulent en profiter pour leur salut éternel, mais il la refuse à la science orgueilleuse qui ne veut en faire que le sujet d'une curiosité vaine et stérile. Or Pilate se trouvait

(1) Judæi crimen amplificabant, asserentes Christum peccasse in Deum; Pilatus autem, magnitudine rei ad formidinem impulsus, putat Deum esse Christum, licet homo videatur. (*In Joan.*)

malheureusement dans cette dernière disposition. Ajoutez encore que le Seigneur lui avait déjà parlé plusieurs fois, mais sans aucune utilité. Or, en lui faisant entendre de nouveau sa voix, il ne l'aurait rendu ni plus zélé ni plus fort à soutenir la justice, ni moins faible ni moins lâche à sacrifier l'innocence au respect humain. Et puis la grâce, après nous avoir longtemps appelé en vain, finit par faire silence, et pour tous ces motifs Jésus ne fit aucune réponse à la question de Pilate. *Jesus autem responsum non dedit.* (Joan.)

L'espèce de crainte respectueuse que Pilate avait conçue de Jésus-Christ était un de ces mouvements passagers de frayeur qui de temps en temps secouent les pécheurs, les tirent du sommeil où les plongent leurs péchés et leur font ouvrir les yeux au péril de la damnation éternelle qui les attend; mais bientôt après, accablés sous le poids des habitudes, ils retombent dans leur funeste léthargie, et ils se trouvent replacés sous l'empire de leurs erreurs et de leurs passions. Aussi Pilate, après avoir rendu un hommage momentané à la divinité du Seigneur, retourne à ses préjugés et ne le considère plus que comme un homme. Et comme il n'y a rien de plus irritable que l'orgueil, Pilate est offensé du silence que Jésus-Christ garde pour le punir; il cesse de lui parler avec le même respect, et prenant un ton de hauteur : Qui êtes-vous donc, se prend-il à lui dire, qui êtes-vous donc pour dédaigner de me répondre? Ignorez-vous qui je suis moi-même? Ne savez-vous pas que votre vie et votre mort sont dans mes mains? *Mihi non loqueris? Nescis quia potestatem habeo?* etc. (Joan.)

O juge insensé! lui crie S. Ambroise, par ces paroles

tu découvres ton injustice et tu prononces toi-même ta condamnation (1) ! S'il est vrai, comme tu t'en vantes, que tu as tout pouvoir d'absoudre et de condamner, pourquoi n'as-tu pas délivré, pourquoi as-tu fait flageller le prisonnier dont tu as reconnu et proclamé l'innocence, et que tu sais bien n'être coupable d'autre crime que de la haine d'autrui et de sa propre vertu?

Mais hélas! ceux qui vantent le plus leur autorité sont ceux qui connaissent le moins l'usage légitime qu'ils en doivent faire, le Dieu de qui ils la tiennent, et le compte rigoureux qu'ils seront appelés à en rendre un jour! Ceux qui s'enorgueillissent le plus de leur pouvoir sont ceux qui en abusent le plus facilement! Tel était le gouverneur Pilate, et le pompeux éloge qu'il fit de sa puissance en face de Jésus-Christ fut le prélude de l'usage injuste qu'il allait en faire bientôt!

La sagesse incarnée ne crut pas devoir cependant laisser passer cette réplique sans relever ce qu'elle avait d'insolent : Que dites-vous donc là, ô Pilate? lui répondit Jésus. Pourquoi tant d'orgueil à mettre votre autorité au dessus de la mienne? Sachez que vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été accordé d'en haut. *Non haberes potestatem*, etc. (Joan.) O belles et majestueuses paroles de notre Seigneur! s'écrie ici S. Cyrille. Dans la condition d'esclave, il parle en souverain. A l'autorité de Pilate il oppose la sienne propre, et il réprime le faste insensé de l'homme qui s'enfle devant Dieu de l'autorité qu'il a reçue précairement de ce même Dieu. (2)

(1) Tua, Pilate, voce constringeris; tua sententia damnaris. (*In Psal.* 118.)

(2) Quoniam Pilatus potestatem jactabat, opponit Christus potes-

De plus, la parole de Pilate semblait insinuer que c'était par la volonté ou le caprice du lieutenant de César que Jésus irait à la mort : ce qui détruisait la liberté du sacrifice du Sauveur. Or, en cette circonstance plus qu'en toute autre, Jésus-Christ n'a pas voulu se dispenser de faire connaître cette importante vérité : qu'il se dévouait à la mort de son propre choix, et sans y être forcé. C'est pourquoi le sens de sa réponse, selon Théophilate, était celui-ci : De quoi donc vous vantez-vous? Vous ne pourriez rien sur moi, si mon divin Père ne m'eût assujetti à votre jugement, et si je n'eusse moi-même accepté ce jugement de mon plein gré. Vous croyez être le maître, et vous n'êtes qu'un instrument aveugle choisi par mon Père pour l'accomplissement des desseins qu'il a formés sur moi. (1)

Cependant, observe Euthymius, afin que Pilate ne se fît illusion jusqu'au point de ne se croire nullement coupable d'injustice pour avoir soumis Jésus-Christ à une sanglante flagellation et pour vouloir le condamner à mort (*In Joan.*), le Seigneur ajoute aussitôt : Sachez pourtant, ô Pilate, que le péché de celui qui m'a livré à vous est bien autrement énorme que le vôtre. *Propterea qui me tradidit tibi majus peccatum habet.* (Joan.) Et dans ce peu de paroles Jésus, dit S. Augustin, découvre à Pilate l'horrible attentat que Judas a commis en le trahissant, et dont les Juifs se sont souillés

tatem suam, ejusque fastum adversus Dei gloriam tumentem deprimit. (*In Joan.*)

(1) Datum desuper dicit, id est : nisi meipsum præberem et Pater concederet, non haberes potestatem in me. (*In Joan.*)

en le livrant aux mains des Gentils; mais il fait connaître en même temps que Pilate n'est pas non plus innocent, et que si son crime, triste fruit de la timidité et de la faiblesse, était moins grand que celui de Judas et des Juifs, qui avait été suggéré par l'avarice, la haine et l'envie, il n'en était pas moins réel, et qu'il devait, comme eux, s'attendre à être frappé par la céleste vengeance. (1)

Pilate sentit toute la force de ce reproche, et il comprit que cette menace faite avec la douceur d'un ami et la majesté d'un souverain, était inspirée par l'équité et pleine de sens. Depuis lors, *exinde*, ou, comme l'explique S. Augustin, pour ne pas s'exposer à commettre le péché énorme de faire mourir un innocent traduit à son tribunal par une haine injuste, Pilate se mit à chercher un autre détour pour rendre le Sauveur à la liberté. *Et exinde quærebat Pilatus demittere eum.* (Joan.)

Mais l'infâme malice des Juifs entrevit bientôt les nouvelles dispositions que le président avait pour la compassion et la justice, et ils recommencèrent le tumulte et les clameurs, en disant : Songez-y, Pilate, si vous donnez la liberté à cet homme, ce sera pour nous une preuve que vous n'êtes pas l'ami et le représentant de César, mais son ennemi et son rival; car quiconque, comme celui-ci, se fait roi, se déclare contre César ; et quiconque protége un rebelle, se montre lui-même rebelle à César. *Judæi autem clamabant*, etc. (Ibid.)

(1) Dixit : Majus peccatum habet, ut Pilatus etiam se habere intelligeret, illi invidendo, iste timendo. (*Tract.* 116, *in Joan.*)

Ainsi les prêtres et les magistrats juifs commencèrent dans leur Sanhédrin par condamner le Seigneur comme coupable de blasphème ; ils l'accusèrent ensuite de rébellion au tribunal de Pilate ; puis, renonçant à l'accuser de haute trahison, ils l'inculpèrent de nouveau comme ayant proféré des blasphèmes, et ayant sacrilégement usurpé la divinité ; et maintenant, laissant de côté le crime contre la religion, ils renouvellent contre lui l'accusation de crime d'état. Ils montrent par la variation de ces témoignages, qui se détruisent en même temps qu'ils se succèdent, que toutes leurs accusations ne reposent sur aucun fondement, et que dans cette cause il n'y a d'évident et de certain que la faiblesse du juge et la fureur infernale des accusateurs.

D'un autre côté, ô zèle hypocrite et affecté, ô semblants de fidélité dans des hommes qui violent la justice ! Pendant que ces accusateurs injustes se montrent si jaloux des droits de César, ils foulent aux pieds la loi de Dieu ; les scélérats ! ils prétendent ainsi imposer à Pilate par des considérations de politique, parcequ'ils l'ont trouvé indifférent sur l'intérêt de la religion ; et ils le menacent de la disgrâce de César, parcequ'ils s'aperçoivent qu'il ne craint pas la disgrâce de Dieu, dès lors qu'il se montre disposé à absoudre un blasphémateur de Dieu. Mais, loin de se laisser intimider par ces menaces et de regarder le Seigneur comme coupable de s'être dit roi des Juifs, Pilate, du haut de son tribunal, proclame lui-même solennellement la royauté de Jésus, en disant au peuple : « Ne cessez point vos clameurs, si vous le voulez ; il n'en est pas moins vrai que celui que vous accusez d'avoir affecté la royauté est votre roi légitime. » *Sedit pro tribunali, et dixit Ju-*

laïs: Ecce rex vester. (Joan.) Paroles profondes et mystérieuses, auxquelles je me réserve de donner demain plus de développement.

A cette déclaration inattendue de Pilate, les Juifs ne furent plus maîtres de contenir leur fureur ; ils se crurent plus que joués, ils se regardèrent comme insultés ; et poussant tout à la fois un cri immense et féroce : Faites disparaître soudain ce monstre, vociférèrent-ils ; qu'il soit mis à mort ! crucifiez-le ! *Illi autem clamabant: Tolle, tolle, crucifige eum.* (Joan.) Et cependant, reprend Pilate, Jésus est votre roi ; exigeriez-vous donc que je crucifie votre roi ? *Dixit eis Pilatus: Regem vestrum crucifigam ?* (Ibid.) Plus furieux, plus envenimés que jamais, les Juifs répondent : Quel roi ? de quel roi nous parlez-vous ? nous ne reconnaissons point d'autre roi que César, lui seul est notre légitime souverain. *Responderunt pontifices, non habemus regem nisi Cæsarem.* (Ibid.)

O aveuglement ! ô blasphème ! Le Messie promis aux Juifs devait avoir, selon les prophéties, le titre de roi des Juifs. Quoique sa royauté dût être d'une nature différente de celle des autres monarques, cependant les Juifs l'attendaient et l'attendent encore comme roi. Moins coupables sans doute, s'ils eussent répondu à Pilate : « Celui que vous nous présentez comme notre roi et comme le Messie n'a ni les caractères ni les titres légitimes qui puissent nous le faire reconnaître pour tel ; c'est pourquoi nous ne voulons nullement entendre parler de lui, et jusqu'à ce que notre roi et notre Messie paraisse au milieu de nous, nous n'obéirons qu'à César. » Mais dire dans un sens général et absolu : Nous ne voulons reconnaître d'autre souverain que César, c'était

exclure non seulement tout autre roi contemporain, mais encore tout autre monarque futur; c'était répudier d'une manière explicite même le Roi-Messie, le roi qui leur avait été promis de la race d'Abraham, de la maison de David, et se donner pour toujours au pouvoir d'un chef gentil, d'un chef étranger ennemi de leur loi et de leur nation; c'était rejeter le royaume et les bienfaits du Médiateur, du Rédempteur et de l'Auteur du salut éternel; c'était enfin abandonner le point capital de leur foi et abjurer la vraie religion.

Or, une telle impiété sera frappée d'un juste châtiment; Dieu accordera aux Juifs ce qu'ils ont voulu; ils auront le souverain de leur choix. Pour avoir préféré la domination de Jésus-Christ, le règne de l'homme à celui de Dieu, ils auront au lieu du Roi-Messie qui devait les sauver, le roi-tyran, le César qu'ils ont invoqué; ils auront Vespasien, qui viendra les égorger, les diperser et les détruire.

Mais pendant que Pilate, assis sur son tribunal, continue à discuter avec les Juifs, voilà que sa femme lui envoie dire par un des gens attachés à sa maison : « Gardez-vous bien, je vous en conjure, de vous associer à la condamnation de ce juste; car vous ne sauriez imaginer les songes affreux, les visions terribles dont j'ai été épouvantée aujourd'hui à cause de lui. » *Nihil tibi et Justo illi, multa enim*, etc. (Matth.) ô prodige de la grâce et de la révélation divine, s'écrie Raban; la femme d'un païen, idolâtre elle-même, connaît et croit, sur le seul avertissement d'un songe, ce que les Juifs dans tout l'exercice de leurs facultés intellectuelles ne veulent ni croire ni comprendre. (*In Matth.*) Et tandis que les Juifs, observe encore S. Chrysostome, poussent des

cris de forcenés, et vomissent d'horribles blasphèmes contre le Fils de Dieu qu'ils accusent comme malfaiteur, une femme païenne leur donne publiquement le plus éclatant démenti, en confessant du haut du tribunal du gouverneur que Jésus est innocent et juste. (*Homil. in Parasc.*) O femme fortunée, digne d'être devenue chrétienne peu après, et d'avoir acquis la sainteté; car peut-être est-elle cette Claudia Procula, disciple de S. Paul, dont cet apôtre fait mention dans son épître à Timothée, et qui eut aussi le bonheur, ainsi qu'on pourrait le croire, d'après le témoignage de Tertullien et de S. Augustin, de convertir Pilate, son époux, à la foi de Jésus-Christ.

Combien ce mystère ne s'offre-t-il pas à nous sous un aspect gracieux et consolant! Il nous annonce, dit S. Augustin, que les temps sont changés, que la lumière commence à briller au milieu de la nuit, et que la grâce surabonde au dessus du péché. A l'époque de la création, la femme entraîna l'homme à la désobéissance, au blasphème, à la mort; mais au jour de la rédemption, la femme ramène l'homme à la vérité, au salut et à la vie. (121 *de Temp.*) L'épouse de Pilate, ajoute S. Hilaire, est déjà le type vivant et prophétique de l'Église des Gentils qui, devenue chrétienne, ira bientôt conquérir au christianisme les peuples incrédules au milieu desquelles elle s'élève. (*In Matth.*)

Le témoignage de Procula produit déjà, dès maintenant, une impression profonde sur l'esprit de Pilate ; car son épouse a confessé publiquement que Jésus-Christ est le juste, et Pilate répétera bientôt cette grande parole en proclamant Jésus-Christ le juste par excellence, comme nous le verrons tout à l'heure. Ainsi un homme

et une femme, tous deux nés au sein de la gentilité, parlant en cette circonstance au nom de tous les hommes et de toutes les femmes du peuple gentil, dit S. Jérôme, sont les premiers prophètes et les premiers évangélistes qui annoncent la sainteté et la justice du Sauveur. (*In Matth.*)

En effet, les Juifs avaient inutilement employé les calomnies, les accusations, les clameurs et les menaces pour arracher à Pilate la condamnation de Jésus-Christ; maintenant ils ont recours à l'émeute, et ces hommes qui, se parant d'un zèle hypocrite pour l'ordre public, avaient accusé et voulaient faire mourir le Seigneur comme séditieux, organisent eux-mêmes une sédition prête à éclater si Pilate ne se rend pas à leurs exigences. Il eut été facile de prévenir et de réprimer cette sédition dans le principe, alors qu'on n'avait pas encore séduit le peuple, ni allumé sa haine ; mais il n'était pas si aisé maintenant d'éteindre un incendie que la coupable faiblesse du juge avait laissé grandir. Pilate dans sa timidité, ne trouve donc rien à opposer à ce dernier argument, à ce danger d'une insurrection générale, imminente et certaine. *Videns autem Pilatus quia nihil prociferet, sed magis tumultus fieret.* (Matth.) Connaissant d'ailleurs le caractère des Juifs naturellement enclins à la révolte, et sachant qu'ils n'obéissaient qu'à regret aux Romains, et qu'ils étaient toujours prêts à secouer violemment le joug ; il recule devant l'immense responsabilité qui pèserait sur lui s'il exposait César à perdre un royaume parcequ'il n'aurait pas consenti lui-même à sacrifier un homme; il s'avoue vaincu ; *Pilatus autem*, etc. (Marc), *Adjudicavit*, etc. (Luc) ; souscrit à l'arrêt de mort de celui dont il avait reconnu et pro-

clamé l'innocence, et livre Jésus aux soldats pour qu'il soit crucifié. *Et tradidit eis Jesum ut crucifigeretur.* (Matth). O faiblesse ! ô injustice ! Ainsi devait s'accomplir ce qui avait été prédit : Que la vie du juste serait sacrifiée d'une manière inique, et que le sang innocent serait un jour injustement condamné. *Et captabunt in animam Justi, et sanguinem innocentem condemnabunt.*

Cependant, pour rendre plus authentique et plus solennel l'accomplissement littéral de cette prophétie, Pilate, en livrant Jésus pour être conduit à la mort, pratique une cérémonie mystérieuse et tout à fait nouvelle dans les annales de la justice ; s'étant fait apporter de l'eau sur le perron où il se trouvait, il se lave les mains en présence du peuple, et s'écrie d'une voix retentissante : Sachez, ô Juifs, que je me déclare innocent du sang de ce *juste* ; c'est votre affaire, et vous répondrez un jour de l'iniquité que vous commettez. *Accepta aqua*, etc.. (Ibid). Sans doute, dit un Père en s'adressant à Pilate, les Juifs répondront un jour devant la justice de Dieu pour avoir provoqué la mort de Jésus-Christ par un sentiment d'injuste fureur ; mais vous aussi, Pilate, vous aurez à répondre d'avoir, par une faiblesse inexcusable, coopéré à un attentat si énorme. Vous vous lavez les mains, mais vous ne sauriez laver votre cœur du crime dont vous vous êtes rendu coupable en consentant à sacrifier un personnage dont vous avez vous-même publié l'innocence. *(D. Paschas.)* Malheureux Pilate ! ajoute S. Léon ; tandis qu'il cherche à se justifier, il se déshonore et fait l'aveu de sa propre culpabilité ; il purifie ses mains, mais cette action elle-même prouve que son cœur est souillé, que

ses lèvres sont profanées, qu'il a prononcé un arrêt de mort contre un juste, et commis un crime dont il se déclare innocent (1). C'est là aussi l'erreur de tous ceux qui s'abandonnent au péché, conclut S. Bonaventure, lorsqu'ils croient que Dieu doit juger de leurs fautes comme ils en jugent eux-mêmes; lorsqu'ils s'imaginent qu'une action honteuse, parcequ'elle n'est pas grave à leurs yeux, ne l'est pas non plus aux yeux de Dieu, et qu'ils ne sont pas coupables, parceque dans leur folie ils s'absolvent eux-mêmes. (*De Pro. Relig.*, 28.)

Comment ne pas admirer à côté de la persistance infernale que les Juifs, excités par le démon, mettent à faire passer Jésus-Christ pour coupable, la constance céleste que Dieu inspire sans doute à Pilate de le proclamer innocent? Dix fois il a déclaré qu'il ne trouve en lui aucun crime, et qu'il n'y a pas même à lui reprocher la faute la plus légère; mais ce témoignage verbal ne lui suffit pas, il veut en donner un autre sensible, le plus puissant, le plus solennel de tous, en se lavant les mains devant tout le peuple assemblé; car par cette cérémonie singulière, qu'aucun juge n'avait jamais pratiquée, et qui devait, à cause de sa nouveauté même, produire la plus profonde impression sur l'esprit de tous les assistants, Pilate attesta de la manière la plus vive et la plus solennelle l'injustice des Juifs, sa propre faiblesse et l'innocence du Seigneur. Il rendit cette innocence en quelque sorte palpable; il la fit voir de leurs propres yeux à ceux qui n'avaient pu entendre ses paroles; il en a laissé à tous les peuples

(1) Lotis manibus, ore polluto, iisdem labiis Jesum misit ad crucem quibus pronunciaverat innocentem. (*Serm. II, de Pass.*)

et à tous les âges un souvenir éternel, impérissable ; c'est là un monument plus durable que le bronze et que rien ne saurait détruire. En effet, cette locution : *Je m'en lave les mains,* étant passée dès ce moment dans toutes les langues, toutes les fois qu'elle est répétée, elle rappelle involontairement à la mémoire cette action de Pilate et l'innocence du Sauveur.

Quel beau spectacle pour la foi, de voir notre Sauveur déclaré innocent avec une solennité si insolite et si imposante, par l'organe du même juge qui vient à l'instant de le condamner à mort! Ce fait unique et étonnant nous prouve que le personnage qui en est le sujet est lui-même un être étonnant et unique. Toutes ces déclarations, toutes ces preuves si multipliées et si publiques de la sainteté du Messie étaient nécessaires pour empêcher les calomnies futures des hérétiques et des incrédules, pour ôter à la mort de Jésus son scandale, pour éloigner et rendre impossible le soupçon que son supplice ait été mérité, pour prouver que sa mort fut un sacrifice pur et volontaire. O sagesse, ô puissance de mon Dieu, comme vous vous montrez visibles en toutes ces choses ! vous seul, grand Dieu, pouviez inspirer au juge ce courage nouveau d'éterniser lui-même le souvenir de son injustice et de l'innocence de votre fils, et vous seul pouviez préparer l'enchaînement de toutes ces circonstances, et cette complication de faits également extraordinaires et contradictoires, mais qui s'accordent si bien dans la mort du Rédempteur, qui le justifient sans le délivrer, qui rendent hommage à sa sainteté sans empêcher son immolation et qui accomplissent la prophétie. *Et captabunt,* etc.

O mystérieux contraste ! dit Origène. Tandis que Pi-

late proteste de toutes ses forces qu'il est innocent du sang de Jésus-Christ qui va se répandre, les Juifs redoublent d'efforts pour s'en rendre coupables et attirer sur eux toute l'iniquité et toute la vengeance. Car Pilate n'avait pas fini de prononcer ces paroles justicatives: « Je suis innocent du sang de ce juste; c'est vous qui en répondrez. » que le peuple tout entier, poussant un cri unanime, s'écrie : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! *Et respondens*, etc. (*Matth.*)

Vœu scélérat ! imprécation impie et horrible ! puisque ces paroles pouvaient être ainsi traduites: Oui, nous répondrons volontiers nous-mêmes de ce sang que vous appelez le sang du juste. Nous consentons, s'il doit être vengé, que la vengeance retombe entièrement sur notre tête et sur celles de nos enfants. Si c'est un crime de répandre ce sang, nous voulons que ce crime soit le nôtre, nous le revendiquons pour nous, nous en assumons toute la responsabilité et tout l'odieux ; et, pourvu qu'il soit versé, eh bien, nous voilà prêts, que le châtiment pèse sur nous, sur nos familles et sur toute notre postérité. *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Impies que vous êtes ! oui, il en sera comme vous l'avez voulu. Hélas ! quel écho terrible cette parole infernale aura par toute la terre ! ce vœu sacrilége sera satisfait. La seule part que vous demandiez dans ce sang divin, c'est le plaisir cruel de le verser ; cette part vous sera accordée. Ce sang divin retombera sur vous, mais pour vous perdre au lieu de vous sauver. Il retombera aussi, selon vos imprécations, sur vos enfants, qui pendant de longs siècles seront enveloppés dans votre crime et votre malédiction. Il imprimera sur leur

front le stigmate du déshonneur et de l'infamie, de sorte que, sans pays, dispersés et fugitifs par toute la terre, comme Caïn, ils seront abhorrés de Dieu et des hommes. A la vue des descendants complices de votre apostasie et de votre impiété, tous les peuples de la terre éprouveront pour eux de l'horreur et du mépris; et ils détourneront les yeux parcequ'ils liront écrite sur leur visage en caractères de sang cette parole ineffaçable : Déicide.

Pour nous, mes chers frères, changeons l'insulte en hommage, l'imprécation en prière, et disons à notre divin Sauveur, avec les sentiments d'une humble piété et d'une vive confiance : Oui, Seigneur, que votre sang précieux descende sur nous et sur nos enfants. Répandez-le sur nos esprits pour les éclairer, dans nos cœurs pour les convertir, sur notre chair pour la purifier, sur nos familles pour les sanctifier, sur nos maisons pour les protéger. Puisse ce sang divin nous délivrer des châtiments temporels et éternels que nous avons mérités par nos fautes, comme autrefois le sang de l'agneau, dont furent marquées les maisons des Israélites en Égypte, les sauva de la colère de l'ange exterminateur. *Sanguis tuus super nos et super filios nostros.* Faites qu'il soit notre sanctification, notre défense et notre force de consolation sur la terre, afin que nous puissions vous répéter un jour dans les cieux cet hymne de reconnaissance : Nous vous remercions, ô Dieu d'infinie bonté, d'avoir daigné nous racheter par votre sang, et nous donner ainsi un titre sacré à votre royaume céleste. *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo, et fecisti nos Deo nostro regnum.*

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu que la condamnation à mort prononcée contre Jésus-Christ, loin d'être un acte de justice, fut une iniquité atroce. Nous avons vu que le tribunal de Pilate, et par la faiblesse du juge, et par la malice, la haine, les mensonges, les calomnies et la force puissante des accusateurs, fut une véritable conspiration de scélérats dans le but d'ôter la vie au juste, et de verser un sang pur et innocent.

Mais hélas! combien de ces tribunaux perfides, où se décrète la ruine de l'innocence, couvrent aujourd'hui plus que jamais le monde chrétien. En effet, outre la vie naturelle qui consiste dans l'union de l'âme et du corps et que l'on ravit à son semblable par l'homicide, chacun de nous a encore une vie morale et civile qui consiste dans la possession d'un nom honorable ; et les armes avec lesquels on nous ôte cette vie sont la médisance et la calomnie. Aussi l'Écriture dit-elle des calomniateurs et des médisants : Que leurs dents sont plus meurtrières que des flèches, et que leurs langues sont plus acérées que des glaives (*Ps.*) ; si elles ne frappent pas la poitrine, elles transpercent l'âme, et si elles ne versent pas le sang du corps, elles causent au cœur les blessures les plus cruelles.

Eh ! quelle douleur plus aiguë et plus poignante que celle que l'homme éprouve en se sentant déchirer par une langue perfide ? Ce n'est donc pas assez, médisants, de dire que vous êtes des voleurs inhumains, vous qui ravissez à votre frère le patrimoine le plus riche, le trésor le plus précieux, ce qu'il y a de plus délicat au

monde, c'est à dire la réputation qui, à tous les cœurs bien nés, est plus chère que toutes les richesses. Il faut plutôt vous appeler des meurtriers et des assassins, puisque vous ôtez à votre prochain la vie civile, mille fois préférable à la vie corporelle. Car S. Paul disait en parlant de lui-même: J'aimerais mieux mourir que de perdre l'honneur par la diffamation. (1)

Les réunions les mieux choisies, celles qui sont composées de l'élite de la société, dès l'instant qu'on y déchire sans pitié et sans égard la réputation du prochain, sont donc de vrais tribunaux semblables à celui de Pilate. Car les femmes, quelle que soit leur distinction, et les hommes de quelque belles manières qu'ils se parent, y cachent, sous le masque de la politesse et de la grâce, un cœur vide de charité et rempli de haine secrète. Tous accusent en faux témoins, et en juges iniques condamnent à la mort civile; tous vouent à l'infamie leurs frères demeurés justes et innocents le plus souvent de ce dont ils sont accusés.

Et ce péché de la médisance est-il rare? N'est-il pas au contraire, pour employer une expression des livres saints, devenu aussi commun que le pain? Puisque, s'il est vrai que nonobstant l'exquise variété des mets qui couvrent aujourd'hui nos tables le pain n'y fait jamais défaut, il n'est pas moins vrai que quels que soient les sujets divers qui alimentent la conversation dans les réunions, et quoique l'on y passe tout en revue, religion, politique, philosophie, littérature, beaux-arts, commerce, et surtout modes, théâtres, et intrigues cri-

(1) Bonum est mihi magis mori quam ut gloriam meam quis evacuet. (*I Corinth.*, 9.)

minelles, la médisance n'y manque jamais. Elle est l'aliment de tous les cercles, l'entretien obligé de toutes les sociétés, l'épanchement nécessaire de toutes les personnes même les plus sages; de sorte que la conversation aujourd'hui est insipide si elle n'est pas mêlée avec le pain de la médisance. *Qui devorant plebem meam sicut escam panis.* (Ps.) L'un, par une jalousie aveugle, attribue à l'innocence les défauts les plus horribles, comme les Pharisiens firent à l'égard du Sauveur; l'autre, imitant la conduite de Jésabel envers Naboth, met en doute la religion des personnes les plus chrétiennes, afin d'usurper leurs charges; celui-ci, mu par un ambitieux dédain, s'efforce de faire suspecter la fidélité des sujets les plus dévoués, comme fit autrefois Aman envers Mardochée; celui-là, irrité d'avoir rencontré dans la vertu une résistance inattendue, se venge lâchement en dépeignant comme infidèles à leurs devoirs les mères de famille les plus respectables, imitant ainsi la conduite des vieillards à l'égard de Suzanne. Que si tout ce qui s'appelle *calomnie* est moins fréquent, n'est-il pas ordinaire ce pendant de découvrir nu défaut secret du prochain? ce qui s'appelle médire par *révélation.* N'arrive-t-il pas fréquemment que l'on brode un défaut réel de son prochain, qu'on l'agrandit, qu'on l'exagère au point de donner à une paille la dimension d'une poutre? ce qui est médire par *exagération.* N'est-il pas commun d'attribuer des intentions mauvaises aux actions les plus saintes ou les plus indifférentes; de faire passer la piété de cette jeune fille pour de la fiction, la religion de cet homme pour de l'hypocrisie, les œuvres de cette personne charitable pour de la vanité; le zèle de cet ecclésiastique pour de l'ambition, la vie retirée

de ce religieux pour de l'orgueil ; les actes de convenance de ce subalterne pour de l'adulation ; les invitations cordiales pour des vues d'intérêt ; les visites de bienséance ou de devoir pour des intrigues criminelles, et les conversations affables pour des artifices de séduction? ce qui s'appelle médire par *interprétation.* N'arrive-t-il pas souvent de confirmer par le silence, d'encourager par le sourire, d'approuver du regard la médisance sortie de la bouche d'autrui? ce qui est médire par *connivence.* Enfin n'est-ce pas le vice ordinaire de beaucoup de chrétiens de commencer à montrer de l'estime, de la reconnaissance et même de l'amitié pour la personne que l'on veut discréditer, de rappeler quelqu'une de ses vertus pour faire croire à ses vices, et de débuter par l'éloge, afin de faire mieux accueillir la censure? ce qui s'appelle médire par *trahison.*

Oh! parmi les chrétiens de nos jours, combien de Pharisiens cruels, de Pilates injustes prennent plaisir à blesser cruellement les réputations les plus pures et à causer d'une manière irréparable la mort civile du prochain!

Mais sachez, vous qui vous laissez malheureusement entraîner à la médisance, que l'équité vous oblige à restituer la réputation au prochain, comme elle vous impose l'obligation de rendre un bien qui ne vous appartient pas, et que ce devoir est d'autant plus rigoureux pour vous que la réputation est au dessus du bien temporel. L'homme pardonne plus facilement à celui qui l'a dépouillé de son trésor qu'à celui qui lui a ravi son honneur. C'est pourquoi il n'y a pas de salut pour le calomniateur et le médisant s'ils ne se donnent pas un démenti à eux-mêmes. Or, qui est-ce qui remplit ce

devoir si naturel, si essentiel et si rigoureux? On médit et on calomnie dans tous les temps et dans tous les lieux; mais où sont ceux qui se rétractent? Eh, qui peut compter les âmes qui se perdent pour ce péché, d'autant plus que ce péché, si facile à commettre, si difficile à réparer, est celui que Dieu pardonne le moins; car l'Ecriture proclame que les calomniateurs sont les ennemis de Dieu (1). Songez en outre, mes frères, que rien ne nous cause une affliction et une douleur plus sensibles que lorsque la médisance découvre nos défauts cachés ou les exagère, ou que la calomnie nous en attribue que nous n'avons pas. Gardons-nous donc de faire aux autres un outrage que nous supporterions si difficilement nous-mêmes. La charité la plus agréable à Dieu et la plus chère à notre prochain ne consiste pas à réparer les torts matériels faits à notre frère, mais à défendre sa réputation. Pratiquons envers les autres cette grande charité que nous voudrions voir pratiquer envers nous-mêmes. Couvrons les fautes d'autrui avec [illegible] du secret, excusons-les avec le zèle de la charité, et Dieu tiendra la même conduite à notre égard; il couvrira, il oubliera, il nous pardonnera nos fautes dans sa tendre miséricorde, puisque Jésus-Christ a fait dans son Evangile le serment solennel que Dieu nous traitera comme nous aurons traité les autres. *Eadem mensura, qua mensi fueritis, remetietur et vobis.* (Matth.)

(1) Detractores Deo odibiles. (*Rom.*, 1.)

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE.

JÉSUS-CHRIST PROCLAMÉ PAR PILATE ROI ET MESSIE.

Non aliud possum loqui nisi quod jusserit Dominus, et quod posuerit in ore meo. Ad benedicendum adductus sum, et benedictionem prohibere non valeo. (Num., 23.)

Puis-je dire autre chose que ce que le Seigneur a ordonné et que ce qu'il a mis en ma bouche? Dieu m'a amené pour bénir, et je ne puis détourner la bénédiction.

Balac, ce roi impie des Moabites, avait vainement employé les menaces les plus terribles, les promesses les plus flatteuses et les offres les plus brillantes, pour engager Balaam à maudire le peuple d'Israel. Le prophète, au lieu d'imprécations et d'anathèmes, ne prononça sur le peuple élu que des paroles de paix, et lui présagea sa prospérité future par cette magnifique prophétie : Qu'une étoile miraculeuse se lèverait un jour sur ce peuple, et qu'elle serait le signe de la naissance et de la dignité royale du Messie; *Orietur stella ex Jacob, et Homo* (Septante) *de Israel. Et clangor regis in illo.* Le roi furieux lui ayant alors reproché d'avoir rempli sa mission d'une manière contraire aux ordres qu'il lui avait donnés, c'est à dire d'avoir béni leur ennemi commun, et fait des vœux pour son bonheur et pour sa gloire, au lieu d'appeler sur lui la malédiction du ciel : « Prince, lui répondit Balaam, c'est en vain que vous faites éclater votre courroux contre moi. Je ne puis dire que ce que le Dieu des Hébreux m'a ordonné, et que ce qu'il a mis lui-même dans ma bouche. *Non aliud possum loqui, nisi*

quod, etc. Ce Dieu m'a conduit ici pour bénir son peuple; et une impulsion secrète et irrésistible a transporté mon esprit, changé mon cœur, et forcé ma langue au point que je n'ai pu articuler que des paroles de bénédiction et de prospérité. *Ad benedicendum adductus sum*, etc.

Or Dieu a renouvelé pour honorer la mort de Jésus-Christ le prodige qu'il avait opéré pour illustrer sa naissance. De même que Balaam, appartenant à la famille des Gentils, professant la religion idolâtre et exerçant la profession de devin et d'imposteur, fut forcé par Dieu même à proclamer, contre sa propre volonté, Jésus-Christ Homme et Roi à sa naissance; ainsi Pilate, sorti, lui aussi, du peuple gentil, né dans la religion païenne, et exerçant une profession militaire et politique, fut contraint par le même Dieu à proclamer Jésus-Christ Homme et Roi des Juifs, avant de l'envoyer à la mort. Car il avait prononcé lui-même ces paroles : « Voilà l'homme, » *Ecce homo*; et maintenant il écrit ce titre : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs, » *Hic est Jesus Nazarenus, rex Judæorum*. De sorte que Pilate aurait pu répondre aux Juifs barbares qui n'attendaient qu'un arrêt d'infamie contre Jésus-Christ, et non un hymne à sa gloire : que Dieu a dirigé sa langue et conduit sa main, qu'il a mis dans sa bouche ces paroles, et les a fait couler de sa plume, et que lui, Pilate, n'a pu faire autrement que de glorifier le Seigneur dans le temps même que les Juifs voulaient qu'il le déshonorât. *Non aliud possum*, etc. Quel grand et magnifique spectacle pour notre foi que de voir notre Seigneur condamné à mort par le juge qui le proclame en même temps de la manière la plus précise, la plus authentique

et la plus solennelle Homme-Dieu, vrai Messie, et Sauveur du monde!

Considérons donc ce premier évangile, cette première prédication faite par un Gentil des qualités, du ministère, de la grandeur et de la gloire de Jésus-Christ en réunissant ensemble nous-mêmes et en expliquant les deux grandes et mystérieuses déclarations de Pilate : « Voilà l'homme; voilà le roi des Juifs; » et apprenons par l'exemple d'un païen à reconnaître dans Jésus-Christ, non seulement par nos discours mais encore par nos œuvres, notre vrai Dieu, notre roi et notre Sauveur.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate en montrant Jésus-Christ aux Juifs, dans l'état déplorable où l'avait réduit une férocité brutale, avec une couronne déchirante sur la tête, un roseau à la main, un haillon de pourpre sur les épaules, défiguré par les crachats, couvert de plaies et de sang, n'eut d'autre but, ainsi que nous l'avons vu hier, que d'émouvoir le peuple de compassion. Puis lorsque élevant la voix, il dit aux Juifs : Voilà l'homme, *Ecce homo,* il voulut leur dire, selon S. Jérôme : Voyez dans quel état se trouve l'homme que vous voulez faire mourir. Ah! si le titre de roi qu'il s'est arrogé excite votre envie et votre indignation, que du moins l'abjection profonde où il est réduit, puisqu'il n'a plus rien d'humain, éveille votre pitié et lui attire votre pardon. Il ne saurait plus y avoir dans vos cœurs de place pour la haine, puisque son ignominie et sa douleur sont montées à leur comble. (1)

(1) Ecce homo; quasi dicat : Si regi invidetis, jam parcite, quia abjectum videtis; fervet ignominia, frigescat invidia. (*In Matth.*)

Mais cette expression : *Voilà l'homme*, est en dehors de toutes les règles ordinaires du langage humain. Le titre d'homme que Pilate donne à Jésus-Christ dans un sens universel et absolu est évidemment mystérieux, et suppose qu'il a déjà été parlé de cet homme. Or, quand et où a-t-il été jamais annoncé que dût venir dans le monde cet homme extraordinaire que Pilate déclare aujourd'hui y être déjà venu? *Ecce homo.*

Pour comprendre la signification de cette grande parole, rappelons à notre esprit que dès l'instant que l'homme désobéit à Dieu, la crainte, la frayeur de Dieu et répandit dans le cœur de tous. Les anciens, au seul nom de Dieu, tremblaient comme tremble le sujet en entendant le nom du souverain contre lequel il s'est révolté, ou comme le coupable au nom du juge qui doit le condamner. La joie était alors bannie des fêtes religieuses. La religion était le culte de la peur ; car c'était par des cérémonies lugubres et des rites barbares que le genre humain se hâtait d'apaiser la Divinité courroucée. Les Hébreux eux-mêmes, plus familiers avec Dieu, n'en éprouvaient pas sans doute une aussi grande frayeur, mais leur cœur s'ouvrait plus facilement à la crainte qu'à la confiance, à la peur qu'à l'amour. La malheureuse humanité sentait qu'elle avait besoin que Dieu même descendît pour la sauver ; mais qu'il lui fallait un Dieu bon, doux, humble, pauvre et miséricordieux, un Dieu semblable à l'homme, fils et frère de l'homme, et vrai homme lui-même afin qu'il pût calmer son épouvante, inspirer la confiance et commander l'amour. C'est pour cela que l'humanité, représentée dans la Sion pleurante, soupirait toujours après la venue du Sauveur, et que dans ses touchantes prières elle ne

cessait d'appeler l'Homme qui la réconciliât avec Dieu. Et c'est aussi pour cela que Dieu lui disait par l'organe de David : « Cesse de pleurer, ô Sion, parceque ton soutien et ton sauveur tarde à venir. Car il naîtra certainement en toi et de toi cet homme tant soupiré; et ce sera le Très-Haut lui-même, l'Homme-Dieu qui t'asseoira sur les fondements de la confiance et de l'amour. » (1)

Or cet homme, si désiré et promis depuis tant de siècles, était enfin venu; c'était Jésus-Christ, qui s'est appelé lui-même le *fils de l'homme*, son ami, son frère, et qui s'est fait véritablement homme pour sauver l'humanité. Et quoique cet homme si plein de tendresse, de compassion et d'amour se soit occupé du salut de l'homme, même dès sa naissance, il se montre surtout l'homme sauveur de l'homme au milieu des douleurs de la flagellation, du couronnement d'épines et de toutes les autres ignominies de sa passion. Quand Pilate le montre dans cet état aux Juifs et aux Gentils présents à ce triste spectacle, et qu'ainsi il le présente au monde entier; quand il s'écrie enfin : Voilà l'homme, *Ecce homo;* il est non seulement le représentant de César, mais encore le lieutenant de Dieu. Ce n'est pas un homme entraîné par la compassion, mais un prophète inspiré par l'Esprit saint, qui, au nom et par l'ordre de Dieu, dit à l'humanité souffrante : Hommes, séchez vos larmes; cessez de verser des prières devant le Seigneur pour obtenir de lui l'homme dont vous avez besoin. Cet homme objet de tant de désirs est enfin venu; le

(1) Nunquid Sion dicet : Homo? Et homo natus est in ea. Et ipse fundavit eam Altissimus. (*Psal.*)

voilà, je vous le présente : *Ecce homo.* Voilà le vrai homme, qui a la nature humaine sans en avoir la souillure, qui en a la chair sans la concupiscence, et la misère sans le péché. *Ecce homo.* Voilà par conséquent l'homme qui est la parfaite image de Dieu, l'homme type, l'homme modèle, l'homme parfait par qui le genre humain peut seul être relevé; parce-qu'il est Dieu et vrai Dieu, tout en étant véritablement ce qu'il paraît : le vrai homme, *Ecce homo.* Mortels, contemplez-le; et à ce visage digne de compassion, à ce regard amoureux, à cette contenance humble, douce, patiente au milieu de cet océan d'opprobres et de douleurs où il est plongé pour nous, reconnaissez l'homme qui est le véritable sauveur de l'homme. *Ecce homo.* Ah! si la justice de Dieu que vous avez tant de fois provoquée par vos égarements vous effraie, si la majesté de Dieu vous épouvante, si la grandeur de Dieu vous repousse et vous fait trembler; eh bien! maintenant que ce Dieu se présente à vous dans l'attitude aimante et miséricordieuse de l'homme, et que dans ce Dieu qui vous rachète vous ne voyez que l'homme qui vous aime, *Ecce homo;* bannissez la crainte de vos cœurs pour y mettre la confiance et l'amour; adorez-le comme Dieu, et si Dieu est trop grand en lui-même, aimez-le dans cet homme dans lequel il est renfermé, et qui sans cesser d'être vrai Dieu est cependant vrai homme, ami et frère de l'homme. *Ecce homo.*

Ainsi, ô admirable providence de Dieu! de même que le Seigneur s'était déjà servi de l'odieux Caïphe pour faire prophétiser au monde l'efficacité de la mort de Jésus-Christ, de même il se sert maintenant de l'injuste Pilate pour nous en découvrir les tendresses et l'amour. Caïphe

nous montra dans Jésus-Christ l'homme qui devait mourir pour conquérir la vie à tout le genre humain : *Prophetavit : expedit ut moriatur,* etc.; Pilate nous fait voir l'homme qui nous offre son cœur et demande le nôtre. *Ecce homo.* Quelle douceur en effet, quel charme n'y a-t-il pas dans cette parole, *Ecce homo;* qui nous montre l'homme dans notre Dieu et notre Sauveur! Oh! comme elle opère sur le cœur et l'émeut! comme elle l'anime, l'encourage et l'élève jusqu'à l'intimité et à l'amour de Dieu!

Comment donc est-il possible de lire ou d'entendre cette grande parole de Pilate : Voilà l'homme, *Ecce homo,* sans se reporter par la pensée à cette autre parole de Balaam : « L'homme naîtra d'Israel; » *Orietur homo de Israel.* Comment ne pas voir que Pilate, quoique injuste, a annoncé comme étant déjà venu le même homme que Balaam, prophète impie, avait prédit comme devant venir? Et puisque ces deux personnages ont également parlé du même mystère, l'un comme devant s'accomplir, l'autre comme déjà accompli, comment ne pas reconnaître dans tous les deux l'inspiration du même Esprit, et ne pas voir que l'on peut dire avec autant de vérité de Pilate que de Balaam : que Dieu a lui-même poussé sa langue à bénir Jésus-Christ et à proclamer sa gloire. *Non aliud,* etc. Grâces vous soient donc rendues, ô Seigneur, d'avoir placé sur les lèvres de Pilate une parole si belle et si féconde et de l'en avoir fait sortir si pure! Grâces vous soient rendues d'avoir choisi un Gentil, un Romain pour exalter votre divin Fils, et de l'avoir contraint à parler de manière à conquérir à cet homme divin nos esprits, nos cœurs, nos louanges, nos bénédictions et notre amour!

Mais avant que Jésus ne rentre dans le prétoire, jetez hélas! un regard sur lui, ô vous, mauvais chrétiens; et en le voyant des yeux de l'esprit dans cet abîme de douleur et d'amour, songez que Dieu son Père vous répète aussi par la bouche du gouverneur romain : Voilà l'homme, *Ecce homo*; c'est à dire : Voilà l'homme, voilà votre modèle; voilà votre précepteur, voilà celui dont vous ne suivez point les enseignements; voilà le maître de la gloire dont vous n'êtes point zélateurs; voilà le roi dont vous n'accomplissez pas les lois; voilà celui dont les exemples vous touchent si peu; voilà votre rédempteur dont vous dédaignez la grâce; voilà votre juge dont vous ne redoutez pas les châtiments; voilà votre Dieu dont vous foulez aux pieds l'autorité, dont vous profanez le culte, et dont en mille occasions vous abjurez publiquement la religion par votre vie criminelle. Pour vous aucun ami n'est trahi, aucun bienfaiteur n'est oublié, aucun père n'est traité avec plus d'indifférence, aucun époux n'est déshonoré plus que lui. Pour vous c'est à peine un homme; mais hélas! infortunés que vous êtes, sachez que cet homme est Dieu! Ah! changez de vie, si vous ne voulez pas éprouver un jour la justice et la sévérité de Dieu, pour avoir abusé de la miséricorde de l'homme, tel qu'il se présente à vous aujourd'hui doux et compatissant. *Ecce homo!*

Cependant Pilate, nouveau Balaam, a reçu de Dieu la mission de proclamer non seulement la douceur, la bonté et l'amour qui caractérisent Jésus-Christ, mais encore sa dignité et sa grandeur; mission remplie malgré lui et sans la comprendre, avec la fidélité d'un prophète, avec le zèle d'un apôtre et d'un évangéliste. Depuis le commencement jusqu'à la fin

de ce grand débat judiciaire, Pilate n'avait jamais omis de donner à Jésus-Christ le titre de Christ, c'est à dire oint, et de Roi des Juifs. Sa langue n'hésita jamais à lui donner cette qualification ; son jugement à cet égard ne fut jamais incertain. En vain les Juifs osent-ils le menacer de la disgrâce de César, s'il délivre Jésus-Christ, qui avait dit en présence même du représentant de l'empereur: « Oui, je suis roi. » *Tu dicis quia rex sum ego;* cette menace, qui semblait devoir effrayer un malheureux gouverneur qui n'avait ni la vertu du courage ni celle de la fermeté ; cette menace, qui semblait devoir l'empêcher de donner le titre de roi au prétendu criminel, et de reconnaître en lui une dignité si éminente; cette menace, dis-je, loin de forcer Pilate à retirer ses expressions et à changer de langage, lui inspire une hardiesse nouvelle. Non seulement il ne regarde plus le titre de roi des Juifs comme une usurpation de la part de Jésus-Christ, mais il le lui donne lui-même comme un nom qui est le sien propre, comme une qualité qui lui appartient; et non content de l'avoir plusieurs fois appelé *roi des Juifs,* mais d'une manière accidentelle et comme en passant, il lui confirme ce titre, il le lui confère d'une manière authentique, juridique et solennelle.

S. Jean, ce grand évangéliste, dit qu'après les clameurs menaçantes des Juifs, lesquelles auraient dû, ce semble, intimider Pilate, celui-ci rentre au contraire dans le Prétoire, prend Jésus par la main, le conduit de nouveau sur le balcon du palais qui dominait la place où tous les Juifs étaient rassemblés: *Cum audisset hos sermones adduxit foras Jesum;* puis il y fait transporter le siége en pierre d'où il avait coutume de rendre

les arrêts, et qui est appelé en grec *Lithostrotos* et en hébreu *Gabbata;* il s'assied ensuite comme un magistrat qui doit prononcer une sentence importante: *Et sedit se.* C'était environ vers la sixième heure, c'est à dire vers midi, jour de vendredi; il montre Jésus-Christ au peuple rassemblé en foule dans ce lieu, et d'une voix majestueuse et sonore, il prononce ces paroles: Peuple Juif, voilà votre roi: *Et dicit Judæis, ecce rex vester.*

Or toutes ces circonstances touchant les personnes, le lieu, le jour et même l'heure où Pilate fit cette déclaration solennelle, rapportées avec tant d'exactitude par l'Évangéliste, n'indiquent-elles pas évidemment que ce trait de la passion est le plus intéressant de tous et qu'il renferme un grand et profond mystère? Pour le comprendre, ce mystère, il faut remarquer que le titre de roi des Juifs, sans autre addition, était, chez ce peuple, synonyme de Messie; que toutes les Écritures et tous les prophètes avaient désigné le Messie sous le nom de roi des Juifs, et que c'est aussi sous ce titre que les Juifs l'attendent encore aujourd'hui. Ce n'est pas que le Messie dût seulement régner sur la nation juive, puisqu'au contraire, selon les mêmes prophéties, son règne devait s'étendre sur toutes les nations jusqu'aux derniers confins du monde, *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam,* mais parceque, d'après l'explication qu'en a donnée ensuite S. Paul, il ne devait pas y avoir deux tiges, deux racines des vrais croyants, mais bien une seule, c'est à dire la race juive, qui avait conservé la connaissance de Dieu et la foi dans le futur Messie. Car les Gentils ne devaient devenir chrétiens qu'en entrant dans la maison de Jacob, où, pour parler sans figure,

dans l'Église née au sein des Juifs, et les Gentils eux-mêmes devaient avec les Juifs former une seule et même famille. une seule et même postérité, un seul et même peuple héritier de la foi et des promesses d'Abraham, en un mot une seule et même religion. Par conséquent, roi des Juifs signifiait encore roi des Gentils, roi de tous les vrais croyants, Roi-Messie et sauveur du monde; et le titre de roi des Juifs ne lui était donné, dit S. Augustin. que pour désigner l'origine, la chaîne non interrompue, l'unité de la vraie religion.

Pilate ne pouvait ignorer que les Juifs attendaient un Messie qui devait être leur roi, et les réponses de Jésus-Christ, sa douceur, sa patience, sa contenance majestueuse ne lui permirent plus de douter, dit Origène, qu'il ne fût précisément le Roi-Messie que ce peuple attendait. (1) Ce fut donc dans ce sens mystérieux qu'il donna si souvent à Jésus-Christ le titre de roi des Juifs, et qu'il reconnut en lui la dignité de roi, mais d'un roi différent d'Hérode, dont la souveraineté était plutôt religieuse que politique, et qui ne pouvait inspirer aucune jalousie ni à lui ni à César.

C'est pourquoi, remarquez bien l'expression dont se sert l'Évangéliste: Pilate s'assit dans son tribunal: *Sedit pro tribunali.* Ainsi en disant aux Juifs : Voilà votre roi, Pilate ne parle pas en homme privé, mais en juge; il n'émet pas une opinion, mais il formule un jugement; il ne fait pas une flatterie, mais il prononce en dernier ressort, comme juge suprême, une sentence véritable, juste et qui est sans appel. Et quel est le motif qui avait donné lieu à ce jugement? Jésus-Christ avait déclaré

(1) Pilatus Jesum, Christum esse confitebatur. (*In Matth.*, 35.)

plusieurs fois qu'il était le vrai Messie ou le vrai roi des Juifs. Les Juifs ne veulent pas le reconnaître comme tel; bien loin de là, ils l'accusent eux-mêmes d'avoir injustement usurpé cette qualité éminente; *Hunc invenimus dicentem se Christum et regem esse.* Il fallait donc un juge qui ne fût point partie, un juge étranger à la religion, au peuple, aux préjugés et aux passions des Juifs, pour décider solennellement cette grande question. Or Pilate est ce juge romain et gentil, il est par conséquent impartial; choisi par les accusateurs eux-mêmes, il ne saurait non plus être suspect. Il observe toutes les formes d'un véritable jugement dans ce grand procès. *Sedit pro tribunali.* Il écoute Jésus-Christ, qui affirme qu'il est le roi des Juifs, et les Juifs qui le nient absolument. Il pèse les paroles par lesquelles Jésus-Christ lui a donné l'idée de son règne, et il les trouve pleines de sens et de raison; il examine, compulse avec soin les charges de l'accusation intentée par les Juifs, et il les trouve dénuées de preuves. Il voit briller toutes les vertus dans la contenance du Sauveur, et se révéler toutes les passions dans la conduite des Juifs. Il pense que là où règnent les passions se trouvent l'injustice et l'erreur, et que la vérité et la justice sont toujours du côté de la vertu. Puis, après avoir entendu les parties dans leurs débats contradictoires, et avoir soumis l'affaire à un mûr examen, il décide en faveur de Jésus, et déclare sous forme de sentence: Que Jésus est le vrai roi des Juifs, ou le Messie qui leur avait été promis et qu'ils attendaient. *Sedit pro tribunali, et dicit Judæis: Ecce rex vester.*

D'ailleurs rien n'est plus magnifique, plus auguste et plus glorieux pour Jésus-Christ que cette déclaration

de Pilate. Le jour où elle est rendue est le plus solennel de l'année ; c'est celui de la Pâque, c'est le jour qui voit réunis à Jérusalem les Juifs accourus de toutes les provinces pour y célébrer cette solennité. C'était vers midi, heure à laquelle tous purent y assister. Le lieu où s'accomplit cet événement mémorable est la place publique, sur laquelle un peuple immense s'était assemblé ; le tribunal où ce grand jugement fut prononcé est indiqué par l'Évangéliste en grec et en hébreu, pour nous faire comprendre ce mystère important : que le Juif et le Grec, ou autrement que les Juifs et les Gentils ont été également parties intéressées dans ce jugement, et que, dès cet instant, le Gentil reconnaît et confesse pour la première fois le Messie que le Juif a renoncé.

O admirable providence de Dieu, d'avoir choisi pour révéler la dignité du Sauveur, le juge qui le condamna à mort ! Ainsi donc, dans les desseins de Dieu, la barbarie des soldats dans le Prétoire ne fit que préparer les voies à cette sentence de Pilate. Les rois et les pontifes sont ordinairement revêtus des insignes de leur dignité avant d'être proclamés et reconnus ; c'est pour cela que la main de Dieu s'est servie de la férocité brutale des soldats pour préparer à Jésus-Christ la couronne douloureuse, le sceptre de roseau et la pourpre insultante qui sont autant d'attributs dérisoires parmi les hommes, mais qui sont aussi les insignes royaux les plus convenables et les mieux adaptés à un roi des Juifs, Rédempteur des hommes ; et c'est pour cela qu'elle se sert maintenant de Pilate pour lui faire donner l'investiture de cette dignité royale de la manière la plus solennelle, la plus légale et la plus authentique,

et pour le faire proclamer à la face du monde comme le vrai Messie et le Sauveur du monde.

Ainsi s'accomplit une admirable figure prophétique. Voilà le vrai Joas, déjà couvert des marques de la royauté, et un nouveau Joad qui le salue roi, malgré les fureurs et les intrigues ambitieuses de la véritable Athalie, la synagogue des Juifs. Seulement Pilate ne comprend ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait; mais tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit est un grand mystère. Et sa persévérance à donner à Jésus-Christ en particulier comme en public, d'une manière familière comme sous la forme juridique le titre de roi des Juifs, si insupportable à ce peuple; et son courage à montrer, en dépit de toutes les menaces et de toutes les clameurs, qu'il reconnaissait comme une dignité réelle de Jésus-Christ, celle dont les Juifs lui avaient fait un crime; et sa conviction : *Que Jésus-Christ était véritablement le roi religieux des Juifs,* conviction tellement intime, quoique confuse, que jamais aucune considération humaine ne put ni l'ébranler ni la détruire ; toutes ces choses sont des preuves très claires, dit S. Augustin, que l'éternelle vérité de Dieu avait elle-même profondément imprimé ces idées dans son esprit et dans son cœur, et que c'est elle qui fit parler sa langue (1) ; d'où il résulte que de même qu'autrefois Balaam en prophétisant qu'un roi extraordinaire et fameux naîtrait un jour en Israel, ne dit que ce qu'il plut à Dieu de lui faire dire, ainsi Pilate en déclarant maintenant que ce roi est déjà venu, ne fit que servir d'instrument au dessein que Dieu avait

(1) Avelli ex ejus corde non potuit Jesum esse regem Judæorum: tanquam hoc illi ipsa veritas fixerit. (*Tract.* 119, *in Joan.*)

formé de glorifier Jésus-Christ, en faisant publier par deux Gentils, à deux mille ans d'intervalle, la grandeur, les bénédictions et la gloire de son Fils.

Mais cela ne suffit pas encore aux conseils de Dieu ; cette grande déclaration, cette magnifique sentence, cette vérité importante émise par la bouche du souverain juge, devait être encore tracée par écrit, et placée sur le trône du nouveau roi en caractères intelligibles à tous les peuples de la terre, afin que ceux qui n'avaient pu l'entendre pussent au moins la lire et la communiquer aux autres, de manière que personne ne fût en droit de prétexter de son ignorance à cet égard. C'est là également ce que fait Pilate.

Mais hélas ! déjà il se propose d'écrire la sentence de condamnation qui, selon l'usage de ces temps-là, devait être placée sur la croix ! Sans doute qu'il va inventer et attribuer à Jésus-Christ quelque crime supposé, qui, par la publicité qu'il recevra sur la croix, couvrira le crucifié de déshonneur ! Pilate ne saurait faire autrement dans l'intérêt de sa réputation, pour se dérober à l'opprobre d'un jugement inique, et afin que l'on ne puisse dire qu'il a condamné à la peine capitale un homme qui n'était nullement coupable !... Mais ne craignez rien, nous dit S. Laurent Justinien, Pilate ne tracera ce témoignage, et n'écrira cette inscription destinée à être placée sur la croix, que sous la dictée de l'Esprit saint (1). Il ne dira donc ni plus ni moins que ce que Dieu veut ; il ne dira rien qui ne soit vrai et glorieux pour le condamné.

(1) Spiritu sancto afflante, hunc titulum Pilatus scripsit. (*De Christ. Agon.*)

En effet, Pilate ne fait que confirmer par écrit dans cette inscription toutes les magnifiques déclarations qu'il avait faites jusqu'alors du caractère et de la dignité de Jésus-Christ.

Car il avait déclaré hautement que Jésus-Christ était le vrai homme, l'homme parfait, l'homme modèle de tous les hommes. *Ecce homo.* Il avait déclaré que cet homme était le véritable roi des Juifs, c'est à dire le vrai Messie et le Sauveur des hommes, et par conséquent non seulement vrai homme, mais encore vrai Dieu, parcequ'il n'y avait que Dieu seul qui pût être le Sauveur de l'homme. Or c'est précisément cette double déclaration qu'il a formulée sur l'inscription de la croix, qui, au dire des Evangélistes, fut conçue en ces termes : « Celui-ci est Jésus Nazaréen. Celui-ci est le roi des Juifs. » *Hic est Jesus Nazarenus.* (Matth.) *Hic est rex Judæorum.* (Luc.) Mais en disant *Nazaréen*, c'est à dire originaire de Nazareth selon la chair, il ne fit que répéter qu'il était vrai homme : *Ecce homo;* et en écrivant *Jésus, roi des Juifs,* il formula une seconde fois la sentence qu'il avait déjà prononcée : « Peuple juif, voici votre roi. » *Ecce rex vester.*

A la vue du titre de *roi des Juifs,* titre auguste et sacré qui constituait la royauté de Jésus-Christ, et qui, à l'exception du Messie, ne pouvait sans crime être appliqué à aucun homme, qu'il fût roi ou empereur; à la vue, dis-je, de ce titre mystérieux placé au haut de la croix de celui qu'ils avaient voulu faire mourir comme un malfaiteur, les princes des prêtres furent scandalisés et remplis de confusion et d'horreur. C'était là en effet un magnifique témoignage rendu à l'innocence et à la dignité de Jésus-Christ par le juge même

à qu'ils avaient confié cette cause célèbre; car cette inscription attestait clairement que Jésus était le Messie; *Hic est Jesus, rex Judæorum;* elle accusait les Juifs et les faisait paraître, aux yeux de toute la nation et du monde entier, capables d'avoir sollicité la mort de leur roi et du Messie qui leur avait été promis. Déjà eux-mêmes prévoyaient que le souvenir d'un tel crime les couvrirait d'un opprobre éternel. Aussi tout le sanhédrin se rend en corps auprès de Pilate, et avec l'accent de la rage et le ton de la menace, lui fait observer que l'usage était d'écrire sur le gibet des condamnés les crimes qui leur avaient mérité les supplices; qu'au contraire l'inscription qu'il avait attachée sur la croix donnait à entendre que Jésus était véritablement roi des Juifs, et qu'elle n'exprimait pas qu'il eût usurpé ce titre; qu'elle indiquait la royauté de Jésus-Christ sur les Juifs, comme un droit légitime et non point comme un attentat; qu'il résultait par conséquent de cette inscription que Jésus n'était coupable d'aucun crime, puisqu'elle n'en désignait aucun, et qu'ainsi cet écrit démontrait également et l'infamie du peuple qui avait voulu sa mort et celle de Pilate qui l'avait sanctionnée.

C'est pourquoi les pontifes insistent auprès de Pilate; ils le conjurent, et vont même jusqu'à le menacer pour qu'il réforme cette inscription et qu'il écrive que Jésus a injustement *prétendu* être le roi des Juifs, mais qu'il ne l'est pas *véritablement. Dicebant ergo Pilato pontifices,* etc. Pontifes insensés! leur réplique S. Augustin, est-ce que Jésus-Christ perdra la qualité de vrai roi des Juifs, comme il se l'est déclaré lui-même, si jamais vous parvenez à lui en ôter le titre? Est-ce que par

hasard ce que la Vérité en personne a affirmé être vrai ne le sera plus, parceque vous ne voulez pas que cela soit? (*Aug.*) C'est aussi là l'idée que Pilate semble en avoir, et c'est pourquoi il répond résolument aux instances, aux fureurs et aux menaces des Juifs : Vous en demandez beaucoup trop. En dépit de vos clameurs le titre restera tel que je l'ai tracé; rien n'y sera changé. Ce que j'ai dit est dit, et ce que j'ai écrit est écrit. *Respondit Pilatus : quod scripsi scripsi.* (Joan.)

O puissance incontestable de l'action divine, s'écrie ici S. Chrysostome! Comme elle change, subjugue et transporte même les cœurs infidèles! Dieu a dit en termes fort clairs dans les Psaumes : Lorsque l'inscription de la croix aura été placée, ne soyez pas assez téméraire pour lui apporter aucun changement. Ainsi donc lorsque Pilate s'obstine à maintenir ce titre tel qu'il l'a d'abord écrit, c'est que dans son cœur résonne secrètement comme un espèce de silence bruyant cette voix prophétique, cette défense de Dieu à laquelle il obéit aveuglément pour accomplir lui-même cette prédiction admirable.

En effet le lieutenant de César, dans une position humainement indépendante, n'avait rien à craindre ni à espérer d'un condamné qui était sur le point d'être conduit à la mort. On ne saurait donc prétendre qu'il ait voulu conserver ce qu'il avait écrit pour faire une chose agréable à Jésus. L'inscription, telle qu'il l'avait conçue, irritait profondément l'orgueil des Juifs; elle attestait l'injustice de Pilate lui-même, le déshonorait et l'exposait au danger d'être accusé auprès de César d'avoir, de sa propre autorité, accordé le titre de roi des Juifs à un homme tellement odieux à la nation juive

qu'elle ne voulait même pas l'entendre nommer. On ne saurait donc soutenir non plus que Pilate se soit opiniâtré à maintenir sa première rédaction par intérêt personnel ou par politique, quand au contraire la politique et l'intérêt personnel lui faisaient une loi et un devoir de satisfaire aux réclamations des Juifs. Pilate est ce même juge si faible qui avait obéi aux exigences du peuple dans tout ce qu'il lui avait demandé à l'égard de Jésus-Christ, jusqu'au point de se mettre en contradiction avec lui-même, et de se couvrir d'opprobre, en condamnant, contre sa conscience et contre ses déclarations, un accusé dont déjà plusieurs fois il avait reconnu et proclamé l'innocence. On ne peut donc dire que ce soit par fermeté de caractère, par obstination dans son propre jugement ou par respect pour sa parole que Pilate s'est refusé à modifier ce qu'il avait écrit. Comment donc expliquer ce grand fait? Comment Pilate, sans aucun intérêt, au risque même d'indisposer les Juifs et d'encourir la disgrâce de César, après avoir consenti au crucifiement de Jésus, a-t-il pu s'obstiner à ne vouloir absolument rien changer à l'inscription de la croix? Comment se fait-il qu'après avoir fait preuve de tant de légèreté et d'inconstance dans le prononcé d'une sentence capitale, il ait tout à coup donné l'exemple d'une fermeté si courageuse dans une chose qui pouvait lui paraître indifférente; et qu'après avoir commis l'injustice la plus flagrante plutôt que de mécontenter les Juifs, il préfère maintenant s'exposer à leur indignation et à leur fureur plutôt que de changer une simple inscription? Il ne les écoute même pas; il y a plus, il les chasse honteusement de sa présence! Ah! dit S. Augustin, Pilate, abandonné à lui-même, n'aurait

jamais parlé ni écrit ainsi, ou bien il se serait rétracté ainsi qu'il l'avait fait bien d'autres fois. La main de Dieu se laisse donc ici visiblement apercevoir. Une force supérieure guide la pensée de Pilate dans cette grande circonstance; son inspiration vient d'en haut. Selon les oracles divins le Messie devait être publiquement annoncé comme roi des Juifs; c'est pour cela que Pilate a écrit ce qu'il a écrit, parceque Dieu a dit ce qu'il a dit, et le juge romain ne peut réformer l'inscription qu'il a tracée, parceque Dieu ne peut rétracter sa parole (1). Ainsi Balaam, qui ne se laissa point intimider par les menaces d'un monarque impie, et qui ne voulut en aucune manière retirer la bénédiction qu'il avait donnée à Israel, ne fut qu'une figure fidèle de Pilate, lequel à son tour, redoutant peu d'encourir la haine des Juifs et l'indignation de César, ne change rien à ce que Dieu lui a ordonné de dire, et ne rétracte aucunement la bénédiction solennelle que Dieu l'a obligé de publier par écrit en faveur de Jésus. *Non possum*, etc.

Mais observons en outre, relativement à cette sentence mystérieuse, que, tandis que les Romains avaient coutume d'écrire en latin les sentences que l'on attachait sur le gibet des criminels, la sentence de Jésus-Christ est écrite en latin, en hébreu et en grec, c'est à dire dans les trois langues alors les plus connues dans dans le monde : *Erat scriptum hebraice, græce et latine.* (Joan). Et cela eut lieu par une disposition particulière de Dieu, dit S. Augustin, afin qu'il fût démontré

(1) Ideo Pilatus quod scripsit scripsit, quia Deus quod dixit dixit. (*In Psal.* 57.)

dès ce moment que toutes les nations devaient être un jour assujetties à Jésus-Christ (1). Les crimes des deux larrons n'étaient désignés sur leur croix qu'en une seule langue; mais la croix où était suspendu le Sauveur était distinguée des deux autres par une inscription en trois langues, laquelle, loin de mentionner un délit ou une qualité usurpée, indique au contraire une dignité personnelle, inamissible, un titre d'honneur qui lui appartenait véritablement; car il y est dit dans un sens positif et absolu : Celui-ci est Jésus de Nazareth. Celui-ci est roi des Juifs.

S. Jean appelle avec une haute sagesse cette inscription du nom de TITRE : *Scripsit autem et titulum Pilatus;* parcequ'en effet elle contient le titre vrai et caractéristique de Jésus-Christ, sa qualité, sa mission, son ministère. D'un autre côté S. Matthieu avec non moins de sagesse le nomme CAUSE : *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam.* Comme s'il voulait nous dire, pour emprunter l'explication d'Origène, que le Seigneur expirait sur la croix, uniquement parcequ'il était le roi des Juifs ou, en d'autres termes, le Messie promis, le Sauveur du monde. O gloire de notre Rédempteur! Qui peut ne pas adorer ici le souverain pouvoir de celui qui préside aux conseils des hommes, se rit de leurs efforts et les fait tous servir à l'accomplissement de ses impénétrables desseins? Qui peut ne point voir ici avec quelle attention le Père céleste entremêle les accusations portées contre son fils avec sa justification solennelle, et comme il fait briller les titres

(1) Ut in illis tribus linguis Christo subjuganda universitas gentium monstraretur. (*Tom. V, Serm.* 18.)

de sa grandeur au milieu de ses ignominies et de ses opprobres?

Les Juifs ont vainement tenté de faire passer Jésus-Christ pour un grand malfaiteur; Dieu n'a pas permis que l'on écrivît sur la croix de son Fils, comme l'usage le voulait, aucun des crimes dont on l'avait accusé; mais il fait reconnaître et attester sa sainteté et son innocence, même sur l'infâme gibet! Les Juifs l'avaient représenté comme un roi usurpateur, et Dieu le fait proclamer par Pilate lui-même le vrai roi des Juifs: *Hic est rex Judæorum.* Les Juifs avaient accusé Jésus-Christ au tribunal du préteur de s'être intitulé le Messie, et Dieu entraîne Pilate à accuser les Juifs au tribunal de tous les siècles et du monde entier d'avoir renié et crucifié eux-mêmes le Messie. Les Juifs, en préférant Barabbas à Jésus-Christ et en exigeant que le Sauveur fût crucifié entre deux criminels, ont cru déshonorer son nom; et Dieu l'entoure d'une auréole de gloire en voulant que le même gouverneur romain, qui avait consenti à le condamner comme coupable, élevât au sommet de la croix l'inscription solennelle qui consacre son titre de Sauveur. Non, Dieu le père ne pouvait rien faire de mieux pour exalter Jésus-Christ et le faire reconnaître pour son Fils!

C'est pour ces motifs que les Pères et les Interprètes ne se lassent pas d'admirer la grandeur et les mystères de cette inscription. Origène l'appelle la couronne de gloire et de magnificence que, selon la prophétie de David, Dieu a placée de ses mains sur la tête de son divin Fils. S. Chrysostome ajoute que Pilate reçut de Dieu la mission de tracer ce témoignage de la royauté et du sacerdoce de Jésus-Christ sur la croix où on l'a-

vait élevé, comme sur les trophées des vainqueurs on avait coutume de graver le nom de leurs victoires (1). Et Remigius dit enfin que ça été par une admirable disposition de Dieu qu'un si grand titre fut placé au dessus de la tête auguste de Jésus-Christ, afin que les Juifs reconnussent en le lisant que malgré leurs clameurs frénétiques et leurs protestations si souvent renouvelées en public contre sa royauté ils n'ont pu empêcher, même en le faisant mourir, qu'il ne fût leur roi légitime, puisque la croix, loin de lui avoir fait perdre son empire, l'a assis au contraire sur des bases plus solides. (2)

Grand et sublime mystère ! Lorsque Jésus naquit dans la grotte de Bethléem les saints rois mages accoururent disant : Nous savons que le vrai roi des Juifs est né. Apprenez-nous où il est; car nous voulons le reconnaître et l'adorer. *Ubi est, qui natus est rex Judæorum? Venimus adorare eum.* (Matth., 2.) Et maintenant que Jésus-Christ meurt sur le Calvaire, voilà que Pilate atteste aussi que Jésus est le véritable roi des Juifs : *Hic est rex Judæorum.* Or, nous l'avons déjà dit : *Roi des Juifs* signifie *Messie.* Il s'ensuit donc que Jésus-Christ est reconnu et proclamé comme Messie et Sauveur du monde à sa naissance et à sa mort, quand il n'est encore qu'enfant à Bethléem, et quand il est crucifié sur le Golgotha.

(1) Sicut in tropheo litteræ ponuntur victoriam ostendentes; ita Pilatus titulum cruci Christi inscripslt. (*In Joan.*)

(2) Divinitus procuratum fuit, ut talis titulus super caput ejus poneretur : ut per hoc Judæi agnoscerent quoniam nec occidendo facere potuerunt ut eum regem non haberent : per mortis enim patibulum non amisit imperium, sed corroboravit. (*In Caten.*)

En outre les mages de la gentilité, arrivés à Jérusalem, demandèrent aux Juifs où était le Messie, et par cette demande même ils leur révélèrent qu'il était déjà né, *Natus rex Judæorum;* et maintenant voilà que Pilate, sorti comme eux de la gentilité, fait aux Juifs et dans Jérusalem cette même révélation en proclamant et en écrivant que Jésus-Christ est le Messie. Le Gentil devient donc dans cette circonstance le précepteur du Juif; le premier informe le second de la naissance et de la mort du Messie dans la personne de Jésus-Christ, et par conséquent les Juifs et Jérusalem sont inexcusables de ne l'avoir pas voulu reconnaître.

Et admirez, je vous prie, comment et dans quelles conjonctures cette manifestation a lieu. Les mages révélèrent aux Juifs que Jésus-Christ qui venait de naître était le Messie alors que les Juifs conspiraient avec Hérode pour égorger ce Messie dans son berceau, et Pilate leur fait la même révélation au moment où ils forcent ce gouverneur, par des moyens d'intimidation, à faire mourir ce Messie sur la croix. Chose admirable! Pendant que les Juifs s'efforcent de persuader à Pilate que Jésus est un faux prophète, Pilate confond les Juifs et le leur annonce comme le véritable Messie. Les Juifs s'étudient à empêcher le Gentil de reconnaître le Messie, et le Gentil est le premier à prêcher le Messie aux Juifs. L'étranger le confesse comme le Rédempteur, pendant que son peuple le renie et le rejette.

De plus, Pilate est romain et le représentant de l'empereur. C'est en cette qualité qu'il devient en quelque sorte le catéchiste des Juifs, qu'il leur donne cet enseignement si clair et si précis, et c'est aussi en cette qualité que dès ce moment il annonce d'avance que les

prédicateurs chrétiens, représentants du Souverain Pontife de Rome, qui est le successeur des empereurs romains, parcourront un jour le monde et ne cesseront de faire cette même révélation aux Juifs dispersés sur toute la terre ; qu'ils ne cesseront pas non plus, comme ils le font depuis dix-huit siècles, de découvrir Jésus-Christ à ce peuple aveugle et obstiné, et de lui faire connaître que ce Jésus, objet de ses blasphèmes et de ses railleries, est cependant son Roi et le Messie qui doit le sauver. *Hic est Rex Judæorum. Ecce Rex vester.* Et quand viendra le temps où le bandeau fatal qui dérobe la lumière aux malheureux Juifs tombera de leurs yeux, ce seront encore les représentants du Souverain Pontife, véritable César romain, qui leur expliqueront les grandeurs et les gloires du titre de la croix, et qui les exhorteront à fléchir docilement le genou pour l'adorer.

Enfin Pilate est le lieutenant de César, dont le sceptre s'étendait sur toutes les parties du monde alors connu. Lors donc que ce juge impérial proclame à haute voix de son balcon, et par écrit du sommet du Calvaire, que Jésus est le vrai Messie, il représente en lui toutes les nations soumises à l'empire romain, lesquelles publient aussi par son organe qu'elles reconnaissent le Messie dans la personne de Jésus-Christ. Ainsi donc la déclaration de Pilate n'est que la reconnaissance publique et éclatante qu'au jour solennel de la Pâque toute la gentilité fait de Jésus-Christ comme véritable Messie, vrai Homme et Sauveur des hommes. Car par cette déclaration Pilate prophétise dès ce moment que de Jérusalem cette grande révélation passera à Rome, et que du Calvaire elle se répandra dans le monde ; il prophétise

la foi, l'adoration et les hommages que les empereurs, successeurs des Césars, les rois et toutes les nations du monde rendront à Jésus-Christ ; il annonce l'accomplissement prochain de ce grand oracle de David : Tous les rois de la terre l'adoreront, et les nations lui seront assujetties. (*Ps.* 71.)

C'est pourquoi Pilate exerce aujourd'hui, sans le savoir, le ministère le plus noble, le plus saint et le plus auguste : celui dont furent chargés autrefois les Patriarches et les Prophètes, c'est à dire qu'il figure en lui-même et qu'il prédit la reconnaissance, la royauté, la gloire et la grandeur de Jésus-Christ. Il ne connaît pas, il est vrai, la haute dignité, le noble emploi dont Dieu l'a revêtu ; mais il ne le remplit pas avec moins de fidélité. Qu'importe l'intention avec laquelle il parle ou agit. Moins il réfléchit, plus il est visible que dans cette grande circonstance il est l'instrument des profonds mystères de Dieu. Pilate n'est pas assurément plus méchant que Judas. Or, dit ingénieusement S. Augustin, de même que dans la personne du perfide disciple Dieu envoya le démon pour prêcher l'Évangile, ainsi il s'est servi de Pilate comme d'un autre Balaam, quoiqu'il fût idolâtre, timide, ambitieux et injuste, pour en faire le premier prophète, le premier évangéliste, le premier apôtre, le premier prédicateur, le premier confesseur, le premier témoin qui annonçât à l'univers cette grande vérité, que Jésus crucifié est Roi, Seigneur, Messie et Sauveur du monde. Pilate ne comprend rien de ce qu'il dit et de ce qu'il fait ; mais il n'en est pas moins vrai que ses paroles, comme ses actes, sont sublimes, merveilleuses, pleines de vérité. Car c'est Dieu qui fait mouvoir la langue de ce nouveau Balaam,

comme une mère fait prononcer à son nourrisson des mots dont le sens lui est encore inconnu; c'est Dieu qui guide sa main, comme un maître conduit le bras de son élève et lui fait écrire ce qu'il ignore encore; et avec une telle assistance, sous cette dictée divine, Pilate ne saurait errer, et il ne peut faire autrement que d'annoncer Jésus-Christ. *Non aliud possum loqui nisi quod Deus*, etc.

O mes chers frères, que la religion est grande! Qu'elle est magnifique! Que l'économie de l'Évangile est admirable, et comme elle est manifestement divine! Quel grand Dieu est notre Seigneur Jésus-Christ! comme il est digne de nos adorations, de notre culte, de notre fidélité et de notre amour!

SECONDE PARTIE.

La constance de Pilate à proclamer à haute voix et par écrit Jésus roi des Juifs et Messie, et cela contre tous les calculs humains d'intérêt, d'honneur et de politique, fut assurément un étonnant prodige de l'inspiration divine; mais ce fut aussi un effrayant miracle de l'inspiration du démon que cette aveugle obstination des Juifs à rejeter ce même Jésus, leur roi et leur Messie, et à le renier en face d'un Gentil, d'un étranger qui le révèle et l'annonce si hautement. Mais hélas! les infortunés! Quelle horrible vengeance ce roi, ce Messie si haï et si méprisé par eux va faire peser sur leurs têtes! A peine eurent-ils consommé leur déicide sous Tibère qu'ils commencèrent sous Caligula, son successeur, à être opprimés d'une manière affreuse. Ils tentèrent dans la suite de secouer ce joug de fer;

mais Néron les punit de leur révolte en promenant la désolation dans la Judée entière. Enfin Vespasien fit le siége de Jérusalem, et ils subirent alors des traitements si barbares, ils souffrirent tant de maux qu'on ne peut lire sans frémir le récit qu'en fait l'historien hébreu Josèphe, contemporain.

Et afin de ne laisser aucun doute sur la cause qui attira sur eux tant de malheurs, le même historien nous apprend qu'ils furent traités de la même manière qu'ils avaient traité leur Messie, leur roi et leur Seigneur Jésus-Christ. Ils avaient voulu soumettre le Sauveur à une flagellation barbare et faire tomber en lambeaux sa chair virginale, et eux aussi, à mesure qu'ils sortaient de la ville et qu'ils tombaient au pouvoir des Romains, ils étaient cruellement fouettés et déchirés de la manière la plus atroce. Aux tourments inouïs qu'ils avaient fait endurer sans pitié à Jésus-Christ, les Juifs avaient ajouté toutes sortes d'ignominies et d'insultes, et à leur tour, obligés de subir les tortures inventées par la haine des vainqueurs, ils eurent aussi à dévorer tous les genres de railleries et d'opprobres. Enfin, par leurs clameurs tumultueuses et par leurs menaces de sédition, ils avaient forcé Pilate à crucifier Jésus, et eux aussi, ils périrent par le supplice de la croix, contrairement à l'usage que les Romains avaient observé jusque-là de trancher la tête à leurs prisonniers de guerre, ou de les percer de leurs javelots. Bien plus, les gibets où on les attachait furent placés en face des murs de la ville, comme ils y avaient élevé eux-mêmes la croix de Jésus-Christ. Chaque jour, durant cette guerre d'extermination, plus de cinq cents de ces infortunés étaient exposés à cet affreux supplice, et on ne

trouvait plus assez de bois pour crucifier les corps, ni assez de terrain pour élever les croix. (1) O affreux spectacle! ô scène d'horreur! représentez-vous toute la ville de Jérusalem entourée au dehors de milliers de croix où sont suspendus autant de corps humains, les uns expirant au milieu d'épouvantables contorsions, les autres déjà morts, dans une attitude effrayante, et la plupart répandant dans les airs une odeur pestilentielle. Ah ! il était véritablement Dieu ce crucifié, dont la mort est vengée par de si nombreuses victimes ! Certes, cette terrible vengeance que le roi Messie devait un jour exercer sur les Juifs pour avoir nié sa mission et insulté sa royauté, fut sans aucun doute prévue par le prophète, lorsqu'il s'écria dans un transport d'horreur: Qui pourra ne pas redouter votre puissance et votre justice, ô roi légitime de toutes les nations. (2)

Hélas! le crime des Juifs ne se renouvelle pas moins chaque jour parmi les chrétiens! En effet Jésus-Christ a deux sortes d'empires dans ce monde ; l'un, comme Dieu créateur, sur tous les hommes en général ; l'autre, comme Dieu rédempteur, sur les chrétiens en particulier. L'un est l'empire de sa nature, l'autre est l'empire de sa grâce; il exerce le premier sur toutes les personnes ; il exerce plus spécialement le second sur les cœurs de ses fidèles, qui reçoivent sa doctrine, écoutent ses commandements, observent sa loi et attendent ses récompenses. L'empire de la nature est essentiel à Jésus-Christ ; il est nécessaire, absolu, éternel, inamissible et indépendant de la volonté des hommes.

(1) Et propter multitudinem jam spatium crucibus deerat, et corporibus cruces.

(2) Quis non timebit te, o Rex gentium? (*Ger.*, 10.)

Mais l'empire de sa grâce dans les cœurs, puisqu'il l'a voulu ainsi, est acquis, accidentel, exempt de toute violence morale ou matérielle, et dépendant aussi de notre volonté, et par cette raison nous pouvons le lui contester, et même le lui ravir, sinon quant au droit, du moins quant au fait. Tous nos efforts et tout notre mauvais vouloir ne peuvent jamais faire que Dieu créateur et maître de l'univers ne soit pas essentiellement et nécessairement notre roi et notre Seigneur. Nous pouvons cependant mettre obstacle à ce qu'il règne sur nos cœurs par sa grâce, comme Roi-Rédempteur, en tant qu'il nous a laissé la liberté ou de demeurer sous son obéissance ou de secouer son joug. De sorte que malgré le devoir qui nous lie à lui, et les avantages que nous trouvons à être ses sujets fidèles, nous pouvons, comme les Juifs, rejeter sa royauté: *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc.), pour ne vouloir et ne reconnaître d'autre roi que César, c'est à dire nos appétits sensuels, notre concupiscence, nos passions et le démon qui les flatte et les allume. *Non habemus regem nisi Cæsarem.*

Entendez bien ceci, chrétiens étrangers à l'esprit du christianisme et déserteurs de ses principes et de ses lois. Lorsque vous embrassez une doctrine autre que celle que Jésus-Christ a révélée, et dont l'Église seule est la dépositaire fidèle et l'interprète infaillible; lorsque vous violez audacieusement la loi qu'il a posée; lorsque vous déversez le ridicule sur ceux qui la pratiquent et que vous les traitez d'esprits faibles et superstitieux, de gens à préjugés; lorsque vous ne vous mettez en peine ni des châtiments qu'il tient suspendus sur nos têtes, ni des récompenses qu'il fait briller à nos yeux;

lorsque vous méprisez la sainte crainte de Dieu, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, la délicatesse de conscience, la piété et la dévotion des vrais croyants; lorsque vous prenez pour guides de votre conduite les principes, les idées, les maximes du monde, les satisfactions de l'ambition, de l'intérêt et de la volupté, vous rejetez alors comme les Juifs, d'une manière vraie, physique et réelle le règne de Jésus-Christ sur vous. Vous déclarez alors véritablement que vous ne voulez pas le reconnaître pour Roi, pour Messie et pour Rédempteur, parceque vous repoussez les conditions essentielles de sa royauté, de sa mission et de sa rédemption, les seules conditions auxquelles il puisse et veuille vous sauver. *Nolumus hunc*, etc. Vous préférez alors en réalité le règne profane de César, le règne du démon, des passions et du péché au règne de la grâce de Jésus-Christ. *Non habemus*, etc.

Ce n'est pas tout. Au milieu de cette vie toute charnelle, de ces joies terrestres et profanes, vous nourrissez incessamment au dedans de vous-mêmes le désir infernal que d'autres se jettent comme vous dans les liens du péché, et qu'ils abandonnent la suite du Sauveur comme vous l'avez abandonnée; vous voudriez voir disparaître du monde la foi de Jésus-Christ comme trop mystérieuse, sa loi comme trop sévère, sa prédication comme trop importune, son esprit de charité, de chasteté, d'humilité et de patience comme trop incommode; vous souhaitez du moins que ce Jésus-Christ avec son culte et sa religion se contente de demeurer enfermé dans ses temples, et de régner seulement sur le peuple, le sexe dévot et les esprits simples et imbéciles, sans qu'il puisse exercer aucune action ni au-

cune influence sur les individus, les familles et la société ; et ainsi vous désirez qu'il soit inconnu, ignoré, comblé d'ignominie et de douleur. Eh bien! en couvant dans le fond de vos cœurs ces vœux diaboliques et sacriléges, quoique vous n'ayez pas toujours l'affreuse sincérité de les manifester dans vos discours, ne refusez-vous pas formellement de reconnaître le règne de Jésus-Christ, et ne confondez-vous pas dans un concert infernal les cris de votre cœur avec les clameurs des Juifs, pour obtenir que le fils de Dieu soit livré au mépris, et que le Messie, le sauveur du monde, soit, autant qu'il est en vous, crucifié de nouveau et pour toujours.

Mais, infortunés que vous êtes, comme vous aurez renouvelé l'attentat des Juifs, vous subirez aussi leur châtiment! A la mort, votre âme criminelle se séparant de votre corps ira tomber entre les mains de ce roi immense, infini, tout puissant, éternel, entouré de gloire et de majesté qui exercera sur vous une justice d'autant plus sévère et plus terrible qu'il montre maintenant envers vous plus de longanimité, de patience et de miséricorde. Comme César, dont les Juifs préfèrent l'empire à celui de Jésus, et qu'ils voulurent reconnaître seul pour leur roi, devint ensuite leur destructeur et leur meurtrier; ainsi ces génies de l'enfer, dont vous préférez les inspirations aux mouvements de la grâce, et qui usurpent dans votre cœur la place de Jésus-Christ, seront aussi vos bourreaux après la mort, comme pendant la vie ils sont vos tyrans. La justice éternelle vous livrera à leur pouvoir pour être à votre tour éternellement insultés, torturés et crucifiés par eux, de la même manière que vous outragez, que vous tourmentez et que vous crucifiez maintenant Jésus-

Christ. Hélas? ô Roi immortel du ciel et de la terre, quel sera donc l'homme assez téméraire, assez sacrilége, assez insensé pour oser encore insulter votre majesté, nier votre doctrine, fouler aux pieds vos lois, profaner votre religion, se rire de votre puissance, ne point craindre vos jugements et braver votre vengeance. *Quis non timebit*, etc.

Ah! mes chers frères, ne soyons pas du nombre de ces malheureux; mais prenons dès aujourd'hui la résolution de servir fidèlement notre Seigneur et notre roi. Ne nous contentons pas de croire en lui, attachons-nous à lui obéir. Ne nous bornons pas à l'adorer, étudions-nous aussi à l'aimer. Détruisons en nous le règne du péché. *Peccatum non regnet in vestro mortali corpore.* Faisons en sorte que Jésus-Christ règne seul dans notre esprit par sa foi, dans notre cœur par sa grâce, dans notre conduite par ses exemples, dans nos personnes, dans nos maisons et dans nos familles par sa protection; afin que régnant lui-même en nous et avec nous dans le temps, nous puissions aussi un jour régner en lui et avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE.

LA SORTIE DE JÉSUS DE LA VILLE DE JÉRUSALEM.

Et apprehensum eum ejecerunt extra vineam, et occiderunt. (MATTH., 21.)
Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.

Le maître d'une vigne grande et fertile, dit Jésus-Christ aux Juifs trois jours avant d'aller mourir, l'avait louée à divers colons, après l'avoir pourvue de tout ce qui était nécessaire. Mais au temps marqué il envoya ses serviteurs pour en retirer le prix convenu; et ces scélérats, au lieu de rendre au maître de la vigne ce qu'ils devaient, firent subir à ses serviteurs les traitements les plus barbares; ils chassèrent les uns avec des pierres, battirent les autres et en tuèrent plusieurs. Ce maître leur ayant envoyé encore d'autres serviteurs, et ceux-ci n'ayant pas eu un meilleur sort, il résolut alors de dépêcher à ces colons ingrats son propre fils, disant en lui-même : J'espère qu'ils respecteront au moins mon fils; *Verebuntur filium meum.* Mais, vaine illusion! En le voyant paraître de loin : Voilà, dirent entre eux ces vignerons, que son fils, son héritier vient aussi. Eh bien! cette fois encore tuons le fils, tuons l'héritier. Et s'étant saisis de lui, ils l'entraînèrent hors de la vigne et le tuèrent. *Et apprehensum eum,* etc.

Or Jésus-Christ indique dans cette parabole le crime que les Juifs étaient alors sur le point de consommer.

La vigne c'est la vraie synagogue, la véritable Eglise que Dieu le Père avait confiée à la nation juive. Mais ce peuple infidèle, au lieu de rendre au Maître suprême les fruits de foi, de vertu et de piété que celui-ci avait droit d'en attendre, osa même maltraiter ses fidèles serviteurs. Car il avait toujours persécuté, lapidé et mis à mort presque tous les prophètes envoyés de Dieu pour lui annoncer ses oracles et le rappeler à la religion et au devoir. Enfin Dieu lui envoya encore, dans la personne de Jésus-Christ, son fils unique fait homme. Mais les perfides Juifs n'épargnèrent même pas ce divin Fils; après s'être emparés de lui et l'avoir condamné à mourir, comme nous l'avons vu, ils le traînent hors des portes de Jérusalem pour le crucifier; *Eduxerunt eum extra civitatem ut crucifigerent;* ainsi ils accomplissent à la lettre ce que le Seigneur avait annoncé dans sa parabole prophétique, en disant : Que le meurtre de l'héritier, du fils, devait avoir lieu hors de la vigne. *Et apprehensum eum ejecerunt*, etc. Toutefois, comme le Rédempteur avait clairement prédit cette circonstance que le théâtre de sa mort serait hors de Jérusalem, et que d'ailleurs le récit des Évangélistes nous apprend qu'elle s'est littéralement vérifiée, il est impossible qu'elle ne renferme pas un grand mystère. Or c'est précisément ce mystère de Jésus emmené hors de Jérusalem pour être crucifié que nous devons expliquer aujourd'hui. Nous trouverons ce sujet digne de fixer toute notre attention, et d'édifier en même temps notre foi et notre piété.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était l'usage chez les Romains que les soldats con-

duisissent au supplice et missent eux-mêmes à mort ceux que les magistrats avaient condamnés à la peine capitale. C'est pour cela que ce furent les soldats du Prétoire qui prirent Jésus et l'emmenèrent, aussitôt après le prononcé de l'arrêt inique de Pilate qui condamnait le Seigneur à mourir sur la croix : *Susceperunt autem Jesum.* (Joan.) Mais Jésus-Christ fit servir cet usage même à représenter un grand mystère. Le sacrifice du Calvaire devait réconcilier ensemble et sauver indistinctement les Juifs et les Gentils, et de ces deux peuples il ne devait former qu'un seul peuple et une seule Eglise : il voulut que tous les deux concourussent à l'accomplir; et comme les Juifs y avaient déjà contribué en provoquant le crucifiement du Rédempteur, maintenant les Gentils, dans la personne des soldats, y coopèrent de leur côté en exécutant la sentence de mort.

Ils enlèvent donc de dessus ses épaules le manteau dérisoire dont il était couvert, et le revêtent de ses propres habits, lesquels, selon la coutume, devaient après le crucifiement demeurer la propriété des bourreaux. *Exuerunt eum clamyde, et induerunt eum vestitis suis.* (Matth.) Dieu fit encore servir à ce mystère ce honteux calcul d'intérêt. Les vêtements de Jésus-Christ, ainsi que nous le développerons mieux plus tard, étaient la figure de son Eglise. Il devait donc les porter jusqu'au Calvaire, les déposer au pied de la croix et les teindre de son sang, parceque l'Eglise devait se trouver présente sur le Golgotha et y être arrosée du sang de son divin Epoux.

En attendant, on présente à Jésus-Christ la croix que le condamné qui devait y être attaché devait porte

ui-même, toujours selon la coutume des Romains, ainsi
que le remarque S. Jérôme (1). Mais le Rédempteur,
our nous enseigner avec quel empressement, avec
uelle joie ou du moins avec quelle soumission nous
levons recevoir notre croix, n'attendit pas, dit S. Tho-
nas de Villeneuve, que les soldats vinssent lui imposer
a sienne. A peine eut-il aperçu l'instrument de sa
ort et de notre salut, objet de ses plus vifs désirs dès
instant même de sa conception, il courut lui-même
u devant; et le calme sur le visage, la joie dans le
œur, il la mit de lui-même sur ses épaules sillonnées
ar les fouets, semblable à un guerrier qui arme ses
ains de l'épée du combat (2). Cette circonstance est
lairement indiquée par l'Evangéliste, qui dit que Jésus
e chargea lui-même de la croix, *Et bajulans sibi cru-
em* (Joan.); et par S. Paul, qui affirme que le Sauveur
e vit dans l'instrument de son supplice qu'un sujet de
oie, et qu'il s'y attacha avec empressement et avec
mour. *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.*
Hebr., 11.)

Voilà donc le Fils adorable de Dieu chargé de l'infâme
ibet réservé seulement aux plus scélérats d'entre les
ommes; voilà le maître du monde portant l'enseigne
u plus vil esclave. O spectacle surprenant! s'écrie
. Augustin, tandis que l'impiété n'y trouve qu'un sujet
'immense dérision, la vraie foi y admire un mystère
ublime. Oui, poursuit ce saint docteur, que les impies
ans leur sacrilége orgueil se rient tant qu'ils voudront

(1) In cruce figendus prius ipsam portat. (*In Matth.*)

(2) Non enim expectavit ut sibi a militibus imponeretur; sed, viso
alutis signo, ut fortis athleta, lætus arripuit. (*Conc. 3 de uno Mart.*)

d'un roi qui ne porte pour emblème de sa royauté que l'instrument ignominieux de son supplice; quant à nous, qui sommes initiés par la foi aux secrets de Dieu, nous y voyons le Roi de la gloire qui, en portant la croix où il a été attaché, l'a sanctifiée, l'a ennoblie, et a inspiré non seulement à ses humbles disciples le courage de s'en faire un honneur et de la porter eux-mêmes comme une consolation, mais encore aux monarques celui de la prendre comme un ornement sur leur front royal. (1)

Aussi les saints Pères ne se lassent point d'admirer cet acte de notre Seigneur portant sa croix. Jésus-Christ, qui porte l'instrument de son supplice, dit encore S. Augustin, soutient lui-même le candelabre sur lequel doit être élevé son auguste corps, semblable à une lumière brillante, qui ne devait point rester cachée sous le boisseau, mais être placée sur la hauteur pour éclairer de là tout l'univers (2). Jésus-Christ, qui porte sa croix, ajoute S. Ambroise, est comme un guerrier triomphateur chargé lui-même des trophées de sa victoire (3). Jésus-Christ qui porte sa croix est tout à la fois un symbole de faiblesse, de douleur et d'opprobre, et un symbole de force, de joie et de triomphe; c'est, dit Tertullien, Jésus-Christ qui, en sa qualité de nouveau roi des siècles nouveaux, devait porter des insignes toutes nouvelles de gloire, de puissance et de royauté, c'est à dire la croix; il devait, selon la prophétie de

(1) Videt pietas regem bajulantem lignum ad se ipsum figendum, quod fixurus erat etiam in frontibus regum. (*Tract.* 117, *in Joan.*)

(2) Et lucernæ arsuræ, quæ sub modio ponenda non erat, candelabrum ferebat.

(3) Christus, crucem bajulans, jam trophæum suum victor attulit. (*In Luc.*)

David, en mourant sur le bois régner par le bois (1). Enfin Jésus-Christ, qui porte la Croix, disent d'un commun accord les Pères et les interprètes, est le rédempteur qui vérifie à la lettre cet oracle émané d'Isaïe : que le Messie devait soutenir son empire sur ses épaules (2). Car, remarque Théophilate, la croix est le véritable empire de Jésus-Christ, puisque S. Paul a dit : que le Père éternel, à cause du mérite de l'obéissance et de l'humilité de la croix, a exalté son Fils bien aimé jusqu'au point de lui donner, même en tant qu'homme, le sceptre de l'univers. (*In Luc.*) Oh! qu'elle est belle d'expression et de profondeur cette image d'Isaie : Jésus porte avec la croix et dans la croix sa souveraineté sur ses épaules! Cela en effet signifie que ce roi nouveau a en lui-même le principe, la source de la puissance et de la force ; que pour étendre son empire il n'a besoin d'aucun secours étranger ; qu'au contraire il partagera même ses dépouilles avec les autres, et qu'il se suffit à lui seul pour faire ses conquêtes.

Voilà donc le vrai Moïse qui prend en main le bois miraculeux de sa croix, et va briser l'orgueil et détruire les forces du vrai Pharaon, qui est le démon; puis ouvrir aux vrais Israélites, qui sont les fidèles, à travers la mer orageuse de ce monde, un sentier sûr et facile pour arriver à la véritable terre promise, à la patrie des cieux.

Voilà le vrai Samson qui saisit une arme vile, symbole de la folie, et va avec elle terrasser mille Philistins, c'est à dire la puissance des rois de la terre, et établir

(1) Cujus principatum super humerum ejus. (*Isa.*, 9.)

(2) Rex novus novorum sæculorum, novam gloriam et potestatem suam humero extulit, scilicet crucem, ut, secundum Davidis prophetiam, inde regnaret. (*Contr. Judæ.*)

sur les ruines de leurs sceptres, de leurs couronnes et de leurs trônes renversés l'édifice de son Eglise.

Voilà le vrai David qui descend dans l'arène pour combattre le vrai Goliath, ou, pour parler sans figure, l'orgueil, le libertinage, la cupidité, non plus avec l'épée, mais avec le bois de la croix, de cette croix raillée et méprisée du monde, et qui n'en triomphera pas moins de la résistance et de la force de tout le monde. O Dieu, véritablement grand dans la faiblesse et glorieux dans l'ignominie, puisqu'il n'a besoin que de lui-même pour changer les esprits et régner sur les cœurs!

Cependant la prophétie qui annonçait que les perfides colons emmèneraient l'héritier hors de la vigne pour le tuer, *Et ejecerunt*, etc., s'accomplit. En effet, le Seigneur chargé du bois pesant de la croix, précédé des licteurs, qui au son de la trompette lugubre annoncent le passage des condamnés, entouré d'une double de haie de soldats, suivi d'une immense foule de peuple, escorté ou plutôt traîné par les bourreaux, au milieu des railleries des méchants et de la compassion des bons, et traversant les rues les plus populeuses de Jérusalem, sort de la ville et marche vers le Calvaire. *Et bajulans sibi crucem, exivit*, etc. (Joan.) Ses forces sont épuisées, ses chairs sont en lambeaux, tout son corps est affaibli et brisé par les blessures; le chemin qui conduit au Calvaire est escarpé et difficile; le bois de la croix est d'une pesanteur accablante, et pourtant Jésus ne demande point à être soulagé de ce fardeau; car il n'ignore pas que c'est le véritable Abraham qui a chargé sur les épaules du nouvel Isaac le bois destiné à son sacrifice, et que c'est son divin Père qui lui a imposé la croix par la main des Juifs. Voilà donc l'Isaac

de la nouvelle loi, dans lequel toutes les nations doivent être bénies; voilà le fils unique de Dieu, le Sauveur du monde qui se dirige vers le Calvaire, visiblement accompagné de deux malfaiteurs qu'on a placés à ses côtés pour déshonorer sa personne, et suivi d'une multitude d'ennemis qui composent son escorte funèbre; mais aussi il est invisiblement suivi et accompagné de légions d'anges qui forment autour de lui un cortége en lui offrant leurs adorations, et il est précédé de son divin Père, qui d'une main porte le glaive de l'obéissance qui doit le percer, et de l'autre le feu de la charité qui doit le consumer. (1)

Jérusalem, adieu ! Jésus sort de tes murs pour n'y plus rentrer; Jésus te quitte pour ne plus te revoir ! O ville infortunée ! tu sauras bientôt quel est celui que tu traînes à la mort ; car, malheur à la cité, malheur au peuple, malheur à l'âme infidèle, ingrate et pécheresse de laquelle le Seigneur s'éloigne (2) ! Malheureuse Jérusalem, qui rejettes la personne de Jésus-Christ, et vous, pécheurs qui rejetez sa grâce, ses inspirations, sa parole, sa miséricorde et son amour, vous êtes, à votre tour, rejetés par Jésus-Christ; à l'instant même où ne voulez plus entendre parler de Jésus, Jésus ne veut plus entendre parler de vous ; à l'heure où vous délaissez Jésus en méprisant sa loi, son culte, sa foi, son Eglise et sa religion, vous êtes, hélas ! abandonnés à la justice de Dieu ! Ainsi donc, il n'y a que malheur, misère, désolation, larmes et douleur pour la créature intelligente qui s'éloigne du Seigneur, par-

(1) Portabat in manibus ignem et gladium. (*Gen.*, 22.)
(2) Væ animæ peccatrici a qua recessit Deus. (*Aug.*)

ceque le Seigneur se sépare également d'elle. *Væ animæ peccatrici, a qua recessit Deus!*

Mais les Juifs, fermiers ingrats et perfides, ne voient dans leur aveuglement infernal que le funeste avantage qu'ils espèrent retirer du meurtre de l'héritier; ils ne songent pas au terrible châtiment qui les atteindra, et c'est pourquoi, pleins d'une joie féroce, ils le jettent hors de la vigne pour l'immoler; *Ejecerunt eum extra vineam;* ils l'entraînent hors des murs de la ville pour le crucifier; *Eduxerunt eum extra civitatem ut crucifigerent.*

Il faut donc considérer, nous dit S. Augustin, que toute l'histoire de la Passion est un tableau admirable des traitements barbares que l'homme visible souffre dans la personne de Jésus-Christ, et des mystères sublimes que le Dieu caché accomplit avec une indépendance absolue. Ainsi les Juifs, pour couvrir le Seigneur de plus d'ignominie, imaginèrent de le crucifier hors de la ville, et c'est lui-même qui a amené cette circonstance pour représenter un grand mystère. C'est aussi pour cela que Jésus-Christ l'a prédit dans la parabole, et que les Évangélistes l'ont reproduite dans leur récit; *Eduxerunt eum extra civitatem.* Nous devons à S. Paul d'avoir soulevé un coin du voile qui couvrait un si grand mystère, et il l'a présenté à notre admiration et à notre piété, lorsqu'il dit : Souvenons-nous que les anciennes victimes étaient immolées et consumées par les flammes hors du camp hébreu, et c'est pour cela que Jésus, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a voulu mourir hors des portes de Jérusalem; *Animalium corpora,* etc. (Hebr., 13). Il ne faut donc voir d'après S. Paul, dans Jésus-Christ traîné hors de la

ville pour être crucifié, que le Rédempteur du monde accomplissant alors les anciennes prophéties et les anciennes figures. Tandis qu'il se montrait sous la forme d'un criminel conduit au supplice pour ses propres forfaits, il était en réalité l'auguste victime dont les anciennes n'étaient que le symbole, et qui allait s'immoler lui-même pour expier les crimes d'autrui. Et remarquez bien avec quelle perfection la figure se réalise dans celui qui en est l'objet.

Le jour de l'expiation solennelle, une fois dans l'année, le souverain Pontife, tenant les mains étendues sur la victime, confessait publiquement les iniquités d'Israel, les déposait sur l'innocent animal, et appelait sur lui toutes les malédictions et tous les anathèmes qui devaient tomber sur la nation à cause de ses péchés. Tout le peuple répétait les mêmes imprécations; après ce prélude, la victime était emportée hors de l'enceinte, comme un objet maudit et impur dont la présence aurait pu souiller le camp hébreu; puis elle était publiquement égorgée. O cérémonie vraiment mystérieuse! On recueillait dans deux coupes le sang de cette victime, et le souverain Pontife les tenant dans ses mains, les portait dans le Saint des saints, où seul il avait le droit d'entrer. Il purifiait ensuite avec ce sang, d'abord réputé impur, tout le peuple, l'autel des holocaustes et le sanctuaire même. Ainsi Israel croyait recevoir l'expiation et le pardon de ses péchés, de l'opprobre, de la malédiction publique et de la mort d'un animal; et le sang d'une victime, chargée peu auparavant des imprécations et des anathèmes de tout le peuple, devenait le gage de la ré-

conciliation du peuple avec Dieu et le motif de sa confiance envers lui.

O richesse, ô magnificence, ô harmonie des livres saints ! Dieu pouvait-il faire représenter d'une manière plus claire et plus précise dans l'ancien Testament le sacrifice que son Fils devait accomplir dans le nouveau? En effet, Jésus-Christ était une victime sainte, pure, innocente et séparée des pécheurs; cependant, Dieu, qui est le souverain Pontife, seul véritable, a confessé et placé sur lui toutes les iniquités du monde, *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum* (Isa. 53, 65); et il l'a rendu pour nous l'objet de la malédiction et du péché de tous les hommes. *Deus eum qui peccatum non novit, pro nobis peccatum fecit. Factus pro nobis maledictum.* Le peuple a répété aussi sur lui ces imprécations et ces anathèmes ; Juifs et Gentils, après l'avoir blasphémé, insulté, raillé, tous ont demandé sa mort à grands cris; et comme s'ils eussent redouté qu'il ne souillât la ville de sa présence, ils le traînèrent, lui aussi, comme les anciennes victimes, hors des murs pour y être immolé. Or, puisque les anciennes victimes, innocentes par elles-mêmes, étaient ainsi sacrifiées pour les péchés du peuple ; Jésus-Christ, en se dévouant pareillement comme victime, ne nous fait-il pas connaître d'une manière sensible que lui aussi, quoique par un sacrifice plus noble et plus efficace, va mourir innocent lui-même, mais chargé de tous les péchés des hommes et de tous les anathèmes qu'ils ont mérités ? Puis, comme le sang des génisses, réputé impur avant leur immolation, devenait ensuite un sang qui sanctifiait toutes choses; cette particularité, dit S. Paul, nous fait clairement comprendre, que le sang de Jésus-Christ qui

va être versé sur le Calvaire avec tant d'ignominie et d'opprobre, sera un sang bien autrement sanctifiant puisqu'il lavera son peuple et sanctifiera son Eglise, vrai tabernacle de Dieu sur la terre ; que par l'effusion de son sang divin Jésus-Christ détruira le péché public et général du monde, et que c'est précisément en consentant à devenir malédiction pour le péché, qu'il a attiré sur lui-même et fait cesser tous les anathèmes prononcés contre les hommes. *Quorum animalium*, etc.

Tel est le grand et heureux mystère renfermé dans cette parole si simple de l'Évangile : Ils l'emmenèrent hors de la ville. Et remarquez que là où S. Matthieu se sert du mot *eduxerunt*, ils le traînèrent, ce qui semble impliquer violence et nécessité, S. Jean dit au contraire que Jésus-Christ sortit lui-même hors de la ville, *exivit*; expression qui indique de la part de Jésus une volonté libre et indépendante. Or l'une et l'autre de ces expressions est dans la vérité. Car il est vrai que les Juifs le conduisirent hors des murs de Jérusalem pour le faire mourir sur le Golgotha, *eduxerunt eum;* mais il est encore plus vrai qu'il ne fut traîné que parcequ'il l'avait ainsi établi et qu'il l'avait voulu lui-même. *Exivit.* Il est vrai qu'il fut conduit à la mort comme une victime dont la vie dépend de la violence ou du caprice d'autrui ; *eduxerunt;* mais il est encore plus vrai que lui-même s'est offert à la mort en maître qui dispose de sa propre vie selon sa volonté et avec une indépendance absolue. *Exivit.* Il est vrai qu'il parut aux yeux des hommes comme un criminel qui allait subir son supplice hors de l'enceinte de sa demeure de peur de profaner la ville soit pendant sa vie, soit après sa mort ; *eduxerunt;* mais il est encore plus vrai qu'aux yeux de

Dieu son Père, Jésus-Christ, en qualité de Pontife catholique et universel de ce divin Père, comme l'appelle Tertullien (*Contr. Marc.*, 4), est allé offrir, en s'offrant lui-même, un sacrifice universel non seulement dans son principe, mais aussi dans ses effets. *Exivit.*

Ainsi donc les Juifs perfides et aveugles, en emmenant le Sauveur hors de Jérusalem, ne font que servir ses mystérieux desseins et accomplir ses volontés; car il a décrété qu'il mourrait à découvert, pour indiquer d'une manière visible qu'il ne se dévouait pas pour un seul peuple, mais pour tous les peuples; que tous avaient droit à son sacrifice, et que les effets de sa mort ne seraient pas limités à l'enceinte d'une seule ville, d'une province ou d'un royaume, mais qu'ils s'étendraient à tout l'univers. *Propter quod Jesus, ut sanctificaret populum, extra portam passus est.* Ah! dit S. Léon, qu'il est admirable ce mystère de Jésus mourant hors des murs de sa ville! Il fallait pour ce sacrifice une autre Église que le temple de Salomon, dont le ministère, tout figuré, était déjà achevé dans la personne de Jésus-Christ. Il fallait un autre lieu que Jérusalem, dont la destruction prochaine devait être le châtiment de son déicide. Une enceinte particulière ne convenait pas à une hostie universelle offerte pour tous les temps, pour tous les lieux et pour toutes les créatures. La croix devait être exposée dans un endroit public, aux regards de tous, afin qu'elle fût l'autel non d'un seul temple, mais de tout le monde. (1)

(1) Non in templo, cujus jam finita erat reverentia, nec intra septa civitatis ob meritum sui sceleris diruendæ, sed foris, et extra castra crucifixus est : ut nova hostia novo imponeretur altari, et crux Christi non templi esset ara sed mundi. (*Serm. IX, de Pass.*)

Cependant, en relevant cette circonstance du lieu où Jésus va mourir, S. Paul n'a pas seulement dévoilé un grand mystère que le Sauveur a accompli, mais il a fait aussi connaître une obligation impérieuse que Jésus-Christ nous a imposée et que nous devons remplir. Car il conclut en disant : Unissons-nous donc à Jésus-Christ; sortons avec lui de Jérusalem pour aller dans un camp ouvert, et portons sur ses traces la glorieuse ignominie de la croix. *Exeamus ergo ad eum, extra castra ; improperium ejus portantes.* (Hebr., 13.)

Jérusalem, cette ville infidèle et déicide d'où le Seigneur sort, est la figure du monde qui rejette et renie Jésus-Christ, de ce monde dont Jésus-Christ a déclaré s'être séparé ; quand il a dit : Je ne suis pas de ce monde, *Ego non sum de mundo* (Joan.), et quand il l'a exclu de sa prière, en s'adressant ainsi à son divin Père : Je ne vous prie pas pour le monde ; *Non pro mundo rogo.* (Ibid.)

Par conséquent ceux qui font cause commune avec le monde, qui professent l'esprit et les maximes du monde, qui ne pensent et ne travaillent qu'à s'assurer une existence brillante dans le monde, ceux-là ne suivent point Jésus-Christ au Calvaire par la voie des souffrances et des humiliations; ils restent dans Jérusalem d'où Jésus-Christ a cru devoir sortir, et ils demeurent dans ce monde que Jésus-Christ a anathématisé.

C'est pourquoi attachons bien les yeux de notre esprit sur ce mystère devenu sensible pour nous par la sortie de Jésus de la ville de Jérusalem. Dans les Juifs endurcis qui restent dans son enceinte et laissent aller Jésus seul, et dans les femmes au cœur tendre qui

l'accompagnent sur le Golgotha, reconnaissons la grande séparation des élus d'avec les réprouvés. Sachons y discerner ceux qui aiment Jésus-Christ de ceux qui le dédaignent; ceux qui désirent d'être à ses côtés de ceux qui fuient sa compagnie; ceux qui soupirent après leur patrie de ceux pour qui l'exil a seul des charmes; tous ceux, en un mot, qui suivent le chemin du ciel de ceux qui fraient les routes de l'enfer. Hâtons-nous de sortir de cette affreuse Jérusalem, ou plutôt de cette Babylone où Jésus-Christ est méconnu et oublié; où la loi divine, la pudeur, la dévotion et la piété sont calomniées et tournées en dérision; en d'autres termes, séparons-nous de la société, de la communion, de la vie des ambitieux, des hommes sensuels, de ceux qui n'ont d'autre idole que l'intérêt. Gardons-nous bien de substituer l'Évangile du monde à l'Évangile de Jésus-Christ. Gardons-nous de prendre pour notre règle ce qui se pense, ce qui se dit, ce qui se pratique dans le monde. Mais, dira-t-on : « Tous « agissent ainsi aujourd'hui; tous les gens du monde « ont cette croyance; c'est là l'usage, la coutume, la « mode, le ton du jour. » Vain prétexte! Cela ne prouve qu'une chose : c'est que la corruption est aujourd'hui généralement répandue dans le monde, que la licence y prédomine, et que le scandale y est commun. Toutes ces raisons ne prévalent point devant Dieu; tout cela ne nous dispense point de la loi de Dieu, ne nous absout pas à son tribunal et ne saurait nous soustraire à ses châtiments, puisqu'en maudissant le monde il nous a défendu de vivre selon l'esprit, les lois et les coutumes du monde. Évitons donc de conformer notre conduite à celle du plus grand nombre, si nous ne vou-

lons périr avec le plus grand nombre; et tâchons d'imiter le petit nombre si nous avons à cœur de nous sauver. Oui, entrons dans les rangs des chrétiens humbles, pieux et fidèles; marchons avec eux dans la voie de la pénitence sous l'étendard de la croix et en compagnie de Jésus-Christ; tenons à honneur de souffrir l'ignominie et les mépris du monde pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ si nous voulons avoir part à son royaume. *Exeamus ergo ad eum extra castra; improperium ejus portantes.*

SECONDE PARTIE.

Après avoir raconté aux Juifs la parabole des vignerons homicides, le Seigneur ajouta : Que fera maintenant le maître de la vigne pour venger ce meurtre? Il viendra certainement pour faire périr ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres colons plus probes, plus reconnaissants et plus fidèles. *Malos malè perdet*, etc. (Matth. 21.)

Or cette terrible prophétie s'est littéralement accomplie. Jérusalem a été la proie de l'incendie et livrée à une entière destruction; ses habitants ont été égorgés et les restes dispersés et chassés de toute la contrée. Pour avoir osé traîner Jésus hors de l'antique Jérusalem, les Juifs subirent un châtiment nouveau. Il leur fut interdit de demeurer dans la nouvelle ville rebâtie par l'empereur Adrien. Bien plus, S. Jérôme rapporte qu'il ne leur fut permis d'entrer dans la ville, même pour y pleurer sur les ruines de leur ancienne patrie, qu'en se soumettant à payer un tribut exorbitant. De sorte que ce peuple infortuné, qui avait mis autrefois à

prix le sang innocent de Jésus, dut ensuite acheter ses propres larmes, puisqu'il n'eut pas même la faculté de pouvoir pleurer gratuitement. (1)

Mais la perte de la Jérusalem terrestre ne fut pour les Juifs que la figure de la perte bien autrement déplorable qu'ils firent de la céleste Jérusalem. Le royaume de Dieu, formé de la vraie religion et de la véritable Église, enlevé aux Juifs, est passé aux Gentils; il est devenu notre apanage. En effet, combien les Gentils de l'occident, devenus chrétiens, n'ont-ils pas donné à ce royaume de Dieu sur la terre, c'est à dire à l'Église, et de martyrs généreux qui l'ont arrosée de leur sang, et de docteurs sublimes qui l'ont défendue par le talent, et de saints de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les langues et de toutes les nations qui l'ont embellie par l'étonnante variété des plus héroïques vertus?

Dieu, infiniment miséricordieux est aussi infiniment juste. Le crime des Juifs, en se renouvélant au sein des Gentils, pourra peut-être attirer sur eux la même vengeance. Et pour combien de contrées, faisant partie jadis de la gentilité, puis converties au christianisme, ce mystère d'effrayante justice, hélas! ne s'est-il pas déjà réalisé? Elles ont eu l'inconcevable témérité de rejeter Jésus-Christ dans la personne du souverain Pontife, son vicaire visible; elles l'ont calomnié, persécuté, rempli d'amertume, et poursuivi de leurs railleries en mille manières différentes; elles ont cherché à le chasser de Rome, autant qu'il dépendait d'elles, et elles ont

(1) Ut qui olim emerant sanguinem Christi, emant et lacrymas suas; et ne fletus quidem eis gratuitus sit. (*In I. Sophon.*)

désiré voir son règne à jamais détruit ! C'est pour cela que ces contrées infidèles à la grâce, ingrates au bienfait de la révélation chrétienne, ont perdu la vraie foi, le vrai christianisme, la véritable Église, et qu'elles sont aujourd'hui courbées sous le joug de l'hérésie ou du schisme.

C'est ce même châtiment que doivent redouter encore ces contrées catholiques où il ne reste presque plus du catholicisme que le nom, et où toutes les puissances de l'esprit, tous les secours de la politique et le débordement des mœurs le plus audacieux et le plus effréné qui fut jamais, se réunissent pour faire à l'Église catholique, avec une persévérance infernale, la guerre la plus insensée, la plus sacrilége et la plus impie. Malheureuses contrées ! Le royaume de Dieu, enlevé à leur ingratitude et à leur infidélité pourra être transmis à toutes ces nations dispersées dans le grand Océan, qui y sont étrangères, et qui n'attendent que le moment qu'il leur soit révélé pour l'accueillir, l'établir au milieu d'elles et le faire fructifier. *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.*

Que si la vraie foi, la foi catholique ne doit pas abandonner ces nations, en faveur des âmes qui lui restent fidèles, mais dont le nombre est bien petit en comparaison de ceux qui la répudient et la dédaignent, il peut malheureusement arriver et il arrive en effet chaque jour que les individus la perdent ! Et combien ne compte-t-on pas dans les pays catholiques de ces âmes dépravées que Dieu, pour les punir de leurs vices, a abandonnées en proie à toutes les erreurs, et qui sont tombées dans le gouffre de l'incrédulité ?

Ah ! conservons précieusement, mes chers frères, le

trésor dont nous sommes en possession, la vraie foi, que nous avons eu le bonheur de professer ; défendons-la au dedans de nous-mêmes contre l'influence des doctrines erronées et plus encore contre l'influence des mauvaises mœurs qui pourraient nous la faire perdre, afin que, conservant en nous dans toute son intégrité le royaume de Dieu, ce précieux dépôt de sa foi et de sa grâce, nous puissions un jour être aussi admis nous-mêmes dans le royaume de sa gloire.

Ainsi soit-il.

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LE VOYAGE AU CALVAIRE.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me.
(Matth., 16.)

Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive.

Lorsque le Sauveur du monde prononça ces profondes et mystérieuses paroles qu'aucune langue humaine n'avait jamais dites, que l'oreille de l'homme n'avait jamais entendues, et que l'esprit humain n'avait jamais conçues, aucun de ceux qui les entendirent ne comprirent l'importante leçon qu'elles renferment; et il sembla que le Seigneur eût alors parlé un langage qui n'avait aucune signification.

Car la croix était à cette époque le supplice infamant des esclaves et des criminels, et elle n'avait jamais été proposée aux justes de l'ancienne loi comme une condition essentielle de la véritable vertu. Qui pouvait donc admettre cette étrange doctrine, ce paradoxe étonnant: Que pour être disciples de Jésus-Christ il fallait nous renoncer nous-mêmes, nous charger de l'instrument de notre propre supplice et suivre les traces de ses pas, ou en d'autres termes que, puisque lui-même, Messie envoyé de Dieu, devait porter sa croix et y être attaché, ses disciples devaient aussi porter leur croix à sa suite et y être crucifiés pour lui et avec lui. *Si quis vult venire post me*, etc.

Cependant S. Paul l'a dit: Il a été décrété dans les conseils éternels de Dieu que personne ne pourra jamais entrer dans le ciel, s'il ne retrace en lui-même la vie et les exemples de son divin fils, et s'il ne devient l'image parfaite de Jésus-Christ. *Quos præscrivit et prædestinavit, conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom., 8, 29.) La doctrine qui nous enseigne à imiter et à suivre Jésus-Christ est donc la doctrine des doctrines, la science des sciences, la philosophie des philosophies, la doctrine, la science, la philosophie du salut éternel.

Aussi qu'à fait notre divin Maître? Il ne s'est pas contenté de nous développer dans son Évangile cette doctrine importante; il a voulu la mettre sous nos yeux comme en action dans son voyage au Calvaire, en portant lui-même sa croix sur ses épaules, et nous enseignant par là comment nous devons porter aussi la nôtre.

Accompagnons donc aujourd'hui notre Seigneur portant ce douloureux et humiliant fardeau; accompagnons-le afin de profiter des mystères qu'il nous révèle dans cette circonstance, des exemples et des enseignements qu'il nous donne, et de comprendre la nécessité, l'importance et les avantages du renoncement volontaire, et la gloire que nous acquerrons en marchant sur ses traces dans la route du Calvaire, avec la croix sur nos épaules. *Si quis vult post me,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Vraiment, il semble incroyable que le divin Rédempteur, après avoir si ardemment désiré la croix, et l'avoir acceptée avec une joie si grande, se soit ensuite montré

tellement faible à la porter, qu'à peine sorti de Jérusalem il tomba en défaillance, et qu'il fut nécessaire de chercher quelqu'un qui s'en chargeât à sa place de peur de le voir succomber sous son poids. Épuisée par la perte de tant de sang, et accablée par la douleur de blessures si nombreuses, l'humanité sainte de Jésus-Christ devait avoir à peine la force de se soutenir ; mais de même qu'après l'agonie et la sueur de sang, il se montra intrépide et redoutable aux Juifs accourus pour se saisir de sa personne, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas au contraire se montrer fort et vigoureux sous le fardeau de la croix, et confondre ainsi les soldats qui le conduisaient pour le crucifier? Hélas! ne soyons pas surpris de cette faiblesse. Elle ne provient pas de l'épuisement de ses forces, mais de la véhémence de sa charité; elle n'est pas une infirmité, mais un prodige ; elle n'est pas un scandale, mais un mystère.

En effet, dans le trente-neuvième psaume qui, selon S. Paul, ne s'applique qu'à Jésus-Christ, le divin Sauveur parle de lui-même en ces termes: Mes iniquités m'ont tellement accablé de leur poids que je ne puis même pas voir le ciel. Leur nombre est plus multiplié que celui des cheveux de ma tête, et mon cœur abattu et désolé est tombé en défaillance (*Ps.* 39.) Ce n'est donc pas le fardeau matériel de la croix, dit l'apôtre S. Pierre, qui accable le corps de Jésus-Christ; mais c'est le poids mystérieux des iniquités du monde qui, accumulées sur la croix, la rendent si lourde et abattent son cœur (*I Petr.*, 2.) Car de même qu'il est écrit d'Isaac, cette admirable figure de Jésus-Christ, qu'Abraham plaça sur ses épaules le bois sur lequel son fils devait être immolé (*Gen.*, 22) ; ainsi il est dit de Jésus-

Christ, par la bouche du prophète Isaïe, que son divin Père le chargea, avec la croix, du fardeau encore plus lourd des iniquités des hommes. (*Isaïe*, 53.) Et à ce sujet S. Ambroise dit que Jésus-Christ ne porta la croix sur ses épaules que pour porter avec elle tous nos péchés. (*De benedict. Patriarch.*)

Or, cette vérité une fois admise, malheur à nous si Jésus eût porté cette croix avec aisance et fermeté, de manière à frapper d'étonnement ses ennemis sur le Calvaire, comme il les avait frappés de terreur dans le Gethsémani ! Ce que, dans le stupide orgueil de nos pensées, nous aurions regardé comme le plus convenable à la dignité du Fils de Dieu, n'aurait point été conforme à sa qualité de Rédempteur des hommes. Car, ainsi portée d'un air de triomphe, la croix eût été la croix de l'innocence et non celle du péché ; elle eût été glorieuse pour lui, mais inutile et inefficace pour nous. Elle ne nous aurait pas représentés ; nous n'y aurions eu aucune part, nous y aurions été étrangers. Mais en la portant au milieu des ignominies et des insultes, avec les efforts et la difficulté que doit éprouver un homme, avec les sentiments et les dispositions d'un criminel, tremblant sous le poids et tombant le visage contre terre, la portant comme nous aurions dû la porter nous-mêmes qui sommes pécheurs, si la justice de Dieu nous l'eût imposée, Jésus nous fait voir clairement qu'il s'est mis à notre place, qu'il s'est chargé de notre croix et l'a acceptée en notre nom, et que de même qu'il a revêtue notre faiblesse avec le péché qui en est la cause, il nous communique sa force avec la divinité qui en est l'origine. Cet abattement du Seigneur, dit S. Ambroise, est par conséquent le principe de notre

espérance et de notre consolation. Sa faiblesse fortifie la nôtre; elle relève les cœurs abattus et soutient les martyrs. (*In Luc.*)

C'est pour cette raison que les martyrs et les apôtres, que Pierre et André ont pu tressaillir de joie à la vue de leur croix, et l'embrasser avec fermeté. Ils la portaient pour la gloire de Jésus-Christ, et c'est ainsi qu'ils devaient le faire. Mais Jésus-Christ s'en était chargé en notre nom, pour notre expiation et notre salut. C'est pourquoi sa faiblesse nous fait voir en lui un Dieu rédempteur beaucoup plus que s'il eût montré de la force. Ç'a été sans doute un miracle que les martyrs, hommes faibles et infirmes, aient fait éclater leur joie au milieu des tortures; mais c'est un plus grand miracle encore que le Fils de Dieu, fort d'une force qui lui est propre, se soit rendu faible et laissé accabler sous le fardeau de sa croix. C'est là le plus grand de tous les mystères que l'on ne peut expliquer que par le plus grand de tous les amours. O faiblesse qui tient du prodige! O défaillance miraculeuse du Dieu sauveur! Le Fils de Dieu, revêtu de l'infirmité de ma chair et se traînant à terre devant moi, m'enseigne, dit S. Augustin, à me prosterner à ses pieds, à lui sacrifier mon misérable orgueil, à m'abaisser, à devenir infirme devant cette Divinité qui s'est faite volontairement infirme elle-même, et à engager ainsi ce Dieu, puissant dans son abattement, à me tendre une main compatissante pour me relever. (*Confess.*, 7,. 18.)

C'est aussi pour une grande raison que Jésus-Christ consent à ce qu'un autre vienne l'aider à porter sa croix. En effet les Juifs, en le voyant tomber sans connaissance, craignirent, dit Denys le Chartreux, qu'il ne

mourût pendant le trajet, et qu'eux-mêmes ne fussent privés du plaisir barbare de le voir expirer sur la croix. Ainsi ce n'est point pour soulager sa peine, mais pour prolonger son supplice; ce n'est point pour lui rendre la vie, mais pour le réserver à la mort la plus cruelle qu'ils se hâtent de le secourir (1). Dans ce but ils arrêtent un homme de Cyrène, nommé Simon, qui revenait des champs et passait par hasard en cet endroit; ils veulent l'obliger à se charger de la croix du Sauveur; mais comme Simon refusait d'accepter ce fardeau, ils le contraignent de porter la croix de Jésus. (*Matth.; Marc.; Luc.*)

O mes chers frères, comme tout dans la Passion de notre Seigneur est coordonné avec une économie admirable! Dieu se servit même de cet acte de compassion barbare de la part des Juifs pour figurer de grands mystères de miséricorde et de salut pour nous, et nous donner de graves et importantes leçons!

Et d'abord, dit Origène, ce n'est pas par hasard que Simon s'est trouvé là de passage au moment où Jésus-Christ tombait épuisé sous le poids de sa croix et de ses douleurs. Le hasard est un mot vide de sens. Ce n'est pas même l'injustice et la violence des Juifs qui force Simon à partager l'ignominie et le fardeau du Sauveur; c'est Dieu lui-même qui, par une disposition amoureuse de sa providence, a voulu et disposé toutes ces circonstances. (*Tract.* 35, *in Matth.*)

En effet ce n'est pas un Juif qui se trouve contraint par ses compatriotes à prêter ce secours au Seigneur.

(1) Crudelissimi id fecerunt : non pro levamine Jesu, sed quia timebant, ne forte sub onere deficiens moreretur in via. (*In Luc.*)

parceque le Juif, dit S. Hilaire, non seulement n'était pas digne de porter la croix du Rédempteur qu'il avait rejetée, mais ne méritait même pas de la toucher. (*In Matth.*) Cet homme fortuné, choisi de Dieu pour une si honorable mission, est un Gentil; il se nomme Simon, mot qui signifie *obéissance;* il est de Cyrène, parole qui veut dire *héritage;* et il vient d'une villa, c'est à dire de la campagne, ou bien d'un bois que les anciens appelaient *pagus,* ce qui a fait désigner les Gentils sous la dénomination de *païens,* parceque ces peuples célébraient dans les bois leurs cérémonies superstitieuses. Ainsi, continue S. Hilaire, ce Simon est la figure des peuples de la gentilité qui, venant du paganisme ou abandonnant leurs superstitions idolâtres, devaient un jour, par leur obéissance aux doctrines de l'Evangile, avoir part aux fruits de la passion et de la croix de Jésus-Christ et devenir les héritiers de sa gloire. (*Ibid.*) Dans la personne de Simon le Cyrénéen, dit aussi S. Jérôme, tous les peuples gentils prennent dès ce moment mystiquement possession de la croix, et l'étranger obéissant commence dès lors à porter l'ignominie de son Sauveur (1). Enfin S. Léon fait aussi cette réflexion sur ce sujet : Notre Seigneur, dit-il, en voulant que ce fût un Gentil qui le premier touchât la croix dont il était chargé, et qui l'aidât à la porter, en dédaignant d'admettre le Juif à cette faveur, indiqua clairement que les Juifs étaient déjà rejetés, et que les Gentils seraient les premiers, comme peuples, à croire en lui, à confesser et à adorer sa croix, et à se glorifier de cette croix qui

(1) Mystice crucem suscipiunt nationes; et peregrinus obediens portat ignominiam Salvatoris. (*In Marc.*)

ne devait être pour les Juifs qu'un objet d'horreur et de confusion. (*Serm. X de Pass.*)

Mais hélas! ces sentiments n'animent pas tous les chrétiens! Chose surprenante! dit S. Cyrille; le Fils de Dieu n'a pas eu honte de se charger de la croix qui nous était due, et nous, malheureux ingrats, nous rougissons de porter la croix que Jésus-Christ a sanctifiée; nous nous refusons à supporter les peines les plus légères, inséparables de la vie chrétienne; nous rougissons de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ (1). Malheur, s'écriait S. Paul, malheur à ceux qui, de peur de déplaire au monde, n'osent paraître chrétiens et se conduisent en ennemis déclarés de la croix de Jésus-Christ! La gloire mondaine qu'ils recherchent se changera un jour pour eux en une confusion éternelle. (*Philip.*, 3.)

Après avoir connu le mystère renfermé dans cette élection que Jésus a faite de Simon pour porter sa croix, tâchons de comprendre les leçons importantes qu'il renferme.

Certainement, après Marie, qui eut l'immense gloire de concevoir le Verbe éternel dans son sein virginal; après Joseph, qui eut le bonheur d'étreindre bien souvent dans ses bras le corps sacré de Jésus, il n'y a pas eu au monde d'homme plus honoré et plus heureux que Simon le Cyrénéen, qui porta la croix que le Sauveur avait déjà sanctifiée en la prenant de ses mains divines

(1) Dominus Jesus debitam pro nobis bajulans crucem non erubescit : nos autem calamitosi non audemus labores vel parvos pro pietate suscipere; sed si forte pro Christo quidquam nobis acciderit, erubescimus. (*In Joan.*)

et la plaçant lui-même sur ses épaules ; cette croix qui était comme l'autel sur lequel devait être immolée la divine victime, et s'accomplir le grand sacrifice des siècles. Mais Simon, en passant près du lieu où le Seigneur tomba en défaillance, ne pensait nullement à l'honneur qui l'y attendait. D'abord il ne le comprit nullement; il regarda même comme une ignominie intolérable pour un homme bien né de porter en plein jour et au milieu d'un peuple immense le gibet d'un condamné, et d'être considéré comme l'aide des bourreaux. Il chercha à s'affranchir de cette triste mission, en sorte qu'il fallut employer la violence pour le décider à se charger de ce fardeau. *Hunc angariaverunt ;* et certes. ce ne fut pas sans murmurer et sans protester contre cette injuste violence qu'il se soumit à cet affront humiliant.

Mais lorsque, après la résurrection du Seigneur, Simon, devenu chrétien avec ses deux fils, Alexandre et Rufus, connut clairement ce Jésus dont il avait porté la croix, oh ! alors, mais alors seulement il comprit la haute dignité à laquelle Dieu l'avait élevé en l'appelant à porter l'instrument du supplice de son divin Fils, du rédempteur du monde, et en l'associant le premier au mérite, à la gloire et à la vertu de la croix. Alors aussi, pénétré de la plus vive reconnaissance, il rendit à Dieu de sincères actions de grâces pour ce qui lui avait paru n'être qu'un châtiment immérité, une humiliation injuste, mais qui au fond avait été un trait d'amoureuse prédilection de la bonté divine.

Or y a-t-il un fait plus clair, plus éloquent et plus efficace que celui-ci pour nous faire comprendre l'injustice des impatiences et des murmures avec lesquels

nous supportons nos tribulations et nos croix. Elles nous semblent des combinaisons d'un hasard aveugle, et ce sont des dispositions admirables de la Providence. Elles nous semblent l'effet de la volonté perverse des hommes, et ce sont des marques de la protection de Dieu. Ah! sans doute les hommes qui nous dépouillent, nous calomnient, nous humilient et nous oppriment, ne sont que de véritables Juifs qui nous imposent forcément la croix de Jésus-Christ; qui nous procurent l'honneur de Simon le Cyrénéen. Mais c'est Dieu qui en fait ses instruments pour purifier nos âmes, mortifier nos vices, éteindre le feu de nos passions, accroître notre mérite et perfectionner notre vertu. Nous ne comprenons pas maintenant ce mystère, ou du moins l'idée confuse que nous en avons n'excite que faiblement notre foi, et c'est pour cela que nous nous résignons si difficilement à nos humiliations et à nos douleurs. Mais si ces moyens si pénibles à notre délicatesse et à notre infirmité contribuent à nous sauver, si, au sortir de la vie notre âme vient à ressusciter glorieuse pour vivre avec Dieu et en Dieu, alors, en voyant que les croix qui nous paraissent si pesantes et si injustes furent cependant les moyens dont Dieu se servit pour nous détacher de nous-mêmes et du monde, que ce furent les soutiens de notre persévérance et les titres de notre prédestination et de notre salut; oh! alors nous reconnaîtrons le doigt amoureux de Dieu dans tout ce que nous aurons souffert de l'injustice et de la malignité des hommes; et nous changerons nos impatiences actuelles en transports de reconnaissance, nos tristesses en élans de joie, et au lieu de murmurer nous éleverons vers Dieu nos louanges et nos remerciements éternels pour sa miséri-

corde. Réformons donc nos pensées et nos sentiments sur les tribulations que nous avons à supporter. Courbons la tête sous leur poids avec une pieuse résignation. Acceptons-les avec le même empressement avec lequel un malade approche ses lèvres de la coupe amère qui doit lui donner la vie. Souffrons-les avec l'humble patience que l'on doit montrer dans les événements que Dieu dispose pour notre bien, et commençons, maintenant que nous sommes sur la terre, à les juger comme nous les jugerons dans le ciel.

Le mystère que nous expliquons nous apprend que les croix auxquelles nous sommes sujets pendant le cours de cette vie non seulement nous sont préparées par la main de Dieu, mais qu'elles sont nécessaires, inévitables, qu'elles doivent s'unir à la mortification volontaire, et que nous devons les porter en compagnie de Jésus; c'est à dire que le Seigneur nous donne dans ce mystère le commentaire sensible de cette sentence émanée de sa bouche et qui est en quelque sorte l'abrégé de tout son Évangile : « Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il se renonce soi-même, prenne sa croix « et qu'il me suive. *Qui vult post me venire, abneget « semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* » En effet Jésus nous a dévoilé quatre vérités dans ces courtes et profondes paroles. La première, que nous devons le suivre volontairement; *Qui vult venire post me.* La seconde, que son disciple doit se renoncer lui-même; *abneget semetipsum.* La troisième, qu'il doit se charger de sa propre croix; *tollat crucem suam.* La quatrième enfin, qu'il doit toujours suivre ses traces et ne l'abandonner jamais; *et sequatur me.* Or voilà quatre vérités qu'il nous prêche par son exemple, en se résignant à

porter le douloureux et humiliant fardeau de la croix.

Quand il se montre à nos yeux se traînant sous le poids de sa croix et gravissant la pente escarpée du Golgotha à travers mille outrages, ne semble-t-il pas nous adresser ces paroles : « Hommes, contemplez-moi avec attention ; je ne suis que l'homme de l'humiliation et de la douleur ; je marche dans la voie des souffrances, et je ne laisse à ceux qui me suivent que les tribulations et les croix. Eh bien ! qui de vous a le courage de me suivre ? Songez-y bien, je ne veux à ma suite que des amis et non pas des esclaves, des disciples volontaires et non pas des captifs traînés par la force ; je veux en un mot que votre choix soit libre. L'état où vous me voyez vous fera bien comprendre que vous ne serez pas les premiers à frayer la route dans laquelle je m'engage ; que c'est moi qui vous l'ouvre, et que vous ne ferez que suivre mes traces ; que c'est moi qui commence à faire ce que je veux que vous fassiez vous-mêmes ; que vous ne serez pas les premiers à mourir pour moi, puisque vous ne ferez que me récompenser de l'amour qui me porte à aller mourir d'abord pour vous, et que je marche devant vous comme votre Chef, votre Modèle et votre Sauveur, vous encourageant par mon exemple et par mon secours. Que répondez-vous donc, et quelle résolution prenez-vous ? Consentez-vous ou vous refusez-vous à faire partie de ma suite. » *Qui vult post me venire.* O cher et aimable Jésus ! où irons-nous donc si nous ne marchons après vous ? *Domine, ad quem ibimus ?* (Joan., 6.) N'êtes-vous pas notre Dieu, notre Maître et notre Rédempteur ? Où trouver loin de vous les paroles, les doctrines et les grâces de la vie éternelle ? *Verba vitæ æternæ habes.* (Ibid.) Ah !

oui, nous voulons donc marcher sur vos traces, demeurer unis avec vous et vivre avec vous. *Sequar te quocumque ieris.*

Mais si le Dieu de la force se trouve profondément humilié de paraître ainsi faible aux yeux des hommes, le Dieu de la gloire ne l'est pas moins de paraître couvert d'infamie, chargé qu'il est du fardeau de sa croix. C'est l'Évangile lui-même qui laisse entrevoir cette seconde humiliation du Sauveur, en disant que l'on conduisait avec Jésus deux autres criminels pour les mettre à mort. (*Luc.*) Car que signifie cette expression *deux autres scélérats*, sinon que Jésus-Christ passa lui aussi, pour un malfaiteur dans l'opinion publique, selon la prophétie : Il a été mis au nombre des scélérats (*Isa.*, 53); que le peuple ne fit aucune différence entre Jésus-Christ et les deux malfaiteurs qui étaient traînés avec lui au même supplice, et que tous les trois étaient regardés comme coupables des mêmes crimes, puisqu'on les enveloppait dans le même châtiment. Oh! quelle honte dut éprouver le Fils de Dieu, la justice et la sainteté même, de se voir ainsi confondu parmi les pécheurs et les iniques, et de passer peut-être pour le plus criminel d'entre eux! Et en effet, puisque l'arrêt de condamnation que l'on portait devant lui, écrit en grandes lettres, et qui était destiné à être placé sur la croix, n'indiquait aucun délit particulier, il laissait le champ libre à toutes les conjectures, de sorte que Celui en qui ses ennemis eux-mêmes n'avaient pu trouver la moindre tache apparaissait coupable de tous les crimes! Qui pourrait par conséquent redire toutes les épithètes injurieuses, les sarcasmes, les dérisions et les blasphèmes dont il était accompagné? Cette affreuse

ignominie se renouvelle pour le Rédempteur du monde à chaque pas qu'il fait à travers les flots de nouveaux spectateurs, et cependant il la souffre avec une douceur inaltérable et avec une patience invincible.

Ainsi se trouve indiquée pour nous, par l'exemple de Jésus-Christ, la seconde condition essentielle pour être de sa suite, l'abnégation de nous-mêmes ; *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Car Jésus-Christ, qui, en portant sa croix, supporte tant de douleurs dans son humanité, éprouve tant de confusion dans sa personne et dans son nom, ne renonce-t-il pas à tous les égards, à toutes les consolations, à tous les honneurs qui lui sont dus, à sa chair virginale, à tous les biens extérieurs, à sa vie même ? Lui, qui peut renoncer intérieurement à ses passions humaines qui en lui étaient saintes, soumises et justes, ne renonce-t-il pas enfin à leurs objets extérieurs après lesquels les hommes soupirent avec tant d'injustice et d'ardeur ? N'abdique-t-il pas lui-même d'une manière d'autant plus parfaite que son abnégation est plus noble et plus sainte ? Par son exemple ne nous démontre-t-il pas l'indispensable nécessité où nous sommes de faire pour notre propre avantage ce qu'il a fait seulement par amour pour nous? Il nous prêche cette douce leçon : Que nous devons renoncer à notre propre jugement, à notre volonté, à nos désirs, à nos affections, à nos inclinations, lorsque ces sentiments sont en opposition avec la parole de Dieu et avec la loi de Dieu. Il nous oblige, si nous craignons d'offenser Dieu et si nous aspirons à lui plaire, de maîtriser en nous la licence des sens et de mortifier nos yeux, nos oreilles, notre goût, notre langue et tout notre corps, afin de ne voir, de n'entendre, de ne dire,

de ne goûter et de ne faire rien qui ne soit saint et innocent. Ah! si l'homme profane, l'homme infidèle, l'homme charnel est celui qui a de la condescendance pour soi-même et qui se fait une idole de sa propre personne, l'homme chrétien, l'homme spirituel, l'homme qui aspire à l'honneur d'être le fidèle disciple de Jésus-Christ est aussi celui qui se contrarie soi-même, qui a pour soi-même de la répugnance, qui se mortifie, et qui par conséquent se renonce soi-même toujours et en toutes choses. *Qui vult venire post me, abneget semetipsum.*

Cependant Jésus, avant de céder la croix à Simon, l'avait lui-même portée. Or que nous dit cette circonstance, sinon que s'il y a eu une croix pour le Créateur, il y aura aussi une croix pour la créature. S'il y a eu une croix pour le Saint des saints, à plus forte raison y en aura-t-il une pour les pécheurs; si Jésus-Christ, puisqu'il s'est chargé librement de notre rédemption, a dû se charger de la croix *Oportuit Christum pati* (Luc.), à bien plus juste titre devons-nous tous la porter pour obtenir les fruits de cette rédemption. Oui, l'homme pour se sauver a besoin de s'associer aux souffrances, aux ignominies et à la croix de Jésus-Christ, puisque l'homme doit, en sa qualité de membre, accomplir dans sa chair, ainsi que disait S. Paul, ce qui reste à souffrir au chef (*Coloss.*, 1); et c'est pour nous donner d'une manière visible cette grande leçon que Jésus-Christ voulut montrer qu'il avait besoin du secours de l'homme pour porter sa croix, et qu'il la céda à Simon, permettant qu'une véritable défaillance extérieure vînt fournir ce profond enseignement!

La croix est donc la condition la plus universelle et la plus indispensable de la vie humaine; c'est pourquoi

elle est la plante de tous les climats et de toutes les contrées. La croix se rencontre dans les palais des grands et dans les chaumières des pauvres. Aucune condition n'en est exempte, aucune dignité ne peut s'y soustraire, aucune puissance n'y échappe, aucun grade n'en est dispensé. Là où l'on pense qu'elle est le moins, elle se retrouve plus pesante et plus pénible. Les croix des pauvres sont de bois ; plus lourdes et plus grossières en apparence, elles sont en réalité plus légères. Les croix des riches et des grands du monde sont des croix d'or ; brillantes d'éclat en apparence, elles sont plus lourdes, de même que l'or est le plus pesant de tous les métaux. Les calomnies et les persécutions sont des croix ; les misères et les infirmités sont aussi des croix ; les humiliations et les infortunes, les pertes imprévues des personnes qui nous sont chères, des biens et de l'honneur, les trahisons des hommes et les tentationsdes démons, les bienséances du monde, les exigences des emplois, les devoirs du rang, les sollicitudes de la paternité, les sacrifices commandés par la condition de chacun, ce sont là autant de croix.

Mais comme Jésus-Christ a dû soutenir le poids accablant de ces diverses croix, ainsi chaque homme, chaque chrétien aura à porter la sienne. Car Jésus-Christ, laissant la croix à Simon, représente Jésus-Christ dispensant à tous les hommes la croix à laquelle il s'est assujetti lui-même et que chacun de nous peut regarder comme sienne ; *Crucem suam.* Sienne, parceque chacun a une croix qu'il porte par châtiment, qu'il s'impose par abnégation, ou qu'il prend de ses semblables par compassion ; sienne, parceque tout chrétien la reçoit ou de ses parents, ou de ses amis, ou

de ses supérieurs, ou de ses subalternes, ou de ses rivaux, ou de ses égaux, ou de son état, ou de son rang, ou de sa probité, ou de ses passions ; sienne, parcequ'elle tend au bien spirituel de chaque homme en particulier, et que c'est là le but que Dieu a eu en vue de toute éternité ; sienne, parceque Dieu choisit pour chaque individu la croix la plus adaptée à ses forces, à ses besoins spirituels, à l'état de son âme, au degré de ses vertus ou de ses vices, au nombre de ses mérites ou de ses péchés, et à l'énergie de ses bons désirs ou de ses passions ; puisque les croix sont non seulement une source de mérites, mais encore un châtiment, un secours et un remède.

Telle est la croix que Dieu réserve à chaque chrétien comme sienne; *Crucem suam.* Il faut donc que chacun de nous l'accepte comme lui étant présentée de ses mains divines, et qu'il la prenne lui-même comme une chose qui lui appartient ; *Tollat crucem suam* ; à l'exemple de Jésus-Christ, qui accepta et porta la sienne comme lui étant offerte par son Père ; *Et bajulans sibi crucem.* Le Cyrénéen, refusant d'abord de se charger de la croix du Sauveur qui lui est imposée, et obligé ensuite de la subir, en dépit de son opposition et de sa répugnance, n'est autre chose que l'homme, que le chrétien qui fait tous ses efforts pour éviter la croix que Dieu lui envoie directement ou indirectement. Vains efforts ! puisque nos répugnances, nos plaintes, nos murmures devant la croix qui nous est préparée ou sous le poids de celle qui nous est imposée, ne servent qu'à nous la rendre plus pesante, et ne peuvent l'éloigner de nous ni nous en affranchir. Par conséquent, lorsque Jésus-Christ, qui aurait pu éviter de se charger

du fardeau de sa croix, la prend sans laisser échapper un seul mouvement d'impatience, et sans proférer une seule plainte ; l'embrassant au contraire avec tout le calme de la résignation, et tout l'empressement de la joie ; *Et bajulans sibi crucem* ; lorsque par son exemple et par son secours, il va jusqu'à décider Simon à porter avec les saintes dispositions qu'il a lui-même une croix contre laquelle il se révolta en vain ; oh ! alors Jésus-Christ nous donne un profond enseignement. Il nous dit alors que nous devons porter avec les mêmes sentiments que lui la croix qui nous est imposée malgré nous ; qu'obligés de l'accepter par nécessité, nous devons nous l'approprier par vertu ; qu'il faut convertir en sacrifice volontaire ce qui est bien souvent un châtiment mérité par nos fautes ; que non seulement nous devons courber patiemment la tête sous son poids, mais la prendre nous-mêmes avec courage, l'embrasser avec joie, la presser avec transport contre notre sein, comme une chose qui nous est propre, comme une chose que nous avons désirée et voulue nous-mêmes, comme un remède à nos infirmités, ou la condition indispensable de notre salut ; et cela non seulement pour une seule fois, ni pour un seul jour, mais comme le Sauveur lui-même le prescrit dans S. Luc, pour toutes les fois, pour tous les jours, pour toute la vie ; *Tollat crucem suam quotidie* ; c'est là joindre l'abnégation volontaire de soi-même à la résignation et à la patience chrétiennes dans les souffrances involontaires ; c'est là vivre et mourir sur la croix ; c'est là être véritablement le disciple de Jésus-Christ. *Qui vult venire post me*, etc.

Mais tout cela ne suffit pas encore ; Jésus-Christ, après

avoir remis à Simon la croix qu'il avait soutenue sur ses épaules pendant un long trajet, s'avance le premier devant lui, et il dispose sa marche de manière à ce que Simon le suive, et vienne immédiatement après lui, sans le devancer ni l'abandonner, sans aller ni plus lentement ni plus vite, sans s'écarter même d'un pas ni à droite ni à gauche ; il le guide, de manière à ce qu'il suive non seulement la même route, mais encore le même sentier, et qu'il foule de ses pieds les traces sanglantes de son Rédempteur. Ainsi nous est montrée la quatrième et dernière condition nécessaire pour avoir le bonheur d'être au nombre des suivants et des disciples de Jésus-Christ ; condition qui consiste à suivre toujours fidèlement ses traces, à garder sa doctrine avec un soin jaloux, à accomplir fidèlement sa loi, et à imiter exactement ses exemples ; *Et sequatur me* ; sans cela toutes les autres conditions seraient vaines et inefficaces.

Et en vérité, combien de chrétiens dans le monde qui se flattent de suivre Jésus-Christ ? *Qui vult post me venire.* Combien qui sacrifient leur paix, leur repos, leurs biens, leur réputation, leur santé et leur vie, et jusqu'à leur âme, et qui par conséquent renoncent à eux-mêmes ? *Abneget semetipsum.* Combien qui de leur pleine volonté embrassent avec transport, avec joie, et s'imposent à eux-mêmes les croix les plus pesantes, se soumettant à toute espèce de privations, de peines et d'outrages ? *Tollat crucem suam.* Mais comme ce n'est là qu'un vain étalage de paroles que démentent leurs actions, puisque ces chrétiens n'ont de chrétien que le nom ; comme c'est seulement pour plaire au monde et satisfaire leurs passions qu'ils font ainsi abnégation

de leurs intérêts les plus chers et d'eux-mêmes ; comme ce sont eux-mêmes qui se forgent les croix qu'ils portent, et qu'ils se les imposent pour de vains respects, pour des apparences ridicules, pour de folles espérances, pour obtenir une dignité dans le monde, acquérir de la gloire, se créer une fortune et y goûter les plus nouteux plaisirs, en un mot pour y satisfaire l'orgueil, la cupidité et les sens ; il est vrai de dire que ces croix sont celles du vice et non de la vertu ; que ce sont les croix du monde et non celles de l'Evangile ; croix que l'on supporte d'après l'inspiration du démon et non par obéissance et par amour pour Jésus-Christ. Ainsi ceux qui portent ces sortes de croix ne suivent point Jésus-Christ, n'imitent point ses exemples, ne pratiquent point ses voies. Ainsi leur qualité de chrétiens volontaires ne leur est d'aucune utilité ; leur abnégation ne les rend pas meilleurs; leurs croix ne les enrichissent point; ce sont des croix stériles, infructueuses, coupables, au lieu d'être fécondes, avantageuses et saintes ; ce sont des croix de douleur et non de consolation, de perdition et non de salut ; des croix que l'on ne porte pas après Jésus-Christ, mais à la suite du démon ; qui ne nous conduisent pas au paradis, mais à l'enfer.

Ah! la croix qui nous sauve est celle du Sauveur, teinte de son sang ; celle qu'il a reçue et embrassée, et que l'on porte après lui et avec lui. *Et sequatur me.*

Ainsi donc le Sauveur, en portant sa croix, nous explique clairement l'énigme, nous rend sensible la leçon, et nous démontre efficacement la nécessité où nous sommes de porter notre croix et de suivre Jésus-Christ. C'est ce qu'ont appris et pratiqué tous les saints, tous

les vrais chrétiens, tous les prédestinés et tous les élus. C'est pourquoi en contemplant des yeux de la foi Jésus-Christ se traînant douloureusement sous le poids de sa croix vers le sommet escarpé du Golgotha, nous le voyons suivi d'une foule immense d'hommes qui portent après lui leur propre croix et marchent dans le même chemin. Oh! comme cette vue est belle! Attachez-y fixément, mes chers frères, vos regards. Voyez sur la cime de la montagne Jésus-Christ qui, en sa qualité de chef et de modèle de tous les élus, de tous les prédestinés et de tous les vrais chrétiens, a le premier ouvert la route et tracé le chemin; voyez venir immédiatement après lui Marie et Joseph, les premiers à pratiquer l'Évangile dans toute sa sévérité et dans toute sa perfection, même avant que l'Évangile ne fût publié. Regardez encore; voilà les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges. Confondus parmi eux, marchent tous les justes des deux Testaments, de toutes les langues, de toutes les peuples, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes. Oh! comme ce cortége est saint, noble, auguste et imposant. Sa joie est sincère, sa paix profonde, sa démarche courageuse, sa vie parfaite. La foi l'anime, la confiance le soutient, la charité l'enflamme, la pudeur l'embellit, la pénitence fait sa parure. Là, toutes les consolations sont unies à tous les sacrifices, toutes les espérances accompagnent toutes les vertus! Oh! qui me donnera, qui vous accordera à vous-mêmes de faire partie de ce précieux cortége. Hâtons-nous de nous mêler dans ses rangs et de marcher avec lui. Car il n'y a pas deux routes qui puissent nous conduire au ciel; il n'y en a qu'une seule, et c'est la route du Calvaire, où nous serons en compagnie

des bons, et à la suite de Jésus-Christ. Nous ne devons pas refuser d'entrer dans cette voie, si nous voulons arriver au terme. Observez donc bien, nous crie du haut de cette montagne Jésus-Christ chargé de sa croix, observez bien que dans toute cette multitude fortunée il n'y a personne qui ne porte sur son front l'empreinte de la vraie foi, dans son cœur l'abnégation de lui-même, et qui ne soit chargé du fardeau de la croix. Apprenez en même temps que ce sont là les conditions nécessaires, inévitables et communes à tous pour marcher à ma suite. *Qui vult venire post me*, etc.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur ne s'est pas contenté, dans son mystérieux voyage du Calvaire, de prêcher d'exemple ; il a voulu aussi nous instruire par ses paroles. Car, outre les gardes qui l'entouraient, il était accompagné d'une foule immense et suivi d'un groupe de femmes compatissantes qui, profondément affligées et versant des larmes abondantes à la vue de ses ignominies et de ses peines, protestaient par leurs pleurs et leurs gémissements de l'innocence de Jésus et de l'injustice de ses juges. *Sequebatur autem illum multa turba populi et mulierum, quæ plangebant et lamentabantur eum.* (Luc.) Or le Seigneur se retourne, et du haut de la montagne laisse tomber son regard majestueux sur cette multitude qui se déployait à ses pieds sur la pente du Golgotha ; puis de cette même puissance divine avec laquelle il avait rendu, à Gethsémani, les Juifs immobiles en leur adressant ses reproches, il glace maintenant de terreur les juges, les soldats et les bourreaux en leur

faisant entendre ses menaces. Tranquille et serein, d'un air de seigneur qui commande, d'un ton de maître qui instruit et de législateur qui donne des lois à l'univers, il se tourne plus particulièrement vers les femmes si touchées de compassion, et leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; je ne vais à la mort que parceque je le veux. Pleurez plutôt sur vous-mêmes, filles infortunées, versez des larmes amères sur vos enfants. Car le jour n'est pas éloigné où éclatera sur Jérusalem la terrible catastrophe qui la remplira de deuil! Heureuses alors les femmes stériles qui n'ont point allaité d'enfants! et malheur aux mères dont la fécondité n'aura servi qu'à fournir des victimes à la justice divine! (*Luc.*) Hélas! les maux de la vie présente ne seront qu'une faible image de ceux que mes ennemis, que les pécheurs doivent s'attendre à souffrir dans la vie future! De quelle horreur ne seront-ils pas saisis lorsqu'ils se présenteront au redoutable tribunal de ce même Messie qu'ils désirent tant maintenant voir attacher à la croix! Ils demanderont alors comme une faveur que les montagnes tombent sur eux pour les écraser, et que les collines s'abaissent pour les couvrir. (*Luc,* 23.) Car si le Fils de Dieu, bois verdoyant de grâce et de vertu, est aujourd'hui si durement éprouvé par la justice de Dieu, quel traitement doivent attendre les branches sèches et inutiles, c'est à dire les pécheurs ennemis de Dieu. (*Luc*, ibid.)

O Dieu plein de miséricorde! ô paroles brûlantes d'amour! sous le fardeau de la croix, traçant la route du Calvaire par ses chutes et son sang, au milieu des railleries des prêtres, des insultes de la populace et des coups que lui portait la soldatesque, tandis que son

corps était livré à toutes les douleurs et sa personne exposée à toutes les ignominies, Jésus n'oublie pas encore, il n'abandonne point le peuple déicide! Le Juif l'outrage, et lui, il l'instruit par compassion. Le Juif le méprise, et Jésus l'appelle. Le Juif le traîne à la mort, et Jésus l'invite à la pénitence, à la réconciliation, au pardon, à la vie. *Filiæ Jerusalem, super vos ipsas flete.* C'est pour ce motif qu'il lui met devant les yeux la sévérité des jugements de Dieu, l'horreur de ses vengeances, les adversités du temps et les peines de l'éternité. *Si in viridi hoc faciunt, in arido quid fiet?*

Mais ces paroles, dit S. Léon, furent, dans la personne des Juifs alors présents à ce triste spectacle, adressées pareillement aux chrétiens à venir qui, oublieux d'eux-mêmes, se montreraient un jour scandalisés, confus et affligés des traitements barbares, des ignominies et des outrages que le Fils de Dieu a endurés dans sa Passion. En disant par conséquent à ces chrétiens : Reportez sur vous-mêmes la compassion que vous montrez pour moi, il a voulu leur dire : Au lieu de vous attrister et de rougir des ignominies et des douleurs que j'ai volontiers souffertes pour le salut du monde en qualité de Rédempteur, tremblez plutôt à la pensée terrible que je viendrai un jour moi-même, dans toute la splendeur de la majesté de mon divin Père, juger le monde en juge inexorable. Au lieu de gémir sur les peines du Sauveur des croyants, pleurez sur la folie et l'impiété de ceux qui périssent. (1)

(1) Nolite flere pro mundi redemptione morientem, quem in majestate Patris sui videbitis judicantem. Lugendum nobis plane est, non de Salvatore credentium, sed de impietate et temeritate pereuntium. (*Serm. X, de Pass.*)

Toutefois, au milieu de la corruption générale des mœurs, de l'affaiblissement de la foi et de l'oubli de l'Évangile où sont tombés le plus grand nombre des chrétiens, Jésus-Christ a encore une foule de tendres vierges et de jeunes gens à l'âme pure qui, renonçant aux attraits et aux plaisirs du monde, vont ensevelir dans le cloître les charmes de la jeunesse, de la grâce et de la beauté; ou bien qui restent dans le monde, mais qui le méprisent, et vivent séparés de lui comme s'ils ne lui appartenaient pas. Jésus-Christ a encore en grand nombre, dans toutes les conditions, dans toutes les classes, dans tous les lieux, des âmes fidèles et ferventes qui mènent une vie partagée entre les devoirs de leur état et les pratiques de la religion; dont la première affaire est le salut de leur âme; dont les occupations les plus chères sont les lectures pieuses et la fréquentation des sacrements; dont la grâce fait tout le trésor, et qui mettent leurs délices dans la charité, la prière et la dévotion. Il a encore en grand nombre des âmes justes qui ne recueillent de leur justice que l'oubli, la persécution et le mépris. Eh bien! ces chrétiens sincères, qui suivent véritablement Jésus-Christ, et qui, remplis de son esprit, portent aussi sa croix et s'avancent mystiquement dans la route du Calvaire pour y être, selon l'expression de S. Paul, continuellement crucifiés avec lui, excitent souvent, dans leur vie humble et pénitente, la pitié des mondains, comme Jésus excita la compassion des Juifs. Filles infortunées, disent-ils, malheureux jeunes gens! s'enfermer ainsi à la fleur de l'âge dans une espèce de tombeau, sans autre société que la tristesse, le silence et la mortification! Pauvres êtres, dignes de compassion, qui se privent des douceurs

les plus innocentes, qui ne goûtent aucun des plaisirs du monde! toujours dans la crainte, toujours en lutte avec elles-mêmes, toujours dans les larmes! Comment peuvent-elles se condamner à une telle vie, qui n'est qu'une mort continuelle? *Plangebant et lamentabantur eum.*

Mais, à l'imitation de Jésus-Christ leur Sauveur et leur modèle, ces saintes âmes répondent à leur tour aux mondains : O fils de l'impie Jérusalem, enfants d'un siècle corrompu, cessez de vous affliger et de pleurer sur notre sort. *Filiæ Jerusalem, nolite flere super nos.* Il nous en coûterait beaucoup plus de savourer les délices de votre monde qu'il ne vous en coûterait à vous-mêmes d'en être privés. A la suite de Jésus-Christ, au milieu des épines de la mortification, dans les larmes de la pénitence, les précautions de la pudeur et l'austérité de la retraite, dans l'affliction, les tribulations et le mépris nous jouissons du calme et de la paix du cœur; nous sommes heureuses de posséder la grâce et d'avoir l'espérance du ciel. Nous n'avons donc nullement besoin de votre compassion et de vos larmes hypocrites. Mais vous, au contraire, avec le péché dans l'âme, en disgrâce auprès de votre Dieu, en danger continuel de mourir de la mort des pécheurs, en présence de l'enfer sans cesse entr'ouvert sous vos pas; vous, sans foi, sans espérance et sans amour, répondez, au milieu de vos intrigues, de vos plaisirs, de vos divertissements, trouvez-vous un seul jour sans peines, une nuit sans appréhensions, un instant sans dégoûts, sans amertumes intérieures, sans frayeurs et sans remords? Ah! vous vous croyez libres, la joie est sur votre visage, mais vous êtes esclaves et votre cœur est

tristement malheureux. A nous, à nous donc le bonheur d'être enviés, à vous les larmes. *Nolite flere super nos, sed super vos ipsos flete.* Que si vous voulez pleurer sur les autres, pleurez sur vos enfants, réellement malheureux d'avoir pour pères des hommes si peu religieux et si corrompus! gémissez sur vos enfants auxquels vous ne laisserez pour héritage qu'une fortune mal acquise, vos vices et un nom voué à l'infamie. *Super filios vestros.* Enfants infortunés! Dieu vous les avait donnés pour le ciel, et vous les élevez pour l'enfer; aussi, héritiers de vos maximes corrompues comme du scandale de votre vie, ils partageront un jour votre châtiment. Pleurez donc sur eux et en même temps sur vous-mêmes, ou plutôt commencez dès maintenant, vous avec eux et eux avec vous, ce pleur éternel auquel vous serez condamnés. *Super vos ipsos flete et super filios vestros.*

Quelle parole terrible a fait entendre le Seigneur lorsqu'il a ajouté : Si le bois vert est traité de la sorte, que sera-ce donc du bois sec; *Si in viridi hoc faciunt, in aridò quid fiet?* O vous qui, pour vous livrer au désordre avec plus de licence et moins de remords, comptez pour rien le péché ou le considérez comme une chose indifférente, pesez bien ces paroles par lesquelles Jésus-Christ nous a révélé quel outrage le péché fait à Dieu, et combien grands sont les châtiments réservés aux pécheurs. Car voici le sens de cette menace : Si le seul vêtement du péché dont Jésus-Christ s'est couvert pour l'amour de nous l'a exposé à tant d'ignominies et de peines devant la justice de Dieu, comment est-il possible que cette même justice ne se montre pas inexorable envers les enfants des hommes

qui se rendent coupables par leur malice de péchés sans nombre ? Si c'est ainsi que l'on déchire ce corps immaculé, sanctuaire de la pureté, que fera-t-on du nôtre où il n'y a aucune partie qui ne soit impure ? Si le bois vert, si l'olivier choisi d'où découle toute l'onction de la grâce, si la véritable vigne qui porte des fruits est ainsi maltraitée, que sera-ce de l'olivier sauvage, du sarment à qui le cep ne communique plus sa sève ? que sera-ce du bois aride de malédiction desséché déjà par le feu des passions et déjà préparé pour alimenter le feu de l'enfer ? Si la sainteté même n'est pas épargnée, y aura-t-il des égards pour l'iniquité ? Si Dieu punit avec tant de sévérité sur Jésus-Christ des péchés qui ne sont pas les siens, fermera-t-il les yeux sur nos propres péchés ? *Si in viridi hoc faciunt, in arido quid fiet?*

Cependant ce n'est pas pour jeter l'épouvante dans nos cœurs, mais pour nous convertir, que Dieu nous répète ces terribles paroles. Ce ne sont pas là des menaces de vengeance, mais des invitations de tendresse. En mettant sous nos yeux le tableau effrayant de ses redoutables jugements, il nous porte à les éviter ; et dans la personne des filles coupables de Jérusalem, il appelle les âmes pécheresses, filles de son Église, à gémir sur leurs fautes pour en obtenir le pardon. Rendons-nous à ces invitations amoureuses de la divine miséricorde. Replaçons-nous à la suite de Jésus-Christ par le repentir et par le ferme propos de mener une vie chrétienne, afin qu'après avoir été ses compagnons sur la terre par la grâce, nous soyons un jour dans le ciel, ainsi qu'il nous l'a promis, les compagnons de sa gloire. *Ubi sum ego, ibi et minister meus erit.* (Joan.)

Ainsi soit-il.

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE.

LE CRUCIFIEMENT.

Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium : auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram. (Psal. 120.)

J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours que j'attends : ce secours viendra du Dieu qui a fait le ciel et la terre.

C'est en vérité un spectacle bien touchant que celui du jeune Isaac s'abandonnant avec une entière résignation à tout ce que son père veut faire de lui, aussitôt qu'il sait que lui-même a été choisi de Dieu pour victime. Avec le bois qu'il a porté sur ses propres épaules il aide à élever le bûcher sur lequel il doit être consumé; lui-même il se couronne de fleurs; il se place spontanément sur l'autel, présente les mains aux liens destinés à l'y attacher; il embrasse l'instrument de son supplice et tend son cou au fer étincelant qui doit le frapper; puis, résigné et tranquille, il se dispose à recevoir la mort des mains de celui dont il a reçu la vie!

Or, comment ne pas reconnaître dans l'héroïque sacrifice du fils unique d'Abraham la figure annoncée tant de siècles auparavant, et la peinture la plus vive des circonstances qui ont accompagné le sacrifice de Jésus-Christ, fils unique de Dieu? Lui aussi, il a porté sur ses épaules le bois de son holocauste, la croix; il s'y est placé de lui-même comme Isaac; il a aussi offert ses mains et ses pieds, non point pour être liés avec des cordes, mais pour être percés de clous, et enfin,

lui aussi sur cet autel de douleur, obéissant et résigné jusqu'à la mort, *Factus obediens usque ad mortem,* il attend que son divin Père, entraîné par le feu de sa charité pour le salut du monde, vienne le frapper lui-même par la main des Juifs; *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret.* Et afin qu'il ne manque aucun trait de ressemblance entre les faits et la figure, le mont Moria est le même que le Calvaire; et il est certain, dit S. Jérôme d'après une ancienne tradition des Juifs, que le sacrifice d'Isaac s'accomplit précisément dans le même endroit où Jésus-Christ a été crucifié. (1)

Dès lors Abraham connut d'une manière prophétique ce grand et ineffable mystère de Dieu le Père, qui devait un jour immoler son Fils unique sur le même lieu où ce grand patriarche offrit le sien. Et c'est pour cela que dans l'extase où le jetait cette merveille et dans sa pieuse reconnaissance, il donna à ce lieu le nom de *Moria,* parole qui signifie *le Seigneur voit.* Et depuis on commença à user de cette expression : « Dieu verra sur cette montagne; » *In monte Dominus videbit.* Et comme la vue de Dieu est la manifestation de sa miséricorde, cette expression, *Dieu verra sur la montagne,* fut une prophétie splendide de ce qui arriverait un jour sur cette montagne d'où la miséricorde divine devait descendre sur le monde. C'est à cette immense miséricorde, qui du Calvaire devait se répandre sur tous les hommes, que David faisait allusion, lorsqu'au nom de toute l'humanité dégradée et couverte d'affliction il s'écriait :

(1) Ab antiquis Judæis certissime cognovi quod ibi immolatus sit Isaac ubi postea Christus crucifixus est. (*Apud S. Aug., Serm. XXI, de Temp.*)

« Le Seigneur qui a créé le ciel et la terre peut seul me secourir. C'est pourquoi je tiens toujours le regard fixé sur la montagne d'où me viendra un jour un secours si puissant. » *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi : auxilium a Domino qui fecit cœlum et terram.*

Arrivés à la troisième et dernière partie du récit de la passion de notre Seigneur, commençons donc aujourd'hui à considérer les grands mystères de miséricorde qu'il a opérés sur le Calvaire. Comme nous nous réservons d'expliquer ailleurs le mystère de la croix, nous nous bornerons aujourd'hui à méditer les circonstances historiques du crucifiement du Rédempteur. Voyons-y autant de marques d'espérance, autant de preuves de confiance qui nous sont venues du Calvaire, afin que nous ayons à notre tour les regards de notre cœur attachés sur cette montagne, et que nous obtenions les secours qui ne peuvent nous arriver que de Dieu seul par l'intermédiaire de Jésus crucifié. *Levavi oculos meos*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une chose digne d'observation que, tandis qu'une foule de particularités de la passion de notre Seigneur rapportées par un ou deux Évangélistes sont passées sous silence par les autres, tous les quatre aient noté avec une attention particulière cette circonstance : que Jésus-Christ a été crucifié « dans le lieu du Calvaire ou du Crâne. » Mais que cela ne nous étonne pas : la grandeur, l'importance et les effets du crucifiement du Sauveur sont liés en grande partie à la circonstance du lieu

de sa mort. Car c'est précisément sur cette montagne qu'Abel, Noé, Melchisédech, Abraham, Josué, David, Salomon et tous les pontifes descendants d'Aaron offrirent à Dieu des sacrifices, qui représentèrent tour à tour l'une des particularités du sacrifice de Jésus-Christ. Ainsi les Evangélistes, en nous répétant que Jésus-Christ a été crucifié sur le Calvaire, ont voulu nous indiquer que tous les anciens sacrifices si souvent répétés, si magnifiques, si solennels, et qui avaient été offerts sur cette même montagne par des hommes d'une sainteté si éminente, étaient la figure du grand et de l'auguste sacrifice de Jésus-Christ; que c'est seulement de ce sacrifice que les leurs prenaient leur efficacité; que par cette immolation seule leurs hosties avaient été agréables à Dieu; que Jésus-Christ en venant s'immoler lui-même le dernier sur cette montagne mystérieuse a mis son sacrifice à la place de tous les autres, et les a par là même tous abolis et pour toujours; qu'il a réalisé toutes les figures, vérifié toutes les prophéties, et accompli toute la loi. Enfin que la grande miséricorde, et le secours puissant que l'humanité attendait du mont Calvaire avec une espérance timide et palpitante comme la peur, sont désormais assurés à tous les hommes qui expriment le désir de l'obtenir en tournant de ce côté un regard de foi. *Levavi oculos*, etc.

Savez-vous de qui est ce crâne, cette tête auguste d'où le mont Calvaire a tiré son nom? C'est la tête, le crâne d'Adam. Puisque, selon le témoignage d'un interprète (dans A Lapide), Noé, en entrant dans l'arche, y déposa, pour les sauver du déluge, les ossements et le crâne d'Adam, et lorsque le déluge eût cessé, il ensevelit sur le Calvaire ces restes du premier père du

genre humain, du premier limon organisé par les mains de Dieu. (1)

Tertullien s'exprime en ces termes : « Ici, sur le Calvaire, où nous savons que fut enseveli le premier homme, Jésus-Christ souffre, et la terre est arrosée de son précieux sang, afin que la poussière du vieil Adam mêlée avec le sang de Jésus-Christ puisse être purifiée par la vertu de l'eau divine qui découle du corps du Seigneur. » Origène s'exprime ainsi à ce sujet : « Une tradition constante, arrivée jusqu'à moi, m'apprend que le premier homme, sorti des mains de Dieu, a été enseveli sur le Calvaire, dans le lieu même où le Sauveur a été crucifié, et cela afin de rendre sensibles ces paroles de S. Paul : Que de même que tous les hommes étaient morts en Adam, tous devaient renaître à la vie en Jésus-Christ. » (2)

D'autres Pères aussi, S. Cyprien, S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Irénée, S. Épiphane, S. Jean Chrysostome, S. Ambroise, S. Augustin, S. Cyrille, Théophilate, Bède, tous les interprètes en un mot affirment la même chose. Or une croyance si commune et si universelle, qui se retrouve en même temps dans la Palestine, dans la Thrace, dans la Grèce, dans l'Égypte, et même en Italie, ne peut avoir été l'effet d'une opinion formulée par un seul Père et adoptée ensuite aveuglément par tous les autres sur sa parole ; elle est le résultat évident d'une tradition commune et universelle.

(1) In Matth., 27.

(2) Venit traditio usque ad me, quod corpus Adæ ibi sepultum est ubi crucifixus est Christus : ut, sicut in Adam omnes moriuntur, sic et in Christo omnes vivificentur. (*In Matth.*)

Et en effet, à l'exemple d'Origène, les autres Pères n'avancent pas cette assertion comme une opinion qui leur soit propre, mais comme une croyance traditionnelle plus ancienne que le christianisme, et dont les plus savants Hébreux eux-mêmes étaient persuadés. S. Épiphane en particulier en appelle à cette tradition comme à un monument écrit (1). Enfin nous devons observer que les saints Pères non seulement l'ont énoncée sans la moindre défiance, mais encore qu'ils en ont parlé comme d'une chose conforme à la théologie de la foi, digne de la providence de Dieu et de la grandeur du mystère de la mort du Rédempteur du monde.

Écoutons-en plusieurs. En vérité, mes frères, dit S. Augustin, ce n'est pas sans une grande raison que l'on croit que le céleste Médecin a été élevé en croix dans le lieu même où gisait l'homme infirme. Il était bien digne de la miséricorde divine de se pencher sur l'homme, en qui et par qui l'orgueil humain était tombé; et il est bien juste de croire que le sang précieux de Jésus-Christ, en découlant de son corps, ait daigné *toucher*, même corporellement, la poussière de l'ancien pécheur, et l'ait ainsi racheté (2). S. Ambroise remarque encore qu'il convenait que Jésus-Christ, principe de notre vie, fût crucifié sur le lieu même où,

(1) Librorum monumentis didicimus Dominum nostrum Jesum Christum in Golgotha esse crucifixum nimirum in eo potissimum loco in quo Adam corpus jaceret.

(2) Et vere, fratres, non incongrue creditur, quod ibi erectus sit *medicus* ubi jacebat *ægrotus*. Et dignum erat ut ubi occiderat humana superbia, ibi se inclinaret divina misericordia; et sanguis ille pretiosus etiam corporaliter pulverem *antiqui peccatoris*, dum dignatur stillando contingere, redemisse credatur. (*Serm. LXXI*, de *Temp.*)

lans la personne d'Adam, se trouvait le principe de
notre mort. (1)

Oh ! que ce mystère est beau et riche de bonté ! Adam,
en punition de sa désobéissance, selon la menace de
Dieu, s'était déjà réduit en cendres. Là le corps du pre-
mier pécheur, qui fut l'homicide de sa race ; là le chef
coupable, qui fut l'origine du péché, le principe du
règne de la mort, attendait depuis quarante siècles que
le chef innocent, le Sauveur, le principe de la résur-
rection et de la vie lui fît éprouver les effets de sa
puissance et de sa charité. Or le Seigneur vient trouver
lui-même cette cendre dans le lieu où elle s'est dis-
soute ; il y implante l'arbre de sa croix ; il laisse tomber
sur elle les gouttes de son sang, et comme la poule,
ainsi qu'il l'a dit lui-même, fait éclore par sa chaleur
et son amour les poussins tout vivants des œufs qui
semblent des substances inanimées et mortes, ainsi
Jésus-Christ, par son sang et sa charité, ranime cette
cendre et la recouvre des ailes de sa croix : *Quemad-
modum gallina congregat pullos suos sub alis* (Matth.) ;
la féconde, fait naître du sein de ces pierres les
enfants d'Abraham et les prend sous sa protection. Puis,
au lieu de ces paroles de colère : Tu es poussière et tu
retourneras en poussière (*Gen.*), il lui fait entendre,
selon S. Paul, ces paroles de miséricorde : Lève-toi, toi
qui dors le sommeil de la mort ; sors du tombeau, main-
tenant que la lumière de ton Sauveur t'appelle avec
toute ta race à la résurrection et à la vie. (2)

(1) Congruebat ut ibi vitæ nostræ initia locarentur, ubi fuerant mortis exordia. (*In Luc.*)

(2) Surge qui dormis, et exurge a mortis, et illuminabit te Christus. (*Ephes.*, 5.)

O trait ineffable de la bonté divine! L'auteur de tout péché est couvert le premier du sang de l'auteur de toute justice! Le premier auteur de la mort voit mourir au dessus de lui l'auteur de la vie! et la malice du premier Adam éprouve les mérites du second! Grâces vous soient donc rendues, ô saints Évangélistes, de nous avoir transmis cette particularité importante : Que Jésus-Christ a été crucifié, qu'il est mort sur le corps d'Adam; vous nous avez découvert ainsi les rapports secrets et mystérieux qui unissent la mort, la sépulture et la résurrection du premier Adam avec la mort, la sépulture et la résurrection du second, puisque vous nous avez dit que tous ces événements se sont passés dans le même lieu; vous nous avez fait clairement comprendre que Jésus-Christ est mort pour ce premier père, pour ce premier homme dont il s'est toujours plu, dans l'Évangile, à s'appeler le fils, en se désignant toujours lui-même sous le nom de Fils de l'homme, c'est à dire d'Adam, *Filius hominis, id est Adæ* (A Lapide). Par là vous nous avez avertis que dans cette immense miséricorde déployée à l'égard de notre premier père nous avons été aussi compris, nous tous qui sommes ses malheureux enfants. O mont chéri du Calvaire! ô précieux souvenirs! A cette pensée notre timidité disparaît, notre confiance renaît, notre cœur palpite encore d'espérance, et nous attendons avec une confiance filiale de cette montagne sainte le secours du Dieu tout puissant qui seul peut nous sauver. *Levavi oculos meos in montes, unde*, etc.

Mais pendant que nous nous entretenons ainsi, les Juifs présentent au Sauveur le breuvage des condamnés, selon ce qui avait été prédit dans l'Écriture : Donnez

des liqueurs et du vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (*Prov.*, 31). Mais, hélas! ô invention de l'enfer! ce breuvage n'est pas composé de vin et de myrrhe comme on avait coutume de le donner aux condamnés à mort, afin de les faire tomber dans une espèce de léthargie, de leur ôter la réflexion et d'affaiblir en eux le sentiment de la douleur. Pour Jésus-Christ il est composé de vin corrompu et de fiel; *Dederunt ei vinum bibere cum felle mixtum.* (Matth.) Et ces abominables scélérats changent ainsi en sujet de tourment nouveau cette sorte de soulagement, et ils font preuve d'une cruauté impie dans le temps même qu'ils veulent paraître animés de sentiments d'humanité. (*In Joan.*)

Cependant le Seigneur ne permit pas, sans un mystère, cet artifice diabolique de barbarie. Adam présent en cet endroit avait péché par intempérance et par gourmandise, et cette passion lui fit jeter un regard audacieux et étendre une main rebelle vers l'arbre de la mort. C'est aussi en cédant à cette passion que nous, enfants de ce premier pécheur, nous abusons des aliments dont Dieu nous fait présent, et que nous nous livrons souvent aux plaisirs de la bouche et aux excès de l'intempérance. Ainsi lorsque Jésus-Christ goûte cette affreuse boisson, lorsqu'il en empoisonne sa langue et son goût, l'unique sens jusqu'alors épargné, il expie, dit S. Jérôme, l'intempérance d'Adam et celle de tous les hommes (1). Aussi S. Augustin disait-il au Seigneur : Parceque j'ai obéi à la gourmandise, vous, Seigneur, vous avez senti les horreurs de la faim; et parceque j'ai goûté la douceur du fruit défendu, vous avez dû goûter l'amer-

(1) Per hoc acetum succus letalis pomi abstergitur. (*In Matth.*)

tume du fiel. C'est là le contrepoids de mon impiété et de votre amour. (1)

Toutefois l'Évangéliste ajoute qu'après avoir à peine effleuré des lèvres cette boisson empoisonnée, Jésus la refuse; *Cum gustasset, noluit bibere.* (Matth.) Or comment se fait-il qu'il repousse notre amertume, lui qui n'a jamais repoussé aucune de nos douleurs, aucun de nos opprobres? Non, non, dit A Lapide, il n'a pas dédaigné l'amertume dont ce nouveau calice déborde, mais il repousse la malice avec laquelle on le lui a préparé (2). Que si dans l'excès d'une patience trop grande il eût bu en silence cette potion cruelle, il aurait fait croire aux Juifs que la sagesse incarnée ne s'était pas aperçue de la fraude infernale qui avait changé en poison mortel un breuvage qui devait être confortant; il aurait laissé ignorer ce nouveau trait de la barbarie de ses ennemis; il leur aurait procuré la joie féroce d'avoir fait mourir par le poison celui qui ne devait mourir que par sa charité; enfin il aurait avalé un poison dont l'effet eût été de déchirer ses entrailles sacrées qui devaient demeurer intactes. Mais en refusant cette boisson en apparence fortifiante et délicieuse, et en réalité empoisonnée; en nous montrant qu'il avait découvert la fraude barbare avec laquelle on avait prétendu le tromper, et faire circuler la mort dans ses veines pour le bafouer ensuite, il a expié la folle crédulité qui entraîna Adam à céder à la tentation

(1) Ego gulæ parui, tu inedia afficeris. Ego pomi dulcedinem, tu fellis gustas amaritudinem. Ecce mea impietas et tua pietas! (*Meditat.*, c. 7.)

(2) Aversatur malitiam Judæorum, qui vinum felle corruperant. (*In Matth.*)

du serpent, et à dévorer comme un remède salutaire le fruit fatal que le démon changea en poison mortel; et il nous a montré qu'il meurt sur cette montagne pour découvrir et déjouer les ruses du serpent et nous assurer à nous-mêmes les secours nécessaires pour éluder ces horribles artifices de Satan et remporter sur lui de glorieux triomphes.

Ministres avides de sang, hâtez-vous de placer sur son autel l'agneau sans tache. Il est plus impatient d'y être immolé que vous ne l'êtes de l'y sacrifier. Aussi, mes chers frères, voyez avec quel empressement, quelle douceur et quelle tranquillité il s'offre aux bourreaux qui, plus cruels que les bêtes féroces, lui arrachent avec une horrible fureur sa robe déjà collée dans ses plaies, lui causant ainsi d'immenses douleurs.

Arrêtons-nous ici un instant, dit S. Ambroise, pour considérer comment le Sauveur s'apprête à prendre possession de la croix; il se laisse d'abord dépouiller de tout, et c'est dans cet état de nudité qu'il monte sur le trône de sa douleur (1). C'est ainsi, ajoute le saint docteur, que le chrétien qui veut triompher avec Jésus-Christ doit se présenter au combat; à l'exemple du Sauveur, il se dépouillera à son tour et dédaignera les grandeurs du siècle. (*In Luc.*) Car Adam, qui rechercha les vêtements terrestres, demeura vaincu, tandis que Jésus-Christ, en déposant ses habits au pied de la croix, remporta la victoire. (*Ibid.*)

S. Athanase aperçoit ensuite un autre mystère dans cette nudité du Sauveur au pied de la croix. Ces vête-

(1) Refert considerare Dominum, qualis crucem ascendit. Nudum video. (*In Luc.*)

ments, dit-il, signifiaient nos misères et nos péchés. Ainsi quand Jésus-Christ se dépouille des habits dont il était revêtu, il nous fait entendre qu'il dépose à sa mort toutes nos infirmités, tous les crimes dont il s'était chargé pour nous, et qu'il change contre les vêtements de vie et d'immortalité qu'il nous a acquis par sa nudité et par sa mort (1). C'est ce mystère de tendre piété que S. Paul rappelait avec tant d'amour aux premiers chrétiens, lorsqu'il leur disait : Vous savez quel a été l'excès de la charité de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche d'une richesse infinie, s'est fait pauvre pour l'amour de vous jusqu'à n'avoir pas même un haillon pour se couvrir, afin que vous devinssiez riches du mérite de sa pauvreté. (*II Corinth.*, 8.)

Admirez cependant comme Jésus n'a pas besoin qu'on lui fasse violence ; poussé seulement par son obéissance à son Père éternel et par son amour pour les hommes, il se penche à terre, et de lui-même se place, le dos tout déchiré et sanglant, sur le bois grossier de la croix, il étend ses bras et ses mains et présente ses pieds pour être percés par des clous cruels. O spectacle affreux ! Le bourreau fixe au milieu de la paume de la main un clou énorme, sur lequel il fait retomber un lourd marteau, et frappe à coups redoublés jusqu'à ce qu'il ait traversé de part en part et la main et le bois ! Qui peut imaginer les convulsions et les douleurs que dut éprouver cette humanité délicate dans ce déchirement des chairs, dans cette rupture violente des nerfs, des muscles, des veines et des artères qui aboutissent à cette partie du

(1) Omnia nostra induit, ut rursus exueret, et pro istis nos vestiret vita et immortalitate. (*Serm. de Pass.*)

corps! L'autre main est soumise au même supplice; et celle-ci, ne pouvant plus s'étendre jusqu'au trou qu'on avait préparé à l'autre bras de la croix, à cause de la contraction des muscles produite par le déchirement de la première, les bourreaux la tirent violemment avec des cordes. On fait subir le même tourment à ses pieds sacrés; de sorte qu'à la douleur qu'il souffrit par le crucifiement se joint celle que lui cause le déboîtement des os; et, comme dit S. Denys le Chartreux, cette violente tension de tous les membres fit apparaître à travers sa peau les protubérances et les jointures des os disloqués (1). Ainsi s'accomplit littéralement la prophétie de David : « Ils ont percé mes mains et mes pieds; et ils ont compté tous mes os. » (*Ps.* 21.) Ensuite on renverse la croix pour river les clous ; on foule, on écrase son corps sacré, et de la grappe choisie des vignes de Chypre ruisselle de tous côtés la liqueur mystérieuse du sang divin. (*Cant.*, 1; *Isa.*, 63.)

O déchirement atroce de ces mains innocentes, qui, après avoir créé le soleil et la lumière, ont guéri les malades et ressuscité les morts! O torture affreuse exercée sur ces pieds sacrés, qui, après avoir foulé les sphères, se sont si souvent lassés à la recherche des pécheurs. Mais cela ne doit pas nous surprendre; le prophète Zacharie avait dit : En ce jour-là il y aura un long gémissement dans Jérusalem, et on lui demandera : Que sont, ô Seigneur! ces plaies au milieu de vos mains ? et il répondra : Ces plaies je les ai reçues dans

(1) Ob violentam membrorum extensionem apparebant ossium juncturæ. (*In Psal.* 21.)

ma maison, de la main de ceux qui devaient m'aimer. (*Zach.*. 12 et 13). Ainsi donc, chrétiens, observe l'abbé Rupert sur ces paroles prophétiques, si vous demandez avec Zacharie pourquoi le Sauveur a les mains et les pieds si cruellement percés, je vous répondrai : Que ces plaies sont et seront toujours des témoignages, des preuves sensibles et ineffaçables de la volonté et du commandement du Père éternel, comme aussi de l'obéissance et de l'amour de son divin Fils, tous deux occupés du soin de nous racheter. (*In Zach.*)

En effet, dit S. Augustin, Adam et Eve ont péché en étendant leurs mains rebelles sur l'arbre défendu, et c'est pour expier ce crime que Jésus-Christ a étendu ses mains innocentes pour qu'elles fussent clouées sur l'arbre de la croix. (*Append. de divers. Serm.* 4.)

Mais en satisfaisant pour le péché du père, le Seigneur a satisfait aussi pour les péchés des enfants. Par le mérite des douleurs qu'il ressentit quand on perça de clous ses pieds sacrés, il nous a également obtenu à tous d'une manière anticipée le pardon de l'audacieuse insolence avec laquelle nous avons si souvent déserté les voies des commandements de Dieu pour marcher dans les sentiers de l'iniquité ; et il nous a préparé le titre auquel, après de longs égarements, nous sommes encore appelés, par la voix de la grâce, à retourner au Seigneur que nous avons lâchement abandonné. Jésus-Christ est encore ici pour nous le pasteur plein d'amour qui, non content d'avoir parcouru une fois l'immense distance qui séparait l'homme de Dieu et d'être venu jusqu'aux confins de la création pour retrouver la centième brebis ou l'humanité entière égarée, vient encore maintenant à la recherche de notre pauvre âme pour

l'emporter sur ses épaules et la ramener au bercail du salut éternel en franchissant dans ce but les montagnes et les vallées, à travers les rochers et les précipices, c'est à dire en passant au dessus des hauteurs de notre orgueil, des profondeurs de notre corruption, des rochers de notre endurcissement et des épines de notre ingratitude. Oui, ô mon doux Sauveur, il n'est que trop vrai que, misérable pécheur, j'ai marché sans autre guide que la folle vanité de mes pensées et les illusions de mon cœur dans les sentiers d'égarements affectés, d'erreurs volontaires. (*Job.*, 31.) Ah ! par le mérite des plaies de vos pieds sacrés, affermissez les miens de sorte que, sans crainte de chanceler, je commence à suivre vos voies. (*Ps.* 16) ; désormais je ne veux marcher que dans les sentiers de vos divins commandements. Ah ! faites qu'une fois entré dans ce chemin je ne l'abandonne jamais. (*Ps.* 118.)

Par le mérite des douleurs qu'il éprouva en ses mains percées, Jésus-Christ a également satisfait pour nous, et nous a aussi obtenu d'une manière anticipée la grâce que nos mains, souvent pleines du sang des pauvres, fussent lavées avec son sang. Il a pareillement accompli cette prophétie d'Isaïe : Je vous ai écrit sur mes mains ; *Ecce in manibus meis descripsi te.* (Isa., 49). Car, par le mérite de ses mains déchirées, il y a écrit non sur le papier, mais sur la chair même de ses mains divines ; non avec la plume, mais avec les clous ; non avec l'encre, mais avec le sang les titres de notre confiance et de notre pardon, et du secours céleste qui nous vient de la montagne ; *In montes, unde veniet auxilium mihi.* O mon Sauveur, moi aussi je vous dirai avec votre serviteur Augustin, ah ! daignez avoir toujours les yeux

sur vos plaies ; daignez y lire toujours ce que vous y avez écrit vous-même ; le droit que j'ai à votre miséricorde et à votre bonté, et, en vertu de cette écriture authentique, de ce contrat d'amour, sauvez mon âme. (1)

Mais hélas ! sur ces mêmes mains notre sort est écrit d'une autre manière. Pendant que nous vivons encore, ces mains déchirées seront pour nous celles d'un Sauveur compatissant ; après notre mort, elles ne seront plus que celles d'un juge sévère qui s'en servira pour rendre à chacun selon ses œuvres, selon que nous aurons abusé ou profité, dans le temps, du mérite de ses plaies. Au jugement particulier, jugement terrible que nous devons tous subir, s isa main droite sauve, sa main gauche condamne ; si sa droite ouvre le ciel, sa gauche dilate les abîmes de l'enfer ; si l'une bénit et couronne le juste, l'autre maudit et réprouve le pécheur. Ah ! Seigneur, ne faites point usage à notre égard de votre main gauche, instrument de vos vengeances, mais servez-vous de votre main droite, ministre de vos miséricordes ; cachez-la cette main de justice qui nous cause tant d'épouvante, et qu'elle ignore la charité dont l'autre veut user envers nous ; *Nesciat sinistra tua quid facit dextera tua.* (Matth.) Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes sortis de vos mains (*Job.*, 10) ; ne délaissez donc pas l'ouvrage de votre puissance et de votre amour. (*Ps.* 137.) Vous nous avez protégés jusqu'à présent à l'ombre du bouclier de votre

(1) Vulnera manuum tuarum, Domine, precor ut aspicias. Ecce in manibus tuis descripsisti me. Lege Scripturam tuam, et salva me. (*Soliloq.*, c. 2.)

tendresse, et votre droite miséricordieuse nous a sauvés des châtiments que nous avions mérités de votre justice (*Ps.* 17). Ah ! exaucez nos prières et signalez la puissance de votre droite pour nous sauver ; étendez-la dès à présent sur nous tous pour nous arracher à nos vices, afin qu'ensuite nous puissions un jour nous élever vers vous, aller nous presser contre votre cœur (*Job.* 14); et vous rendre grâces d'avoir été sauvés par votre droite. (*Ps.* 62.)

C'était l'usage chez les Romains, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que les vêtements du supplicié se partageassent entre ceux qui avaient été chargés de lui ôter la vie. Voilà donc ces ministres de cruauté s'asseyant tranquillement au pied de la croix après avoir crucifié le Seigneur, prenant ses vêtements sous ses propres yeux et en faisant quatre parts, une pour chaque soldat. (*Joan.*) Mais lorsqu'il s'agit de partager la tunique de Jésus ou le vêtement intérieur qui touchait sa chair divine, la voyant sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas (*Ibid.*), ils ne voulurent point la couper, et tirèrent au sort qui en serait le possesseur, accomplissant ainsi à la lettre, sans le savoir, cette prophétie si claire de David (*Ps.* 21) : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. (*Joan.*)

Cependant cet acte de sordide avarice et d'audace brutale de la part des soldats mérite de fixer notre attention, puisqu'il renferme, dit Justiniani, un mystère plein de consolations pour nous (1). Et l'Évangéliste S. Jean, en terminant le récit du partage des vêtements

(1) Quod perfecerunt milites, sacramentis est gravidum. (*De Christ. Agon.*, 27.)

sacrés du Sauveur par ces paroles : « Et voilà ce que les bourreaux, quoique soldats, ont su faire, » *Et milites quidem hæc fecerunt* (Joan.), nous a clairement indiqué que la conduite de ces bourreaux fut singulière; qu'elle fut l'effet d'un dessein supérieur qu'ils servirent sans le savoir, et que dans cette circonstance ils représentèrent un grand mystère.

Les vêtements sacrés de Jésus furent la figure de son Église. Car ainsi que le corps est enveloppé et enfermé dans les vêtements, de même Jésus-Christ avec son esprit se trouve caché dans son Église, et comme les vêtements tombent à terre s'ils ne sont soutenus par celui qui les porte, ainsi l'Église, dit S. Augustin, se soutient par Jésus-Christ. (*Tract.* 118 *in Joan*). L'Église est une; elle est en même temps universelle et s'étend aux quatre points cardinaux du monde. Par conséquent les vêtements dont les soldats firent quatre parts, dit encore S. Augustin, représentèrent l'universalité de l'Église, et la tunique sans couture en figura l'unité produite par les liens d'une même charité (*Ibid*). Aussi quel charme dans la description que S. Jean nous donne de cette précieuse tunique du Sauveur, ouvrage admirable des chastes mains de la vierge Marie; il nous apprend qu'elle n'était pas formée de différentes parties, de manière qu'en les divisant chacune d'elles eût pu rester entière; qu'elle était sans couture et d'un seul tissu, d'un seul fil, qui, diversement tressé sans interruption par la même main du haut jusqu'en bas, en avait formé le corps avec toutes ses proportions, et que, par conséquent, l'ouvrage entier était simple, égal, uniforme; qu'il n'y avait rien d'étranger ou d'accessoire. *Erat tunica inconsutilis, desuper contexta per totum.*

Image fidèle et admirable de l'Église! Une seule main divine l'a formée sur un seul et même dessin, et d'un seul esprit. Depuis son origine jusqu'à la fin, on ne voit point en elle de division, mais une série successive et continue de pasteurs, laquelle remonte, comme un seul tissu, jusqu'à Jésus-Christ et se termine au dernier chrétien, toujours la même. Du haut jusqu'au bas, tout en elle se lie et se maintient. Les innovations n'y sont point souffertes; pour tous et dans tous il y a toujours la même foi, la même morale, le même culte. On ne peut en rompre un seul fil sans mettre en péril l'ouvrage tout entier. Ceux qui la nient et l'abandonnent, les hérétiques, les schismatiques, ne font que se séparer de cette unité, en sortir, y renoncer; mais il ne peuvent l'altérer. L'Église est toujours une, toujours la même. Tant de nations qui s'en sont éloignées n'y ont laissé aucune trace de division; sa forme divine et ses proportions sont ce qu'elles ont toujours été, et son unité est toujours intacte. Encore une fois les dissidents se privent du principe de vie qui réside en elle; mais ils ne sauraient ni détruire son unité, ni compromettre sa durée. *Erat tunica inconsutilis,* etc.

Observez encore que les soldats qui se partagent les vêtements du Sauveur sont des Romains. c'est à dire des Gentils. Les Juifs n'entrent nullement en partage avec eux. Ne connaissant pas le prix de ces habits ni de celui qui les portait, il les ont abandonnés aux étrangers, qui, comme députés de la Gentilité, en ont pris possession. C'est pourquoi l'Église de Jésus-Christ, figurée dans ses vêtements, devient dès cet instant la riche dépouille, le patrimoine des Gentils, des Romains. Les Juifs en sont exclus, ils en demeurent privés, parce

qu'ayant renié le Père, ils ont perdu tout droit à son héritage.

Les quatre soldats placés aux quatre points cardinaux de la terre font quatre parts des vêtements du Seigneur, une pour chacun d'eux, et ce partage signifie que les Gentils des quatre coins du monde doivent avoir part à l'Église. Cependant ils ne déchirent point la tunique, mais ils laissent au sort à décider à qui elle doit appartenir ; cela indique, dit S. Augustin, que les nations n'appartiendront à l'Église que par une grâce qui, aux yeux des hommes, ressemble à un effet du sort, tandis qu'au fond c'est Dieu qui la prépare et la dispense dans la libre action de sa souveraineté. Car ce n'est pas en vertu des qualités et des mérites personnels que l'on est appelé à la foi, mais bien par une économie secrète du jugement de Dieu. (*Tract.* 118. *in Joan*). Aussi l'Écriture dit-elle que le sort de l'homme est jeté dans l'urne par la main de l'homme, mais que c'est la main de Dieu qui prépare à chacun le sien. (*Prov.*)

C'est pourquoi tous les Pères et les Docteurs qui ont unanimement reconnu le mystère de l'unité de l'Église dans la robe sans couture de Jésus-Christ, ne cessent de s'élever contre le crime des hérétiques et des schismatiques qui, par leurs divisions et leurs erreurs, déchirent d'une manière déplorable le sein de l'Église qui est le vêtement divin du Rédempteur. Oh ! les violents reproches qu'ils leur adressent ! Oh ! que les châtiments dont ils les menacent sont terribles ! Sortez de votre sommeil, ouvrez les yeux sur le péril où vous êtes, et imitez les soldats du Calvaire, ô vous, chrétiens infortunés qui êtes en dehors de l'Église. Cessez de vous obstiner à vouloir couper par vos hérésies et vos

schismes ce vêtement sans couture du Sauveur; *Non scindamus eam.* Renoncez aux efforts incessants que vous faites pour déchirer l'Église, infernal travail qui, sans lui faire aucun mal, ne fait que vous diviser vous-mêmes, vous jeter dans la triste condition des Juifs et vous exclure comme eux de tous les bienfaits de la religion de Jésus-Christ. C'est assez, oui c'est assez des déchirements qui vous ont partagés jusqu'ici en tant de sectes différentes; c'est assez des âmes innombrables que vous avez entraînées à leur perte; plus de divisions, plus de schismes dans la véritable Église; *Non scindamus eam.* Mais efforcez-vous à l'envi, par l'humilité de l'esprit et la docilité du cœur, de rentrer dans son sein, pour jouir avec nous, pour vous couvrir et vous parer de son vêtement précieux, le seul qui puisse vous rendre de vrais enfants de Dieu. *Sed sortiamur de illa cujus sit.*

Et nous aussi catholiques, gardons-nous de déchirer cette robe divine, en semant la défiance et la discorde entre les chefs et les membres, entre le père et les enfants entre le pasteur et les brebis, ou bien, en séparant la foi des œuvres, les dogmes des préceptes; ou bien encore en n'appartenant à l'Église que par l'intégrité des croyances, et en nous en éloignant par le déréglement des mœurs. *Non scindamus eam.* Travaillons de concert à nous l'approprier comme le patrimoine particulier de chacun de nous, par la sainteté de nos œuvres et l'édification de notre vie et à l'aimer avec tout le courage de notre profession, et toute l'ardeur de notre zèle. *Sed sortiamur de illa cujus sit.*

SECONDE PARTIE.

A peine Adam et Ève eurent-ils consommé leur péché par leur désobéissance qu'ils eurent honte et rougirent de se voir tout nus; et ayant entrelacé des feuilles de figuier, ils s'en formèrent des ceintures avec lesquelles ils se couvrirent (*Genes.*, 3). Inutile artifice! les feuilles de l'arbre fatal qui leur avait enlevé la vie ne pouvaient voiler leur nudité. Malgré ces tissus fragiles qui les embarrassaient sans les couvrir, qui les piquaient sans les défendre, ils ne cessèrent de rougir d'eux-mêmes à leurs propres yeux et aux yeux de Dieu. Aussi, dit l'Écriture, les voilà qui courent se cacher dans l'épaisseur de la forêt, à l'abri d'un arbre, essayant de se faire un rempart de son feuillage. (*Ibid.*) Or c'est près de cet arbre que le Seigneur va les chercher; c'est là qu'après leur avoir reproché leur faute et prononcé leur arrêt il leur révèle le grand mystère du Sauveur qui devait un jour les racheter. Puis, prenant en compassion leur nudité et leur honte, il fait immoler des agneaux, forme de leurs peaux des tuniques ou des vêtements solides et durables, et plein d'amour il les en couvre de ses propres mains. (*Ibid.*)

Mais quoi! Adam n'était-il pas nu avant de pécher? Pourquoi n'eut-il honte de se voir dans cet état qu'après sa faute? Ah! c'est que la nudité de son corps était la figure de la hideuse nudité de son âme; c'est que par le péché il avait perdu la robe blanche de l'innocence, de la grâce et de la justice originelle; c'est que le désordre et les mouvements de la concupiscence rebelle qu'il commença alors à éprouver dans sa chair

furent l'indice et l'effet du désordre et du trouble des passions qu'il commença à ressentir dans son cœur. Ce ne fut donc pas un emportement de stupidité ou de délire, mais ce fut un instinct mystérieux et prophétique, dit Origène, qui fit courir Adam pour chercher dans le bois un asile, une défense contre le regard et contre la colère de Dieu (*In Genes.*). Car il pressentit dès lors que l'homme pécheur ne trouverait de refuge et de vêtement qu'auprès du bois sacré de la croix. (*Ibid.*) C'est encore par cette raison que Dieu, en revêtant de la peau des agneaux Adam caché au milieu du bois, révèle dès ce moment le grand mystère, et nous apprend que les hommes pécheurs revêtirent un jour au pied de l'arbre de la croix les vêtements de l'agneau divin et la grâce de Jésus-Christ.

Et voyez, mes chers frères, comme cette admirable prophétie s'accomplit sur le Calvaire. Le Rédempteur devant satisfaire pour les fautes de l'homme et reproduire en lui ses divers états, dut aussi prendre la nudité et la honte d'Adam après le péché. Mais comme l'innocence et la grâce étaient inséparables de lui, qui est la sainteté par essence, et qu'il ne pouvait dès lors prendre la nudité intérieure de l'âme ni la honte de l'esprit d'Adam dépouillé de la grâce, il en a pris la nudité extérieure et la honte qu'Adam éprouva en s'apercevant de sa nudité corporelle. O spectacle digne de compassion! A l'exception d'un voile que la piété de sa mère lui fournit par respect pour la pudeur, le Fils de Dieu, qui a la lumière pour vêtement, qui couvre l'homme d'habits, le ciel de nuages, les oiseaux de plumes et la surface de la terre de plantes et de fleurs, a voulu être crucifié nu et être exposé en cet état sur

le sommet du Calvaire, exposé aux regards insolents de tout un peuple. Et c'est par le mérite de cette nudité humiliante pour son auguste personne, de cette honte poignante à son cœur, qu'il nous a obtenu à tous, dit S. Paul, de nous revêtir de lui-même et de nous orner, comme d'une robe précieuse, de la grâce sanctifiante que nous avons reçue dans le baptême. *Quicumque baptizati estis, Christum induistis.* (Galat., 3.)

Hélas! ce vêtement précieux de la grâce, ce riche héritage que nous a légué au pied de la croix notre tendre père, qu'est-il devenu pour beaucoup de chrétiens? Malheureux pécheurs! en vous abandonnant au vice vous l'avez joué au sort, vous l'avez déchiré, vous l'avez perdu! C'est donc bien en vain que vous tirez vanité des habits dont vous couvrez votre corps avec un luxe si étudié! Le pauvre que vous méprisez parcequ'il est couvert de haillons dégoûtants; l'âme humble que vous raillez parcequ'elle porte l'habit religieux du cloître ou la robe de la simplicité et de la pudeur; tous ceux-là, s'ils sont en grâce devant Dieu, sont richément vêtus parcequ'ils sont parés de vrais joyaux qui captivent l'attention des anges et fixent les complaisances et l'amour de Dieu. Mais vous, avec tout l'éclat de vos habits luxuriants de richesse, de grâce et d'impudeur, vous êtes véritablement nus et sans un lambeau qui vous couvre, enveloppés dans les ténèbres et l'opprobre; vous êtes un objet d'horreur pour les anges et insupportables aux yeux de Dieu. *Dicis quia dives sum; et nescis quia nudus es et miserabilis.* (Apoc.) Ames impudentes et perverses, hélas! au lieu de baisser les yeux de confusion, au lieu de rougir de cette hideuse nudité, de cette profonde misère qui vous rend un objet de

mépris pour le Dieu qui vous a créées, vous vous en faites un sujet de gloire, un motif de vanité. Plus vous êtes pécheurs, et par conséquent plus vous êtes pauvres et nus, plus aussi vous levez un front superbe, plus vous affichez l'insolence et l'audace. Malheureux! quelle sera votre confusion lorsqu'au moment de la mort, votre âme, si dépouillée de grâce et de vertu, comparaîtra seule au tribunal de Jésus-Christ? Insensés! vous apportez tant de soins, vous vous livrez à tant de dépenses pour couvrir cette chair, dénaturée par les vices, réceptacle d'une foule de péchés, ignoble édifice de poussière, vase de corruption et de pourriture; vous vous étudiez de tant de manières et à tant de frais à entretenir dans vos épouses le goût de la parure, à orner vos maisons, vos villas, vos serviteurs et jusqu'à vos carrosses et vos chevaux, toutes choses dont vous devez être dépouillés à la mort, et vous êtes indifférents, vous ne pensez même pas à orner votre pauvre âme, être spirituel et immortel! Ah! rentrez en vous-mêmes, et soyez pleins de confusion. Cherchez avec empressement la robe précieuse de la grâce que vous avez perdue; travaillez à vous revêtir de Jésus-Christ. *Induimini Dominum Jesum Christum.* (Rom., 13.) Mais souvenez-vous que ce n'est qu'au pied de la croix que cette robe peut se retrouver. Ce n'est que là que l'Église universelle revêt les ornements de sa sanctification et de sa gloire, comme ce ne fut qu'au pied de l'arbre qu'Adam se couvrit de vêtements. Oui, c'est là que vous devez recueillir vous-mêmes et que nous devons tous chercher la grâce qui doit couvrir et orner nos âmes.

Jetons-nous donc aux pieds de Jésus crucifié, de qui découlent tous les mérites; fixons sur lui nos regards

et plus encore notre cœur. Approchons-nous du sacrement d'expiation, qui tire de la croix toute sa puissance; dépouillons-nous du vieil homme, afin que Jésus-Christ puisse nous revêtir de l'homme nouveau, effacer nos péchés et nous parer de sa grâce. Dès lors, nouveaux Jacob, couverts de la dépouille de l'agneau divin, ornés des vêtements du premier-né, imitant sa chair et représentant en nous sa personne, nous pourrons avec confiance nous présenter au véritable Isaac, devant Dieu, et obtenir la bénédiction particulière de Jésus-Christ, qui nous ouvrira la porte des cieux et nous mettra en possession du royaume éternel. Puis, portant par reconnaissance nos regards sur le Calvaire, nous pourrons remercier à jamais notre créateur et notre rédempteur de nous avoir assuré sur cette sainte montagne le secours puissant de notre salut éternel. *Levavi oculos in montes, unde veniet auxilium mihi*, etc.

Ainsi soit-il.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

LE PARDON.

Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris : non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. (I Joan., 2.)

Si quelqu'un pèche, qu'il sache que nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ, qui est juste. Et lui-même est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour tous les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde.

A la montagne, à la montagne : voici le temps, voici jour des grands mystères du Dieu de Jacob. *Ascen-amus ad montem Dei Jacob.* Du bois de douleur et opprobre où il est attaché, du haut de sa croix, tel u'une lumière qu'on a retirée de dessous le boisseau placée sur le candelabre, le verbe de Dieu fait omme, la sagesse incréée, la vraie lumière qui illumine ut homme venant dans ce monde, brille d'un éclat usité au moment même où elle semble près de s'étein-re. Le Dieu de majesté et de gloire publie sa religion amour. Le grand monarque de l'univers promulgue n code de parfaite justice. Le Fils de Dieu parle pour dernière fois aux enfants des hommes. L'envoyé des eux manifeste à la terre ses oracles éternels. Le plus ndre des pères déclare ses dernières volontés et dicte n testament en faveur de ses fils ingrats. *Testabatur cruce Dominus.* (Ambros., in Luc.)

O précieux testament, dont la première disposition t une prière pleine d'une tendresse et d'une efficacité

infinies pour nous! puisqu'en implorant de son Père la réconciliation, le pardon et l'oubli, il a assuré à tous les pécheurs le pardon, l'oubli et la réconciliation.

Or, c'est ce mystère de miséricorde infinie que S. Jean a annoncé en ces termes : Si quelqu'un de vous a le malheur de tomber dans le péché, qu'il ne désespère pas de son pardon; car nous avons près du Père éternel dans Jésus-Christ mort pour nous, un avocat, un protecteur toujours puissant par sa justice, toujours compatissant par sa bonté. Et il n'est pas seulement notre médiateur, mais encore la victime de propitiation, victime pour nos péchés et pour ceux de tout le monde. *Si quis peccaverit, advocatum habemus*, etc.

Considérons donc aujourd'hui cette disposition amoureuse de Jésus, ce legs d'une valeur infinie que nous a laissé notre père au moment où il se dévouait à la mort pour nous. Pénétrés de reconnaissance pour un si grand bienfait, et de confusion à la vue de notre ingratitude, nous détesterons dès lors nos fautes au pied de la croix avec la contrition de Madeleine et l'humilité du bon larron, et avec ces dispositions, nous pourrons aujourd'hui recevoir le pardon que Jésus-Christ nous a promis et obtenu, comme nous pourrons aussi éprouver qu'il est réellement notre tendre avocat auprès du Père et la véritable victime de propitiation pour nos péchés. *Advocatum habemus*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Un criminel, quelque insigne scélérat qu'il soit, est, selon les lois romaines, un être vénérable et sacré dans le moment où il subit son supplice. *Res sacra reus.*

Il a droit à la compassion même de la part des juges qui ont prononcé contre lui l'arrêt de condamnation, même de la part des bourreaux qui luidonnent la mort, et il n'est jamais permis à qui que ce soit de prendre plaisir à ses peines, d'outrager sa personne, ni d'insulter à sa douleur.

Mais hélas! peuple dénaturé et cruel! ces égards que la nature commande, que les lois sanctionnent et qui ont toujours été observés envers les plus coupables d'entre les enfants des hommes, sont entièrement oubliés quand il s'agit du Fils de Dieu!

A peine la croix est-elle arborée, à peine le crucifié est-il exposé à la vue de ce peuple immense accouru à cette sanglante exécution, que tous les spectateurs frémissent d'une joie féroce, nullement attendris ni émus du spectacle douloureux que présente ce corps si parfait et si délicat suspendu à trois clous, couvert de plaies et ruisselant de sang, tous laissent en paix les deux malfaiteurs crucifiés à ses côtés et commencent à vomir contre Jésus-Christ seul les insultes les plus amères, les provocations les plus sacriléges et les blasphèmes les plus atroces. Ainsi, aux douleurs occasionnées par les clous qui déchirent son corps, ces bourreaux, dit S. Léon, viennent ajouter encore les traits des paroles outrageantes qu'ils lancent contre lui avec leurs langues pleines du poison de l'aspic, déchirant sa gloire et son nom.

Tout le peuple était là et le chargeait d'injures : *Et stabat omnis populus spectans et deridebant eum.* (Luc.) Les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les anciens d'Israel, oubliant leur dignité et le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes, confondus avec la populace

ne rougissent pas de prendre part à l'insulte, et, groupé autour de la croix de manière à pouvoir être entendu de Jésus, ils se disaient l'un à l'autre : « Oh ! le puissan sauveur qui nous était venu ! Il a sauvé les autres, il n peut se sauver lui-même. » *Similiter et principes sacer dotum*, etc. (*Matth.*) « Voilà celui qui a prétendu se fair passer pour le Messie, pour l'élu de Dieu ! Voilà celu qui s'est donné le titre de roi d'Israel ! *Christus re Israel; Dei electus.* » (Marc.; Luc.) « Ah ! s'il est vérita blement le Messie-roi qui nous a été promis, pourquo n'opère-t-il pas un miracle ? pourquoi ne se délivre-t-i pas par sa propre vertu, et ne descend-il pas aussitô de la croix, maintenant, sous nos yeux ? et alors peut-être nous croirons en lui. » *Si rex Israel est, descendat*, etc. (*Matth.; Marc.*) « Regarde, peuple juif, celu qui a eu l'audace de se dire le fils de Dieu ! S'il représentait la vérité, pourquoi Dieu le père ne se hâte-t-i pas de venir délivrer de nos mains ce fils bien aimé e qui il a mis toutes ses complaisances. » *Confidit*, etc (*Matth.*)

Il y a plus encore. Une force secrète et invisible paraît exciter tous ceux qui étaient présents à vocifére la malédiction et l'outrage ! Les soldats romains eux-mêmes, quoique étrangers au sentiment de haine infernale dont les Juifs étaient animés contre le Sauveur l'insultaient à leur tour en lui disant : « Pouvons-nou bien croire que tu sois le roi des Juifs ? Eh bien ! si tu es réellement Roi et Messie, sauve-toi toi-même e montre-nous ta puissance. *Illudebant ei*, etc. (*Luc.* Jusqu'aux passants qui n'avaient pris aucune part à s condamnation, en apercevant la croix élevée sur le Calvaire, mêlent leurs blasphèmes aux injures de ceux qui

placés autour de la croix, se repaissent des peines et des opprobres de Jésus crucifié. Ils secouent la tête en signe de mépris, et lui disent d'un ton d'ironie insultante : « Misérable, toi qui voulais détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours! toi qui te vantais de pouvoir opérer un si grand prodige, pourquoi ne fais-tu pas le miracle beaucoup moins grand de te sauver toi-même. Si tu es le fils de Dieu, prouve-le en descendant de la croix. » *Prætereuntes autem*, etc. (*Matth.*)

En un mot, toute pitié semble éteinte dans cette multitude féroce; Juifs et Romains, princes et peuple, spectateurs et bourreaux se montrent dominés d'une incompréhensible fureur. Les mêmes clameurs de haine et de mépris contre Jésus sortent de toutes les bouches, parceque ces sentiments sont dans tous les cœurs; et un concert unanime de malédictions, de reproches, de sarcasmes, de blasphèmes et d'insultes s'élevant de tous les points d'où l'on pouvait découvrir la croix, faisait retentir l'air d'une harmonie infernale qu'un écho d'horreur répétait sur la funeste montagne. O cruauté ! ô barbarie ! ô humanité outragée ! ô majesté de Dieu foulée aux pieds ! Depuis la naissance du monde, jamais les hommes n'avaient poussé à cet excès l'endurcissement, l'orgueil, la scélératesse, l'impiété et le sacrilége !

Mais que vois-je? le ciel s'obscurcit, la terre s'ébranle, le soleil s'éclipse et se refuse à éclairer un si audacieux forfait. La nature entière ne peut supporter l'affreux attentat commis contre son divin auteur; toutes les créatures en gémissent; *Omnis creatura ingemiscit* (Rom., 8.) Malheur! le Très-Haut s'apprête à la vengeance ! le crucifié lève vers le ciel des yeux sombres; il fait mon-

ter au trône de son Père sa voix mourante. Générati brutale, tu as donc cessé d'exister; infortunée ! voil que le courroux céleste que tu as provoqué est prè d'éclater ! Voilà l'épouvantable châtiment dont tu fu si souvent menacée qui vient te surprendre ; qui te défendra maintenant contre la colère de Dieu, et com mènt pourras-tu y échapper ?...

Hélas ! qu'ai-je dit? De la bouche de Jésus mouran ne peuvent sortir que des paroles de miséricorde e d'amour ! O bonté ! ô amour ! le Rédempteur divin n parle point pour accélérer la vengeance, mais pou l'arrêter. Écoutez ses paroles; et vous, nations inhumaines, achevez de connaître le cœur tendre et généreux de celui que vous torturez si cruellement et don vous provoquez la mort !

« Père, s'écrie-t-il, mon Père, avant que je meure j ne vous demande qu'une seule grâce ; c'est que vou pardonniez aux Juifs et aux Gentils, aux accusateurs e aux juges, aux princes et au peuple, aux ministres e aux bourreaux, aux prêtres comme aux laïques tous le tourments et tous les opprobres qu'ils m'ont fait souf frir aujourd'hui; » *Pater, dimitte illis* (Luc.); la défense l'excuse est la même pour tous : Ils ne m'ont pas connu ô mon Père, et plus aveugles que coupables, ils n savent ce qu'ils font. *Non enim sciunt quid faciunt* (Ibid.)

O prière touchante ! David l'ayant entendue en esprit l'appela la prière de la douceur et de la suavité (1). a-t-il en effet une parole plus douce et plus suave qu

(1) Audierunt verba mea quoniam suavia sunt. (*Ps.* 140, *jux Text. hebraic.*)

celle-ci ? « Mon Père, pardonnez-leur, parcequ'ils ne savent ce qu'ils font. » Ah ! l'agneau divin n'interrompt le silence qui convenait à sa qualité de victime que pour demander grâce, en sa qualité de prêtre, pour les ministres cruels de son sacrifice qui ne cherchaient qu'à en éclipser la grandeur.

Et d'abord, dit S. Bernard, que cette prière a de l'à-propos et comme elle est sublime ! Les Juifs le provoquent à descendre de la croix pour leur donner la preuve qu'il est le Fils de Dieu, et Jésus, en priant pour ceux qui l'ont crucifié et qui l'insultent si indignement, prouve sa qualité de vrai Fils de Dieu d'une manière bien autrement éclatante que s'il eût répondu à leur défi. Car il n'y a que le Fils de Dieu et Dieu lui-même qui ait pu faire cette prière qui ne s'était jamais entendue, cette prière féconde en bénédictions pour ceux qui le blasphèment ; il n'y a qu'une infinie miséricorde qui ait pu solliciter le pardon en faveur d'une malice infinie (1). Mon bon Jésus ! ô tendre et aimable Jésus, s'écriait encore S. Bernard, ah ! quelle confiance et quelle joie cette tant douce prière ne doit-elle pas réveiller dans nos cœurs ! Elle nous découvre les torrents de suavité céleste et d'onction divine que vous ferez couler dans le cœur des âmes fidèles qui vous cherchent, vous servent et vous aiment, puisque vous répandez si abondamment l'huile de votre miséricorde sur ceux qui vous crucifient ! (*Serm , fer. IV, hebd. Pœnit.*)

Mais ce qui doit nous toucher davantage dans cette

(1) Verbum benedictionis super inimicos suos, quod a sæculo non est auditum, effudit. O verbum summi Patris Verbo conveniens ! (*Tract. de Pass. Dom.*, 47.)

prière, c'est de voir comment par elle le Rédempteur remplit auprès de son Père l'office d'avocat plein d'amour pour ceux-là même qui déchirent d'une façon si horrible le corps de son Fils innocent! C'est de voir aussi comment, s'il fut déjà admirable pour avoir gardé le silence alors qu'il s'agissait de sa propre défense, il se montre plus admirable encore maintenant qu'il parle pour la défense de ses bourreaux. Il ne lui suffit pas que son sang qui arrose la montagne remonte vers le ciel pour implorer le salut et la paix en faveur de ceux qui le versent : à la voix du sang il unit encore le cri du cœur; et il prie et il insiste pour que ceux qui lui donnent la mort soient les premiers à en retirer le fruit. *Dimitte illis.* Remarquez bien d'ailleurs l'amoureux artifice de cette prière.

Lorsque nous l'entendrons se plaindre de son abandon, il se contentera d'appeler son Père : Dieu ; *Deus meus.* Mais quand il s'agit maintenant d'assurer le pardon à ses ennemis, il appelle Dieu du nom de Père; *Pater,* afin d'attendrir par ce doux nom le cœur de Dieu. Car c'était lui dire : « Vous êtes mon père, et je suis votre vrai fils; vous êtes le père le plus aimant, et je suis le fils le plus soumis et le plus respectueux; un père ne saurait rien refuser à un fils qui lui donne des preuves si grandes de son obéissance. Si donc vous voulez, si vous devez tout m'accorder, ne m'accordez qu'une grâce, celle de pardonner à ces hommes comme je leur pardonne. C'est moi qui vous fais cette prière pour eux, ou plutôt ce sont eux qui vous la font en moi et avec moi, comme s'ils étaient vos fils, ainsi que je le suis, et comme si vous étiez leur père ; *Pater.* Ne faites pas attention qu'ils me donnent la mort, mais considé-

rez que je meurs volontiers pour eux. Ne regardez pas ce qu'ils font contre moi, mais voyez ce que je souffre pour leur amour. Sans doute ils ne méritent pas ce pardon parcequ'ils sont vos ennemis; mais celui qui le sollicite pour eux en est digne, parcequ'il est votre fils. J'y ai droit par le sang que je verse, et par l'agonie que je souffre, et par la mort à laquelle je me dévoue. Ah! encore une fois accordez-leur ce pardon, et faites connaître la valeur infinie de mon sang à ceux qui le répandent, le prix de mon agonie à ceux qui me la rendent plus pénible, et l'efficacité de ma mort à ceux qui me la donnent. » *Pater, dimitte illis.*

Observez encore, chrétiens, avec quel soin il s'empresse de couvrir l'énormité d'un crime qui n'admet aucune excuse : « Ils ne savent ce qu'ils font, » dit-il. Et voici ce qu'il voulut dire par ces paroles : « Ils ne m'ont pas connu, ô mon Père, pour ce que je suis, pour votre fils et leur Sauveur. C'est pour cela qu'ils outragent celui qu'ils devraient adorer, qu'ils haïssent celui qu'ils devraient aimer. Pardonnez-leur donc leur malice en faveur de leur ignorance; et prenez pitié d'eux parcequ'ils sont faibles, séduits, et aveuglés par des passions qui ne leur permettent ni d'entendre ce qu'ils disent ni de voir ce qu'ils font. *Non enim sciunt quid faciunt.*

Remarquez enfin, chrétiens fidèles, qu'il ne se borna pas à faire une seule fois cette touchante et amoureuse prière, mais que, selon l'expression de l'Evangéliste, il la répéta à plusieurs reprises; *Dicebat.* Et parceque cette grâce lui tient à cœur, il la sollicite, puis il la redemande encore, tant qu'il est sur la croix, et toujours avec une nouvelle instance, une nouvelle force

et un nouvel amour; *Dicebat : Pater, dimitte illis.*

Aucun défenseur, dit S. Augustin, n'a jamais été dans ses discours ni si empressé, ni si ingénieux pour sauver son client de la mort temporelle que Jésus-Christ ne l'a été dans cette prière d'infinie miséricorde pour arracher ses bourreaux à la mort éternelle. (*In I Epist. Joan.*) Dans ce peu de paroles il a réuni tout à la fois et la dignité du suppliant : un fils de Dieu; et l'amour de celui qu'on implore : un Dieu qui est père; et le mérite de la prière : elle ne sort de ses lèvres que dans le temps même que tout son sang s'échappe de ses veines; et l'excuse de ceux qu'il défend : l'ignorance, la stupidité, la folie. Quant au crime, il ne le désigne que d'une manière confuse, mais il demande le pardon en termes fort clairs. Il ne montre le péché que du côté qui peut le faire excuser, puisqu'il le présente comme un effet de l'aveuglement d'esprit plutôt que de la malice de volonté; *Non enim sciunt quid faciunt;* tandis qu'il implore le pardon par le motif le plus capable de l'obtenir. parceque Dieu est son père, et que lui-même est son fils; *Pater, dimitte.* Ainsi donc Jésus présente à son Père avec l'artifice d'un amour infini les arguments les plus propres à émouvoir, les raisons les plus fortes pour obtenir. Ainsi il prononce le plaidoyer le plus éloquent, la défense la plus complète et le discours le plus triomphant et le plus efficace, et par ces moyens il prouve qu'il est le plus tendre, le plus compatissant, le plus ingénieux et le plus éloquent des défenseurs auprès de Dieu, non moins par la sainteté de sa personne que par les transports de sa charité. *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.*

Comment Jésus a-t-il pu dire que les Juifs ne savaient

ce qu'ils faisaient, quand l'injustice et la perfidie de leur haine et de leur envie, la mauvaise foi de leurs accusations et leur obstination cruelle à solliciter sa mort avaient été si visibles et si évidentes que Pilate lui-même s'en était aperçu. *Sciebat quia per invidiam tradidissent eum.* (Matth.) Y eut-il jamais malice plus volontaire, plus consommée, et par cela même plus inexcusable? Tout cela est d'une entière vérité. Mais il n'en est pas moins vrai que les Juifs, comme le leur dit ensuite l'apôtre S. Pierre, ne préférèrent Barabbas à Jésus-Christ, et ne voulurent la mort de l'auteur de la vie que parcequ'ils ne le connurent point. *Et nunc scio fratres, quia hoc per ignorantiam fecistis.* (Act.). Il est vrai aussi, remarque S. Thomas (*III Qu.* 47, ar. 5.), que cette ignorance fut affectée et qu'elle n'excusait pas leur crime. Il est encore vrai, ainsi que l'avait prévu le prophète, que cette ignorance fut le résultat de leur propre malice, puisqu'ils avaient tout fait pour s'aveugler relativement à la connaissance de l'auguste sacrement du Fils de Dieu fait homme (1). Il est également certain que les Juifs ne comprirent pas l'énormité de l'attentat qu'ils commirent, et par conséquent que leur ignorance, quoique coupable et digne de châtiment, n'en fut pas moins une ignorance réelle. (*Tr. de Pass. Dom.*, 8.) C'est pourquoi le Rédempteur a pu dire en toute vérité: « Ils ne savent ce qu'ils font. »

Cependant arrêtons-nous encore un instant pour considérer cette scène unique dans l'histoire du monde. Zacharie, sur le point d'être immolé entre l'autel et le

(1) Hæc cogitaverunt; erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum, et nescierunt sacramenta Dei. (*Sap.*, 2.)

temple, s'était écrié : Que le Seigneur voie le traitement que l'on me fait subir, qu'il le juge dans sa justice, et qu'il me venge (1). Mais Jésus-Christ, observe S. Augustin, prie au lieu de menacer; au lieu d'invoquer le Dieu juge, il supplie le Dieu père, et loin d'appeler la justice divine, il la désarme. Abreuvé par ses ennemis de douleurs et d'opprobres, il implore pour eux la divine miséricorde. Il voit que ces ingrats dédaignent son sang comme impur, et il insiste pour que le fruit leur en soit appliqué; il les entend insulter à sa patience, et il veut leur faire expérimenter les effets de son infinie charité. Il ne pense pas que c'est de leurs mains qu'il reçoit la mort; il se souvient seulement qu'il la souffre pour eux. (*Tract.* 31, *in Joan.*) O contraste admirable, s'écrie S. Léon, entre la barbarie des hommes et la miséricorde de Dieu! Tous respirent la fureur contre Jésus; Jésus seul est tout amour pour tous! Le peuple ne met point de bornes à son insolence et à sa haine, et Jésus n'en met point à sa charité. Les premières paroles que le peuple adresse à Jésus sur la croix furent des paroles d'insulte : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix; » et les premières que Jésus fait entendre du haut de la croix sont des paroles de compassion pour le peuple : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Le peuple l'accable de railleries; et Jésus se sent ému de pitié pour lui! Le peuple le livre aux tourments les plus affreux, et Jésus le défend! Le peuple cherche à hâter sa mort, et Jésus lui assure la vie! Le peuple enfin ne cesse de recommencer ses outrages, et Jésus redouble ses prières.

(1) Videat Deus, et requirat. (*II, Part.* 24.)

Ainsi donc, dit S. Bernard, Jésus-Christ notre précepteur et notre maître nous montre par sa prière qu'il a voulu obéir lui-même le premier à la loi du pardon qu'il avait faite pour nous, exécuter lui-même ce qu'il avait ordonné, et faire beaucoup plus encore puisqu'il prie non seulement pour ceux qui l'ont persécuté, calomnié et maudit, mais encore pour ceux qui l'ont crucifié (1). Voilà pourquoi, ajoute S. Augustin, quoique le Sauveur pût avec un égal succès faire cette prière au Père éternel en silence et dans le secret de son cœur, il a préféré la prononcer à haute voix de manière à pouvoir être entendu de tous, afin que les chrétiens ne fussent pas privés d'un si précieux enseignement et d'un exemple si magnifique. (2)

Or c'est à l'enseignement qui ressort de cet exemple que l'apôtre S. Paul faisait allusion, lorsqu'il disait : Soyez mutuellement bons et miséricordieux, pardonnez-vous les uns aux autres vos torts réciproques, à l'exemple du Fils de Dieu qui vous a pardonné tous les maux que vous lui avez faits. (*Ephes.*, 4.)

Eh ! que faudrait-il penser en effet de notre aveuglement et de notre insensibilité si cette grande leçon ne nous instruisait pas, si cet exemple sublime ne nous touchait pas ? Jésus-Christ n'a pas confondu les pécheurs avec leurs péchés ; il a distingué nos fautes de nos personnes ; il a voulu détruire les unes, et sauver les autres.

(1) Fecit bonus Doctor quod jusserat : orat non solùm pro persequentibus et calumniantibus, sed etiam pro occidentibus se. (*De Pass Dom.*, 8.)

(2) Pro te emisit hanc vocem, ut audiretur. Nam potuit pro illis orare in silentio ; sed tunc non haberes exemplum. (*Tract.* 31, *in Joan.*)

Hélas! que serait-ce de nous s'il n'avait pas fait cette distinction? En nous aimant ainsi, Jésus-Christ nous a donc enseigné comment nous devions nous aimer les uns les autres; comment, dans les torts qui nous sont faits, nous devions mettre une différence entre l'injustice de nos ennemis et la condition de leur nature, distinguer ce qu'ils nous font de ce qu'ils sont eux-mêmes, détester leur péché sans détester leur personne, comme le bon médecin qui a horreur de la maladie et la combat, et ne cesse pas pour cela de se montrer compatissant envers le malade et de l'assister. En effet les passions de celui qui nous offense injustement sont de véritables maladies de son esprit, et nos prières et notre charité ont souvent plus de forces pour les guérir que nos vengeances.

S. Bernard nous exhorte également à excuser, à l'exemple de Jésus-Christ, l'intention de celui qui nous offense, si nous ne pouvons excuser son action; il nous invite à attribuer l'injustice qui nous frappe à l'ignorance, à l'inadvertance, à quelque circonstance fortuite, plutôt qu'à la malice. (*Serm.* 40, *in Cant.*) Mais hélas! que ces ingénieux artifices de la charité sont rares parmi les chrétiens de nos jours! l'offensé s'étudie aujourd'hui à grandir à ses propres yeux et aux yeux des autres l'injure qu'il a reçue, afin de justifier par ces exagérations sa haine et son ressentiment et la promptitude avec laquelle il court les assouvir!

Mais, malheureux chrétiens! aimeriez-vous que Dieu vous traitât comme vous traitez votre frère, et qu'à la moindre faute que vous commettez il fît éclater son courroux et prît sa foudre pour vous frapper dans votre fortune, votre honneur, votre famille, votre personne

et votre vie? Assurément non. Quelle injuste prétention est donc la vôtre? dit l'Écriture. Vous, homme de boue, vous outragez Dieu par le péché, et vous voulez que Dieu vous épargne, pendant que dans votre ressentiment et votre implacable orgueil vous ne voulez pas pardonner à un homme semblable à vous. Vous n'êtes qu'un peu de poussière et un ver de terre, et ne voulez pas excuser la poussière, et vous demandez que le grand monarque des cieux fasse descendre le pardon sur vous! (*Eccli.*, 28.) Vaine illusion! Dieu n'admet point que nous ayons deux poids, deux règles et deux mesures. Il ne se peut pas que Dieu ne réserve sa miséricorde que pour nous, et que nous ne voulions sa justice que pour les autres. Car Jésus-Christ a dit : que Dieu se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres (*Luc*, 6); c'est à dire que la dette immense que nous avons contractée avec Dieu ne nous sera point remise, si de notre côté nous ne voulons jeter le voile de l'oubli sur les torts qu'on nous aura faits.

Rappelez-vous le serviteur inique de l'Evangile à qui son maître avait remis l'énorme dette de dix mille *talents* et qui ne voulut pas, lui, remettre à un de ses compagnons celle de quelques *julius*. Le maître, justement irrité, retira la parole de pardon qu'il lui avait donnée, fit revivre contre ce serviteur cruel son ancienne créance, le fit jeter dans une prison obscure et le livra au bourreau. Or c'est ainsi, dit Jésus-Christ que mon Père céleste fera envers vous; loin de vous pardonner vos péchés il vous punira sévèrement, si vous ne pardonnez pas à vos frères du fond du cœur. *Sic Pater meus*, etc. (*Matth.*)

Heureux donc, ô vous chrétiens sincères, disciples

compris dans votre prière, d'avoir en elle et par elle fait valoir nos excuses, présenté notre défense, plaidé notre cause, désarmé la colère divine et de nous avoir obtenu à tous notre pardon. Par cette prière vous avez fait en sorte que la grâce surpassât le crime ; ce que vous avez payé pour nous à la justice infinie est au dessus de ce que nous lui devions; ce que vous avez demandé pour nous est beaucoup plus que ce dont nous avions besoin; ce que notre divin Père pouvait justement refuser à notre indignité, à notre ingratitude et à notre malice, il ne peut plus désormais vous le refuser à vous qui êtes son fils, qui l'avez sollicité pour nous, qui continuez sans relâche à le demander en nous et avec nous, pourvu seulement que nous nous unissions à vous. *In quo clamamus : Abba, Pater.* A cette seule condition la justice divine, à laquelle nous avons abondamment satisfait, ne pourra plus rien prétendre ni rien exiger de nous, et elle est obligée de nous rendre sa confiance et son amour.

C'est pourquoi, subjugués et confondus par les marques de votre tendre charité, nous ressentons une extrême douleur d'avoir péché, et nous jurons au pied de la croix de ne plus pécher à l'avenir. Mais si nous avions jamais le malheur de courir encore sur la pente glissante du mal, quelque grande que soit notre malice, quelque monstrueuse que soit notre ingratitude, ah! qu'il ne nous arrive jamais d'ajouter à l'injure que nous vous aurons faite en foulant aux pieds votre loi sainte, l'injure, encore plus sensible à votre cœur aimant, de désespérer du pardon que vous avez sollicité et obtenu pour nous. La multitude de nos péchés pourra bien nous humilier, nous confondre, nous briser de douleur,

mais elle ne saurait nous désespérer, ni nous abattre. Nous rappellerons toujours à notre mémoire la prière si tendre et si efficace que vous adressâtes pour nous à votre Père; et pendant qu'elle nous parlera de votre amour afin de nous garder contre le péché, qu'elle nous redira notre ingratitude, elle nous donnera aussi l'espérance d'obtenir notre pardon; car elle nous dira que nous avons toujours en vous, auprès du divin Père, un avocat, à la justice et à la charité duquel rien ne peut être refusé, à qui tout a été accordé, et qui est par conséquent la propitiation infaillible, la caution perpétuelle, et le gage assuré du pardon non seulement de tous nos péchés, mais encore de ceux de tout le monde. *Si quis*, etc.

SECONDE PARTIE.

On ne saurait douter, dit S. Thomas, que le Père éternel n'ait exaucé toutes les prières qui lui ont été adressées par Jésus-Christ (3 *P.*, *qu.* 47), puisque le Sauveur a dit à son divin Père : Je sais, ô mon Père, que vous m'exaucez toujours; *Ego autem sciebam quia semper me audis.* (Joan., 11.) Il n'y a par conséquent nul doute que la prière que Jésus crucifié fit à son Père pour appeler le pardon sur ses bourreaux n'ait été entendue, même eu égard au temps, à la manière et à la douloureuse circonstance où elle fut faite. Car ce fut par l'efficacité toute puissante de cette prière sublime que le pardon fut accordé au bon larron, au centurion, aux soldats qui avaient crucifié Jésus, à la foule qui revint du Calvaire en se frappant la poitrine de douleur, et à ces milliers de Juifs qui se convertirent peu de

demanda en un mot pour les péchés de toute espèce dont les hommes se rendraient coupables, depuis l'origine du monde jusqu'à la fin des siècles. Car lorsque Jésus dit à son Père : Mon Père, pardonnez-leur, ce fut comme s'il eût dit : Mon Père, pardonnez aux Juifs, aux Gentils, aux étrangers, aux barbares, pardonnez à tous sans distinction aucune. (1)

Observez encore avec S. Jean que le péché que l'homme commet est toujours le résultat de l'aveuglement ou de l'ignorance des choses de Dieu. (*I Joan.*, 3.) Tout homme qui pèche de propos délibéré est réellement coupable, parcequ'il oppose le désordre, le vice, l'injustice de sa volonté individuelle, à la justice, à la sainteté et à l'ordre de la volonté ou de la loi de Dieu. Mais il n'en est pas moins vrai, dit S. Bernard, que dans le moment où l'homme pèche, il ignore Dieu ; il ignore la grandeur de l'outrage qu'il lui fait, des bien célestes qu'il perd, des maux qu'il s'attire, des châtiments affreux qu'il se prépare. Car s'il connaissait clairement toutes ces choses, comme elles sont en elles-mêmes, il mourrait mille fois d'épouvante et d'horreur plutôt que de commettre une seule fois le péché. On peut donc dire avec vérité de tous les pécheurs qu'ils sont aveugles, stupides, insensés et qu'ils ne savent ce qu'il font (*Tract. de Pass. Dom., cap.* 8.) ; par conséquent Jésus-Christ a pu dire et a dit en effet de tous les pécheurs : Ils ne savent ce qu'ils font ; et il put les comprendre, comme il les comprit effectivement, tous dans son amoureuse prière.

(1) Dimitte Illis, id est dimitte Græcis, Judæis, peregrinis, barbaris, omnibus omninò. (*Hom., in Matth.*)

Il suit de là que la croix du haut de laquelle le Fils de Dieu fait homme, suspendu au dessus de la terre et rapproché des cieux, prononce cette prière sublime, n'est plus l'instrument de supplice d'un condamné, mais mais bien le rocher élevé, le terrain neutre de l'ambassadeur, du rédempteur, de l'avocat universel qui signe le traité de la réconciliation du monde. (*De Pass.*)

C'est à S. Paul que nous devons d'avoir déchiré le voile qui nous dérobait ce grand mystère ; cet apôtre nous a ainsi découvert le tableau le plus magnifique, le plus grandiose et en même temps le plus tendre de l'économie de l'amour de Dieu envers les hommes.

En effet, un habile défenseur ne se contente pas de parler ; il prête encore à sa parole l'éloquence du geste, des yeux et de tous les mouvements de sa personne ; il se sert de tous les incidents, il tire parti de tout pour faire valoir les raisons de son client. S'il ne peut convaincre les juges, il cherche à les émouvoir. S'il ne peut obtenir par justice l'acquittement de l'accusé qu'il défend, il s'efforce de l'obtenir par pitié. Dans ce but il trouve des excuses à son crime, il en atténue la malice, il en exagère la faiblesse, il allègue l'ignorance en sa faveur, et enfin il fortifie ses arguments avec l'accent de la compassion, la prière et les larmes. Or, c'est ce que Jésus-Christ a fait sur la croix. Il a plaidé non seulement avec les raisons les plus péremptoires, déduites de notre folie et de notre ignorance, mais il a plaidé encore avec les supplications les plus ferventes, les plus énergiques, les plus méritoires et les plus efficaces, comme le plus saint de tous les fils s'adressant au plus tendre et au plus amoureux de tous les pères. Il a présenté notre défense non seulement par la parole,

mais encore en tournant vers le ciel son visage divin, en étendant ses mains vers Dieu le père, en jetant du fond de son cœur de grands cris accompagnés de larmes abondantes et secondés de sentiments si humbles, si pieux et si respectueux que sa prière monta jusqu'au trône de Dieu comme l'odeur de l'encens le plus suave. *Qui in diebus*, etc. (*Hebr.*, 5.)

S. Paul ajoute que, plus éloquent que le sang d'Abel qui criait vengeance contre Caïn, le sang de Jésus-Christ parlait en demandant grâce pour nous. *Et sanguinis aspersionem melius loquentem quàm Abel.* (Hebr., 12). O tendre et touchant mystère! L'apôtre a voulu nous faire connaître par ces paroles que notre compatissant avocat, pour faire triompher efficacement auprès de son Père le cri de sa charité, lui adressait sans doute sa prière des lèvres, mais lui parlait aussi avec les épines dont sa tête était déchirée, avec sa langue abreuvée de fiel, avec ses mains et ses pieds percés par les clous, avec les angoisses de sa mère, avec les ignominies et le martyre de sa croix. Tandis que sa bouche prononçait en notre faveur le mot de *pardon*, *Dimitte illis*, de ses plaies comme d'autant de bouches sortait encore cette parole d'amour: *Pardon.* Aux larmes qui s'échappaient de ses yeux se joignait aussi le gémissement du sang qui ruisselait de tout son corps, et ce nouvel Abel appelait aussi à son aide la voix de son sang innocent et divin pour faire triompher la cause de notre absolution et de notre pardon, pour forcer la sévère justice de Dieu, dont nous ne pouvions attendre qu'une terrible vengeance, à user envers nous de miséricorde.

Dans une autre partie de ce tableau mystérieux S. Paul nous montre le ciel ouvert, et Dieu le père qui,

le regard fixé sur cette sublime expiation, prête l'oreille à ce plaidoyer inspiré par l'amour, à cette prière si tendre, et l'exauce en faveur du profond respect avec lequel elle lui est adressée. *Exauditus est pro suâ reverentiâ.* (Hebr., 5.) C'est à dire que, frappé de ce spectacle grandiose, et touché de ces paroles si douces et si généreuses, de ces précieuses larmes, et ému à la vue du sang divin de son fils, le Père éternel dépose son courroux, laisse tomber la foudre de ses mains, désarme son bras, et commence dès lors à regarder d'un œil de compassion le monde qui lui était si odieux, et le réconcilie en Jésus-Christ. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* (11 Corinth., 5.) Ensuite, avec une plume trempée dans le sang même de son fils chéri, il efface le fatal décret sur lequel était écrite la condamnation de tous les pécheurs; *Delens quod adversus nos,* etc. (*Coloss.*, 2), et il l'expose appendu à la croix de Jésus-Christ comme la cédule d'une dette qui a été acquittée, et que l'on restitue au débiteur, puisqu'il y a déjà satisfait.

C'est pour cela encore qu'il est établi dès ce moment que nos péchés nous seront sûrement remis et qu'ils ne nous seront plus imputés, pourvu que les larmes de notre pénitence se mêlent aux larmes échappées à l'amour de Jésus-Christ, et que notre prière se confonde avec sa prière. (1)

Et malheur, malheur à nous si Jésus-Christ ne se fût souvenu de nous dans cette heure mystérieuse, et s'il ne nous eût tous embrassés dans son ineffable prière! Car ce que S. Augustin dit au sujet du péché originel est

(1) Non reputans illis delicta ipsorum. (II *Corinth.*, 5.)

également vrai de tous les péchés actuels; c'est à dire que telle est la nature de l'offense que l'homme fait à Dieu en péchant, que bien que cette offense doive être réparée par l'homme qui l'a commise, elle ne peut l'être réellement que par un Dieu. Car tout péché, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (*Homélie* 7), renfermant une malice infinie par rapport à l'infinie majesté de Dieu qui en est offensée, il n'y a qu'une personne d'une dignité et d'un mérite infinis qui puisse l'expier dignement. Et puisqu'en Dieu seul se trouvent cette dignité et ce mérite infinis, il s'ensuit que la Divinité ne peut trouver qu'en elle-même une satisfaction proportionnée aux outrages qu'elle reçoit. C'est pourquoi un Dieu seul peut apaiser la colère de Dieu, se faire victime de propitiation et avocat pour l'homme, et lui obtenir la réconciliation et le pardon. C'est pourquoi nous tous à qui il suffit de notre liberté et de notre malice pour nous éloigner de Dieu par le péché, nous ne pouvons cependant tout seuls retourner à Dieu par le moyen de la pénitence ni nous réconcilier avec lui; nous avons besoin pour cela d'un médiateur divin, d'un avocat divin, de Jésus-Christ qui, vrai Dieu et vrai homme, est par là même un médiateur et un avocat aussi élevé au dessus des cieux par sa majesté, et digne d'être exaucé par sa justice, qu'il est compatissant envers nous par sa charité. *Advocatum habemus*, etc.

Si donc Jésus-Christ n'eût satisfait et n'eût imploré le pardon que pour le péché originel, comment nous-mêmes aurions-nous pu satisfaire et obtenir grâce pour nos péchés actuels? Comme chacun de nos péchés en particulier a besoin d'une médiation et d'une satisfaction infinies, il faudrait, disait S. Paul, que Jésus-

Christ recommençât toujours à souffrir pour chaque péché individuel de l'homme, afin de l'expier. (*Hebr.*, 9.) Or était-il possible que le Fils de Dieu revêtit notre chair, qu'il souffrît et mourût pour chaque homme et pour chacun de ses péchés? non sans doute. Dès lors le pécheur aurait été privé du seul médiateur, du seul avocat capable de présenter une défense triomphante, et de faire une prière efficace parcequ'elle est unie au mérite d'une satisfaction infinie. L'homme pécheur serait retombé dans sa primitive misère, dans l'impossibilité native de satisfaire et d'obtenir le pardon pour son propre péché; et une fois qu'il aurait perdu l'innocence baptismale, cette perte eût été irréparable, et ainsi l'œuvre de la rédemption du péché originel eût été inutile et sans fruit pour l'immense majorité des hommes qui ont le malheur de ne pas conserver la grâce du baptême.

Mais le Rédempteur a réuni tous les pécheurs dans sa personne; il a donné à Dieu même par anticipation une satisfaction infinie pour tous les péchés qui s'étaient commis et qui se commettraient depuis le commencement jusqu'à la fin du monde; par le mérite de cette satisfaction infinie, il a obtenu le pardon à tous et pour tous, et par cette seule oblation, dit encore S. Paul, il a consommé en un seul moment, par un seul acte la réconciliation et la sanctification de tous les pécheurs. Entré une fois en notre nom dans le sanctuaire de l'amour de Dieu, il en a laissé pour toujours les portes ouvertes à tous les hommes, et il a accompli une rédemption universelle et éternelle. *Unâ enim oblatione*, etc. (*Hebr.*, 10). *Introivit semel*, etc. (*Id.*, 9.)

O mystère de tendresse et de miséricorde! continue

S. Paul ! Ainsi donc a cessé pour l'homme qui s'est éloigné de Dieu par le péché cette condition qui lui rendait tout retour impossible. L'abîme qui séparait l'homme de Dieu a une distance infinie a été comblé; par l'intermédiaire d'une prière si affectueuse, faite dans un moment de douleur et d'opprobre inénarrables, et accompagnée de l'effusion de tant de sang, Dieu s'est approché de l'homme, l'homme s'est approché de Dieu, de sorte que le pécheur n'a qu'à s'arrêter dans les voies de désordre, et retourner sur ses pas pour retrouver Dieu et rentrer en paix avec lui. *Et vos qui eratis longè, facti estis propè in sanguine ipsius.* (Ephes., 2.) En effet Jésus-Christ, sollicitant le pardon en faveur des pécheurs, n'est pas seulement notre médiateur, il est aussi notre paix; puisque c'est lui qui par la prière amoureuse de son cœur et par les meurtrissures de sa chair divine, a abattu le mur de séparation que le péché élevait entre l'homme et Dieu; puisqu'il a aussi éteint dans son principe l'inimitié qui, placée entre Dieu et l'homme, aurait été irréconciliable et éternelle. *Ipse enim est pax nostra*, etc. (*Ibid*). Aussi tous les obstacles sont levés, toutes les voies aplanies, toutes les dettes acquittées, tous les droits rétablis; l'homme, auparavant coupable, peut désormais, toutes les fois qu'il le voudra sincèrement et efficacement, pénétrer jusqu'au trône de Dieu par la pénitence, se présenter à lui avec confiance, retourner dans ses bras, l'aimer de nouveau comme son père et en être regardé comme son fils. *Per ipsum habemus accessum ad Patrem.* (Ibid.)

S. Paul nous a révélé comment la médiation puissante que Jésus-Christ exerça en notre faveur sur le

Calvaire, se perpétue continuellement et se perpétuera toujours dans le ciel. Jésus-Christ, dit-il, est toujours vivant dans le ciel pour intercéder pour nous. *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hebr., 7). O précieuse révélation! ô paroles consolantes! Par elles nous savons avec certitude que le Fils de Dieu, assis à la droite de son divin Père, lui montrant toujours les blessures qu'il reçut pour nous, ne cesse de nous en appliquer le mérite et de nous en assurer le fruit; et que dans la plénitude de sa gloire il lui répète constamment la prière sublime qu'il lui adressa du haut de la croix alors qu'il était au comble des ignominies et des souffrances: Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Nous apprenons ainsi que cette prière du divin Fils, comme un écho toujours puissant, retentit à l'oreille et plus encore au cœur du divin Père; que nous, ingrats devant ses bienfaits, insensibles à son amour, nous oublions trop souvent notre amoureux défenseur qui ne nous oublie jamais; que son occupation la plus douce, ses plus chères délices et sa vie entière, dans le sein de l'amour infini, est de continuer, avec son sacrifice, la sublime mission de nous obtenir le pardon divin; *Semper vivens*, etc., et qu'il est toujours dans le ciel ce qu'il fut toujours sur la terre, notre médiateur et notre avocat pour nous rendre son Père propice, lorsque nos péchés ont allumé son courroux. *Advocatum habemus*, etc.

O doux Jésus! tendre et aimable Jésus! nous vous remercions avec toute l'effusion, avec tout le transport de notre cœur de ce que sur la croix vous nous avez eu tous présents aux yeux de votre bonté et de votre miséricorde! Nous vous remercions de nous avoir tous

compris dans votre prière, d'avoir en elle et par elle fait valoir nos excuses, présenté notre défense, plaidé notre cause, désarmé la colère divine et de nous avoir obtenu à tous notre pardon. Par cette prière vous avez fait en sorte que la grâce surpassât le crime ; ce que vous avez payé pour nous à la justice infinie est au dessus de ce que nous lui devions; ce que vous avez demandé pour nous est beaucoup plus que ce dont nous avions besoin; ce que notre divin Père pouvait justement refuser à notre indignité, à notre ingratitude et à notre malice, il ne peut plus désormais vous le refuser à vous qui êtes son fils, qui l'avez sollicité pour nous, qui continuez sans relâche à le demander en nous et avec nous, pourvu seulement que nous nous unissions à vous. *In quo clamamus : Abba, Pater.* A cette seule condition la justice divine, à laquelle nous avons abondamment satisfait, ne pourra plus rien prétendre ni rien exiger de nous, et elle est obligée de nous rendre sa confiance et son amour.

C'est pourquoi, subjugués et confondus par les marques de votre tendre charité, nous ressentons une extrême douleur d'avoir péché, et nous jurons au pied de la croix de ne plus pécher à l'avenir. Mais si nous avions jamais le malheur de courir encore sur la pente glissante du mal, quelque grande que soit notre malice, quelque monstrueuse que soit notre ingratitude, ah! qu'il ne nous arrive jamais d'ajouter à l'injure que nous vous aurons faite en foulant aux pieds votre loi sainte, l'injure, encore plus sensible à votre cœur aimant, de désespérer du pardon que vous avez sollicité et obtenu pour nous. La multitude de nos péchés pourra bien nous humilier, nous confondre, nous briser de douleur,

mais elle ne saurait nous désespérer, ni nous abattre. Nous rappellerons toujours à notre mémoire la prière si tendre et si efficace que vous adressâtes pour nous à votre Père; et pendant qu'elle nous parlera de votre amour afin de nous garder contre le péché, qu'elle nous redira notre ingratitude, elle nous donnera aussi l'espérance d'obtenir notre pardon; car elle nous dira que nous avons toujours en vous, auprès du divin Père, un avocat, à la justice et à la charité duquel rien ne peut être refusé, à qui tout a été accordé, et qui est par conséquent la propitiation infaillible, la caution perpétuelle, et le gage assuré du pardon non seulement de tous nos péchés, mais encore de ceux de tout le monde. *Si quis*, etc.

SECONDE PARTIE.

On ne saurait douter, dit S. Thomas, que le Père éternel n'ait exaucé toutes les prières qui lui ont été adressées par Jésus-Christ (3 *P.*, *qu.* 47), puisque le Sauveur a dit à son divin Père : Je sais, ô mon Père, que vous m'exaucez toujours; *Ego autem sciebam quia semper me audis.* (Joan., 11.) Il n'y a par conséquent nul doute que la prière que Jésus crucifié fit à son Père pour appeler le pardon sur ses bourreaux n'ait été entendue, même eu égard au temps, à la manière et à la douloureuse circonstance où elle fut faite. Car ce fut par l'efficacité toute puissante de cette prière sublime que le pardon fut accordé au bon larron, au centurion, aux soldats qui avaient crucifié Jésus, à la foule qui revint du Calvaire en se frappant la poitrine de douleur, et à ces milliers de Juifs qui se convertirent peu de

temps après, à la première prédication de S. Pierre, et formèrent la primitive Eglise.

Pourquoi n'y eut-il que ce petit nombre de personnes qui se convertirent et obtinrent leur pardon? Serait-ce parceque Jésus ne pria que pour eux? Non, assurément. Le mot générique *illis*, à eux tous, signifie clairement, comme nous l'avons déjà fait observer, que le Seigneur embrassa dans sa prière tous ceux qui directement ou indirectement avaient coopéré à sa passion et à sa mort; que cette prière fut comme une amnistie générale, un jubilé universel, un pardon qui s'étendait à tout le monde, dont personne ne fut exclus ni excepté, et dont Judas lui-même, dit S. Léon, aurait pu profiter, s'il avait eu recours à la pénitence pour le conduire dans les bras de Jésus-Christ, et si le désespoir ne l'eût pas poussé au suicide (1). Donc, si une prière faite pour tous ne servit qu'à un petit nombre, ce fut, dit S. Chrysostome, parceque Jésus-Christ en la faisant n'assura pas l'impunité à tous les pécheurs, mais implora et obtint le pardon pour tous les pénitents qui auraient la volonté d'effacer leurs crimes par une foi vive et un repentir sincère. (*Caten., in Luc.*) Or, comme la plus grande partie des Juifs, aveugles volontaires, insensibles et endurcis contre le prodige de tant de vertus et contre la vertu des nombreux prodiges qui signalèrent la mort du Sauveur, opposèrent une résistance infernale à sa grâce, et s'obstinèrent dans leur attentat avec une opiniâtreté diabolique, ils ne participèrent point dès lors au grand bienfait du pardon divin.

(1) Quod remedium nec te, Juda, transiret, si ad pœnitentiam confugisses, quæ te revocaret ad Christum, non quæ instigaret ad laqueum. (*Serm. I, de Pass.*)

Voici la leçon importante que nous recueillons de ce mystère : c'est que, quoique ce pardon ait été sollicité pour tous sans exception, cependant ceux-là seulement y ont part qui s'en appliquent le fruit par une sincère pénitence.

Les Nicolaïtes, dans le premier siècle du christianisme, et, après eux, Luther et ses sectateurs, au seizième, blasphémèrent lorsqu'ils dirent que « Jésus-Christ ayant satisfait à la justice de Dieu pour tous, et obtenu le pardon pour tous, le chrétien qui a la foi en Jésus-Christ ne peut être damné, quels que soient le nombre et l'énormité de ses péchés; » avec ce principe, ils abolirent, comme inutile, tout acte de pénitence.

Doctrine effrayante! car si elle venait à prévaloir, elle ouvrirait la porte à tous les vices, légitimerait tous les excès, anéantirait toutes les vertus, convertirait le mystère de la rédemption et du pardon en un foyer de péchés, au lieu d'en être le remède; ferait de Jésus-Christ, du Dieu de la sainteté, le fauteur et le complice de tous les crimes, et changerait en une masse de scélérats odieux au ciel et à la terre le peuple chrétien choisi de Dieu pour être consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres. *Ut faceret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* (Tit., 2.) Doctrine également impie et absurde; également réprouvée par la foi chrétienne et par la saine raison, par la vraie religion et la véritable philosophie, et qui non seulement perdrait l'homme, mais encore rendrait toute société impossible en la détruisant par ses fondements.

Mais hélas! cette doctrine diabolique, née dans la fange de l'hérésie, a pénétré encore jusqu'au sein des nations catholiques, sinon comme croyance au moins

comme pratique! Eh! combien n'y a-t-il pas de catholiques qui, étrangers à tout exercice de vertu chrétienne et plongés dans tous les vices, entretiennent la folle illusion qu'ils assurent leur salut au moyen de quelque acte extérieur de pénitence tardive qu'ils se flattent de pouvoir faire à leur dernière heure, comme s'ils tenaient entre leurs mains le pardon de leurs péchés dont ils ne se repentirent jamais, ni pendant leur vie ni à leur mort!

O déception funeste! ô maudite assurance! quelle foule nombreuse d'âmes tu précipites à leur perte à l'heure de la mort, en les entretenant dans leurs désordres pendant la vie! L'apôtre S. Pierre, annonçant la parole de Dieu aux Juifs après la Pentecôte, posa comme condition indispensable pour avoir part au pardon de Jésus-Christ, non seulement la foi et le baptême, mais encore un repentir sincère, une véritable douleur du péché. *Pœnitemini*, etc. (Act., 2.) Ce qui veut dire que Jésus-Christ a satisfait, il est vrai, pour tous, qu'il a demandé et obtenu le pardon pour tous, mais à la condition que, par une sincère pénitence, nous nous appliquerons à nous-mêmes, en temps opportun, le prix infini de cette satisfaction et de cette prière dont l'Église nous conserve le précieux dépôt.

Ne nous faisons donc pas illusion : la médiation de Jésus-Christ, son intercession, son pardon, loin de nous dispenser de nous repentir à temps de nos péchés, nous font au contraire un devoir plus rigoureux de participer au sacrement de pénitence, où le mérite infini de la prière de Jésus-Christ nous est appliqué. A cette condition seulement nous pourrons profiter des heureux avantages que nous a faits cette prière sublime. A cette

condition nous pourrons demander à la divine justice, sans crainte d'être repoussés et avec la confiance d'être exaucés, qu'elle solde nos comptes et qu'elle efface nos dettes. *Dimitte nobis debita nostra.* A cette condition enfin nous pouvons saintement nous glorifier d'avoir dans Jésus-Christ notre Rédempteur un avocat aussi juste que puissant, qui nous rendra son divin Père propice, malgré les péchés que nous avons commis, et qui nous obtiendra le pardon, la grâce et le salut éternel, puisqu'il est capable d'obtenir tout cela, même pour le monde entier. *Si quis peccaverit,* etc.

Ainsi soit-il.

TRENTIÈME CONFÉRENCE.

LES TROIS CROIX.

Videbit semen longævum; et voluntas Domini in manu ejus dirigetur; et fortium dividet spolia pro eo quod tradidit in morteni animam suam, et cum sceleratis reputatus est.
(Isa., 53.)

Il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains. Il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parcequ'il s'est livré à la mort et qu'il a été confondu avec les scélérats.

Parmi les circonstances qui accompagnèrent la mort du Rédempteur on remarqua la haine brutale des Juifs mettant tout en œuvre pour que cette mort fût non seulement la plus cruelle, mais encore la plus infâme de toutes, afin que l'opprobre qui en réjaillirait sur lui changeât les dispositions de ceux qui avaient admiré sa vie, et qu'ainsi le nom et la mémoire de Jésus de Nazareth fussent à jamais abolis.

C'est pourquoi, non contents d'avoir, par leurs vociférations et leurs menaces, arraché à la faiblesse de Pilate l'inique sentence qui condamnait Jésus à la croix, genre de mort qui réunissait au plus haut degré et une profonde ignominie et une douleur immense, ils voulurent que deux insignes malfaiteurs fussent conduits au supplice avec lui (*Luc.*), et que sur le Calvaire ces deux fameux scélérats fussent placés l'un à droite, l'autre à gauche, et au milieu d'eux, Jésus, comme le plus criminel de tous. (*Matth.*, *Jean*, *S. Bonav.*)

Mais, ô aveuglement des Juifs! dit S. Chrysostome. Ils croient assouvir par cet outrage leur haine contre

Jésus-Christ, et ils ne font que servir la parfaite exécution d'un grand dessein de Dieu. Ils croient couvrir le Seigneur d'infamie, et, sans le savoir, ils accomplissent une grande prophétie (1). Isaïe n'avait-il pas prédit en termes fort clairs que le Messie subirait la mort au milieu de deux scélérats, et n'avait-il pas ajouté : Que son sang répandu ne ferait que lui enfanter une nombreuse postérité, comme l'infamie d'être crucifié entre deux malfaiteurs ne servirait aussi qu'à faire mieux connaître l'efficacité de sa grâce et l'étendue de son empire ! *Videbit semen*, etc.

Admirable conduite de la sagesse de Dieu ! Les Juifs ont crucifié le Seigneur avec cet appareil infamant dans la persuasion où ils étaient, dit Théophilate, que le peuple, en le voyant associé à deux scélérats, le jugerait autant et plus criminel encore, et que l'identité du supplice le porterait à croire que tous trois s'étaient souillés de crimes également affreux (2). Et cependant cette circonstance qui ajouta tant d'ignominie à la mort du Sauveur ne fit que la rendre plus glorieuse; et les Juifs au lieu de ternir son innocence, ne firent que rendre sa mission plus certaine et sa dignité plus visible. Tel est le sujet que nous devons méditer aujourd'hui, je veux dire, la grandeur, la puissance et l'empire de Jésus-Christ prouvés et rendus sensibles dans le mystère des *trois croix*, précisément par cette circonstance qu'il a été crucifié entre deux larrons. *Et volontas*, etc. En-

(1) Inviti, etiam in hoc, Judæi prophetiam implent. Quæ enim illi ad ignominiam faciebant, his veritas implebatur. (*Hom.* 84, *in Joan.*)

(2) Ut homines pravam opinionem contrà eum conciperent, quòd et ipse latro et maleficus esset. (*In Marc.*)

trons donc sans autre préambule dans la considération de ce mystère aussi glorieux pour Jésus-Christ que précieux et édifiant pour nous, mystère dont l'étude réclame toute notre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses étaient nécessaires pour que la mort de Jésus-Christ fût utile et nous conquît le salut : la première, qu'il mourût sans péché, parceque s'il avait été condamné pour quelque faute personnelle même, la plus légère, sa mort aurait été un supplice mérité, et non un sacrifice : il n'aurait pu alors satisfaire pour les hommes, puisqu'il aurait eu besoin de satisfaire pour lui-même. La seconde condition, pour que sa mort fût salutaire, c'était qu'il la supportât comme l'un de nous, c'est à dire en qualité de criminel et de pécheur, parceque nous étions nous-mêmes pécheurs et criminels. En effet s'il n'avait eu aucune ressemblance extérieure avec les pécheurs, il leur aurait été parfaitement étranger, et se serait trouvé incapable de représenter leur état, leurs crimes et leur condamnation. Il était donc nécessaire que cette victime sainte, innocente et pure, fût immolée comme si elle avait été elle-même coupable de toutes les iniquités du monde; que le sacrifice volontaire du Messie passât aux yeux des hommes pour un supplice mérité; qu'il parût criminel sans l'être en effet, et qu'il semblât souffrir avec justice une mort qu'il n'endurait que par un élan de son infinie charité.

Or le Fils de Dieu, sagesse infinie, atteint ce grand but en consentant à être confondu à sa mort avec deux

scélérats. Car il a suffi, aux yeux de l'aveugle multitude, pour le faire regarder comme coupable avec quelque vraisemblance, qu'il fût associé à ces deux insignes malfaiteurs, dont les crimes étaient publics et avérés; que sa croix fût élevée au milieu de leurs croix, et qu'il y expirât sans que Dieu fît aucun miracle pour l'en délivrer.

Quel précieux mystère dans ces trois croix! Par là même que la croix de Jésus-Christ est placée au milieu de celles des deux larrons, que le saint par excellence est confondu avec les criminels et meurt comme l'un d'eux, nous sommes assurés qu'il est mort pour les pécheurs. Faites disparaître les croix des criminels qui figurent aux deux côtés de celle du Sauveur, et aussitôt ce grand mystère s'évanouit ou devient obscur. Si cette circonstance, prédite avec tant de clarté et si évidemment liée avec le motif de sa mort, eût manqué, le mérite de ses souffrances serait demeuré en quelque sorte douteux; mais cette même circonstance, jointe à celle de son innocence prouvée d'une manière juridique et publiquement reconnue, assure à Jésus-Christ l'un de ses principaux caractères. Loin de le rendre semblable aux scélérats en compagnie desquels il meurt, elle le fait connaître pour le Rédempteur qui est venu les justifier au prix de sa vie; elle prouve qu'en lui s'accomplissent les desseins miséricordieux du Père commun pour le salut des hommes, et elle le proclame véritable Messie et Sauveur du monde. *Et voluntas Domini*, etc.

Mais tandis que le mystère des trois croix montre clairement dans Jésus-Christ le Sauveur des hommes, et rend sensible ce grand et auguste caractère de sa

personne, il nous fait aussi connaître la prodigieuse efficacité de sa grâce.

Car l'un des deux criminels qui étaient crucifiés avec Jésus, celui qui était placé à sa gauche, commença à le blasphémer, dès l'instant même où la croix du Sauveur eût été élevée à côté de la sienne, et il lui disait : « Eh ! comment peut-on croire que tu sois le Messie ? Si tu l'étais réellement, ne te sauverais-tu pas toi-même, et toi avec nous ? Mais puisque tu ne nous sauves pas et que tu ne te sauves pas non plus, non il n'est point vrai que tu sois le Messie. » *Unus autem de his*, etc. (*Luc.*) L'autre malfaiteur au contraire, qui avait nom *Dismas*, ainsi que nous l'apprend la tradition, et qui se trouvait placé à la droite du Sauveur, indigné d'entendre le compagnon de son supplice insulter ainsi le Seigneur mourant, reprit aussitôt ce misérable : « Comment, lui dit-il, condamné comme lui au même supplice, ne crains-tu pas d'encourir la colère de Dieu en te réunissant à ce peuple impie pour insulter le crucifié ? » *Respondens autem alter*, etc. (*Ibid.*) « Nous, nous, coupables, c'est avec justice que nous souffrons ; notre supplice est le châtiment dû à nos forfaits ; mais il n'en est pas de même de celui-ci. Attaché à la croix comme nous, il ne l'y est pas au même titre ; il subit cette peine sans qu'aucun crime la lui ait méritée, comme il la souffre sans impatience ; » *Et nos quidem justè*, etc. (*Ibid.*) Puis se tournant vers Jésus, le front humilié, les yeux baissés, la voix suppliante et le cœur touché de douleur : « Seigneur, lui disait-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé en votre royaume. » *Et dicebat ad Jesum*, etc. (*Ibid.*)

O paroles remarquables ! ô touchante prière ! D'a-

bord en reprochant au mauvais larron de n'avoir point la crainte de Dieu, *Neque tu Deum times*, le bon Dismas prouve clairement que lui-même a déjà ouvert son cœur à cette crainte précieuse, principe de la vraie sagesse et du salut éternel, qui fait les pénitents et couronne les justes. Et il ne se contente pas d'avoir cette crainte divine, il cherche encore à l'inspirer à son compagnon, et c'est dans cette intention qu'il le reprend et qu'il l'avertit. Il désire que celui qui fut jadis le complice de ses crimes, et qui partage maintenant avec lui la même peine, puisse s'associer aussi à sa pénitence; et quoiqu'il ne soit encore que pénitent lui-même, il remplit le rôle d'apôtre et de missionnaire. Tant il est vrai que le zèle pour la conversion des autres est un signe certain de la sincérité de notre propre conversion !

Mais remarquez comme celle du bon larron est parfaite. En effet, lorsqu'il dit ces paroles : « Nous souffrons justement, » *Nos quidem justè*, il formule un acte remarquable de contrition. Puis quand il ajoute : « Nous recevons la peine due à nos crimes ; *Digna facti recipimus*, il fait évidemment une confession publique, humble et pleine de douleur de toute sa vie criminelle ! Le mauvais larron en disant à Jésus : « Si tu es véritablement le Messie, sauve-toi toi-même, et toi avec nous, » *Si tu es Christus*, etc., laisse clairement apercevoir qu'il demande un miracle qui le délivre de la croix, et non la grâce qui efface ses péchés ; que ce ne sont pas ses crimes qu'il déteste, mais bien le châtiment qu'il endure ; qu'il n'a aucun regret d'avoir offensé la bonté de Dieu, mais qu'il s'irrite seulement contre la justice des hommes qui le frappe ; en un mot, que toutes ses

pensées sont absorbées par la vie du temps, et qu'il ne s'inquiète nullement de la vie de l'éternité. Le bon larron, au contraire, montre par l'expression de son visage, non moins que par la sagesse de ses paroles, que, fidèle image et vrai modèle des pénitents, il accepte son supplice avec une humble patience et une pieuse résignation, et qu'il désire que ses souffrances servent à l'expiation de ses crimes ; il fait voir qu'il reconnaît dans le supplice de la croix à laquelle les hommes l'ont condamné, un châtiment de la justice de Dieu, trop léger en comparaison de ce qu'il croit et confesse avoir mérité ; il prouve enfin qu'il ne s'occupe pas de son corps, mais qu'il ne soupire que pour son âme ; qu'il ne demande pas à vivre, mais à assurer son salut éternel, et que ce n'est pas de ses propres mérites qu'il attend cette grâce, mais de la bonté de Jésus-Christ ; et c'est pour ce motif qu'il se tourne vers lui, et qu'il s'unit à lui par le lien d'une foi vive, d'une humble confiance, d'une douleur sincère et d'une tendre charité.

Cependant le bon larron, quoique tout occupé de son âme, fait encore éclater le plus grand zèle pour la gloire de Jésus-Christ. Il nous le prouve lorsqu'il prononce contre son compagnon qui blasphémait le Seigneur, ce blâme sévère : « Ni toi non plus, tu ne crains pas le Seigneur ; » car il reconnaît alors que Jésus-Christ est agréable à Dieu, de sorte que celui qui l'insulte appelle sur sa tête les vengeances du ciel ; et il confesse en même temps que Jésus-Christ est Dieu lui-même, qui punira bientôt les blasphèmes du larron impénitent par des supplices éternels. Quand il ajoute ensuite que Jésus-Christ n'a aucune faute à se pardonner, il proclame sa sainteté, et enfin, en lui

adressant cette touchante prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume, » il publie sa royauté et le reconnaît maître tout puissant d'un royaume céleste, spirituel et divin, qui commence après la mort, et qui a l'éternité pour durée.

Quelle foi ardente dans cette confession de l'heureux Dismas ! Les saints Pères ne se lassent pas de l'admirer et de la glorifier. S. Chrysostome dit que le bon larron a été une de ces âmes d'élite dont le Seigneur avait dit : Heureux celui qui ne se scandalise point de mes ignominies et de mes douleurs ; *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (Matth., 11). En effet, il voit Jésus-Christ attaché à la croix, et il le prie comme s'il le contemplait assis sur son trône dans les cieux ; il le voit condamné au supplice le plus infâme, et il l'invoque comme le roi et le souverain de l'univers ; il le voit au milieu des humiliations et des tourments, et il l'adore comme s'il était ébloui des rayons brillants de sa gloire.

Peut-on admirer rien de plus grand que ce trait de l'Évangile ? s'écrie S. Bernard. Le bon larron implore le secours d'un crucifié qui semble avoir besoin lui-même de secours, et il a une ferme confiance qu'il l'obtiendra ; mais en même temps de quel amour, de quelle tendresse il se montre animé pour Jésus-Christ puisqu'il n'a d'autre désir que de s'unir à lui. (1)

Dismas, observe S. Léon, n'avait point vu les mira-

(1) Fiducialiter sperat auxilium ab eo, qui auxilio videbatur indigere. Quis autem petit hoc quod non sperat ? Amat vero eum, cui conjungi desiderat. (*Tract de Pass.*)

cles que le Seigneur avait opérés pendant sa vie, et il ne put voir non plus ceux qu'il opéra après sa mort; et cependant il reconnaît son Seigneur dans un homme qui est le compagnon de son supplice, et il invoque son Sauveur dans la personne d'un criminel qui meurt comme lui. (*Serm. IV, de Pass.*)

Enfin S. Augustin dit à ce sujet : « Les apôtres chancèlent dans la foi de Jésus-Christ; cependant ils avaient vu les morts sortir à sa voix du tombeau. Le bon larron le voit suspendu à un gibet déshonorant, et il croit en lui (1). Ce qui ajoute encore plus de prix à cette confession, c'est que Dismas est le seul qui la fait. Chose surprenante, en vérité! Tandis que les prêtres, les anciens et le peuple d'une voix unanime le condamnent comme coupable, Dismas le proclame saint et innocent; pendant que tous le maltraitent à l'égal d'un esclave, il le reconnaît pour son Seigneur; alors que tous l'insultent comme le plus méchant de tous les hommes, il lui demande grâce comme à son Dieu. Tous le blasphèment, lui seul publie ses louanges; tous l'accusent, lui seul le défend; tous le méprisent, lui seul l'adore. » (2)

Rappelons-nous cependant, dit S. Léon, que cette conversion si subite, cette pénitence si sincère, cette foi si vive, ce zèle si généreux, si pur et si ardent fut dans le bon larron l'ouvrage de Jésus-Christ, et que la prière de Dismas lui avait été inspirée par le Sauveur lui-

(1) Titubaverunt qui viderant mortuos suscitantem; credidit qui videt in cruce pendentem!

(2) Domine, memento mei. Beatus latro adstantes docebat, talia disserens, quibus alium increpabat. (*S. Chrysost.*)

même, qui lui donna ensuite la réponse, et l'assura que sa foi serait récompensée. (*Serm. IV, de Pass.*)

O miracle étonnant de la puissance du Rédempteur! ô force ineffable de sa grâce! ô lumière précieuse de sa foi! Voilà un homme, reprend S. Léon, qui, adonné au crime jusqu'au jour où il est mis en croix, s'est vu changé tout à coup et est devenu non seulement pénitent illustre, mais encore le premier prophète, le premier évangéliste, le premier martyr, le premier confesseur de Jésus-Christ. Car sans peur comme sans respect humain, du haut de sa croix il publie devant tout le peuple l'innocence, la sainteté, la puissance, l'empire et la divinité du Sauveur. (*Serm. II, de Pass.*)

Y a-t-il par conséquent pour notre foi un spectacle plus admirable et plus édifiant que ce tableau où nous voyons notre Seigneur déployant au milieu des injures, des railleries et des tourments accumulés sur l'homme, cette puissance de Dieu qui pénètre l'esprit et l'illumine, qui touche le cœur et le change, qui commande aux volontés rebelles et les dompte, qui parle par la voix intérieure de la grâce à des âmes plus insensibles que les rochers et les change en de fidèles enfants d'Abraham; et qui tout couvert d'opprobres manifeste ce qu'il est, et en se faisant reconnaître se fait adorer!

Et vous, ô Juifs, que vous avez été insensés et stupides d'avoir planté sa croix au milieu de celles de deux malfaiteurs! Vous avez voulu ainsi le déshonorer, mais vous n'avez réussi qu'à vous rendre les exécuteurs des desseins de sa sagesse, puisque vous lui avez fourni l'occasion d'exercer sa miséricorde sur un malheureux, de faire descendre le pardon dans l'âme d'un pénitent, de placer une couronne sur la tête d'un martyr, et de

conquérir un fidèle qui croit en lui, un apôtre qui annonce sa foi et un adorateur qui lui rend hommage! En sorte que cette circonstance nous dévoile clairement que la volonté toute puissante de Dieu est en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, et que lui-même est Dieu. *Et voluntas Domini in manu ejus*, etc.

Mais, Seigneur, le criminel repentant qui vient de vous présenter une si humble requête attend votre réponse; parlez, Seigneur; l'exaucerez-vous, ou serez-vous insensible à sa prière? L'accueillerez-vous, ou le rejetterez-vous? Sera-t-il sauvé par vous et avec vous, ou maudit loin de vous? De grâce, faites-lui connaître votre décision : de cette réponse dans le temps dépend sa destinée dans l'éternité! Mais que dis-je, et comment puis-je former un doute et concevoir des craintes? Lorsqu'un pécheur, quelque effrayante que soit la liste de ses crimes, s'adresse à Dieu avec l'esprit humilié, le cœur contrit, la confusion sur le visage, et laisse échapper de ses lèvres un aveu sincère de ses fautes, il est impossible qu'il soit rejeté et que le tendre et miséricordieux Jésus ne l'exauce pas. *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* (Ps. 50.) O Jésus, véritablement bon et miséricordieux! dans ce moment il était au plus fort de la douleur, au milieu de son agonie. Cependant à peine le bon larron fait-il entendre à l'oreille et plus encore au cœur du Fils de Dieu son humble et confiante prière, que Jésus, tournant vers lui son visage adorable, et jetant sur lui un regard compatissant; lui dit d'un ton où respiraient une douceur et une bonté surhumaines : « Ne crains point; je te le promets, je te le jure, aujourd'hui, oui, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis : » *Et dixit illi Jesus : Amen dico*, etc. (*Luc.*)

O promesse consolante! s'écrie ici S. Amadée. Oh! comme la miséricorde divine a hâte de courir au devant du pécheur repentant qui revient à lui! Le bon larron n'a pas plus tôt prié Jésus, que Jésus l'exauce, l'accueille et couronne ses vœux. (*De bono latron.*) Et S. Bernard : « Oh! que Jésus est bon! qu'il est aimable! Il a voulu nous prouver par la réponse qu'il a faite au nouveau converti que toujours il exauce aussitôt, promet aussitôt, et accorde aussitôt. » Qui pourrait donc, ajoute le saint docteur, désespérer d'un Sauveur qui écoute avec tant de bonté les demandes qu'on lui fait, qui se montre si prompt à les accueillir et si généreux à les accorder? (*Tract. de Pass. Dom.*)

Remarquez en outre, dit S. Ambroise, que Dismas a seulement supplié Jésus qu'il daignât se souvenir de lui : *Memento meî.* Dans son humilité, se croyant indigne de tout, il n'ose solliciter rien de plus, et Jésus lui accorde bien au-delà de sa prière. C'est que le tendre Jésus accorde toujours plus que ce qu'on lui demande. Le bon larron se croit au comble du bonheur s'il peut obtenir ce qu'il désire, un seul souvenir, une seule pensée de Jésus dans son royaume, et l'aimable Sauveur lui accorde aussitôt la possession de ce royaume, et il lui promet de le faire revivre avec lui dans le Paradis, puisque la société de Jésus-Christ, c'est la vie, et que là où est Jésus-Christ, là est aussi la béatitude et le royaume (1). Et observez bien encore, ajoute S. Chrysostome, la célérité de l'opération divine : le bon larron

(1) Uberior est gratia quam precatio. Semper enim Dominus plus tribuit quam rogatur. Ille rogabat, ut memor esset; de Domino autem sequitur : Hodie mecum eris in paradiso. Vita est enim esse cum Christo; et ubi Christus, ibi regnum. (*In Luc.*)

passe en un instant du supplice au paradis, il échange en un instant la croix contre le ciel. (1)

Ensuite, quelle belle expression que celle-ci! Avec moi, *Mecum*. Par elle le Seigneur a voulu dire au malfaiteur converti : « Lorsque aujourd'hui le sacrifice que j'accomplis, et auquel tu t'es associé par ta foi et par ton repentir, sera achevé, tu seras le premier à en goûter les fruits. Tu seras comme mon compagnon d'armes, mon écuyer, mon héraut qui, après avoir combattu à mes côtés, devras triompher et régner avec moi. » Théophilate enchérit là-dessus, et dit, que semblable à un roi qui, retournant victorieux de la guerre, fait porter à sa suite les plus riches dépouilles de l'ennemi pour en orner sa marche triomphale ; tel Jésus-Christ, sortant de cette vie vainqueur du péché, porte avec lui en paradis l'âme du bon larron comme un monument insigne du salut éternel accordé aux pécheurs repentants, de la puissance de sa grâce, de l'excès de sa miséricorde, et de l'accomplissemen de sa rédemption, afin de réjouir par cette vue les âmes des patriarches et d'honorer son propre triomphe. (*In Luc.*) Puis, quant au larron lui-même, S. Jean Chrysostome lui parle en ces termes: « O homme fortuné, lui dit-il, ô homme adroit! tu n'as pas même oublié sur la croix ton ancienne profession de larron, puisqu'en peu d'instants tu as réussi à dérober le royaume éternel (2) » C'est à dire que le Seigneur ayant proclamé que le royaume des cieux est la conquête de ceux qui sont forts, et que les violents seuls

(1) Attende celeritatem : a cruce in cœlos, a condemnatione in paradisum. (*in Luc.*)

(2) Neque in cruce artis suæ oblitus, prædatus est regnum! (*Loc. cit.*)

le ravissent (*Matth.*, 11), le bon larron nous a enseigné par son exemple que la foi, l'humilité, le repentir, le zèle et la charité sont autant d'actes de cette violence dont il faut user pour cette conquête.

S. Léon, approfondissant toujours davantage le sens de cette parole mémorable, de cette magnifique promesse du Seigneur : « Aujourd'hui vous serez avec moi en paradis ; » faites bien attention, dit-il, que cette façon de parler et de promettre est au dessus des conditions de l'humanité ; que celui qui parle et qui promet ainsi donne assez à connaître qu'il n'est pas un simple mortel, et que cette grande promesse ne descend pas de la croix d'un condamné, mais bien du trône même de Dieu. (*Serm. II, de Pass.*) Dès lors il est clair que cette parole, comme toutes celles que le Seigneur prononça sur la croix, a une signification plus étendue qu'il ne semble ; et qu'adressée d'abord à un seul homme, elle l'est aussi à tous les pécheurs qui se trouvent dans les mêmes dispositions que le bon larron, et qui sont animés des mêmes sentiments.

En effet, le paradis terrestre, disent les saints Pères et les interprètes, fut la figure du paradis céleste. Le chérubin que Dieu plaça à l'entrée de l'Eden, ainsi que le rapporte l'Ecriture, et qu'il arma d'une épée flamboyante pour en interdire l'accès à tous, après qu'Adam et Ève en eurent été chassés, fut le symbole sensible du funeste décret porté par la justice de Dieu, qui, dès cet instant, exilait à jamais du ciel Adam et Ève et toute leur descendance. La preuve de cette vérité, remarque S. Chrysostome, c'est qu'on ne trouve dans les anciennes Écritures aucun passage où le paradis du ciel ait été promis à aucun homme après le terrible bannisse-

ment d'Adam du paradis de la terre (1). Ainsi le Seigneur, en promettant du haut de sa croix de recevoir aujourd'hui le bon larron avec lui dans son paradis, a solennellement annoncé : que le ciel, symbolisé dans l'Eden, devient dès ce moment même accessible aux enfants d'Adam ; que la croix en a ouvert les portes et préparé la voie, et que, selon l'expression de l'Apôtre, le fatal décret qui exilait à jamais le genre humain du royaume des cieux est définitivement abrogé pour tous ceux qui, par une foi vive, un repentir sincere et un amour fervent s'unissent et s'incorporent à Jésus-Christ. (*Rom.*, 8.)

Ainsi, dit encore S. Chrysostome, le démon chassa du paradis dans la personne d'Adam le vrai larron qui avait tenté de dérober la science et l'unité de Dieu, et Jésus-Christ ramène au paradis dans la personne du larron converti Adam et toute sa race. (*Serm. in Parascev.*)

Oh! que ce mystère est fertile en tendresse et en consolations! Les paroles que le Rédempteur laissa tomber de son trône de douleur furent son dernier testament : ce testament de son amour dont S. Fulgence dit que le Seigneur l'écrivit avec le bois de sa croix et qu'il le signa de son sang. Or, par la première clause de ce précieux testament il avait assuré le pardon au repentir ; maintenant par cette seconde, il promet, il offre le royaume même de sa gloire à qui le cherche et le demande ; il nous appelle tous à prendre part à son héritage, comme si nous étions, nous aussi, vrais enfants

(1) Nusquam apparet paradisum promissum, postquam ejectus est Adam. (*De Cœco nato.*)

de Dieu; *Si filii et hæredes;* de sorte que maintenant que le paradis est ouvert à un malfaiteur, il ne saurait plus être fermé au plus grand pécheur s'il est véritablement repentant.

Mais les trois croix du Golgotha nous annoncent un autre grand mystère que personne ne comprit lorsqu'elles furent élevées. Elles nous rendent sensible, dit S. Augustin, le mystère des trois conditions de tous les hommes en général et de Jésus-Christ. *Tres cruces, tres causæ.* Seule la croix de Jésus-Christ est sainte; les deux autres sont des gibets de scélérats. Ici se découvre à nos yeux cette importante vérité : Que Jésus-Christ seul est saint, pur et innocent par lui-même; que lui seul possède la vertu et la grâce, et que les hommes sont auprès de lui tous coupables, tous souillés ou par le péché d'origine ou par les péchés actuels, et par conséquent tous dignes de châtiment. (1)

Mais les deux criminels qui assistent et prennent part au même mystère en forment un jugement divers et en retirent des conséquences opposées. Le premier reconnaît dans Jésus-Christ un Dieu qui peut sauver même les autres; le second ne voit en lui qu'un homme impuissant à se sauver lui-même. L'un a recours à cette source de la grâce; il la reçoit et dispose son âme au salut éternel. L'autre la rejette, la perd et devient lui-même l'artisan de sa damnation. Or ce dissentiment des deux larrons par rapport à Jésus-Christ, dit S. Ambroise, exprime aussi d'une manière vraie la divergence des opinions humaines relativement à la vraie religion. (2)

(1) In quo omnes peccaverunt. (*Rom.*, 5.)

(2) Quorum dissentio diversitatem pariter credentium significat. (*In Luc.*)

La doctrine de Jésus-Christ, partout annoncée, est connue partout plus ou moins clairement. Ce Dieu sauveur n'est ignoré dans aucun coin de la terre; mais hélas! combien il est diversement connu! Les uns croient en Jésus-Christ, ils le reconnaissent, l'adorent, lui obéissent, recourent à lui comme au principe de la grâce, la reçoivent, en profitent et se sauvent. Les autres cependant se refusent à croire en lui ou croient mal, ils lui résistent, le rejettent, lui désobéissent, demeurent dans leurs péchés et se perdent à jamais.

Aux yeux du monde tous les hommes sont classés en une infinité de différences marquées par la naissance, l'âge, le sexe, la condition, le pays, le langage, la profession, les emplois et les dignités. Mais aux yeux de Dieu il n'existe d'autre distinction entre les hommes que celle du bon grain ou de l'ivraie, de brebis dociles ou de boucs, de justes ou de pécheurs; il n'y a pas d'état neutre. Chacun de nous appartient nécessairement à l'une de ces deux grandes catégories.

Dans cet auditoire même composé de chrétiens de tout sexe, les uns sont riches, les autres pauvres; les uns instruits, les autres ignorants; ceux-ci sont romains, ceux-là étrangers; ceux-ci couverts de haillons, ceux-là éblouissants de luxe; ceux-ci décorés de titres pompeux, ceux-là inconnus et ensevelis dans une obscurité parfaite. Eh bien! toutes ces distinctions n'ont aucune valeur devant Dieu, toutes ces différences accidentelles disparaissent sous son regard! Aux yeux de Dieu, il n'y a ici, autour de Jésus-Christ, que des Abel innocents ou des Caïn meurtriers, des Jacob pleins de candeur ou des Esaü couverts d'un masque, des David humbles ou des Saül orgueilleux, de pieux Naboth ou

des Achab sacriléges, des Abigaïl pudiques ou des Bethsabée adultères, des Marie compatissantes ou des Jésabel sanguinaires, des colombes ou des éperviers, des brebis ou des loups, des justes ou des pécheurs, des candidats du ciel ou des novices de l'enfer. Et si le voile qui couvre le mystère de la conscience humaine venait à se déchirer, hélas! combien peu de tous ces auditeurs seraient vus à la droite de la croix de Jésus-Christ pour confesser sa divinité, à l'exemple du bon larron, pour se repentir comme lui, implorer son pardon, solliciter sa grâce, partager son amour et attendre ses récompenses. On verrait au contraire le plus grand nombre, à la gauche de Jésus-Christ, le renier comme le larron impénitent, le blasphémer, l'insulter, lasser sa patience et être sur le point d'en recevoir le dernier châtiment! Ah! efforçons-nous, mes frères, de nous séparer de la compagnie du mauvais larron, et de détester son crime pour échapper à sa condamnation.

Car la fin des deux criminels crucifiés avec Jésus-Christ a été bien différente. O terrible vicissitude! ô funeste pensée! tandis que le repentir ouvre le paradis au bon larron, l'aveuglement volontaire, l'obstination, l'endurcissement, l'impénitence enfin dilate les abîmes de l'enfer sous le larron blasphémateur sourd aux exhortations de son compagnon, insensible à l'exemple de sa conversion, endurci contre les traits amoureux et les suaves paroles de Jésus-Christ, contempteur de la grâce que le Sauveur lui offre aussi, et dont le bon larron profite sous ses propres yeux; il a vécu en impénitent, et il meurt le blasphème sur les lèvres.

Grand Dieu, que vos jugements sont terribles! Voilà deux hommes crucifiés en compagnie de Jésus; tous

deux également scélérats, tous deux pécheurs, tous deux témoins de la patience et de la mansuétude du Rédempteur; tous deux associés à son sacrifice, compris dans sa prière, arrosés de son sang; et cependant l'un se convertit et se sauve, l'autre s'endurcit et se perd. Et dans quel temps, dans quel lieu se damne-t-il, le malheureux! Le jour même où la grâce coule par torrents sur la terre; au jour de la plus grande miséricorde, de la plus excessive bonté de Dieu envers les hommes; à un pas de distance de la croix de Jésus-Christ autour duquel tout respire le pardon et l'amour; oui, il se perd auprès de l'arbre de la vie, où il n'a qu'à étendre la main pour en cueillir le fruit, alors que les plaies du Sauveur sont autant d'asiles ouverts pour le recevoir, et que l'Homme-Dieu meurt pour le sauver. Ah! qui ne tremblerait? Si l'exemple du bon larron nous est offert pour que nul ne se livre au désespoir, celui du mauvais larron nous est donné pour que nul ne se laisse aveugler par la présomption. Si le premier nous montre que le plus grand pécheur peut se convertir en un instant, le second nous fait voir aussi que l'on peut périr, même dans les conditions les plus heureuses.

Exemple terrible que l'on ne saurait assez méditer! Si l'on peut périr quand on entend la voix de Jésus-Christ, quand ce tendre Sauveur nous met, pour ainsi dire, sa grâce dans les mains sans que nous allions la chercher, que sera-ce donc si cette voix divine vient à se taire, si cette grâce longtemps dédaignée se retire et se cache? Si l'on peut périr sur le Calvaire même, dans le sanctuaire de la divine miséricorde, et je dirai presque dans les bras mêmes de Jésus-Christ, que sera-ce

donc de ceux qui, plongés dans la corruption et dans les scandales du siècle fréquentent les lieux publics plus que les lieux de retraite, les théâtres plus que les églises, les festins plus que les sacrements? Si l'on peut périr auprès de la croix, que sera-ce donc de ceux qui, non seulement en vivent éloignés, mais qui appartiennent à cette classe de chrétiens dont parle S. Paul, qui par leur mollesse et leur libertinage attestent en eux une inimitié profonde, une horrible opposition à la croix? *Inimicos crucis Christi?* (Philip., 3.)

Cependant, si la fin différente des deux larrons fut l'effet de la diversité de leurs mérites, elle fut encore l'effet du jugement de Jésus-Christ, et conséquemment le mystère des trois croix a servi aussi à rendre sensible, public et solennel un autre caractère, une autre dignité du Rédempteur.

Le Messie, d'après les prophéties, devait être roi et juge en même temps, et il était appelé à juger les nations et les peuples selon l'équité la plus rigoureuse et avec une justice sévère et sans appel, puisque c'est lui que son Père a établi juge des vivants et des morts, des justes et des pécheurs. (*Act.*) Or, de même que les Juifs, en le couronnant d'épines, en le couvrant d'un lambeau de pourpre et en lui mettant un roseau à la main, l'avaient revêtu des véritables insignes de sa royauté, de même aussi, en le crucifiant au milieu de deux scélérats, ils lui ont fourni la matière de son jugement. L'inscription de la croix annonce qu'il est roi; la place d'honneur qu'il occupe au milieu des deux autres prouve qu'il est juge. Cette croix ainsi placée, dit S. Augustin, n'est plus un gibet, mais un tribunal

élevé d'où le Rédempteur sonde les cœurs des hommes en même temps qu'il souffre pour eux. (1)

Qu'il est beau en effet, ajoute Théophilate, de contempler au milieu de deux criminels le Sauveur qui, comme une balance de la divine justice suspendue à la croix, pèse la foi et l'infidélité! Qu'il est beau de voir Jésus-Christ, réduit à l'état d'ignominie d'un criminel, exercer ses jugements en Dieu, accueillir le bon larron qui le confesse et rejeter le mauvais larron qui le blasphème; élire l'un, et réprouver l'autre; absoudre l'un, et condamner l'autre; ouvrir au premier les portes du ciel, et repousser l'autre jusqu'au fond de l'enfer! (*In Luc.*) Qu'il est beau de voir Jésus-Christ agonisant sur une croix, se montrer le maître de la vie et de la mort, le dispensateur absolu de la justice et de la miséricorde, l'arbitre de l'autorité suprême sur les âmes, de l'éternité heureuse ou malheureuse; accueillir dans son royaume ou en exclure qui il veut, et accomplir en ce moment ce grand oracle jadis sorti de sa bouche : « C'est moi qui dispose pour vous du royaume. » *Ego dispono vobis regnum.* (Luc.)

Or quelle autre main que celle de Dieu a pu ainsi disposer le crucifiement de son Fils, de manière que l'instrument de son supplice devînt le trône de son autorité? Quelle autre main que celle de Dieu a pu changer en un sujet d'honneur et de gloire le dessein cruel que les Juifs avaient formé de le combler d'ignominie et d'opprobre? Ah! ils se flattaient qu'en crucifiant Jésus entre deux larrons ils feraient rejaillir sur lui l'infamie de ceux qui seraient associés à son supplice.

(1) Crux Christi in medio non fuit supplicium sed tribunal. (*In Joan.*)

et cependant Dieu établit une distance infinie entre sa cause et celle des deux malfaiteurs qui meurent avec lui. Les Juifs crurent que cette exposition infamante le ferait réputer pour un scélérat, plus coupable encore que les autres; mais ils ne firent que l'élever bien au dessus de ces criminels, et le constituer sur eux comme leur Seigneur et leur Juge, qui, tenant dans ses mains le décret suprême de Dieu, partage les dépouilles des forts, destine l'un à la vie éternelle, voue l'autre à la réprobation, et manifeste ainsi sa divinité par la circonstance même dont on s'est servi pour le faire regarder comme étant moins qu'un homme. *Et voluntas*, etc.

Tandis que Jésus-Christ réalise ainsi une prophétie, il en fait lui-même une autre, observe S. Léon. Le mystère qu'il accomplit à l'égard de deux hommes seuls est la figure prophétique du mystère qu'il accomplira un jour envers tous. Ce qu'il fait sur la croix annonce ce qu'il fera au jugement dernier ; il choisit deux criminels, l'un repentant, l'autre impénitent, lesquels représentent tous les pécheurs, tous les hommes, puisque tous les hommes seront alors partagés en deux classes ; l'une, qui comprendra tous ceux qui auront été justifiés par sa grâce ; l'autre, composée de tous ceux qui seront morts dans le péché. Puis, il fait placer ces deux malfaiteurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, pour indiquer qu'au jugement universel les places seront distribuées de la même manière pour les hommes; les justes à droite, et les pécheurs à gauche. (1)

Hélas ! où serons-nous dans ce jour redoutable ?

(1) Ut ipsa patibuli specie monstraretur illa quæ in judicio ipsius omnium hominum est facienda discretio! (*Serm. IV, de Pass.*)

Quel poste occuperons-nous dans cette grande division du genre humain? Nous trouverons-nous à droite, partageant la joie des justes, ou serons-nous à gauche, tout couverts de confusion, et frémissant du désespoir des pécheurs? Ah Seigneur! éclairez notre esprit; touchez, convertissez, changez maintenant notre cœur. Inspirez-nous dès ce moment le désir de faire divorce avec les pécheurs, de vivre loin d'eux, et de mener une conduite différente de la leur. Séparez-nous dès ce moment de ces boucs souillés de tous les vices. Accordez-nous une petite place parmi les âmes pures, pieuses et fidèles; parmi les brebis dociles. Que dès ce jour votre main miséricordieuse nous fasse passer de la gauche à la droite, et qu'elle nous y retienne pendant toute notre vie, afin que la mort nous trouve à la même place, et qu'au grand jour où vous précipiterez les maudits loin de vous dans les feux éternels, nous ayons le bonheur d'être compris et accueillis parmi les élus dans la joie éternelle. *Inter oves locum præsta*, etc.

SECONDE PARTIE.

Outre la vie naturelle, consistant dans l'union de l'âme avec le corps, l'homme véritablement chrétien possède encore la vie spirituelle, qui consiste dans l'union de l'âme avec Dieu. Or, comme il y a dans le monde des malfaiteurs qui ôtent aux hommes la vie naturelle, il y en a aussi, et ils sont même en plus grand nombre, qui ravissent aux bons chrétiens la vie spirituelle. Dans cet auditoire même, sous les habits les plus élégants, sous les manières les plus distinguées,

qui sait, hélas! combien se cachent de criminels de cette dernière espèce, qui ont ravi aux simples leur foi, aux innocents leur vertu, aux justes leur dévotion et la grâce, et qui par conséquent, s'ils n'ont pas attenté à la vie corporelle de leurs frères, n'en ont pas moins été les meurtriers de leur âme par leurs discours, leur conduite, leurs enseignements et leurs scandales!

Qui ne comprend dès lors que ces criminels sont bien autrement coupables, plus infâmes et plus odieux à Jésus-Christ que les deux larrons qui furent crucifiés avec lui? O malheureux meurtriers des âmes, hélas! de quelle responsabilité terrible vous serez chargés devant la justice de Dieu! Cependant ne vous découragez point; l'exemple du bon larron vous a été donné pour prévenir en vous le désespoir par lequel vous vous préparez peut-être à mettre le comble à vos crimes.

Effrayés de vos scandales et de vos homicides spirituels, vous vous dites peut-être en vous-mêmes: « C'en est fait de moi, je ne pourrai jamais être sauvé. Comment en effet réparer les nombreux scandales que j'ai donnés? Comment rendre à Jésus-Christ toutes les âmes que je lui ai enlevées? » Non, non, ne faites pas à Dieu ce nouvel outrage, et après avoir insulté à sa justice, n'insultez pas, comme Judas et Caïn, à sa miséricorde. Oui, la grâce, le pardon, le salut sont encore pour vous. Il suffit que vous preniez immédiatement la ferme résolution d'imiter le bon larron dans sa pénitence, comme vous l'avez imité dans ses égarements. Aux maux extrêmes, les remèdes extrêmes. Vos péchés sont énormes, eh bien! votre pénitence et vos sacrifices doivent être grands. Mais courage; éloignez-vous des assemblées profanes, des amis séducteurs, des compa-

gnons corrompus. Divorcez avec le monde ; renoncez aux attraits des sens pour vous occuper du salut éternel de votre âme, et changez ainsi en une vie édifiante et exemplaire une conduite qui a été jusqu'à ce jour pour vos frères un sujet de scandale et une pierre d'achoppement.

Si les forces vous manquent, si le courage vous fait défaut, si le respect humain vous domine, si le monde vous tyrannise et vous retient encore, voici trois moyens qui vous feront triompher. On prétend que le bon larron fut converti, dit un saint docteur, par l'ombre de la croix de Jésus-Christ ; le soleil fit tomber sur le gibet de Dismas, placé un peu plus bas à droite, l'ombre de la croix du Sauveur qui y était suspendu, et cette ombre divine, se reposant sur le bon larron et le couvrant comme d'un voile de miséricorde, éclaira et guérit son âme, comme plus tard l'ombre de S. Pierre guérit les corps malades, (*S. Vincent Ferrericus*). Voici donc ce que vous devez faire, vous aussi, infortunés pécheurs : vous devez vous réfugier à l'ombre de Jésus-Christ, c'est à dire fréquenter les Eglises où ce divin Rédempteur continue dans l'auguste sacrement des autels le sacrifice du Calvaire ; le prier qu'il vous couvre de la miséricorde ineffable que de ce trône d'amour il déploie sur tous ceux qui s'approchent de lui ; vous humilier, gémir et implorer pardon et pitié, et alors la grâce qui a converti le bon larron vous convertira comme lui.

Ensuite le bon larron se convertit, selon quelques-uns, non seulement parcequ'il fut couvert de l'ombre de Jésus-Christ, mais encore de son sang qui, jaillissant de ses plaies, alors que ses mains et ses pieds

furent violemment percés de clous, alla tomber sur Dismas; de sorte qu'arrosé du sang divin du Rédempteur, il reçut comme un baptême de pénitence. Et vous aussi, approchez-vous du sacrement de la pénitence et de la réconciliation, où le mérite du sang qui arrosa le bon larron sur le Golgotha rejaillit véritablement sur les âmes, et la vôtre, lavée dans ce second baptême, sera purifiée de toutes les souillures qui la ternissent, de toutes les fautes qui la défigurent.

Enfin le bon larron, dit S. Bernard, dut sa conversion à l'intercession de la très sainte Vierge, qui, debout au pied de la croix de son divin fils, du côté droit, supplia Jésus en faveur de ce criminel placé si près d'elle. Et vous aussi, recourez à la médiation puissante, à l'amoureuse protection de cette tendre Mère des pécheurs qui veulent sincèrement revenir à Dieu, et elle vous préparera la voie, elle vous obtiendra la force de marcher, elle vous conduira par la main jusqu'au cœur de Jésus-Christ, et renouvellera en vous le prodige de la recommandation qu'elle fit en faveur de Dismas; seulement il faut qu'elle trouve en vous la même sincérité de cœur, la même humilité d'esprit, le même désir, la même confiance, le même empressement à vouloir sauver votre âme.

Puis, à l'exemple du bon larron, acceptez la croix, c'est à dire l'humiliation, le travail, les peines qu'il plaira à Dieu de vous envoyer comme juste rétribution temporelle de vos péchés. Soyez humbles, résignés, brisés de componction. Par vos discours et par votre conduite annoncez Jésus-Christ aux compagnons de vos vices, aux victimes de vos scandales; enseignez-leur la crainte de Dieu, et attachez-vous avec un zèle

tout céleste à les faire rentrer dans la route du ciel, comme dans l'aveugle transport d'un zèle diabolique vous les aviez égarés dans les voies de l'enfer. Enfin ne cessez pas de demander avec humilité, confiance et ferveur que le Rédempteur se souvienne de vous dans le royaume de sa gloire, et assure votre salut. *Domine, memento meî.* En persévérant dans ces pieux sentiments, dans ces pratiques d'une vraie religion, d'une pénitence réelle, d'une piété sincère, vous aurez encore à l'heure de la mort la consolation de trouver dans Jésus-Christ, quoique juge, un Sauveur plein d'amour qui vous dira: Ne craignez point; aujourd'hui je vous accueillerai dans mon paradis. *Hodiè mecum eris in paradiso.*

Ainsi soit-il

AVERTISSEMENT.

La troisième parole prononcée par Jésus-Christ sur la croix et adressée à sa mère et au disciple bien aimé : *Femme, voilà votre fils; ..... Voilà votre mère,* a été développée dans un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *La Mère de Dieu, mère des hommes.*

TRENTE-UNIÈME CONFÉRENCE.

L'ABANDON, LA SOIF, LA CONSOMMATION.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (JOAN., 14.)
Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

Lorsque le fils de Dieu, allant pour la dernière fois à Jérusalem, prédit à ses apôtres la condamnation qui l'attendait dans cette cité déicide, il ne désigna pas d'une manière particulière qui le ferait mourir, mais il dit seulement: Le Fils de l'homme sera livré, pour être crucifié; *Et filius hominis tradetur ut crucifigatur,* (Matth., 26). Pourquoi cela? parceque ce n'était ni une personne seule, ni un motif seul qui devait conduire Jésus à la croix.

Et en effet, visiblement et au tribunal des hommes, Jésus a été livré à la mort par Judas, le disciple qui l'a trahi (*Ibid.*); il l'a été par la haine des Pharisiens (*Ibid.*); il l'a été par la fureur de toute la nation et des prêtres ses chefs (*Joan.*); il l'a été encore par la faiblesse et l'injuste et lâche politique de Pilate (*Ibid.*, 19). Mais invisiblement et devant le tribunal de Dieu, il a été livré par le cri de tous les péchés du monde (*Rom.*, 4), et par la justice inexorable du Père céleste, qui n'épargna pas même son fils unique, dès qu'il le vit couvert du manteau du pécheur (*Ibid.*, 8); surtout, ô tendre et délicieux mystère, il a été comme trahi et traîné à la mort par son propre amour, par sa charité infinie qui l'a poussé à s'immoler pour nous. (*Ephes.*, 5.)

Et précisément pour faire voir que sa bonté pour nous a été le principal mobile de son dévouement et qu'il a été sacrifié par les mains de la charité, à la veille de mourir, dit S. Jean, il fit éclater d'une manière plus vive, plus tendre et plus généreuse l'amour qu'il nous avait manifesté pendant toute sa vie. *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Nous avons vu en effet qu'étendu sur la croix comme sur un lit d'ignominie et de douleur, couvert d'opprobres, abreuvé d'amertume et enveloppé de tristesse, oublieux de lui-même, il n'a pensé qu'à nous et ne s'est occupé que de nous. Dans les trois premières paroles qu'il a prononcées du haut de la croix, il a obtenu le pardon pour les pécheurs, il a ouvert le paradis aux justes, il a légué aux fidèles à titre de mère sa propre Mère. Cet amour allait toujours croissant à mesure que s'approchait l'heure du dernier sacrifice, et dans les paroles qu'il prononça ensuite, et dans lesquelles il se plaignit de son abandon, il déclara qu'il sentait une soif brûlante, et annonça la consommation du grand mystère, en nous laissant des gages encore plus précieux, des preuves encore plus tendres et plus touchantes de sa charité. *Cùm dilexisset,* etc. C'est là ce que nous devons considérer aujourd'hui dans l'explication de ces ineffables paroles, afin que nous prenions une bonne fois la ferme résolution de nous donner entièrement à celui qui s'est donné tout à nous et qui s'est immolé pour nous. *Dilexit,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Après avoir adressé la parole à sa mère terrestre, le Seigneur, élevant vers le ciel son visage sacré, ses yeux

humides de larmes, et plus encore son cœur, parle à son Père, et d'une voix forte et sonore, mais pleine de larmes, il lui dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Clamavit Jesus*, etc. Et quoi ! Le Fils éternel de Dieu, consubstantiel à lui, est-il donc délaissé même de son Père dans ce terrible moment ? Non, non, il n'en est pas ainsi, dit S. Léon ; gardons-nous bien de nous abuser sur le sens de ces paroles. Quoiqu'il y eût deux natures en Jésus-Christ, il n'y avait en lui qu'une seule personne, la personne divine du Verbe, et celle-ci n'abandonna point, ni ne put abandonner la nature humaine à laquelle elle était intimement et substantiellement unie. Or, comme le Père est dans le Verbe et le Verbe dans le Père (*Joan.*), comme la nature humaine dans Jésus-Christ ne se sépara jamais de la personne du Verbe, ainsi la personne du Verbe ne fut jamais abandonnée par celle du Père, parceque le Verbe ne pouvait être séparé du Père. (*Serm.* 16 *de Pass.*) Quel est donc cet abandon dont se plaint le Sauveur mourant, et quel est le mystère dans lequel Jésus nous prépare une dernière preuve de son amour ? *Cùm dilexisset suos, in finem dilexit eos.*

Rappelons-nous d'abord que ces paroles sont les premières du psaume vingt-unième. Or, d'après S. Jérôme, l'Évangéliste en nous apprenant que le Seigneur prononça à haute voix ce premier verset, a voulu nous faire connaître qu'il récita le psaume tout entier du haut de la croix. (*In. Psal.* 21.)

Mais David dans ce psaume a prophétisé, a décrit avec l'exactitude d'un Évangéliste l'histoire entière de la Passion, de la mort et de la résurrection du Messie.

Il a prédit que le Sauveur aurait les mains et les pieds percés, et que ses vêtements seraient partagés entre ses bourreaux, et sa robe sans couture tirée au sort. (*Ps.* 21.) Il a prédit avec les mêmes expressions les reproches que les princes des prêtres devaient lui faire de placer sa confiance dans le Seigneur, et la provocation sacrilége adressée à Dieu de le délivrer de la croix, preuve qu'il était véritablement son fils. (*Ps.* 21.) Il vit en esprit et il signala même cette particularité que tous ceux qui de loin pourraient apercevoir la croix l'insulteraient, et secoueraient la tête, le mépris sur les lèvres. Or tous ces détails se réalisaient à la lettre pendant que Jésus était sur l'autel de son sacrifice. Par conséquent, en récitant ce psaume, qui était dans la mémoire des Juifs et des prêtres présents à ce spectacle, et où ceux-ci savaient que les souffrances et les gloires du Messie étaient prédites, le Sauveur les oblige malgré eux à repasser dans leur esprit un si grand oracle, et leur prépare ainsi un nouveau moyen de conversion et de salut !

Et qu'y a-t-il en effet qui puisse davantage les couvrir de honte, les convaincre, les toucher, et les briser de componction ? Il pousse d'abord une puissante clameur ; puis il récite le psaume où est prédite l'histoire de ce qui se passe en ce moment sur le Calvaire, il rentre dans un profond silence et leur donne le temps et l'occasion de réfléchir sur ce psaume, de confronter eux-mêmes la prophétie avec le fait, et de relever la précision avec laquelle ce grand oracle s'accomplissait alors sous leurs yeux et par leur cruel ministère. Ainsi, par un artifice d'amour tout divin, il les appelle à reconnaître dans le crucifié qu'ils insultent le Messie an-

noncé depuis des siècles, il les instruit sans les menacer, il les convainc sans leur adresser des reproches, et il leur fait connaître l'énormité de leur crime sans les punir. Oh ! nouveau trait de tendre miséricorde, de bonté infinie et d'infatigable amour ! Jusqu'au dernier instant le divin Rédempteur ne cessa pas d'avoir pitié des Juifs, ses meurtriers, et de les exciter au repentir et au pardon !

En appelant les Juifs à la vraie foi par ce stratagème d'amour, Jésus confirme aussi les chrétiens dans cette même croyance. Car en récitant ce psaume dans une circonstance aussi solennelle, il nous a clairement indiqué que ce psaume se rapportait à lui-même ; qu'il était une prédiction des souffrances qu'il endurait alors sur la croix, et des mystères qu'il y accomplissait, et ainsi il a effacé le scandale de ses douleurs et de ses ignominies ; il a converti les circonstances même les plus humiliantes pour sa personne et les plus contraires à sa dignité en autant de témoignages qui attestent la vérité de son titre de Messie et de Rédempteur, et celle de la religion dont il jetait alors les fondements ; et dans cet empressement à vouloir nous instruire et à nous consolider dans la foi, il nous a donné jusqu'à la fin des preuves toujours nouvelles de son ardente charité. *Cùm*, etc.

Le Rédempteur mourant, dit S. Léon, nous a révélé dans ces paroles un sublime et touchant mystère. Car il est très vrai qu'intérieurement et par rapport à la nature divine, qui fait que le Père et le Verbe ne sont qu'une seule et même chose, le Père n'a pas délaissé, et n'a pu délaisser son divin Fils. Mais extérieurement et quant à la nature humaine que le Verbe avait prise

de nous, il sembla, observe S. Bernard, que le Père éternel l'eût délaissé, parcequ'il le mit au pouvoir de ses ennemis, en proie à la fureur des hommes et des démons, livré à tous les opprobres, à tous les outrages, à tous les tourments et à toutes les horreurs du supplice de la croix. Or cette indifférence apparente, cette négligence à empêcher par sa toute-puissance et à venger par sa justice les traitements barbares que l'on faisait subir à son Fils adorable, fut un véritable abandon extérieur et visible, et c'est ce à quoi le Seigneur fit allusion. (*Tract. de Pass.*)

Cependant, selon S. Léon, en disant à son Père : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Jésus-Christ n'entendit pas se plaindre, mais il voulut nous inviter à réfléchir au motif de cet abandon entre les mains de bourreaux féroces et cruels ; il voulut nous dire à nous-mêmes : « Considérez attentivement la raison pour laquelle je suis ainsi abandonné de mon Père. C'est que je porte la livrée et les peines de votre péché, et que je suis votre véritable Sauveur. Cet abandon n'est point l'effet de ma misère, mais de ma tendresse, et je le souffre, non que je sois privé de l'appui divin, mais parceque je me suis déterminé librement et de ma pleine volonté à mourir ainsi sans secours par amour pour vous. (*Serm. XVII, de Pass.*)

En effet le Père laisse extérieurement son Fils dans ce triste abandon, parceque Jésus-Christ est attaché sur la croix à notre place, parcequ'il s'est chargé de nos péchés et qu'il a pris l'engagement de les expier ; parcequ'enfin il représente le vieil Adam, le vieil homme, et qu'il s'est chargé de le détruire. *Vetus homo noster crucifixus est.* L'humanité entière, dit Raban, avait été

délaissée de Dieu à cause du péché; mais le Fils de Dieu s'était constitué notre avocat, il n'a fait que déplorer dans cette plainte le malheur de ceux dont il consentit à expier la faute, et il a ainsi prouvé combien ceux qui pèchent ont raison de pleurer, puisque celui qui n'avait jamais été souillé d'aucune tache n'avait pu s'empêcher de gémir. (*In Matth.*) Et c'est aussi pour cette raison, ajoute S. Augustin, que ce cri déchirant échappé au Sauveur n'est pas tant une plainte qu'il adresse à son Père qu'une instruction précieuse et importante qu'il nous donne.

Chose étonnante! Jésus-Christ est le vrai fils de Dieu, consubstantiel, coéternel avec lui, pur, innocent, sans ombre de péché, comblé de toutes les richesses de la sainteté et de la grâce, et par conséquent objet unique des éternelles complaisances de Dieu; le fils le plus parfait du plus parfait de tous les pères. Cependant, parcequ'il est revêtu, non par nécessité mais par amour, du vêtement extérieur du péché, de la ressemblance seule du pécheur; *In similitudinem carnis peccati;* ce Père si bon n'épargne pas son Fils bien aimé; *Proprio filio suo non pepercit.* Il semble détourner ses yeux de lui; on dirait qu'il lui est devenu odieux ou au moins indifférent; il n'a pour lui aucune considération, il l'abandonne. Mais si c'est là le traitement que le fils est obligé de subir, que sera-ce des serviteurs? Si celui qui n'a que la forme extérieure du pécheur est frappé avec tant de rigueur, comment le serons-nous, nous, hommes de péché, qui avons toute la malice, tout le désordre volontaire, toute la corruption du péché? Hélas! que ce châtiment doit être terrible! Aussi cette douloureuse exclamation de Jésus : « Mon Dieu! pour-

quoi m'avez-vous abandonné? » est moins une plainte sur les douleurs qu'il endure qu'un avertissement sensible au sujet des châtiments auxquels nous nous exposons nous-mêmes par nos péchés. *Vox*, etc.

Ainsi que nous l'avons observé ailleurs, les souffrances du Rédempteur ne furent pas seulement instructives mais encore expiatoires pour les hommes. En se mettant à notre place, en souffrant les maux que nous devions souffrir, il nous en a délivrés, et il l'a fait en se soumettant à ce triste abandon. Oui, malheur à nous si le Fils de Dieu n'eût pas consenti à être ainsi délaissé de son Père!

Car, comprenez-le bien, vous surtout, ô chrétiens, qui vous abandonnez aux vices et aux passions, et qui accumulez fautes sur fautes avec tant de tranquillité et de licence; vous êtes en horreur au Dieu qui vous a créés. Le péché dont vous n'êtes pas revêtus seulement, mais qui vous pénètre jusqu'aux os, vous rend des objets de haine pour Dieu. Depuis que vous êtes si grands pécheurs, il ne reconnaît plus en vous son ouvrage; il ne voit en vous que des vases de colère dignes d'être jetés au feu. Tant que vous demeurez dans cet état, il n'accepte ni vos louanges ni vos sacrifices; vous n'avez aucun droit à sa miséricorde, à sa protection, à son amour; vous n'avez droit qu'à son indignation et à ses vengeances; il ne peut abaisser les yeux sur vous que pour vous punir. (*Psal.*) Voyez plutôt le Fils de Dieu, livré à la fureur des passions humaines, seul, nu, sans que personne prenne sa défense, lui apporte aucun soulagement, aucune consolation dans ses peines; abandonné de la terre, il semble l'être encore du ciel; méprisé des hommes, il semble être encore

tellement délaissé de Dieu qu'il ne peut retenir la plainte sur ses lèvres. Eh bien! Jésus est alors l'image vivante du pécheur obstiné qui encourt à la fois et l'abandon de Dieu et la privation de toute consolation de la part des hommes.

Et remarquez bien qu'à la rigueur le pécheur devrait demeurer toujours sous le poids de cet abandon, surtout si après avoir obtenu la réconciliation que le Rédempteur lui avait méritée par sa prière il est retombé dans le péché; surtout s'il s'est fait de cette facilité même à obtenir son pardon un motif de nouveaux désordres et d'impénitence, correspondant ainsi à un excès de bonté par un excès d'ingratitude. Oui, ces pécheurs ingrats devraient demeurer à jamais dans l'état qu'ils se sont choisi; ils devraient être à jamais abandonnés à leurs propres passions et aux vengeances de Dieu. Et cependant il n'en est pas ainsi. Malgré leur volonté criminelle, malgré des excès si graves et si nombreux, Dieu ne les laisse point sans remède. Pourquoi? Parceque le divin Sauveur, dit S. Bernard, en découvrant à son Père les douleurs de ses blessures, l'ignominie de sa personne, l'horreur de sa mort, a supplié pour nous, et en se plaignant de son abandon il a intercédé pour que Dieu son Père ne l'abandonnât pas en nous qui sommes ses membres, puisqu'il ne put jamais être abandonné dans sa propre personne en sa qualité de chef. (*Tract. de Pass.*) Et comme sa prière a été exaucée à cause du profond respect et de la charité infinie dont Jésus l'accompagna; ainsi, en consentant par excès de miséricorde à être laissé dans un abandon tout extérieur, il nous a délivrés de l'abandon

intérieur et perpétuel auquel l'excès de notre malice nous aurait justement condamnés.

Jésus n'est donc abandonné que parceque nous avons mérité de l'être mille fois, et afin que nous ne soyons pas délaissés nous-mêmes. C'est pourquoi, tant que nous sommes sur la terre, Dieu ne détourne jamais inexorablement son regard de nous pour nous punir de notre insensibilité. Quoiqu'en commettant le péché nous ayons réellement abandonné Dieu, ce Dieu si bon, eu égard au délaissement de son Fils, ne nous abandonne jamais définitivement malgré nos rechutes. La voie du retour n'est jamais fermée; la planche de la pénitence est toujours à côté de nous; la grâce de la conversion ne nous est jamais refusée; le sein de Dieu est toujours ouvert pour nous accueillir, et sa main toujours levée pour nous pardonner. Tombés dans une indigence absolue de toutes les grâces par l'abus volontaire que nous en avons obstinément fait, nous avons encore à notre disposition la grâce de la prière comme l'échelle unique au moyen de laquelle nous pouvons sortir de l'abîme profond où nous nous étions précipités, comme le seul câble auquel nous puissions encore nous attacher pour échapper au naufrage qui nous enveloppe.

Cependant hâtons-nous d'en profiter, parcequ'à force de négliger la prière que Jésus-Christ, par son abandon, nous a assuré comme notre dernier remède contre l'éloignement de Dieu, nous y deviendrions indifférents, nous le dédaignerions, et nous finirions par ne plus y recourir, pas même à l'heure de la mort. Car, disait S. Augustin, rien n'est plus facile et plus ordinaire que de voir ceux qui vivent dans un long oubli de Dieu mourir en s'oubliant eux-mêmes, et différer le temps

de la pénitence et du retour à Dieu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps pour le repentir, de sorte qu'ils meurent abandonnés de Dieu, sans que Dieu lui-même les ait délaissés. *Ut qui vivens,* etc.

Le Sauveur ne s'est pas contenté d'obtenir de Dieu qu'il ne nous abandonne pas; il a voulu aussi nous préparer les moyens de n'oublier ni Dieu ni nous-mêmes. Et c'est ce qu'il fit quand il prononça cette cinquième et consolante parole : « J'ai soif, » *Sitio.* Parole que je vais tâcher d'expliquer.

Après nous avoir assuré le pardon, promis le ciel, légué à titre de mère sa propre mère, et nous avoir obtenu la grâce qui nous sauve de l'abandon de Dieu, il semblait qu'il ne restât à Jésus plus rien à dire, plus rien à faire pour nous avant de consommer son immolation. En effet, S. Jean remarque que notre Seigneur, après avoir dit les quatre premières paroles, vit que toutes les prophéties relatives à sa vie et à sa mort étaient accomplies; *Sciens Jesus quia omnia consummata sunt.* Mais il y avait encore une circonstance prédite par David : c'est que l'on présenterait au Messie du vinaigre pour étancher sa soif. (*Ps.* 68.) Or cette prédiction n'était pas encore accomplie.

Il est vrai, ainsi que nous l'avons déjà vu (Confér. 28), qu'à l'arrivée du Rédempteur sur le Calvaire, les Juifs lui préparèrent, comme fortifiant, un vin corrompu et empoisonné. Mais cette boisson, qui lui avait été offerte spontanément par les Juifs, ne réalisait pas la prophétie dont les termes indiquent clairement : que le Messie éprouverait le besoin de la soif; qu'il le ferait connaître, et qu'à la suite de cette manifestation on lui apporterait du vinaigre à boire. Ce fut donc pour accomplir

aussi cet oracle dans ses moindres détails, continue S. Jean, que Jésus mourant du haut de sa croix laissa échapper ce cri : « J'ai soif. » *Ut impleretur Scriptura, dixit : Sitio.*

Cette réflexion du saint Évangéliste est admirable! Elle nous découvre que Jésus crucifié, oublieux du présent, ne s'occupe que de la prophétie faite dans le passé et des mystères futurs qui ont pour but le salut de tous les hommes; et qu'avec une grande sérénité d'esprit il fait comparaître devant lui tous les siècles, parcourt toutes les Écritures, y lit tout ce qui a rapport à son sacrifice, et est attentif à accomplir tout ce qui y est figuré et prédit. Elle nous révèle qu'au milieu des vociférations prolongées de ses ennemis, qu'au milieu de toutes les douleurs et de tous les opprobres dont il est rassasié, toujours présent à lui-même, il préside à tout, voit tout, ordonne tout et accomplit tout pour consommer la grande oblation qui, offerte une seule fois, conserve cependant toute son efficacité pour sanctifier et sauver le monde. Elle nous assure que tant de tourments et tant d'ignominies ne troublent aucunement son esprit, n'oppressent point son cœur, mais le laissent libre de penser encore à nous et de nous aimer; et que, vrai Dieu, il est aussi notre tendre père et notre sauveur. *In finem,* etc.

En effet il n'est point de tourments que les pécheurs ne méritent. Dès lors puisque le Fils de Dieu, se chargeant de la malédiction de tous les pécheurs, était devenu comme le péché lui-même, il n'était sorte de supplices dont sa chair innocente ne dût être la victime. Or nous savons par cette parole sortie de la bouche du Rédempteur : « J'ai soif, » *Sitio,* qu'il a senti au dedans

de lui un feu dévorant, une soif brûlante provoquée par ses longues et atroces souffrances, par le voyage du Calvaire et par l'effusion de tout son sang, de manière que, suivant le prophète, sa langue demeura attachée à son palais, aride et desséchée comme un vase d'argile exposé au feu. (*Ps.* 21.) Nous sommes par conséquent certains que les seules parties de son corps qui avaient échappé aux meurtrissures, ont éprouvé aussi leur tourment; que l'homme de péché est dans tous ses organes l'homme de la douleur; que l'holocauste est entier, et que l'oblation est parfaite.

On avait préparé au pied de la croix selon l'usage, ou plutôt par une disposition toute divine, un vase rempli de vinaigre. *Vas ergo*, etc. (*Joan.*) En entendant Jésus se plaindre de la soif qu'il endurait, l'un des bourreaux prend une éponge, la plonge dans le vase, et quand elle est chargée de vinaigre, il la place au bout d'un roseau et l'approche de la bouche du Sauveur. *Et continuò*, etc. (*Matth.*) De ses lèvres desséchées Jésus aspire la liqueur amère qui lui est présentée, et ainsi la prophétie s'accomplit.

Voilà donc, s'écrie ici S. Augustin, que le Dieu de bonté qui nous apprête la fraîcheur de l'eau et la douceur du miel ne reçoit de la main des hommes que du fiel pour nourriture et du vinaigre pour breuvage. (*Cathen. in Psalm.*)

Jésus, ajoute S. Ambroise, Jésus ne boit pas seulement ce vinaigre pour réaliser une prophétie et pour humecter sa langue aride, mais encore pour accomplir un mystère de son cœur aimant! Ne pouvant prendre en réalité l'aigreur de nos impatiences, de nos ressentiments et de nos rancunes, il la prend dans le symbole

du vinaigre, et en la faisant passer par sa bouche divine et par ses saintes entrailles, il la corrige et la modifie en nous associant au mérite infini de son onction céleste et de sa douceur! O doux Sauveur! O ineffable communion! O échange précieux entre le Rédempteur et les hommes qu'il a rachetés! Il a pris de nous l'amertume de nos vices, et lui qui est la véritable vigne, la vigne divine, l'a changé en un vin délicieux dont il est la source, et qui est son précieux sang. (1) S. Hilaire dit aussi qu'en goûtant notre amertume, le Seigneur a corrigé tout ce qui en nous était vicié, et qu'il l'a converti en un nectar d'immortalité et de vie. (2)

Ce n'est pas tout. En nous faisant connaître qu'il souffrait de la soif, Jésus-Christ a voulu aussi nous manifester ses pieux désirs. La soif qui tourmentait son corps était sans doute réelle et ardente; mais, dit S. Cyprien, elle était le symbole de la soif encore plus vraie et plus ardente qui dévore son cœur, je veux dire celle de son amour infini, celle du désir dont il brûle pour le salut de tous les hommes. C'est cette même soif dont Jésus-Christ se plaignit à la Samaritaine, lorsqu'il lui dit: Femme j'ai soif; ne voudrais-tu pas me donner à boire? (*Joan.*, 4.) Car, observe le même Père, Jésus ne rechercha pas alors l'eau de la Samaritaine, mais sa foi, puisque ce Sauveur plein d'amour a soif de la foi de tous ceux pour qui il a versé son sang. Ainsi lorsque

(1) Bibit Christus amaritudinem meam, ut mihi refunderet suavitatem gratiæ suæ! (*In Psal.* 98.)

(2) Potavit, ad se in communionem immortalitatis ea quæ in nobis erant vitiata, transfundens. (*In Matth.*)

le Sauveur dit aux Juifs : « J'ai soif, » ce n'est pas de l'eau qu'il leur demande, c'est la croyance en lui; et ces paroles mystérieuses peuvent, selon S. Augustin, être traduites ainsi : J'ai un ardent désir que ce peuple qui me renonce et qui se perd croie maintenant en moi et soit sauvé. (*In Joan.*)

Quel contraste tout à la fois sublime et abject, tendre et horrible en même temps entre la haine et l'amour, la férocité et la compassion, la barbarie et la bonté ! Les Juifs, l'ironie à la bouche, disent à Jésus : « Descends de la croix ; *Descende de cruce*, et ils le provoquent ainsi à interrompre son sacrifice. Mais le Seigneur ne répond à leur défi sacrilége que par ce seul mot : « J'ai soif, » *Sitio*, et par là il manifeste un brûlant désir d'accomplir ce sacrifice pour leur salut. Plus les Juifs, par leurs clameurs insultantes, se montrent indignes d'être sauvés par lui, plus Jésus-Christ, en répétant cette grande parole d'amour : « J'ai soif, » persévère dans la sincère et pieuse résolution de les sauver ; et comme l'a dit S. Paul : La charité divine et la grâce du Rédempteur s'accrurent alors en raison du crime des Juifs, de leur obstination et de leur perfidie. *Ut abundavit*, etc. (*Rom.*)

Les Juifs, dans leur présomption et leur orgueil, ne comprirent pas le mystère d'amour renfermé dans cette soif du Rédempteur, tandis que la Samaritaine dans la défiance d'elle-même et dans son humilité l'avait deviné aussitôt. Aussi, au lieu de rafraîchir comme elle avec le breuvage délicieux de leur foi le cœur altéré de Jésus-Christ, ils continuèrent à le remplir d'amertume par leur endurcissement, leurs insultes et leurs blasphèmes. *In siti mea*, etc.

Qui croirait cependant que ce crime des Juifs revit tous les jours parmi les chrétiens ? Assis sur le trône de sa gloire, entouré des splendeurs des saints, et au milieu des joies d'une félicité infinie, Jésus-Christ, non seulement comme Dieu, mais aussi comme homme, n'est plus sujet ni aux privations ni aux douleurs ; mais si dans son humanité il ne peut plus souffrir la soif, néanmoins son cœur divin est encore consumé de la soif ardente de notre salut, comme si quelque chose, observe S. Bernard, devait manquer à son bonheur s'il ne le partageait pas avec nous; comme s'il ne devait plus être le grand Dieu, s'il ne se trouvait pas en compagnie des hommes rachetés par son sang,

C'est pour cela qu'il te dit à toi, ô malheureux hérétique : *J'ai soif,* c'est à dire je désire et demande que tu professes une foi humble, simple, entière, claire, précise, ferme, constante et mise en action; une foi dont la révélation soit le fondement, l'Église l'interprète, le sacrifice de tes propres lumières la condition, et dont la sainteté soit le terme; enfin une foi telle qu'elle ne se trouve que dans l'Église catholique. Et en combien de manières ineffables ne te manifeste-t-il pas ce désir ardent que tu abandonnes le sentier de l'erreur pour rentrer dans celui de la vérité? *J'ai soif,* te dit-il par ces lumières qu'il fait briller dans ton esprit et qui, en de certains moments, te font voir la vérité catholique claire et limpide. *J'ai soif,* te répète-t-il par ces désirs fréquents qu'il excite dans ton cœur de retourner promptement à la véritable Église et d'appartenir à la grande famille de Jésus-Christ. *J'ai soif,* te dit-il encore par les exemples d'un si grand nombre de tes coreli-

ionnaires qui tous les jours se convertissent dans ta
atrie, dans ta propre famille, et que le tendre Jésus
lace ainsi sous tes yeux pour te rendre plus courageux
renverser les barrières du respect humain. Il y a plus;
e dégoût que tes opinions elles-mêmes t'inspirent, les
loutes qui désolent ton intelligence, sont autant de
oix amoureuses par lesquelles il te parle, t'appelle et
e fait connaître son ardente soif, son immense désir
ue tu viennes chercher ton salut dans le sein du ca-
holicisme.

Et toi, malheureux déserteur de l'Église, comment
éponds-tu, depuis tant d'années, à la voix de son cœur?
ue lui offres-tu pour éteindre la soif de son amour?
uelle est ta foi? C'est le symbole arrangé par quelque
ran stupide dans l'intérêt de sa politique; c'est la
onfession improvisée par quelque honteux hérésiarque
our caresser les passions; c'est l'assemblage informe
'opinions arbitraires, vacillantes, incertaines, fruit
onstrueux de quelque cerveau malade, ou de tes rai-
onnements et de ton caprice. Or cette croyance n'est
u'un vinaigre, puisque cette liqueur n'est autre chose
u'un vin corrompu, et que tes erreurs ne sont aussi
ue des vérités altérées. Aussi Tertullien appelle-t-il
s hérétiques des hôteliers infidèles qui mélangent
eau bourbeuse de l'erreur avec le vin des vérités
rétiennes et en composent le vinaigre des croyances
des symboles erronés. Oui, ajoute Origène, ceux qui
rêtent à Jésus-Christ des sentences qu'il n'a point
rononcées, et qui lui attribuent des doctrines in-
entées par d'autres, placent véritablement une éponge
bibée de vinaigre au roseau qui servit à tracer la
inte Ecriture, et l'approchent des lèvres du Rédemp-

teur (1). Or, infortuné chrétien qui t'obstines contre la foi de l'Église, telle est la liqueur amère qu'à l'exemple des Juifs tu présentes au Rédempteur pour apaiser sa soif, et tu oses ainsi prétendre à sa préférence et à son amour!

Enfin, « J'ai soif, » te dit aussi le Dieu sauveur à toi, mauvais catholique. C'est à dire : Je désire ardemment que tu mettes ta vie en harmonie avec ta croyance, et que tout ce que tu fais soit saint et juste, comme tout ce que tu crois est vrai. Je désire qu'après avoir brisé les chaînes du péché, versant des larmes sur ta vie criminelle, tu viennes implorer à mes pieds le pardon qui doit te réconcilier et te sauver. O mes chères âmes, que j'ai créées à mon image par ma puissance, enfantées dans mes plaies, purifiées de mon sang et vivifiées par ma mort; âmes chéries, régénérées dans mon baptême, élèves de mon école, filles de mon Église, comblées de mes grâces, héritières de ma gloire, objet de ma miséricorde et de mon amour, pourquoi vous obstinez-vous à périr. *Sitio :* J'ai soif de votre salut. Oh! si vous saviez combien il en coûte à mon cœur de vous perdre! » Tels sont les tendres avertissements que Jésus nous fait entendre sans cesse par les lumières de l'esprit, les inspirations du cœur, les remords de la conscience, les craintes, les dégoûts et par les amertumes mêmes qu'il répand sur notre coupable félicité.

Mais vous, pécheurs, que lui offrez-vous pour éteindre cette soif ardente de miséricorde et de charité? Quelque

(1) Qui alienas sententias applicant Christo, quasi eas dicenti, hispongiam impletam aceto imponunt calamo Scripturæ, et offerunt ori ejus. (*Hom.* 35, *in Matth.*)

prière faite avec distraction, quelque acte de religion pratiqué par hypocrisie, quelque aumône donnée par vanité, peut-être une messe chaque semaine et encore entendue par coutume, une confession annuelle faite sans repentir, une communion pascale reçue par respect humain, le pardon des offenses accordé par intérêt, la continence du corps accompagnée toujours des libertés criminelles de l'imagination et de la corruption du cœur. Or ce ne sont là que de fausses vertus et de véritables vices; ce n'est qu'un peu de bien apparent avec beaucoup de mal positif et réel; ce n'est qu'un mélange de vérités et d'habitudes chrétiennes avec les préjugés du siècle et les œuvres mondaines; c'est en un mot le nom seul de catholique couvrant une vie corrompue. Or, dit Origène, agir ainsi envers Jésus-Christ n'est-ce pas lui donner à boire, je ne dis pas seulement du vinaigre, mais du vin mêlé avec du fiel? Et c'est avec cette affreuse liqueur qui, en même temps qu'elle provoque le dégoût de Jésus-Christ, vous perd vous-mêmes, que vous vous flattez, pécheurs, d'apaiser la soif qu'il a de votre salut éternel, et que vous croyez être chrétiens et sauvés.

Ah! ne soyons pas si ingrats à son amour ni si aveugles sur notre péril. Cessons de renouveler ainsi le crime des Juifs, si nous ne voulons être enveloppés dans le même châtiment. Offrons au Seigneur le vin choisi qui réjouit Dieu et les hommes, (*Judic.*) c'est à dire une foi pure et une vie chrétienne, afin qu'au jour de votre jugement particulier, nous méritions d'entendre de la bouche de Jésus-Christ ces paroles d'amour : « Venez, les bénis de mon Père; venez, mes chères âmes. » *Venite, benedicti Patris mei.* J'eus soif de votre

sanctification et de votre salut, et vous fûtes empressés à l'apaiser en observant mes lois, en pleurant vos fautes et en profitant de mon sang et de ma rédemption. O vous donc qui m'avez préparé souvent le précieux breuvage des larmes de votre pénitence et du vin de votre charité, *Sitivi et deditis mihi bibere;* Venez recevoir dans le royaume qui vous a été préparé de toute éternité le prix de la charité dont vous avez usé envers moi, en vous procurant le salut à vous-mêmes. *Venite,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Notre Seigneur en buvant le vinaigre que les Juifs, par un raffinement de cruauté, lui offrirent pour étancher sa soif, accomplit la dernière prophétie. Aussi lorsque dans le calme de sa pensée, parcourant les quarante siècles qui séparaient le jour où Adam mourut spirituellement sur l'arbre défendu de celui où il meurt lui-même sur l'arbre de la croix, Jésus découvre que rien ne manquait plus au grand œuvre pour lequel il était venu; il rend à son cœur aimant, dit l'Évangéliste, un solennel témoignage capable de consoler le nôtre, en disant à haute voix: « Tout est consommé. » *Cùm ergo accepisset,* etc. (*Joan.*) Que l'on remarque d'abord ici, selon la pensée de S. Laurent Justinien, que le Sauveur ne parle d'aucune chose en particulier qui ait été consommée, mais il dit dans un sens général et absolu: « Tout est consommé » pour indiquer que tout a été accompli en lui et par lui. (*De Christ. Agon.*) S. Augustin avait aussi remarqué relativement à cette grande et profonde parole, que par elle le Seigneur a déclaré

qu'il ne lui restait plus rien à faire avant de mourir. (*Tract.* 119, *in Joan*). O parole ineffable! que de mystères elle rappelle; ô oracle profond! que de vérités il renferme; ô grave sentence! que d'erreurs elle prévient; ô précieuse déclaration! que de consolations elle prépare; ô leçon sublime! que de vertus elle recommande.

TOUT EST CONSOMMÉ! *Consummatum est*: parole qui rappelle de grands mystères, puisque, selon le commentaire qu'en avait donné David, le Fils de Dieu voulut par là dire à son divin Père: « Mon Père, vous m'avez imposé une mission bien longue et bien difficile! Vous avez voulu que je naquisse dans une crèche, pauvre, ignoré, humilié; que je vécusse pendant trente-trois ans d'une vie laborieuse, pénible, obscure et semée de douleurs; que je terminasse une carrière de tourments par une mort ignominieuse et cruelle. Telle a été votre volonté; je l'ai accomplie en toutes choses avec la plus minutieuse exactitude. (*Ps.* 118.) Le calice de votre colère s'est répandu sur moi jusqu'à la dernière goutte: je n'ai plus rien à faire; mon obéissance cesse avec ma vie; ma carrière de douleurs est arrivée à son terme; la mesure de mes souffrances et de mes ignominies est comblée; mon ministère est rempli; ma mission est terminée.

TOUT EST CONSOMMÉ! Oracle profond qui renferme de grandes vérités. Car c'était dire en une parole: Ce qui a été écrit au sujet du Messie dans le livre des éternels décrets, ce qui fut figuré dans les patriarches, prédit par les prophètes, représenté dans les sacrifices, attendu de l'univers, promis de Dieu, tout cela s'est désormais réalisé. L'attente de la terre est satisfaite, les

vœux du ciel sont exaucés ; l'univers est racheté, le démon vaincu, la sagesse humaine confondue, la concupiscence réprimée, l'idolâtrie abattue, la loi ancienne abrogée, le voile des Ecritures déchiré, l'Evangile découvert, Dieu connu, l'homme sauvé, l'Eglise fondée, le véritable sacerdoce établi, la nouvelle alliance scellée, et à la loi de l'ancienne crainte, propre seulement à former des esclaves, a été substituée la loi d'adoption des enfants de Dieu. Enfin la plénitude des temps est arrivée, et le grand conseil de sagesse, de puissance et de miséricorde, médité avant tous les siècles et destiné à changer la face du monde, s'est accompli dans le temps pour durer pendant toute l'éternité. *Consummatum est*..

TOUT EST CONSOMMÉ ! Grave sentence qui prévient de grandes erreurs. Car cela veut dire qu'il n'y a plus désormais de mystères à découvrir, de vérités à révéler, de lois à imposer, de secours à préparer, de biens à promettre, et que la raison n'a plus rien à rechercher ni la philosophie plus rien à inventer pour le culte de Dieu, pour le salut de l'homme et pour le perfectionnement de la société. Tout est consommé ! c'est à dire : ce n'est plus le temps de raisonner mais de croire ; ce n'est plus de temps de discuter mais d'agir. Aucune autre doctrine, aucune autre loi, aucune autre religion n'est plus possible. L'humanité ne trouvera jamais rien de plus parfait que la religion du Calvaire, la doctrine de Jésus-Christ et le code de l'Evangile. Le véritable progrès est dans l'entier développement, dans l'application sincère, dans la pratique fidèle de cette religion, de cette loi, de cette doctrine. Hors du christianisme il n'y a qu'ignorance de Dieu, dégradation de l'homme,

ruine de la société. Tout est consommé! c'est à dire: Les créateurs de nouvelles religions ne sont que des imposteurs, qui reçoivent leur inspiration de l'enfer et non du ciel; qui, en voulant flatter l'homme, le corrompent et le perdent; et qui, en affichant la prétention d'honorer Dieu, l'insultent, le blasphèment et le dérobent à la connaissance des hommes. *Consummatum est.*

TOUT EST CONSOMMÉ! Déclaration précieuse qui promet de grandes consolations. Car le Sauveur voulut nous dire alors: O enfants des hommes, vous n'avez plus rien à craindre; vos dettes sont acquittées; votre rançon est payée; il a été satisfait pour vous à la justice de Dieu, la sentence de condamnation est annulée, la réconciliation est stipulée, le pardon est promis, la participation à la grâce est assurée, la bénédiction divine demandée en votre nom est obtenue, votre résurrection est arrêtée, le ciel ouvert, la voie du salut éternel préparée; il a été pourvu à tout; tout est réparé. *Consummatum est.*

TOUT EST CONSOMMÉ! Cette parole enfin est une leçon sublime qui recommande de grandes vertus. Car le Seigneur nous annonce clairement par cette exclamation: Qu'il n'a pas attendu l'instant de sa mort pour opérer notre salut, mais qu'il y a employé tous les jours de sa précieuse existence; que sur le Calvaire il n'a fait que mettre la dernière main à l'œuvre qu'il avait commencée dès le berceau, dans la grotte de Bethléem; que toute sa vie n'a été qu'une seule et continuelle offrande de lui-même, par laquelle il a obtenu pour toujours la conversion des pécheurs et la sanctification des élus, et qu'à son exemple nous ne devons pas différer jusqu'à l'heure de la mort pour nous appliquer le

fruit de son oblation. En effet, puisque Jésus ne vécut et ne mourut que pour nous sauver, nous n'avons aussi été placés sur cette terre et nous ne vivons que pour nous sauver nous-mêmes, de sorte que ce n'est pas seulement à notre heure dernière, mais pendant tout le cours de notre vie que nous devons appartenir à Dieu. *Sive vivimus*, etc. (*Rom.*, 14.)

Mais hélas! pensée funeste, honteuse contradiction! Que nous servira, mes chers frères, que Jésus-Christ se soit épuisé pour notre salut, si nous sommes si froids, si indifférents, si indolents à nous en occuper nous-mêmes? Ce que Jésus-Christ seul pouvait faire pour nous est accompli, mais ce qui dépend de nous n'est pas même commencé. Nous avons dépensé nos plus belles années à nous créer une position brillante dans le monde; nous avons usé notre santé et notre vie pour nous perdre; mais nous n'avons rien fait encore pour nous sauver. Nous n'y avons jamais songé d'une manière bien sérieuse; loin de nous occuper de cette grande affaire, nous avons différé d'année en année notre retour à Dieu, nous avons vécu et nous vivons toujours comme si notre existence ne devait point finir, comme si le temps était entre nos mains, comme si l'éternité ne devait jamais commencer; et ainsi nous renvoyons l'œuvre si difficile du salut éternel au dernier instant, alors que nous devrions seulement la terminer, et dire: TOUT EST CONSOMMÉ.

Mon Dieu! est-il donc facile de régler des comptes souvent bien compliqués au moment où il faut les rendre? Mourir en chrétien et se sauver, c'est mourir avec une foi vive, une ferme espérance, une charité pure, une douleur sincère et une haine profonde,

souveraine, surnaturelle de ses propres péchés; c'est détester et abhorrer tous les vices, aimer et pratiquer toutes les vertus, effacer tous les scandales, refaire toutes les confessions sacriléges, réparer toutes les injustice, briser tous les liens, ne penser qu'au ciel, dédaigner la terre, se détacher des hommes et n'aspirer qu'a Dieu. Or est-il facile de faire toutes ces choses lorsque l'esprit troublé conserve à peine la conscience de lui-même; lorsque les forces nous abandonnent; lorsque tout pèse, ennuie, accable? Est-il facile de former en peu d'instants un pénitent fervent et sincère d'un homme à qui la vertu fut étrangère, le vice familier et la pénitence inconnue? Est-il facile de faire un chrétien d'un homme tout profane, au moment où, anéanti et près de sa destruction, il n'est plus que l'ombre fugitive d'un homme, qu'une figure affreuse? Tout ce qui deviendra possible alors ce sera de pallier nos vices, et non de les détruire; de nous dégoûter de nos péchés, et non de nous en repentir; de prendre un masque trompeur de pénitence, qui laissera subsister tous nos désordres au fond du cœur dans toute leur funeste intégrité, et de mourir dans le péché.

Ah! empressons-nous dès aujourd'hui de faire ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort. *Et dixi: nunc cœpi.* (Psalm.) Si nous avons été jusqu'ici trop prodigues de nos années, c'est assez. *Peccasti? quiesce.* (Eccli., 21.) Arrêtons-nous dans la voie du désordre; c'est un peu tard, je vous l'accorde, mais cela vaut mieux que jamais. Prenons surtout la résolution de mettre à profit pour notre salut ces saints jours de pénitence, de grâce et de pardon. Commençons par une conversion prompte et sincère, de manière qu'à notre

heure suprême il ne nous reste qu'à consommer, qu'à compléter un ouvrage commencé depuis longtemps. Faisons pour nous-mêmes ce que Jésus-Christ a fait pour nous, afin de pouvoir, pleins de la confiance des justes, répéter avec lui dans ce moment redoutable : L'œuvre de mon salut est achevée. *Consummatum est.*

Ainsi soit-il.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (Psal. 115.)

La mort des élus est precieuse devant le Seigneur.

Ce n'est pas seulement la vie des élus qui est admirable devant Dieu, leur mort est également douce et précieuse à ses yeux.

Cependant les saints, dit S. Léon, ont reçu à leur mort la récompense et la couronne de leurs œuvres, mais ils n'ont pu la mériter aux autres. Leur fin a été pour leurs semblables un exemple de patience, par la force avec laquelle ils l'ont supportée; mais ils n'ont pu devenir pour personne une source de mérite et de vertu. (*Ibid.*) Les saints ont quitté la vie comme de simples particuliers, et le fruit du dernier combat est demeuré principalement en eux-mêmes. (*Ibid.*) Que si, malgré cela, la mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur, que sera-ce donc de la mort de Jésus-Christ qui seul entre tous les enfants des hommes a donné sa vie pour les autres et non pour lui-même; qui seul s'est immolé en qualité de chef et de Sauveur; qui seul a présenté en soi tous les hommes, les à tous offerts à son divin Père, les a tous associés à son sacrifice comme une seule hostie, leur a communiqué tout le mérite de son crucifiement, de sa mort, de sa sépul-

ture, de sa résurrection, et a ainsi sanctifié la vie des vrais chrétiens et rendu leur mort précieuse. (*Ibid.*)

Aujourd'hui donc que nous avons à célébrer de nouveau la mémoire toujours tendre et douloureuse de la mort du Dieu sauveur, ne séparons pas ces deux idées, pour l'honorer avec les sentiments qu'elle demande de notre foi et de notre piété; et voyons comment, par les circonstances qui l'accompagnèrent et par les effets qu'elle produisit, elle a été en même temps précieuse pour lui et pour nous, puisqu'il a surtout communiqué un grand prix à notre mort.

O croix sainte, symbole de faiblesse, de crime, de douleur, d'opprobre et de mort, mais que le Sauveur a changé en verge miraculeuse, en mérite de sainteté, en source de joie, en trône de gloire, et en remède de résurrection et de vie! prosternés devant toi, nous t'adorons avec humilité, nous te louons avec transport, et nous t'invoquons avec confiance comme le fondement de notre foi, le soutien de notre espérance, et le motif puissant de notre amour envers Dieu; *O crux, ave, spes unica!* Puis nous te prions dans ce saint temps, où tout nous rappelle la charité qui porta Jésus à vouloir souffrir et mourir pour nous, de nous appliquer le fruit du sang précieux dont tu fus arrosée, afin d'effacer les fautes des pécheurs et d'augmenter dans les justes la grâce et la vertu. *Hoc passionis tempore,* etc. Fais que par le mérite infini de la mort précieuse que le Rédempteur du monde souffrit dans tes bras, la mort des hommes qu'il est venu racheter devienne également précieuse à ses yeux. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui fut l'un des plus grands scandales de la mort du Sauveur du monde, c'est qu'elle eut lieu au milieu des railleries et des insultes, des malédictions et des blasphèmes de tout un peuple, et que, loin d'être regardée comme un sacrifice volontaire, elle ne parut que l'ignominieux supplice d'un criminel. Mais comment le grand holacauste des siècles, offert à Dieu par son Fils même pour sa propre gloire et pour le salut du genre humain, le plus grand acte d'adoration, l'hommage le plus parfait de religion que Dieu ait jamais reçu parmi les hommes; l'offrande la plus magnifique, la plus sublime et la plus sainte que la terre ait jamais faite au ciel; la grande action, l'œuvre divine par excellence, l'excès de la divine miséricorde et de la charité infinie, comment, dis-je, cet holocauste a-t-il pu être offert dans des circonstances aussi infamantes? Comment Jésus-Christ, provoqué par l'audace infernale des Juifs à descendre de la croix pour prouver sa divinité, a-t-il pu supporter cette insulte sacrilége sans manifester aucun signe de sa grandeur, de sa majesté et de sa puissance?.....

Insensé, qu'ai-je dit? Si la croix avait été entourée d'un peuple fidèle, religieux et reconnaissant; si tous avaient assisté au grand sacrifice du véritable Melchisédech avec les marques d'un profond recueillement; si le sacrifice de Jésus-Christ avait été accompagné de prières publiques, d'humbles et sincères actions de grâces, de larmes de repentir et d'amour, de témoignages de religieuse compassion, infortunés que nous

aurions été! ce sacrifice n'aurait point été offert pour nous. Nous étions injustes, nous étions pécheurs, et par conséquent dignes d'une confusion publique, universelle et éternelle; nous avions mérité d'être bafoués, insultés et raillés par toutes les créatures sous les yeux du monde entier. Mais pour qu'il fût vrai que le sacrifice consommé sur le Calvaire était le nôtre, qu'il était offert en notre nom, à notre place et à notre profit, il fallait que la victime subît notre confusion et notre mépris. Une mort qui était soufferte pour les pécheurs devait réunir un opprobre excessif à une immense douleur. Aux blessures formées par les clous devaient se joindre celles occasionnées par les traits encore plus acérés des langues. A la douleur des meurtrissures devaient s'ajouter les reproches les plus acerbes, l'ironie la plus amère, les insultes les plus atroces, les outrages les plus indignes. Il fallait que la victime se montrât sous la forme d'un criminel, et qu'elle fût entourée des anathèmes et des mépris de l'univers. Il ne suffisait pas que le Fils de Dieu offrît en sacrifice son corps déchiré par les tortures, il était encore nécessaire qu'il sacrifiât la dignité de sa personne et l'honneur de son nom.

Or, c'est ce qui arriva sur le Golgotha. Ainsi les profondes ignominies qui environnent la croix, loin de nous scandaliser, nous édifient, nous émeuvent et excitent notre componction. Car nous comprenons clairement que ce sacrifice nous regarde, qu'il est offert pour nous; que Jésus-Christ, qui souffre et meurt comme nous aurions dû souffrir et mourir nous-mêmes, souffre et meurt pour expier nos péchés, et que dès lors il est véritablement notre Sauveur. Il en résulte que l'opprobre même qu'il endure est une preuve du ministère qu'il exerce.

Et ainsi la mort du Saint des saints, par cela même qu'elle est un scandale pour les profanes, est édifiante pour les fidèles et précieuse aux yeux de Dieu. *Pretiosa in conspectu,* etc.

Qu'ils sont donc aveugles et insensés les Juifs qui blasphèment en disant : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il s'est confié à Dieu comme à son père, pourquoi Dieu ne s'empresse-t-il pas de le délivrer? S'il est le fils de Dieu et le Messie, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! » (*Matth.*)

Mais si Jésus-Christ descendait de la croix, d'après leur intimation insolente ce serait régler sa puissance suivant des caprices impertinents, se montrer faible, céder aux insultes de ses ennemis, et faire un vain étalage de son pouvoir aux dépens de la rédemption des hommes qu'il a eu la mission d'opérer; ce serait encore se laisser vaincre par l'impatience, démentir sa douceur, et se montrer plus sensible aux outrages que zélé pour son devoir.

Si Jésus-Christ descendait de la croix, s'il ne mourait pas sur ce bois sacré, après avoir fait prédire par les prophètes que le Messie devait expirer sur une croix, ce serait de sa part enlever aux Ecritures leur vérité en arrêtant leur accomplissement; donner un démenti aux prophètes, se mettre en contradiction avec lui-même, et montrer qu'il n'est ni Dieu ni le Fils de Dieu.

Si Jésus-Christ descendait de la croix, ce serait pour lui la même chose que d'abandonner l'autel sur lequel il est monté volontairement, interrompre le sacrifice qu'il a commencé avec tant d'amour, annuler le précieux testament qu'il a fait, et qui ne peut être efficace que par la mort du testateur; se dépouiller de son

caractère de pontife des biens futurs, et renoncer à sa haute dignité de Rédempteur.

Or un pareil Messie, non seulement ne serait pas Dieu, mais serait même au dessous de l'homme; ce serait un faux Messie, impuissant à sauver les autres dès lors qu'il pourrait se dégrader lui-même. Si Jésus-Christ se rendait à un défi qu'il serait d'autant plus indigne de sa majesté d'accepter qu'il est plus insolent de leur part; si Jésus-Christ descendait de la croix, il ne serait point par cela même le vrai Messie, ni le vrai Sauveur, et nul homme raisonnable ne pourrait ni ne devrait croire en lui.

En voyant le Sauveur qui demeure attaché sur la croix en présence des provocations qui lui sont adressées pour l'en faire descendre; en voyant que tous les outrages dont les Juifs le déshonorent, tous les blasphèmes par lesquels ils l'avilissent, tous les sarcasmes dont ils le blessent, tous les défis par lesquels ils l'excitent ne le détournent pas un seul moment du ministère sublime qu'il remplit; en voyant qu'au lieu de s'irriter de tant d'insultes et de les confondre par le miracle qu'ils demandent, il les confond par un miracle encore plus grand, celui d'une patience invincible, d'une inaltérable douceur, d'une charité infinie; en considérant qu'il a pitié des monstres eux-mêmes qui insultent à sa patience dont ils ignorent le mystère, et qu'il demande pour eux le pardon et le leur assure, s'ils veulent profiter de son exemple; ah! à ces marques nous reconnaissons au contraire en Jésus-Christ crucifié l'hostie vivante, prédite depuis tant de siècles, qui s'offre pour tous; nous reconnaissons alors en lui l'agneau divin, si longtemps désiré, qui s'immole

pour tous; le véritable prêtre qui sacrifie pour tous; le vrai pontife des biens futurs qui, sous le voile de sa chair couverte de plaies et d'ignominies, entre de plein droit dans l'éternel sanctuaire et en ouvre les portes. Nous reconnaissons alors en lui le vrai médiateur qui se présente en notre nom devant le trône de Dieu pour apaiser sa colère; le vrai testateur qui écrit avec son sang et confirme par sa mort le grand Testament des siècles, où l'héritage et l'investiture du royaume éternel sont assurés aux enfants de la promesse; nous reconnaissons en un mot le véritable Messie, le vrai Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Dès lors, entourée extérieurement de tant d'opprobres et de scandales, mais intérieurement accompagnée de si nombreux prodiges et de tant d'amour, cette mort est à nos yeux un sujet d'adoration, de louange, de reconnaissance et de piété, comme elle est un objet de complaisance infinie aux yeux de Dieu. *Pretiosa,* etc. C'est pourquoi, Seigneur, substituant la louange au blasphème, l'hommage à l'insulte, nous vous disons : Oui, ô divin Jésus, c'est parceque nous voyons que vous ne descendez pas de la croix, et que, dédaignant les provocations impies de vos ennemis, vous persistez à y mourir pour l'amour de nous, que nous vous reconnaissons pour le vrai roi des Juifs, le vrai Messie, le véritable Fils de Dieu, notre Seigneur et notre Rédempteur.

Mais même extérieurement, quoique humble, dégradé, avili par le crucifiement, comme un criminel, Jésus montre par la vertu de son esprit la sainteté, la puissance et la gloire d'un Dieu. (I *Petr.*, 3.) En effet voilà que recueillant toutes ses forces, il pousse de nouveau une clameur puissante : *Jesus autem iterùm clamans*

voce magnâ. (Matth.) O mort du Fils de Dieu, bien différente de celle des hommes! Pour nous autres mortels, notre voix se perd avant que l'esprit nous échappe. La mort avant de séparer l'âme du corps glace notre langue. Lorsque nous mourons, remarque S. Jérôme, notre voix devient rauque, faible, et elle va diminuant par degrés jusqu'à ce qu'elle s'éteigne tout à fait avant que nous exhalions le dernier souffle. Ainsi meurent les enfants d'Adam. Mais Jésus expire en jetant un grand cri qui annonce qu'il est plein de force et de vie même dans l'entier affaiblissement de sa chair; il expire avec une voix sonore, majestueuse et sublime. (*In Marc.*) Ainsi celui qui donne sa vie pour les hommes nous révèle par ce cri qu'il ne meurt point comme les autres hommes; que ce n'est point un simple mortel; que s'il meurt ce n'est point par nécessité, mais par son propre choix; non par la volonté des hommes, mais de sa propre volonté.

Nous, enfants d'Adam, héritiers de sa faute comme de sa nature et de son châtiment, nous portons en nous-mêmes le principe de notre dissolution, et nous sommes placés sous l'empire de la mort dans le moment même où nous entrons dans la vie. (I *Cor.*, 4.) Dans Jésus-Christ au contraire, l'humanité étant substantiellement unie à la personne du Verbe, au Fils de Dieu, qui est la vie même, cette humanité avait le germe de la vie dans la personne du Verbe dans lequel elle subsiste; elle était donc inaccessible à la mort et elle ne pouvait mourir. De même que nous ne pouvons éviter la mort, ainsi Jésus-Christ ne pouvait l'encourir. Comme il faudrait un miracle pour que nous fussions exempts de mourir, il en fallait un plus grand encore pour que

Jésus-Christ mourût, et de même que nous ne pouvons éloigner la mort par nos cris, ainsi il a fallu que Jésus poussât une forte clameur, un cri d'autorité pour la faire approcher de lui.

Par conséquent ce cri suivi de la mort, annonçant qu'elle n'est venue, pour ainsi dire, que parcequ'elle a été appelée, prouve, dit S. Jérôme, que Jésus n'expire qu'en régnant sur la mort et par un acte suprême de sa puissance. *Qui morti dominatur et præcipit, potestative expirat.* (In Marc.)

Qu'il est donc majestueux ce cri qui commande à la mort et à qui la mort se hâte d'obéir! Eh! qui donc goûte le sommeil à volonté, dit S. Augustin, ainsi que Jésus-Christ qui meurt quand il veut? Qui se dépouille de ses vêtements aussi librement que Jésus dépose sa chair? Qui part d'un lieu avec autant d'indépendance que Jésus quitte la vie? Quel sujet d'espérance et de frayeur tout à la fois la puissance de Jésus ne doit-elle pas inspirer, si tant est grande la majesté de Jésus qui meurt (1)! C'est pourquoi ce cri a effacé tout ce qui pouvait déshonorer la liberté de son sacrifice, parcequ'il le convertit en une oblation volontaire et qu'il rend au prêtre et à la victime la majesté dont la haine et la malice des hommes avaient voulu les dépouiller; parcequ'il confond d'une nouvelle manière les reproches de faiblesse et d'impuissance qu'on lui adresse, et auxquels son inaltérable

(1) Quis ità dormit quandò voluit, sicut Jesus, quandò voluit mortuus est? Quis ità vestem deponit quando voluerit, sicut se carne exuit quandò voluit? Quis ità cùm voluerit abit, sicut iste cùm voluerit oblit? Quanta speranda et timenda potestas judicantis si apparuit tanta morientis! (*Tract.* 114, *in Joan.*)

patience et son invincible charité servaient de prétexte et de voile; parcequ'il change enfin la mort de Jésus en un sacrifice qui est le plus saint, le plus pur, le plus parfait, le plus agréable à Dieu, le plus efficace pour le salut de l'homme, et également précieux devant l'homme et devant Dieu. *Pretiosa in conspectu,* etc.

Que signifie donc cette puissante clameur : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* (Luc.) O tendres, ô douces paroles! Remarquons bien qu'il les prononce les yeux élevés en haut. Il les adresse à Dieu qui est dans le ciel; et en appelant ce Dieu SON PÈRE jusqu'au dernier instant, il déclare, dit Bède, il révèle et il manifeste qu'il est le vrai Fils de Dieu. Puis, en lui recommandant son âme, il montre une plénitude de confiance en lui et une égalité de pouvoir avec lui. *Patrem invocando, Filium Dei se esse declarat. Spiritum verò commendando non defectum suæ virtutis, sed confidentiam ejusdem cum Patre potestatis insinuat.* (In Luc.) Il voulut lui dire : Mon Père, je vous ai confié ma cause, et maintenant je vous confie mon âme. Je dépose l'une et l'autre dans votre sein, je les mets sous la sauvegarde de votre amour. Et comme ma cause protégée par votre amour sera victorieuse, mon âme abritée dans votre sein me sera rendue, et de même que mon nom triomphera, de même aussi ma vie me reviendra immortelle. *Pater, in manus tuas,* etc.

Cette parole dit plus encore : car telle est la fécondité et la force du Verbe divin qu'il peut avoir et qu'il a en même temps plusieurs sens qui sont bien loin de s'exclure l'un l'autre, que Jésus a eu tous en vue et qui sont tous vrais également.

En effet, l'Évangéliste s'exprime ainsi : « Jésus jetant de nouveau un grand cri ; » *Jesus autem iterùm clamans.* (Matth.) Or il convient de remarquer ces mots *de nouveau* dont S. Matthieu fait précéder le cri de Jésus-Christ, d'autant plus que par cette parole il nous fait clairement entendre qu'entre ces deux cris, les seuls que Jésus poussa sur la croix, l'un quand il se plaignit de l'abandon de son Père, l'autre quand il lui recommanda son âme, il y a un rapport intime, et qu'ils ont le même objet et les mêmes fins. Or nous avons déjà vu que, quoique Jésus prononçât les premières paroles pour lui-même, cette clameur nous regardait aussi ; par conséquent il a dû pousser ce second cri et pour lui-même et pour nous en même temps. C'est à dire que comme dans la première exclamation il pria instamment son Père de ne pas nous abandonner, ainsi, dans la seconde, il le remercie d'avoir été exaucé pour nous aussi. C'est pourquoi, après avoir appelé la première fois son Père : « Mon Dieu ! » *Deus meus !* il appelle maintenant Dieu « Mon Père ! » *Pater !* Lors de la première invocation il parut troublé ; maintenant il est tranquille. Alors il laissa entrevoir de la crainte ; maintenant il montre de la confiance, de la sécurité et de l'amour. Le trouble dont il accompagna son premier cri indiqua qu'il redoutait que nous ne fussions délaissés ; le calme dont il accompagne le second révèle sa joie de nous avoir délivrés, et dès lors comme le premier fut le cri d'une prière humble et ardente, le second est le cri de la reconnaissance et de l'amour. Mais puisque, par l'effet de sa prière, le sein du Père s'ouvrit pour nous et que ses bras s'étendirent vers nous, il est vrai de dire que dans l'expression de son remerciement il

se hâta de déposer entre les bras et dans le sein de son Père tous ceux qu'il avait déjà sauvés de l'abandon de Dieu; c'est ce qu'il fait en disant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » *Pater, in manus tuas,* etc.

Et comme l'épée et le fourreau, momentanément séparés, demeurent cependant unis dans la même personne qui porte le fourreau au côté et tient l'épée à la main, ainsi l'âme et le corps de Jésus-Christ, séparés aussi momentanément par la mort, devaient rester unis dans la personne même du Verbe. Et puisque la personne du Verbe unique est toujours dans le sein du Père, *Unigenitus qui est in sinu Patris* (Joan.); il s'ensuit que l'âme sainte du Sauveur devait se trouver dans le même sein avec le Verbe auquel elle était substantiellement unie; Jésus-Christ n'avait donc pas besoin de remettre pour lui-même son âme entre les mains du Père dont elle ne pouvait jamais être séparée. Aussi en recommandant son âme, dit S. Athanase, il voulut particulièrement recommander tous les hommes qui devaient être vivifiés en lui. Car tous les chrétiens, selon l'enseignement de S. Paul, sont une même chose en Jésus-Christ et forment non seulement son corps, mais aussi son *esprit. Commendat universos mortales in se vivificandos : nam sumus membra ejus secundùm illud apostoli : Omnes unum sumus in Christo Jesu.* (De Orat. Christi.)

Pour mieux comprendre ce mystère, M. C. F., observons que l'homme pécheur devient charnel et terrestre non seulement en son corps, mais aussi en son esprit, parceque l'esprit se dégrade, s'avilit et devient presque matière à la suite des désordres du corps. Au contraire

l'homme véritablement chrétien, uni à Jésus-Christ par une foi pure et par la grâce sanctifiante, devient en une certaine manière incorporel, spirituel, angélique et céleste même dans son corps; en lui tous les sentiments s'élèvent, s'ennoblissent et se spiritualisent par les intentions, les sentiments et les vertus de l'esprit. C'est pour cette raison que S. Paul a dit : « Vous avez été justifiés, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'esprit de notre Dieu. L'homme qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec Dieu et en Dieu. (1)

Malheureux pécheurs dégradés par les vices! vous êtes donc séparés de Jésus-Christ et exclus de sa prière, parceque vous êtes comme des membres retranchés par le péché, et que vous ne faites nullement partie de son esprit. Mais vous, âmes ferventes, amantes fidèles de Jésus, vous formez son esprit, ainsi que son corps mystique, son âme et sa vie, qui est tout amour, parcequ'il vit en vous aimant, et qu'il vous aime en vivant en vous. Jésus-Christ vous a donc recommandées à son Père; il vous a déposées dans le sein de Dieu par sa prière, car c'est comme s'il lui avait dit : « Mon Père, les âmes des justes m'appartiennent; je suis leur chef, ils sont mes membres. Je suis leur père, ils sont mes enfants, ma descendance, ma famille. Leur état est dépendant du mien. Ainsi, en recevant mon âme, recevez aussi la leur. Comme je ne saurais être séparé de vous, ne souffrez pas qu'ils soient séparés de moi. Ils sont comme mon esprit et ma vie, puisque de même qu'ils vivent en moi, je vis en eux par l'amour. Je vous les recommande comme mon bien; faites pour leurs âmes

(1) Justificati estis in nomine Domini Jesu Christi, et in spiritu Dei nostri. Qui adhæret Domino, unus spiritus est. (*I Cor.*, 6.)

ce que vous faites pour la mienne. Accueillez-les avec le même empressement, embrassez-les avec le même amour. » *In manus tuas commendo spiritum meum.*

Mais si en nous offrant tous, en nous recommandant tous à son Père par ces touchantes paroles, Jésus nous a donné une nouvelle preuve de sa tendresse, il nous a aussi révélé une vérité bien consolante. Avant que le Rédempteur mourût, avant que le sang de cette auguste victime fût versé sur la terre pour apaiser le ciel, et nous en ouvrir l'entrée inexorablement fermée à la race d'Adam, les âmes les plus justes et les plus saintes, en se séparant de leur corps, ne descendaient que dans les limbes, dans l'horreur d'une profonde nuit. Là, la lumière était seulement en expectative et en espérance; la vision de Dieu, le repos dans le sein de Dieu, les consolations de la patrie éternelle y étaient différés jusqu'à un terme ignoré. La mort était pour ces âmes une espèce d'excommunication qui les retranchant de la terre les retranchait encore du ciel, et qui les privant des solennités d'Israel et de la sainte satisfaction qu'elles éprouvaient à rendre à Dieu un culte de vérité, n'offrait aucune compensation ni à leur foi ni à leur charité. Aussi, quoique les justes d'alors eussent la même foi que nous avons, et crussent en mourant qu'ils devaient ressusciter un jour, cependant leur mort avait je ne sais quoi de lugubre, de triste et de funeste. Elle ne se présentait à leur pensée que comme l'entrée dans une effrayante solitude, comme le commencement d'un long veuvage qui devait les séparer de la société des hommes sans leur procurer celle de Dieu. Ils ne pouvaient y penser qu'en tremblant, et cette crainte, cette appréhension de l'état si malheureux qui les attendait

à la mort, répandant une amertume continuelle sur leur vie, les tenait, dit S. Paul, dans la mélancolie et la sombre attente d'un dur esclavage. *Timore mortis, per totam vitam, obnoxii erant servituti.* (Hebr.)

Lorsqu'en mourant Jésus s'est écrié : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » ou « Je dépose en vos mains les âmes de mes fidèles qui meurent ; » il nous a clairement appris, dit Théophilate, que le temps était fini où l'on ne pouvait monter de la terre au ciel, et s'envoler vers Dieu en quittant les hommes, et que dès cet instant les âmes justes, purifiées pendant leur vie par la pénitence et les sacrifices de l'amour, suivront, à peine sorties du corps, la même route et arriveront au même terme que l'âme sainte de Jésus-Christ, c'est à dire entre les bras et dans le sein de Dieu. *Per hæc verba voluit declarare, quòd sanctorum animæ, in manus Dei ascendunt : nàm prius apud inferos detinebantur.* (In Joan.)

De plus, ajoute le même interprète, tel que le chasseur guette une bête sauvage au sortir de sa tanière pour la tuer, tel le démon attend notre âme au sortir du corps pour en faire sa proie. Mais depuis que Jésus-Christ a déposé dans ses mains paternelles notre âme en compagnie de la sienne, nous avons aussi acquis l'immense privilége de pouvoir librement et sans aucun risque effectuer notre passage dans le sein de Dieu, puisque le démon n'a plus aucun droit ni aucun pouvoir sur des âmes qui appartiennent déjà à Dieu, et qui ont été recommandées à Dieu par le Fils même de Dieu. *Ex quo Filius paternis manibus commendavit spiritum suum, libertatem consecuti sumus : nullam diabolo in animas potestatem, ut Patri commendatas.* (In Joan.)

En effet, c'est surtout sur cette révélation qu'est fondée l'espérance des chrétiens qui meurent dans la grâce de Dieu. Ils savent, et ils le croient fermement, que Jésus-Christ en remettant son âme entre les mains de son Père, leur a mérité à eux aussi à l'heure de la mort de lui remettre la leur; et c'est la persuasion qu'ils ont de pouvoir, s'ils sont entièrement purifiés, passer directement de notre prison de boue à la vision de Dieu, et jouir de la société de Jésus-Christ, qui leur fait désirer la mort avec tant d'ardeur, et répéter comme S. Paul : « J'ai un ardent désir d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ. » *Cupiò dissolvi et esse cum Christo!* (Philip., 1, 23.)

Cependant ce n'est pas seulement ce que nous devons croire et attendre que le Seigneur, en mourant, nous a révélé par cette parole touchante, il nous a aussi enseigné, dit S. Bernard, ce qu'il nous faut croire et comment nous devons prier. De même qu'une tendre mère apprend à son nourrisson de quelle manière il doit parler à son père terrestre, ainsi notre Sauveur, toujours plein de tendresse pour nous, nous a enseigné dans cette prière le langage de la confiance et de l'amour avec lesquels nous devons nous-mêmes, à l'heure de la mort, invoquer notre Père céleste et abandonner notre âme entre ses mains; et il nous a communiqué en même temps le courage de répéter en son nom cette parole précieuse, par l'impulsion de son même esprit et avec la même confiance. (*De Pass. Tr.*) C'est d'après l'exemple de Jésus-Christ, observe S. Jérôme, que l'Église a adopté l'usage de mettre cette invocation dans la bouche de ses enfants mourants, et que les saints ont appris à la répéter au moment su-

prême où leur âme s'échappe de leur corps. (*In Ps.* 30.) Car, à bien réfléchir, remettre son âme, en mourant, entre les mains de Dieu, et répéter en cette occasion le tendre langage du Rédempteur, c'est se substituer à lui, c'est mettre en lui sa propre confiance, c'est s'unir à son sacrifice, s'appliquer ses mérites, faire une douce violence au cœur de Dieu, et l'obliger à accueillir notre âme dans son sein, comme dans une asile de paix, de sûreté et de salut. Cette grande parole, en sortant de la bouche et du cœur du Fils de Dieu, a acquis une force infinie. Elle est capable de faire descendre en abondance l'esprit de grâce sur le chrétien qui la redit avec la même confiance et le même amour qu'elle fut prononcée pour la première fois, et d'un cœur plein de foi et d'espérance; elle devient un bouclier impénétrable contre les assauts du tentateur, et un grand remède contre les terreurs qui s'élèvent pour tourmenter jusqu'aux âmes justes dans ce moment suprême.

Enfin la recommandation que notre Sauveur expirant fait de son âme renferme encore un utile avertissement. Elle nous rappelle que si Dieu est notre premier principe, il est aussi notre dernière fin; qu'il nous a créés et mis au monde, afin qu'en le servant pendant cette vie comme notre unique maître, nous puissions le posséder dans l'autre vie comme notre rémunérateur; que, puisque l'esprit qui nous anime, le souffle divin qui retient la vie en nous, est sorti de Dieu, c'est vers lui qu'il doit remonter; *à Deo exivi, ad Deum vadam;* que de même qu'il a confié cet esprit à notre arbitre et qu'il l'a, pour ainsi dire, remis entre nos mains, nous devons un jour le remettre entre les siennes; que, puisque ses mains l'ont façonné (*Job*), ses mains doivent aussi

le recevoir ; en un mot que nous devons, pendant la vie et la mort, être de Dieu et à Dieu, et répéter de cœur comme de bouche : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* Pater, etc.

Hélas! aurons-nous le bonheur de prononcer cette divine parole avec le véritable sentiment d'une foi vive, d'une ferme espérance et d'une charité ardente ? Confierons-nous alors le dépôt de notre âme aux mains de Dieu qui l'a créée, ou aux mains de l'ennemi qui l'a séduite ? Notre dernier soupir sera-t-il, comme celui de Jésus-Christ, un acte de confiance et d'amour qui mettra le sceau à notre salut, ou sera-t-il un frémissement de désespoir et de honte intérieure qui stipulera notre réprobation ? Notre âme, au sortir du corps, trouvera-t-elle un père amoureux qui l'accueille, ou bien un juge sévère qui la condamne ? Nous l'ignorons. *Nescit homo finem suam.* O terrible obscurité ! ô effrayante incertitude !

Mais, non ; nous pouvons avoir quelque connaissance de ce mystère. Car, dit Origène, aux justes seuls qui, par la pratique des bonnes œuvres et l'imitation fidèle de Jésus-Christ se sont préparés un refuge dans le sein de Dieu, il appartient de remettre leur âme entre ses mains. Eux seuls peuvent en mourant lui recommander leur esprit avec la ferme confiance d'être exaucés. (*Caten, in Luc.*)

C'est pourquoi ceux qui n'ont pas fait cette préparation pendant leur vie ne peuvent raisonnablement se flatter d'avoir ces sentiments à leur mort. Dans ce moment suprême notre âme ne sera point de Dieu, si Dieu ne l'a possédée pendant que nous vivions. Dieu ne sera point notre Dieu dans l'avenir, s'il ne l'est pas dans le

présent. Dieu ne sera point notre Dieu dans l'éternité, si nous différons au dernier instant à nous donner à lui. Unissons-nous donc à lui dans ce monde, soumettons notre esprit afin de pouvoir, quand la mort viendra nous surprendre, le déposer entre ses mains, et redire avec Jésus-Christ : *Mon père, je vous rends mon âme. Pater, in manus tuas,* etc.

Que cette dernière parole du Dieu Sauveur est donc instructive ! qu'elle est consolante ! qu'elle est magnifique et puissante ! Le Seigneur en la prononçant a accompli un mystère, il a révélé une vérité, il nous a préparé une leçon, assuré un secours, donné un grand avertissement, et ainsi par sa mort précieuse il nous a laissé les moyens de rendre la nôtre également précieuse à ses yeux. *Pretiosa,* etc.

Tous les évangélistes remarquent qu'après avoir prononcé cette parole échappée à sa tendresse, Jésus inclina doucement sur sa poitrine sa tête adorable ; *Inclinato capite.* (Joan.) Or ces divins historiens relèvent cette circonstance, comme toutes les autres qui accompagnèrent cette mort singulière et unique, pour mieux nous en faire comprendre, dit S. Chrysostome, le mystère, le prodige et la magnificence. En effet, les hommes exhalent d'abord leur âme ; puis leur tête ne penche pas seulement, mais elle tombe et s'abandonne. Jésus-Christ, au contraire, incline la tête de lui-même, puis il expire, et en cela il montre qu'il est le maître de toutes choses. *Non quoniam,* etc. (*Chrys.*)

O précieux mouvement de notre Sauveur ! Tout son corps, retenu par les clous, est immobile sur l'autel où il s'immole ; seule sa tête est libre ; c'est le seul membre qu'il puisse mouvoir, et il la baisse avec un humble

respect sur sa poitrine, afin de confirmer encore davantage à nos yeux cette grande vérité : qu'il consent librement à donner sa vie, que c'est avec joie qu'il accepte la mort de la main de son Père et qu'il s'y soumet avec une résignation amoureuse, une tranquillité profonde et une obéissance entière et parfaite. *Factus obediens usque ad mortem.*

Cependant, en inclinant ainsi la tête, Jésus n'accepte pas seulement la mort, il la provoque. Non content de l'avoir appelée par un grand cri, il la voit lente et timide et il l'encourage du geste, parceque, dit S. Athanase, la mort n'aurait jamais osé s'approcher de lui, s'il ne l'eût invitée à venir. (*Serm. de Pass.*) Il penche donc la tête, et de cette manière il permet à la mort d'exercer aussi sur lui l'empire funeste que le péché lui avait donné sur tous les hommes, et il lui cède, il lui abandonne avec transport sa précieuse vie. (*Isa*, 53.) Il y a plus; par ce dernier mouvement il permet encore au démon de prévaloir sur sa vie pour la lui ôter, comme il lui avait déjà permis de prévaloir sur sa chair sacrée pour la déchirer; il lui permet, en un mot, d'exercer injustement sur lui l'autorité qu'il exerçait avec justice sur les pécheurs dont Jésus-Christ est le représentant et le Sauveur.

Nous n'avons pas comme Jésus le privilége de mourir librement. Le temps, le lieu, le genre de notre mort ne dépendent pas de notre volonté. La justice de Dieu nous l'envoie quand il lui plaît et comme il lui plaît, nous ne faisons que la subir, sans pouvoir suspendre ses coups, ni la retarder d'un seul instant. Notre mort, dans le décret de Dieu qui l'a établie, n'est qu'un supplice infligé à notre désobéissance. Mais puisque notre

divin Rédempteur, en courbant la tête devant la mort, s'y est assujetti par obéissance, et l'a librement acceptée et promptement voulue, il a par là même changé la condition de la mort pour tous ceux qui s'appliquent le fruit de la sienne. C'est pour cela que l'on voit les plus timides et les plus faibles même d'entre les vrais fidèles, malgré la répugnance qu'ils éprouvent à mourir, baisser, eux aussi, la tête comme une marque de leur humble résignation, et rendre volontiers à Dieu la vie qu'ils en ont reçue. Aussi le vrai chrétien qui meurt n'est-il pas un criminel subissant une peine à laquelle il a été condamné, mais un prêtre qui fait à Dieu un sacrifice volontaire et l'offrande méritoire de sa propre vie en union à celle de Jésus-Christ. C'est un navigateur qui se réfugie dans le port; c'est un exilé qui retourne dans sa patrie; c'est un pélerin qui reprend la route de sa maison; c'est une épouse qui va au devant de son époux; c'est un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère, dans un repos tranquille. Ainsi, Jésus-Christ a, par ce geste mystérieux, effacé l'opprobre de notre mort; il en a diminué la douleur; et de la peine la plus terrible et qui répugne le plus à la nature humaine, il a fait une riche récompense, et pour ainsi dire une Pâque, ou, en d'autres termes, un passage désiré, un heureux voyage, un doux sommeil, et une rédemption précieuse. *Pretiosa*, etc.

Le Rédempteur a ainsi donné aux hommes la dernière preuve de son tendre amour. La justice de Dieu n'a plus rien à exiger, sa miséricorde n'a plus rien à faire. Le Père éternel n'a plus rien à imposer; son divin Fils n'a plus rien à accomplir. Il ne reste plus rien que le grand sacrifice commencé dès l'éternité dans les en-

trailles de la bonté infinie du Père céleste, continué dans le sein virginal de la mère terrestre, s'accomplissant par la mort du Fils de Dieu et de l'homme pour réconcilier à jamais l'homme avec Dieu.

Cependant les ténèbres miraculeuses, qui avaient commencé dès l'instant où le Rédempteur avait été attaché à la croix, deviennent plus épaisses. Les anges de la paix (*Zach.*) qui assistent à cet auguste sacrifice dans un recueillement divin et une adoration profonde, se voilent le visage de douleur et éclatent en plaintes amères; l'autel ou la croix sur lequel cet holocauste doit être offert, tremble ; la victime qui doit être égorgée, ou la vie du Dieu fait homme, est prête et docile; le prêtre chargé de l'immoler, ou la justice de Dieu, s'avance; le glaive destiné à la percer, ou le péché, est déjà levé; je vois briller le feu sacré ou l'amour qui doit la consumer. Le coup est donné... O Jésus cher à mon cœur! son front se couvre de pâleur, ses yeux s'éteignent, il verse une dernière larme, penche la tête, pousse un long soupir de charité, et meurt. *Et inclinato capite, tradidit spiritum.* (Joan.)

O mort barbare et inhumaine, pourquoi enlever ainsi de notre terre Jésus-Christ qui y était descendu du ciel, et en était le soutien, les délices, l'ornement et la gloire? O mort barbare et inhumaine! pourquoi nous dérober, à nous malheureux enfants des hommes, notre père, notre frère, notre ami, le compagnon fidèle de notre exil, enfin notre Sauveur? O mort!.... Mais hélas! de quoi nous lamentons-nous? la mort de notre Seigneur a été aussi utile pour nous qu'elle a été cruelle et ignominieuse pour lui! Ce que nous y avons gagné vaut beaucoup plus que ce que nous y avons perdu.

Jésus-Christ ayant revêtu en apparence la chair du péché, *in similitudinem carnis peccati*, représentait tous les pécheurs. Dès qu'il est mort, tous les pécheurs sont comme morts en lui et avec lui; c'est pourquoi l'ancienne sentence de la divine justice qui les condamnait tous est demeurée sans effet, comme par la mort du criminel est annulée toute sentence rendue par la justice humaine. Régénérés dans le baptême de Jésus-Christ, si nous nous unissons intimement à lui par les liens d'une foi vive et d'une sincère charité, nous sommes de nouvelles créatures, des hommes nouveaux; *sed nova creatura* (II Cor., 3.) L'ancienne colère allumée contre l'homme prévaricateur et rebelle est devenue sans objet. L'arrêt de mort éternelle porté jadis contre nous ne nous atteint plus; rien ne nous condamne plus, mais tout conspire à nous sauver. *Nihil nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* (Rom., 8.) Ainsi la mort de notre Sauveur est le complément qui met le sceau à notre délivrance et à notre vie.

Si Jésus-Christ, après avoir épousé toutes les infirmités et toutes les misères de notre vie, avait dédaigné de prendre les terreurs, l'agonie et les douleurs de notre mort, nous n'aurions pu avoir en lui une entière confiance. Nous n'aurions pu le regarder comme un pontife véritablement compatissant à nos maux, puisqu'il aurait refusé d'éprouver en lui-même celui qui est le plus grand de tous. En le voyant impassible et immortel et infiniment au dessus de notre condition, nous n'oserions l'aborder. Malgré son immense bonté, il nous aurait inspiré plus de crainte que de confiance, plus de respect que d'amour. Mais en le voyant assu-

jetti à la plus pénible et à la plus humiliante des conditions de notre nature ; en le voyant nous prouver jusqu'à ce point sa parfaite ressemblance avec nous, et sa tendre commisération pour nous, alors nous osons nous présenter à lui, nous prosterner sans crainte à ses pieds, nous jeter dans ses bras avec un entier abandon, et lui parler avec la confiance la plus intime et la plus étroite familiarité comme à notre égal, à notre véritable ami, à notre père et à notre Sauveur. (*Isa.*) Et ainsi la mort de nôtre Seigneur est encore le fondement et le motif de notre espérance et de notre amour.

Enfin, si un capitaine ne s'avance pas le premier au combat, il ne communiquera jamais à ses soldats le courage d'affronter l'ennemi. Si un père ne s'élance pas le premier à la mer, il ne décidera jamais son jeune fils à mettre son pied timide dans les eaux. Si un berger ne précède pas la brebis encore jeune, ou ne la porte pas dans ses bras, il n'obtiendra jamais qu'elle entre toute seule dans l'épaisseur des bois. De même, si Jésus-Christ ne nous avait précédés comme chef, comme modèle et comme guide dans le sentier de la mort, nous craindrions, dans ce terrible instant, de tomber dans un abîme sans fond et d'y demeurer ensevelis pour toujours. Nous serions saisis d'une horreur indicible par l'appréhension de nous trouver entourés de bêtes cruelles au passage ténébreux du temps à l'éternité. Ainsi donc Jésus-Christ, qui meurt pour nous et avec nous, est le capitaine qui nous inspire le courage d'affronter avec intrépidité l'ennemie terrible de l'espèce humaine : la mort; c'est le nouveau Jonas qui nous excite par son exemple à nous élancer intrépides dans

la mer interminable des années sans fin, assurés que nous sommes d'en sortir vivants d'une vie immortelle; c'est le bon pasteur qui prend dans ses bras notre âme timide, l'abrite sous sa tendresse, et de sa voix puissante met en fuite le loup infernal qui veut en faire sa proie, lui fait traverser sans péril comme sans crainte l'horrible solitude de la mort infestée de serpents insidieux, de bêtes féroces dévorées de la faim, et la conduit, comme une brebis fortunée, dans les douces prairies et les célestes pâturages de la bienheureuse éternité.

Devenus courageux par ce sublime exemple, nous ne devons pas pour cela cesser d'être humbles. Tout en éloignant de notre âme les angoisses de la terreur, nous devons bien nous garder de nous abandonner à une sécurité présomptueuse. De même que notre misère ne doit pas diminuer notre confiance, de même aussi l'excès de la confiance ne doit pas étouffer entièrement en nous la crainte salutaire née du sentiment de notre indignité et de notre faiblesse. Ce saint tremblement doit nous servir de guide, ainsi que nous le conseille l'apôtre, pour travailler à notre salut (*Philipp.*, 2); afin que nous puissions recueillir de ces saintes appréhensions de la vie, comme d'une racine précieuse, le fruit délicieux de la véritable confiance et de l'heureuse tranquillité de la mort. (*Eccli.*, 1.)

Car, ne nous y trompons pas, mes chers frères, le courage, l'indifférence que les pécheurs endurcis, les impies et les incrédules laissent quelquefois apercevoir au moment de la mort, n'est que la terreur du désespoir, une haine froide d'eux-mêmes, cachée sous le masque d'un calme affecté. On dirait, à les

voir que leur visage est serein, mais l'épouvante est dans leur cœur; ils ressemblent à ces mers dont le fond est d'autant plus agité par les courants contraires qui s'y croisent, que la surface en paraît plus paisible. (*Isa.*, 57.) Hélas! il vaudrait bien mieux pour eux qu'ils tremblassent à cette heure suprême que de montrer un calme si effrayant et si funeste! Le vrai courage, la véritable confiance du chrétien au moment de sa mort est le fruit de l'innocence ou de la pénitence de la vie. La paix réelle naît alors de l'humble foi dans la vraie religion et non point des opinions flottantes de la philosophie humaine. La mort du pécheur, de l'ennemi de Dieu, du blasphémateur, de l'apostat de la foi et de la loi de Dieu, quoi qu'il en soit de ses apparences, est toujours funeste; *Mors peccatorum pessima.* La mort seule des justes, des fidèles, des saints est véritablement douce et heureuse, parcequ'elle puise le vrai courage et les consolations réelles dans le mystère de la mort de Jésus-Christ, et quoique parfois elle paraisse douloureuse et humiliante au jugement des hommes, elle est toujours précieuse aux yeux de Dieu. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

SECONDE PARTIE.

Dieu avait prédit par son prophète qu'il opérerait à la mort du Messie des prodiges inouïs et étonnants qui bouleverseraient le ciel et la terre. (*Aggæ.*, 2.)

Or, cette prophétie s'est aussi littéralement accomplie. A peine le Rédempteur a-t-il expiré sur la croix que le voile du temple, disent les saints Evangélistes, est déchiré en deux depuis le haut jusqu'en bas par une

main invisible et avec un bruit immense. (*Matth; Luc.*) Les épaisses ténèbres qui, trois heures auparavant, s'étaient répandues sur toute la terre, se dissipent, et le soleil sort plus brillant de son éclipse sanglante. La terre s'ébranle, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et les morts ressuscitent. *Et tenebræ factæ sunt*, etc. (*Luc.*) *Et terra mota est*, etc. (*Matth.*)

Remarquez bien l'expression « Et voilà, » que l'historien sacré fait succéder immédiatement à celle-ci : « Il expira. » *Expiravit, et ecce.* Elle a pour but d'indiquer que tous ces prodiges arrivèrent précisément à l'instant même où le Seigneur exhala son âme sainte; qu'ils furent relatifs à sa mort; qu'ils en furent l'effet, la conséquence et la preuve; et que ce ne furent point des phénomènes de la nature, mais des miracles de l'omnipotence de Dieu, opérés pour la gloire de l'illustre défunt, pour faire reconnaître en un mot et adorer dans Jésus de Nazareth, mort sur un infâme gibet comme le plus scélérat des hommes, le véritable et auguste Fils de Dieu, le maître et l'arbitre de l'univers, le Messie, le Sauveur du monde.

Comment douter en effet, dit S. Jérôme, que des prodiges si grands, si nouveaux, si variés, et accomplis tous en même temps, n'aient été un acte solennel par lequel les cieux, la terre et tous les êtres créés reconnurent en Jésus-Christ leur maître et leur seigneur. (*S. Jérôme.*) Ensuite, selon S. Maxime, tout ce désordre de la nature sensible qui, ébranlée et bouleversée jusque dans ses fondements, sembla vouloir rentrer dans le néant, fut comme une explosion unanime de la douleur qu'éprouvèrent toutes les créatures en voyant expirer leur créateur sur un gibet infamant. (*Serm. de*

Pass.) Et qu'y avait-il de plus juste et de plus convenable, ajoute S. Léon, que les éléments montrassent qu'ils voulaient mourir aussi en compagnie de l'ouvrier divin qui les avait formés, et que l'univers entier donnât, par cette révolution générale, le témoignage publicq ue Jésus-Christ était véritablement l'auteur et le créateur du monde. (*De Pass.*)

Oh! comme la sagesse, la majesté, la grandeur et en même temps la puissance de Dieu resplendissent dans ces prodiges d'un éclat admirable! De même qu'un grand roi dédaigne les outrages qui lui sont adressés par de vils esclaves, ou que, ne s'abaissant pas jusqu'à y répondre, il laisse au dernier de ses ministres le soin d'y répondre pour lui; ainsi Jésus-Christ ne crut pas de sa dignité, tant que la vie fut en lui, de répondre aux Juifs qui l'insultèrent et le blasphémèrent sur la croix; mais à peine a-t-il rendu l'esprit qu'il y répond d'une manière digne d'un Dieu par le bouleversement de toute la nature. De sorte que, dit S. Léon, les prodiges qui accompagnèrent la mort du Rédempteur ne furent que la réponse de fait que le ciel et la terre furent chargés de faire en son nom aux stupides et lâches imprécations des Juifs : réponse magnifique, surprenante, capable de leur imposer silence, de les confondre et de les humilier, parcequ'elle leur prouve que Jésus-Christ était réellement le Fils de Dieu; parcequ'elle les convainc d'un affreux déicide, et qu'elle les voue à l'exécration universelle. (*Serm. X, de Pass.*)

Cependant, de même que Jésus-Christ exerça une double fonction à l'égard des deux malfaiteurs crucifiés avec lui, celle d'absoudre et de sauver, et celle de condamner et de punir; ainsi les prodiges qui signalèrent

sa mort eurent une double fin et un double but; savoir, de montrer l'indignation du ciel contre les Juifs, et en même temps d'annoncer la clémence divine envers les Gentils; ce furent tout à la fois des reproches terribles et aussi de douces promesses de consolation et de joie, qui leur firent entrevoir les effets salutaires que cette mort précieuse devait produire dans le monde.

En effet, le voile du temple dérobait à tous les regards l'arche qui renfermait les tables de la loi et la manne miraculeuse. Or Dieu découvre maintenant à tous les yeux ce que, sous les peines les plus sévères, il avait défendu aux prêtres même de voir; il déchire lui-même ce voile et le fait tomber en pièces au moment où Jésus expire, et par là il nous donne clairement à connaître, observe S. Augustin, que par le mérite de cette mort toutes les ombres qui voilaient les saintes Écritures étaient effacées, et que tout ce qui dans l'ancien Testament était mystérieux et incompréhensible se trouvait déjà manifeste et intelligible à tous, grâce au mystère de la croix. (*Serm. CCC, de Sanct.*) En effet, ajoute S. Jérôme, aussitôt que ce voile fut déchiré, tous les mystères de l'ancienne loi restés cachés jusqu'à ce jour devinrent frappants de clarté, et passèrent aux Gentils. (*In Matth.*)

Le voile du temple cachait au peuple le second tabernacle, et tous les sacrifices qu'on y offrait. En déchirant ce voile à l'heure où Jésus-Christ rendit le dernier soupir, c'est à dire à l'heure où l'on offrait avec l'encens le sacrifice de l'agneau, Dieu indiqua d'une manière manifeste que par l'immolation du véritable agneau de Dieu, par l'accomplissement de son sacrifice,

l'usage du tabernacle avait cessé; que l'importance et la majesté du temple étaient déchues, toutes les cérémonies de la loi abrogées, le sacerdoce d'Aaron détruit, et les sacrifices figuratifs devenus vains et sans effet.

Le voile du temple couvrait le Saint des saints, lieu vénérable, auguste, redoutable, où, à l'exception du grand-prêtre à qui il était permis d'entrer une fois dans l'année, personne ne pouvait pénétrer sous peine de mort; et cela, comme l'a dit S. Paul, pour nous indiquer que le ciel dont le Saint des saints était la figure devenait inaccessible aux hommes à cause du péché. *Hoc significante,* etc. (*Hebr.*) Ainsi, lorsque Dieu a détruit le voile qui interdisait l'approche du Saint des saints, lorsqu'il en a fait l'entrée libre pour tous, au moment que Jésus expirait, il nous a rendu sensible, dit Théophilate, la grande et consolante vérité, que la mort du Rédempteur a détruit l'inimitié de Dieu et le péché qui nous fermaient à jamais le ciel; et que dès ce moment les portes de l'éternel sanctuaire de Dieu ont été ouvertes aux enfants des hommes. (*In Luc.*) De sorte que, selon la réflexion de S. Paul, Jésus-Christ ayant lacéré le voile qui nous dérobait la face de Dieu et dont celui qui cachait le visage de Moïse était la figure, nous pouvons désormais être admis dans le Paradis pour y contempler à découvert la majesté et la gloire de l'Éternel. (II *Corinth.*, 3.)

Les autres prodiges, même dans leur réalité, ne sont pas moins mystérieux et prophétiques. L'éclipse du soleil et les épaisses ténèbres qui s'étendirent sur le globe signifièrent l'aveuglement profond dans lequel tous les peuples de la terre étaient tombés relativement à Dieu, véritable soleil qui éclaire les âmes, et sur le

Médiateur promis aux hommes. Elles indiquèrent encore, au jugement de S. Cyrille, les ténèbres pénales dont seraient frappés les Juifs pour avoir crucifié le Dieu sauveur. (*Caten., in Luc.*) Et quant à la lumière qui commença à briller de nouveau, quant au soleil qui de son disque d'or fit tomber sur Jésus expiré des rayons plus brillants encore qu'auparavant, ils représentèrent d'une manière sensible que la lumière spirituelle de la connaissance du vrai Dieu reparaîtrait dans le monde; que la croix, après avoir été enveloppée pendant quelque temps dans l'obscurité de l'ignominie, brillerait parmi les nations d'une splendeur toute nouvelle, et que le vrai soleil de justice, Jésus-Christ, serait reconnu, cru, aimé et béni dans tout le monde.

Les secousses terribles qui ébranlèrent alors le globe annoncèrent aussi la destruction de Jérusalem, la cité déicide, où, selon la prophétie de Jésus-Christ lui-même, *il ne devait pas rester pierre sur pierre;* et en même temps elles firent pressentir la surprise, l'agitation, le bouleversement de toute la terre, alors que le mystère de Jésus crucifié lui serait annoncé; le soulèvement des princes et des peuples pour arrêter le cours de la prédication évangélique; les horreurs des persécutions; la lutte des martyrs; la chute de l'idolâtrie et l'établissement de l'Eglise, qui devait ébranler les trônes, agiter toutes les nations et changer la face de l'univers, selon cette parole du prophète-roi : « Le Seigneur règne, que les peuples tremblent; il est assis sur les chérubins, que la terre soit émue. » (*Ps.* 98.)

Pour ce qui est des pierres qui se fendent, tandis qu'elles reprochent aux Juifs leur opiniâtreté à rester

seuls insensibles à la mort du Rédempteur, pleurée par toute la nature inanimée, elles sont encore, au dire de S. Thomas, une prophétie admirable, et signifient que la même force de Dieu, qui a déchiré les rochers de la terre, briserait avec une égale facilité les cœurs endurcis des hommes et les amollirait par l'action de sa grâce (3. *p.*, *qu.* 44, *art.* 4); et qu'ainsi s'accomplirait l'oracle prononcé par le Sauveur lui-même que Dieu ferait éclater sa puissance en faisant sortir du sein des pierres, c'est à dire des peuples de la gentilité, les enfants d'Abraham héritiers de sa foi et associés à ses récompenses. *Potens est Deus de lapidibus ista suscitare filios Abrahæ.* (Matth.)

Enfin Jésus-Christ avait déclaré qu'il avait, à l'égal de son Père, le pouvoir de vivifier et de ressusciter les hommes non seulement intérieurement et quant à l'âme, mais encore extérieurement et quant au corps; *Sicut Pater suscitat*, etc. (*Joan.*, 5, 21); or, les tombeaux qui s'ouvrent, les morts qui reprennent vie lorsque Jésus meurt, sont la prédiction, l'espérance et le signe de cette double résurrection à laquelle tous les hommes participeront par les mérites infinis de la mort du Rédempteur.

Et n'a-t-on pas vu en effet, s'écrie S. Jérôme, tous ces prodiges de l'ordre corporel se renouveler plus surprenants encore au sein d'une foule de nations idolâtres converties à la vraie foi, et qui, reconnaissant et servant leur créateur, de tombeaux qu'ils étaient, pleins d'ossements et de pourriture, sont devenus des vases d'élection et de vie. (*In Matth.*)

Je dirai plus : ces prodiges de la grâce, figurés par ceux qui éclatèrent dans l'ordre de la nature, et qui

environnèrent la mort du Messie d'une gloire et d'une magnificence plus grandes, resplendirent à tous les yeux sur le Calvaire même, autour de la croix où était encore suspendu le corps sacré du Sauveur.

Il y avait sur le Golgotha un centurion avec une compagnie de soldats sous ses ordres. Chargé de faire exécuter la sentence de mort portée contre Jésus-Christ et obligé de veiller à tout et de tout observer, il s'était placé en face de la croix, les yeux fixés sur le crucifié. *Centurio autem*, etc. (*Matth.*, *Marc.*) Témoinpar conséquent de la patience avec laquelle Jésus souffre, de la générosité avec laquelle il pardonne, de la mansuétude avec laquelle il écoute, de la douceur de ses réponses, de la religieuse ferveur de sa prière, de l'autorité de son commandement, du ton surhumain de sa voix, de la force, de la confiance et du calme de sa mort, recommandant son âme à Dieu comme à son père; le centurion demeure saisi d'étonnement. Ainsi, bien disposé à la lumière et à la grâce divine, dès qu'au dernier soupir du Seigneur il sentit la terre trembler sous ses pieds et qu'il vit le bouleversement de toute la nature, *Videns quia*, etc., (Matth., Marc); il ne douta plus que celui qui était mort comme le plus scélérat de tous les hommes ne fût véritablement le fils de Dieu, saint et innocent.

Et comme la foi qui sauve est celle qui ayant son principe dans le cœur se manifeste au dehors par la confession et par les œuvres; *corde creditur*, etc., le brave militaire, dans le transport d'une sainte frayeur, d'une foi vive, d'une tendre charité et d'une contrition sincère, fondit d'abord en larmes, puis il commença à crier à haute voix : « Je reconnais et je

« confesse que cet homme crucifié était véritablement « juste. Je reconnais et je confesse que celui qui ne « paraissait qu'un simple mortel était aussi véritable- « ment le fils de Dieu. » Bien plus, à l'exemple de leur capitaine, les soldats témoins comme lui de ce spectacle, frappés de la même terreur, et plus encore illuminés par la même lumière et dociles à la même grâce, éclatèrent aussi comme lui en gémissements, montrèrent le même repentir, et firent la même confession. *Timuerunt valde dicentes*, etc. (*Matth.*, *Marc.*, *Luc.*)

O confession! ô prodige! le brave centurion avait entendu les insultes et les blasphèmes par lesquels le peuple et les prêtres eux-mêmes reprochaient à Jésus-Christ d'avoir usurpé le titre de Fils de Dieu : *Dixit enim quia filius Dei sum.* Ainsi donc en s'écriant : « Vrai- « ment cet homme était juste..... certainement cet « homme était le Fils de Dieu, » c'est comme s'il avait dit aux prêtres et au peuple : C'est en vain, hommes pervers, que vous vous obstinez à le regarder comme un criminel; en dépit de vous, moi, je le reconnais saint et innocent. C'est en vain que vous le méprisez comme le dernier des hommes; moi, je le proclame vrai Dieu comme le Dieu dont il est le fils; vous le niez, et je le confesse; vous l'accusez, et je le défends; vous le blasphémez, et je le loue; vous l'insultez, et je l'adore. *Vere*, etc.

Mais c'était là accuser publiquement les prêtres de déicide ; c'était aussi flétrir l'injustice du gouverneur, blâmer le ministère qu'il avait prêté à l'exécution d'une sentence inique, provoquer contre soi la haine d'une faction puissante, s'exposer à se voir enlever son grade, à encourir la prison et la mort; et tout cela pour ren-

dre témoignage à un mort qui ne peut plus ni apprécier sa générosité, ni récompenser son courage. Ah ! le centurion ne craint rien ; il est prêt à tout sacrifier, à aller même au devant des tourments pour la confession et l'amour de Jésus-Christ. Il ne rougit pas des opprobres du crucifié, il ne se scandalise aucunement de ce qu'il est mort, parcequ'il le croit encore vivant ; parceque, quoiqu'il le voie encore cloué sur l'infâme gibet, il le croit régnant dans les cieux, et que sous la dépouille inanimée de l'homme il le reconnaît pour le Fils de Dieu. *Vere filius Dei erat iste.*

Que dirai-je encore des soldats ? n'ont-ils pas, après avoir flagellé le Sauveur dans le prétoire, ceint son front d'une couronne douloureuse, mis entre ses mains un roseau pour sceptre, jeté sur ses épaules un lambeau de pourpre en guise de manteau royal ? ne l'ont-ils pas souillé de leurs crachats, frappé de verges, meurtri de soufflets, et sacrilégement bafoué comme un roi de dérision ? Ce sont eux encore qui, sur le Calvaire, l'ont empoisonné avec du fiel, tiraillé et crucifié, et qui, après avoir jeté au sort ses vêtements par une atroce moquerie, ont encore insulté à sa patience et à sa douleur ! Et les voilà maintenant transformés en d'autres hommes, réparant leurs blasphèmes contre Jésus par leurs bénédictions, leur férocité par leur compassion, leurs outrages par leurs louanges, leurs mépris par leur confession, en un mot toutes leurs iniquités par un repentir sincère.

Qui donc a pu illuminer des esprits si aveugles, briser de componction des cœurs si durs, adoucir ces monstres de cruauté et de barbarie, et faire en un instant de ces bourreaux contempteurs du Christ les pre-

miers croyants de ses mystères, les premiers apologistes de son innocence et les premiers apôtres de sa divinité? Ah! ce changement si instantané et si retentissant n'a pu s'opérer que par la main de Dieu. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* O puissance du crucifié! ô tendre Jésus! qu'elle est belle cette victoire où votre grâce convertit de si grands scélérats, et où votre amour pardonne un crime si atroce!

Observez cependant que le centurion aussi bien que les soldats étaient idolâtres. C'est donc là un spectacle frappant, dit S. Léon! tandis que les prêtres Juifs, adorateurs du vrai Dieu et si bien versés dans la science divine, maintenant aveugles volontaires et cœurs pervers, s'obstinent à nier la divinité du Messie qui leur avait été promis, qu'ils attendaient et qui était venu pour eux particulièrement, et vomissent le blasphème et l'insulte contre le Fils de Dieu, leur Sauveur; les soldats romains nés au sein de la gentilité, remplis d'erreurs dès leur naissance, couverts de vices, coupables de nombreux excès, ignorants du vrai Dieu et de ses mystères, de ses Écritures et de ses promesses, se convertissent en un instant, et glorifient le vrai Dieu en comprenant et en confessant le mystère de son fils unique.

Ainsi donc, dit Bède, voilà les prémices et les avant-coureurs de l'humilité, de la docilité et de l'empressement des Gentils à écouter la prédication évangélique, et à se soumettre au joug de la foi. Voilà une admirable prophétie qui annonce que bientôt la vraie croyance passera de la synagogue à l'Église, de Jérusalem à Rome, et que Rome, en dépit du silence

et du frémissement de Jérusalem, confessera Jésus-Christ Fils de Dieu. (*In Luc.*)

O Rome, tu pris dès lors possession de cette foi, car ce fut un gouverneur romain qui, le premier, proclama Jésus-Christ comme le Messie et le Sauveur; ce fut un centurion romain, ce furent des soldats romains qui, les premiers, le reconnurent, le confessèrent et lui offrirent leurs adorations. Heureuse, si, comme tu as été, dans la personne de tes représentants, la première à le reconnaître, tu te montres toujours la plus fidèle à le servir, la plus empressée à l'aimer, et la plus zélée à le faire connaître, aimer et servir dans tout le monde!

Et, remarquez bien que Rome commença déjà sur le Calvaire à exercer avec succès cette belle mission, en annonçant Jésus-Christ au peuple déicide lui-même et en le forçant à adorer leur Rédempteur. Car S. Luc rapporte que toute la multitude des Juifs qui avaient assisté au spectacle du crucifiement en se moquant de Jésus-Christ, entraînés ensuite par l'exemple du centurion et des soldats romains, ouvrirent aussi leur âme au repentir, confessèrent pour le Fils de Dieu et le Sauveur ce Jésus qu'ils avaient blasphémé jusqu'alors, et revinrent du Calvaire la tête baissée, les yeux pleins de larmes et se frappant la poitrine en signe de douleur et de pénitence. *Et omnis turba*, etc. (Luc, XXIII, 48.)

O prodige! le Golgotha dont les échos avaient répété jusque-là les rires sacriléges de l'insulte et les vociférations du blasphème contre Jésus-Christ, renvoie maintenant au loin les accents de sa louange et les gémissements de la pénitence, et le lieu déshonoré par

le supplice des criminels se transforme en un temple de Dieu, en un sanctuaire de la prière!

O confession! ô pénitence! quelle humilité, quel recueillement, quelle ferveur dans ces nouveaux pénitents! ils n'accablent pas de leurs reproches les prêtres qui les ont séduits, ils n'accusent pas l'injuste gouverneur qui a trop facilement cédé à leurs exigences; mais ils reconnaissent et détestent comme un crime qui leur est tout entier personnel, l'énorme attentat qu'ils ont commis contre leur Sauveur en vociférant avec d'affreuses menaces son crucifiement et sa mort. Ils en font retomber la faute sur eux seuls, et ils en demandent publiquement pardon à Dieu et aux hommes. *Percutientes pectora sua!* Mais ce pardon, ils ne l'espèrent que de ce même Jésus qu'ils ont crucifié, de ce même Fils de Dieu qu'ils ont blasphémé; confessant ainsi que sa miséricorde est infinie, puisqu'il peut sauver par son sang ceux qui l'ont répandu, et vivifier par sa mort ceux qui la lui ont donnée. *Revertebantur*, etc.

Mais hélas! mes chers frères, les Juifs n'ont pas été les seuls qui se soient rendus coupables de la mort de Jésus-Christ. Tous nous y avons coopéré par nos péchés, puisque le Rédempteur l'a soufferte pour l'expiation des crimes de tous. *Attritus est propter scelera nostra.* (Isaï.) Nous devons donc en rappeler le souvenir à notre mémoire avec les mêmes sentiments que firent éclater ces bons soldats, ces bons Juifs qui en virent la réalité. C'est pourquoi, humiliés, confus et affligés d'avoir contribué nous-mêmes par les égarements les plus déplorables à la douloureuse passion et à la mort cruelle de notre Sauveur; humiliés, confus et af-

fligés de n'avoir répondu à sa tendresse que par l'oubli de sa bonté, l'abus de ses grâces, la violation de sa loi, la profanation de ses mystères, le scandale de ses fidèles, et qu'en rougissant de sa religion ; humiliés, confus et affligés de n'avoir reconnu ses bienfaits que par des outrages, et son amour que par notre haine ; nous ne devons sortir de ce temple, et rentrer dans nos demeures qu'en frappant notre poitrine, ou au moins en excitant dans nos cœurs le regret sincère d'avoir été si aveugles, si insensibles et si ingrats devant tant d'amour. *Percutientes pectora sua revertebantur.* Il nous faut enfin, à l'exemple des pénitents du Calvaire, mourir à nous-mêmes, retourner sincèrement à Dieu, et commencer à vivre en vrais chrétiens, en vrais croyants, en vrais disciples de ce Jésus qui a daigné se donner tout à nous et mourir pour nous ; *Ut qui vivunt*, etc., afin que nous préparant au dernier passage par une vie conforme à celle des saints, nous puissions obtenir de la miséricorde divine de mourir de la mort des justes : c'est là le sort le plus beau qui puisse écheoir à l'homme, comme c'est le spectacle le plus agréable aux yeux de Dieu. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

Ainsi soit-il.

DERNIÈRE CONFÉRENCE.

LA SÉPULTURE DE JÉSUS-CHRIST.

Cùmque consummassent omnia quæ de eo scripta erant, deponentes eum de ligno, posuerunt eum in monumentum. (Act., XIII.)

Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, ils l'enlevèrent de la croix, et le mirent dans le tombeau.

Il semble étrange et inconcevable au premier abord que Dieu, selon l'expression de la Genèse, après avoir terminé en six jours la création du monde, se soit reposé le septième jour, comme celui qui est fatigué d'un ouvrage pénible et sérieux. En effet, comment la puissance infinie qui, selon la parole de Jésus-Christ dans l'Évangile, crée à chaque instant des milliers d'âmes, reproduit à chaque instant une infinité d'êtres nouveaux, et leur conserve l'existence, agit sans cesse depuis des siècles, sans se fatiguer jamais, *Pater usque modò operatur, et ego operor* (Joan., 5); comment, dis-je, cette infinie puissance se serait-elle lassée après six jours seulement de travail, de manière à sentir le besoin du repos ?

Mais l'obscurité de ce passage provient de ce que l'on attribue seulement à Dieu, comme Dieu, ce qui ne convient qu'à l'Homme-Dieu; que l'on veut entendre du passé ce qui est une prophétie splendide de l'avenir, et que l'on applique à la figure ce qui ne se vérifie littéralement que dans celui qui en est la réalité. Le Dieu qui a

créé le monde est le même Dieu qui l'a réparé. La même sagesse éternelle qui jadis forma l'homme le sixième jour, l'a racheté précisément le sixième jour, en mourant pour lui ; *Sextâ die quâ hominem fecerat, pro eodem passus est.* (A Lap.) Avec la différence cependant que tandis que la création du monde a été comme un passe-temps, un jeu de la puissance divine, *Ludens in orbe terrarum* (Prov., VIII); la rédemption a été un véritable travail, l'œuvre de Dieu par excellence, *Domine opus tuum in medio annorum* (Habac., III); tandis que la création fut l'effet d'un commandement général, d'une parole émanée de Dieu avec une espèce d'indifférence, *Ipse dixit et facta sunt* (Psal.); la rédemption a été un travail ingrat et de longue haleine, une véritable fatigue pour le divin ouvrier qui l'a accomplie. *Laboravi sustinens* (Isa., 1); *In laboribus a juventute meâ.* (Ps. 87.)

Oui, il en a plus coûté à Jésus-Christ pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie que pour enfanter la lumière; pour détruire les vices que pour faire naître les brutes; pour réparer dans l'homme l'image de Dieu défigurée par le péché, que pour la former une première fois. Ainsi, dit S. Augustin, l'Écriture en nous révélant que Dieu, en tant que Dieu, s'est reposé le septième jour après l'achèvement de l'œuvre de la création, a voulu annoncer d'avance que l'Homme-Dieu se reposerait dans le tombeau le septième jour, après avoir accompli l'ouvrage bien autrement sublime et important de la rédemption du genre humain : *Diem quo Christus erat in sepuchro quieturus hoc modo prænuntiavit dicens : et requievit die septimo ab universo opere quod patrârat.* (De Genes., ad lit.)

C'est pour cette raison que l'histoire du repos du

Dieu créateur se lit le samedi saint sous le titre de *prophétie,* parcequ'elle est en effet une prophétie du repos du Dieu rédempteur, et c'est à cause que ce mystère devait s'accomplir un samedi, que les Juifs fêtèrent toujours le sabbat comme un jour de grande solennité. *Erat enim magnus dies ille sabbati.* (Joan., 31.) Oui, le mystère de la sépulture de Jésus-Christ est aussi important que celui de sa résurrection, parcequ'il est la preuve de l'une et de l'autre, et qu'il les lie toutes deux ensemble pour en faire un grand et magnifique mystère. Aussi en est-il fait expressément mention dans le symbole des apôtres. *Il a été crucifié, est mort, a été enseveli;* et S. Paul, dans son fameux discours aux Juifs, auxquels il raconta l'histoire de la rédemption, appela-t-il particulièrement leur attention sur ce mystère en leur disant : « Après que les disciples eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, ils l'enlevèrent de la croix, et le mirent dans le tombeau; » *Cùm consummassent,* etc. Méditons donc aujourd'hui les divins secrets renfermés dans ces simples paroles, et à peine considérés par les chrétiens; nous y trouverons de quoi nous instruire toujours davantage, et nous embraser de l'amour du Dieu qui est mort pour nous.

Suspendez un instant encore, ô Joseph, ô Nicodème, l'œuvre de votre piété! un moment encore avant de descendre de la croix le corps sacré de Jésus-Christ, afin que nous nous prosternions devant cet autel auguste pendant que la victime y est encore, et que nous rendions à la victime et à l'autel nos adorations et nos hommages. Oui, croix adorable, tandis que vous portez le prix de la rançon, l'espérance du monde, prosternés devant vous nous vous adorons d'abord;

ensuite nous vous supplions de laisser tomber sur nos pauvres âmes une seule goutte de ce sang divin dont vous fûtes teinte, afin qu'elle efface en nous les souillures du péché, nous obtienne la grâce et le pardon, accroisse nos mérites et nous assure les récompenses éternelles. *O crux, ave, spes unica! hoc passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.*

PREMIÈRE PARTIE.

La fleur de Nazareth avait déjà penché sur sa tige sa tête languissante. L'auteur de la vie avait volontairement souffert la mort la plus cruelle. Jésus-Christ avait déjà consommé le grand et incompréhensible mystère de sa charité et de notre salut; et de son cœur amoureux, traversé de part en part par une lance cruelle, du sein du nouvel Adam, qui dormait un sommeil de mort, était déjà née, purifiée dans son sang, couverte de la rosée de sa grâce et riche de ses mérites, la brillante, la glorieuse Ève nouvelle, l'Église. (*Ephes.*, 5.) Et cependant, ô indifférence! ô lâcheté des disciples! Aucun d'eux ne se présente pour rendre les derniers devoirs au corps adorable de leur divin Maître! De même qu'ils l'avaient abandonné vivant à la fureur des soldats dans le jardin de Gethsémani, de même après sa mort ils le laissent sur le Calvaire en proie à la haine des Juifs, qui déjà s'apprêtent à insulter à cette dépouille divine, en l'ensevelissant sans égards et sans honneurs au pied du Golgotha, dans la fosse commune aux suppliciés!

Mais n'ayez aucune crainte, ô chrétiens mes frères; ce corps si pur que vous voyez suspendu à la croix, tout

meurtri et sanglant, quoique séparé de l'âme très sainte qui le formait, est encore, aussi bien que l'âme elle-même, uni à la personne du Verbe. Le Père éternel veille sur la précieuse dépouille de son Fils. Les anges, qui lui font un cortége invisible de leurs innombrables légions, la défendent en même temps qu'ils l'adorent. Maintenant que le sacrifice est accompli et que le temps des humiliations est passé, il ne sera plus permis à personne de l'outrager. La rage des Juifs ne put parvenir à lui rompre les jambes (*Joan.*, XIX, 33), parceque Dieu avait dit qu'on ne briserait pas même un os à son agneau (*Ibid.*, 36); elle ne pourra pas non plus profaner sa chair immaculée, en la confondant avec les chairs impures et corrompues des pécheurs, parceque Dieu a dit aussi qu'il ne permettrait pas que *le Saint* par excellence vît la corruption. (*Ps.* 15.) La même vertu divine qui avait déjoué la première intention des Juifs déjouera encore celle-ci.

Et puis pourquoi se scandaliser de la conduite des apôtres? Dieu a permis cette monstruosité de la part des hommes pour la faire servir, comme elle sert en effet, d'une manière admirable à un profond dessein. Si les apôtres, remarque S. Ambroise, eussent pris soin du corps inanimé du Sauveur, qui aurait empêché la malignité des Juifs d'avancer que les apôtres ne l'avaient pas enseveli, mais caché, puisque, bien qu'il eût été réellement enseveli, ils osèrent affirmer que les apôtres l'avaient enlevé? Il fallait donc que cette inhumation, à laquelle était attachée la vérité de la résurrection du Seigneur, s'exécutât d'une manière publique et solennelle, et par des hommes de distinction, appartenant au Sanhédrin lui-même, et sur les-

quels on ne pût faire planer le soupçon de trahison ou de fourberie. *Ut domestico Judæi revinceretur testimonio. Nam si apostoli sepelissent, dicerent utique non sepultum, quem sepultum, raptum esse dixerunt.* (In Luc.) Or tels furent les personnages auxquels Dieu inspira la pensée et le courage de donner la sépulture au corps de son divin Fils.

L'un d'eux fut Joseph, originaire d'Arimathie, habitant Jérusalem, distingué par la noblesse du sang et par ses richesses, et investi des plus hautes dignités, puisqu'il comptait parmi les soixante-dix magistrats qui composaient le conseil suprême, et étaient appelés *les anciens du peuple.* Ce Joseph était encore l'un des dix sénateurs qui, sous les Romains, exerçaient la plus grande autorité (*Luc,* XXIII, 40); il était aussi disciple de Jésus-Christ, mais en secret, parcequ'il craignait les Juifs. (*Joan.* XIX, 38.) Toutefois, cette crainte n'était pas de la lâcheté: Joseph était fils de la prudence évangélique qui cache la vérité pour la faire triompher quand le temps est venu, et non de la politique mondaine qui la trahit et l'opprime. En effet, non seulement il ne s'était pas associé aux desseins du Sanhédrin, mais il avait même protesté contre l'injuste condamnation du Sauveur. (*Luc,* 51.) C'est pourquoi l'Évangile en fait un éloge égal à celui du saint vieillard Simon, en l'appelant un homme simple et juste qui attendait avec une foi vive le royaume de Dieu et la rédemption du monde. (*Ibid.*) Il réunissait donc la foi la plus pure à la piété la plus sincère, et la prudence au courage, puisque le courage sans la prudence est de l'audace, et que la prudence sans le courage est de la lâcheté. Ainsi, tandis que la présomption des apôtres

dégénéra en crainte au moment du danger, la prudente réserve de Joseph et l'humble défiance par laquelle il se préparait par la prière à confesser Jésus-Christ quand le temps en serait venu, se changèrent en courage. Tel est l'homme que la Providence, dit Bède, a choisi dans ses sages conseils pour la haute mission dont les anges eux-mêmes se seraient crus honorés de donner la sépulture au corps du Fils de Dieu; c'est à dire un homme qui réunissait en lui, et la grandeur de l'autorité, et la grandeur des vertus, afin que son autorité lui permît de remplir parmi les hommes le noble emploi que sa vertu lui avait mérité de la part de Dieu. *Talem autem esse decebat, qui corpus Domini sepeliret, qui per nobilitatem potentiæ sæcularis facultatem posset obtinere ministrandi, et per justitiam meritorum tali ministerio dignaretur.* (In Marc.)

Joseph croit que le moment est arrivé où il faut que le disciple de Jésus-Christ se déclare et ne rougisse pas de son maître; il se présente donc à Pilate, l'air intrépide et le cœur résolu; *Introivit audacter ad Pilatum* (Marc, 43); et sans craindre la politique du gouverneur, plus inhumaine encore que la cruauté : Sache, lui dit-il, que moi aussi je suis disciple de Jésus-Christ, et je m'en fais honneur. A ce titre je viens vers toi te demander son corps; il m'appartient, je l'exige; *Petiit ut tolleret corpus Jesu, eò quod esset discipulus Jesu.* (Luc, 52; Joan., 38.) Pilate, surpris et confus de cette liberté de langage, n'objecte point que le corps d'un supplicié appartient à la justice publique, et qu'un simple particulier ne peut avoir le droit de le réclamer. Seulement il mande le centurion chargé d'assister à la sanglante exécution du Calvaire, et il s'informe auprès de

lui si Jésus était véritablement mort; Dieu le permettant ainsi, afin que la certitude de cette mort qui nous a donné la vie fût toujours mieux constatée pour nous. Après avoir entendu de la bouche même de ce témoin fidèle que Jésus avait réellement expiré en jetant un grand cri, Pilate donna l'ordre que le corps de Jésus fût rendu à Joseph, à qui il en fit en quelque sorte présent. *Pilatus jussit reddi corpus; donavit corpus Joseph.* (Matth., 58; Marc, 45.) Don magnifique! précieux trésor! Oh! qui pourrait exprimer la sainte joie de Joseph en se voyant devenu le dépositaire et l'arbitre du corps de son Seigneur! C'est bien avec raison, dit S. Ambroise, que l'évangéliste dit que cet homme fortuné était riche; car comment ne pas être riche quand on possède Jésus-Christ? *Meritò dives hic dicitur, ubi corpus accepit Christi?* (In Luc.)

Le généreux Nicodème s'associe à l'intrépide Joseph dans ce pieux devoir; il porte avec lui un mélange exquis de myrrhe et d'aloès, environ cent livres, pour embaumer, selon l'usage, le corps du Seigneur. *(Joan,* XIX, 39.) Tout autre que Joseph se serait trouvé offensé de cette générosité, et aurait dit : « Garde tes par« funs, ô Nicodème; ne suis-je donc pas assez opu« lent pour en fournir plus même qu'il ne serait néces« saire? Je donne volontiers le sépulcre, je puis four« nir la myrrhe. C'est à moi, à moi seul qu'a été « donné le corps, à moi seul il appartient de pourvoir à « tout. » Mais non, la même grâce a fait choix de ces âmes généreuses, la même charité et la même religion les unissent. Le pieux Joseph voit au contraire avec une sainte joie son collègue au Sanhédrin s'associer à lui pour rendre les derniers honneurs à la sépulture de

Jésus-Christ. « Viens, mon frère, lui dit-il, viens pren-
« dre avec moi ta part de la gloire que Dieu m'accorde.
« Elle est si grande, cette gloire, que même, partagée,
« elle me reste encore tout entière. Ta compagnie ne
« diminue en rien mon mérite, mais elle le double.
« Lorsqu'il s'agit d'honorer Jésus-Christ, tous ceux qui
« l'aiment doivent offrir leur concours. » Tant il est vrai, mes frères, qu'il n'y a pas de rivalités scandaleuses ni de débats mesquins et ridicules dans les œuvres de religion, lorsque le zèle est pur, lorsque la charité de l'Esprit saint en est le principe, et que la gloire de Jésus-Christ en est l'objet.

Ce Nicodème est ce personnage distingué qui, autrefois, était venu vers Jésus durant la nuit, (*Joan*, XIX, 39), et l'avait confessé pour le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde dans ces admirables paroles : « Maître,
« nous savons qui vous êtes, un docteur descendu du
« ciel, et que vous êtes venu de Dieu, car nul ne pour-
« rait faire les prodiges que vous opérez si Dieu n'était
« en vous et avec vous. » (*Joan*, III, 2.) Et Jésus-Christ l'avait accueilli avec bonté, l'avait instruit avec amour dans le grand mystère de sa croix (*Ibid*); et il l'avait ainsi initié à la grâce et à l'honneur qu'il devait avoir plus tard de le déposer dans le tombeau.

Mais comme Nicodème partageait avec Joseph aux yeux de Dieu la gloire d'être le disciple de Jésus-Christ, ainsi, devant les hommes, il avait, comme lui, l'insigne distinction d'être membre du grand conseil, prince et ancien du peuple. O providence de Dieu ! que vous vous êtes montrée admirable dans les honneurs dont il vous a plu d'entourer la dépouille mortelle de votre fils ! comme vous avez su venger sa mémoire et

son nom, et confondre la haine aveugle, l'impudente calomnie de ses ennemis! Dans leur fastueux orgueil les Pharisiens avaient dit en parlant du Sauveur : « Quel est donc cet homme qui se donne pour le Messie? Aucun des princes des prêtres ou des sénateurs a-t-il cru en lui? Il n'a trouvé de partisans que parmi les femmes, le petit peuple et les ignorants qui ne connaissent pas la loi, tous gens qui sont par là même comme maudits de Dieu. » (*Joan.*, VII, 48.) Mais voilà que Dieu donne un démenti solennel à ces paroles insultantes. Voilà que deux des membres les plus illustres, les plus opulents, les plus influents et surtout les seuls probres, les seuls pieux du sanhédrin se déclarent ouvertement les disciples de Jésus-Christ, après sa mort, et rendent à son innocence et à sa divinité un témoignage public et éclatant. A la vue d'un peuple immense, ils montent sur la croix qui n'était point encore l'ornement du diadème des empereurs, mais seulement un infâme gibet. Ils ne rougissent pas de faire les fonctions propres aux bourreaux, et d'enlever de leurs mains le crucifié! Ils ne craignent pas d'encourir l'impureté légale : car la loi déclarait souillé et immonde quiconque aurait touché un cadavre, et elle le retranchait comme un excommunié de la société des autres hommes. *Quicumque morticina tetigerit polluetur; et erit immundus.* (Levit., XI.) Ah! c'est qu'ils savent que le contact du corps de Jésus-Christ ne produit pas de taches, mais qu'il les efface; qu'il ne souille pas la chair de l'homme, mais qu'il purifie son âme. C'est qu'ils sont les vrais disciples et les imitateurs de Moïse, parcequ'en foulant aux pieds le respect humain, en dédaignant l'envie de leurs collègues et les railleries

de la multitude, ils s'associent de grand cœur en réalité, comme jadis Moïse le fit en esprit, aux opprobres de Jésus, et ils les préfèrent à toutes les richesses et à tous les honneurs de l'univers. (*Hebr.*, XI.) Ce sont les premiers des disciples qui se font gloire de la croix, qui adorent la croix, qui publient les grandeurs de la croix, et qui, prévenant les transports de la généreuse charité de S. Paul, semblent dire du haut de la croix : « Pour nous, nous mettons toute notre gloire dans cette croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a désormais rachetés et sauvés, et d'où descendent, pour se propager dans le monde, la grâce, le salut, la résurrection et la vie. *Nos autem gloriari oportet*, etc. (*Galat.*, VI.)

Voyez-les ces hommes magnanimes, vrais pontifes, prémices et modèles du sacerdoce chrétien ! Avec quels sentiments de tendresse et de respectueuse crainte dans le cœur, avec quelle modestie, quel recueillement et quelle réserve dans toute leur personne, ils approchent leurs mains pures pour toucher le corps immaculé de Jésus-Christ, le tabernacle de la Divinité.

Ce corps pur, flexible et odoriférant, parcequ'il n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais le chef-d'œuvre de l'opération du Saint-Esprit, ce corps exhale au dehors un parfum divin, et est comme environné d'une atmosphère céleste ! Nicodème, dit S. Bonaventure, détache les clous, Joseph reçoit ce corps sacré entre ses bras, et heureux d'un si précieux fardeau, il le presse contre son cœur.

Marie assiste à cet acte de piété religieuse, le cœur percé du glaive de la douleur, mais le front serein, le regard calme et majestueux, et le maintien sublime

comme il convenait à la mère d'un tel fils. Debout au pied de la croix, disent les interprètes sur l'autorité de quelques chroniques anciennes, c'est elle qui reçoit d'abord dans son sein les clous qui ont cruellement percé les mains et les pieds de cette Humanité si chère à son cœur; *Clavos qui extrahebantur in sinu suo suscepit.* (Apud Metaph.) Elle reçoit également entre ses bras ce corps adorable, et le place dans le même sein virginal qui l'avait enfanté. Puis, toute absorbée dans de sublimes mystères, et comme dans l'extase de la douleur, elle presse contre son sein le gage tant aimé de ses chastes entrailles, et elle l'offre au Père éternel pour le salut de tous les hommes; *Toto corpore circumfusa, membra illius amplexa est.* (Baron.) Jean, le disciple bien aimé, se précipite sur la divine dépouille, et penche une seconde fois sa tête virginale sur cette poitrine sacrée, sanctuaire de l'amour infini, sur laquelle il avait eu la veille le bonheur de se reposer, et où il avait puisé tant de secrets et de délices célestes; *Joannes plorans cecidit super pectus Jesu.* (Euseb.) Madeleine prend dans ses mains, arrose de ses larmes, et couvre de pieux baisers ces pieds divins maintenant immobiles, mais d'où elle avait senti jaillir autrefois tant de contrition, de grâce, de paix et d'amour. *Madalena verò suscepit pedes, apud quos tantam gratiam olim invenerat.* (Idem.) En un mot, toutes les âmes aimantes et dévotes présentes à cette triste cérémonie, les saintes femmes, le centurion et ses soldats convertis, s'empressent à l'envi de toucher avec un respectueux attendrissement cette chair divine d'où émanent un parfum et une vertu ineffables qui portent la consolation et la paix dans toutes les âmes.

Mais les mystères de Jésus-Christ, accomplis d'une manière parfaite, subsistent et se renouvellent sans cesse. Ainsi, même aujourd'hui comme jadis sur le Calvaire, tous les chrétiens sans distinction d'âge, decondition et de sexe, doivent prendre part à la sépulture mystique de Jésus-Christ, c'est à dire au sacrement eucharistique. Tous ils doivent aller chercher le Seigneur à son autel, comme au pied de sa croix, prêts à renoncer à tout pour lui être fidèles; le recevoir comme s'il venait d'être descendu de la croix; considérer ses plaies et les baiser avec un amour mêlé de reconnaissance et de respect : heureux de remplacer les saints personnages du Calvaire, et de pouvoir remplir d'une manière intérieure et spirituelle les devoirs de piété religieuse dont ces personnages s'acquittèrent extérieurement envers le corps adorable du Sauveur. Car l'Eucharistie, dans les intentions de Jésus-Christ qui en est le divin auteur, n'est que l'abrégé et la mémoire toujours durable des mystères de sa mort. *Hoc facite in meam commemorationem.*

Joseph! Nicodème! hommes fortunés choisis de Dieu pour accomplir ces pieux mystères! Ce sont eux qui après avoir embaumé et enveloppé de linges très blancs le corps du Fils de Dieu, l'élèvent en haut et l'offrent au Père éternel pour leurs péchés personnels et pour ceux de tout le monde; ce sont eux qui commencent à continuer ce sacrifice éternel qui durera sur nos autels ici-bas jusqu'à la fin des siècles pour se perpétuer ensuite là haut dans les abîmes de l'amour infini. Ils ne consacrent pas ce corps divin d'une manière eucharistique, parcequ'ils l'ont visiblement et réellement entre leurs mains; mais ils l'offrent à Dieu, et le présentent

du sommet du Golgotha à l'adoration des hommes. Ah! c'est dans le lieu même où Jésus et sa très sainte mère offrirent le sacrifice sanglant que ce sacrifice est offert par les disciples d'une manière non sanglante. Joseph et Nicodème sont en quelque sorte les premiers prêtres de l'Église; et je dirais presque que c'est sur le Calvaire que les saints mystères ont été célébrés pour la première fois par les hommes, puisque le sacrifice du Cénacle fut célébré par Jésus-Christ lui-même. L'Église a appris en effet de ces saints hommes, observe Bède, le mode de manier, d'ensevelir mystiquement et de recevoir le corps de Jésus-Christ. Pour conserver le souvenir de l'acte de Joseph et de Nicodème qui ont embaumé ce corps sacré, l'ont enveloppé de linges d'une blancheur éclatante, et déposé non dans un cercueil, mais dans un sépulcre taillé dans le roc, l'Eglise se sert aussi pour autel d'une pierre d'un seul bloc, sur laquelle elle répand des parfums, et dépose l'auguste sacrement dans un linge blanc qui, du *corps* du Seigneur, prend le nom de *corporal*; coutume très ancienne de l'Église que le pontife S. Sylvestre a convertie depuis en loi. *Hinc Ecclesiæ mos obtinuit, ut sacrificium altaris non in serico, neque in panno; sed in lino celebretur : sicut corpus Domini est in sindone mundâ sepultus ; juxta illud quod a B. Sylvestro legimus esse statim.* (In Marc.)

Mais si ces pieux disciples sont les précepteurs de l'Eglise, ils le sont encore de tous les vrais fidèles. Jadis Joseph, l'époux immaculé de Marie, fournit les blancs tissus de lin dans lesquels cette divine mère enveloppa Jésus-Christ à sa naissance *Et pannis involvit.* (Luc, II); et les saints rois Mages apportèrent la myrrhe mysté-

rieuse pour l'honorer. (*Matth.*, II.) Maintenant que Jésus-Christ vient de mourir, un autre Joseph apprête le linceul sacré destiné à l'envelopper; *Joseph autem mercatus sindonem* (Marc., XV, 46), et Nicodème, ainsi que les Maries, comme d'autres Mages apportent la myrrhe pour l'embaumer. (*Joan.*, 39.) Il y a cependant cette différence que le lin et la myrrhe dont on se sert à sa naissance furent l'emblème de la condition de son corps *réel*, tandis que les bandelettes et la myrrhe dont on fait usage pour sa sépulture sont un enseignement pour la conduite de son corps *mystique*, c'est à dire des fidèles. La blancheur des tissus et l'odeur de la myrrhe qui environnent son berceau signifient que Jésus-Christ vient au monde pour y mener une vie pure mais remplie d'amertumes, une vie innocente mais mortifiée; qu'exempt de l'ombre même du péché il sera cependant sujet aux infirmités, à la douleur, à l'ignominie, à la passion, à la mort, à toutes les peines du péché; elle représentent en un mot Jésus-Christ saint et immaculé parcequ'il est vrai Dieu, mais passible et mortel, parcequ'il est homme. Au contraire par l'éclat du linceul dans lequel Jésus-Christ veut être enveloppé après sa mort, et par la myrrhe et l'aloès Jésus enseigne à l'âme fidèle que les dispositions avec lesquelles elle doit le recevoir dans le tombeau mystique de son cœur doivent être la pureté de l'âme, et l'amertume de la pénitence et de la mortification du corps. Ainsi ce qui fait que le céleste époux des Cantiques loue son épouse, figure de l'âme fidèle, c'est qu'elle vient au devant de lui, d'une part toute parée d'une beauté pure et sans tache, *Tota pulchra es, et macula non est in te*, et de l'autre toute parfumée de la myrrhe qu'elle répand de

ses mains; *Manus tuæ distillaverunt myrrham.* (Cant.)

S. Marc observe que Joseph voulut cependant acheter un linceul tout neuf pour ensevelir le corps du Seigneur. (*Marc*, 46.) Or il a voulu nous indiquer par là que non seulement ce linge sacré n'avait pas servi à un autre usage, mais aussi qu'il faut préparer à Jésus-Christ pour le recevoir une demeure purifiée. Le linceul neuf et que nul contact n'a souillé est en quelque sorte l'emblème de la virginité. Ainsi donc, dit Bède, envelopper Jésus dans un linceul blanc, ce n'est autre chose que le recevoir avec un cœur pur et sincère. *Ille in sindone mundâ involvit Jesum, qui purâ eum mente susceperit.* Si le Sauveur a voulu être enseveli dans un sépulcre *neuf*, ajoute Théophilate, c'est encore pour nous indiquer la vie nouvelle que nous devons mener après l'avoir accueilli dans notre cœur, et comment il faut que nous nous renouvelions en lui après avoir reçu cette grande faveur. *Novum sepulchrum, futuram novitatem manifestat; et quomodo per sepulturam Domini innovandi sumus in illo.* S. Grégoire de Nazianze disait aussi à ce sujet : « La conduite du vertueux sénateur Joseph doit être notre règle et notre loi. » *Quod ab honesto senatore gestum est nobis sit tanquàm lex.* C'est à dire que c'est pour nous un devoir d'user des mêmes précautions que lui, lorsque nous recevons dans l'Eucharistie le corps de Jésus-Christ; que nous devons nous garder de l'envelopper dans les replis d'une conscience immonde et lui donner pour tombeau un cœur corrompu et rempli d'ossements de mort et d'œuvres de péché. *Ut idem quoque nos præstemus, cùm illud corporis munus suscipimus : nec in sordido conscientiæ lino involvamus, nec in cordis monumento*

reponamus, pleno omni immunditiâ et ossibus mortuorum.

Le mystère du sépulcre offre encore de plus graves enseignements. Remarquons d'abord que si Jésus-Christ ne fût pas mort, il ne pouvait ressusciter, et que s'il ne fût pas ressuscité, sa mort ne nous aurait servi de rien. Ah! s'écrie S. Paul, si le drame d'une passion si ignominieuse et si cruelle n'eût pas eu la résurrection pour dénouement, Jésus-Christ n'aurait été rien de plus qu'un homme juste, martyr de son zèle pour la loi de Dieu et de son amour pour le prochain; mais il n'aurait pas été le fils de Dieu, rédempteur de l'homme. Nos dettes avec Dieu ne seraient point acquittées; nos péchés subsisteraient encore, et avec eux notre esclavage et notre condamnation. Par conséquent la prédication et la foi évangélique seraient frappées d'impuissance. Le christianisme entier serait une absurdité, et les chrétiens, condamnés, pour accomplir la loi de Jésus-Christ, à toutes sortes de privations dans le temps sans avoir rien à espérer de lui dans l'éternité, seraient les plus malheureux de tous les hommes. *Si Christus non resurrexit... omnibus hominibus.* (I Corinth., xv.) Seule la résurrection de notre Seigneur efface les opprobres de sa mort, et nous fait connaître que cette mort a été d'une valeur et d'une efficacité infinies pour nous racheter, puisqu'elle nous prouve que celui qui l'a soufferte était véritablement Dieu; *Declaratur Dei Filius ex resurrectione mortuorum* (Ibid.), et elle est par conséquent la preuve fondamentale de la vérité de sa religion. Mais c'est le mystère de la sépulture qui lie ensemble et rend évidents les deux dogmes si importants de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

C'est pour cela que ce mystère est clairement exprimé dans le symbole entre la résurrection et la mort; c'est pour cela que S. Paul a tant insisté sur ce point; c'est pour cela aussi que les Évangélistes l'exposent avec toutes ses moindres circonstances.

Ils rapportent en effet que le sépulcre où le Seigneur fut déposé n'était qu'à quelques pas de distance du lieu où Jésus fut crucifié, et qu'il se trouvait dans un jardin situé sur le Calvaire même. (*Joan.*, 41.) Ce sépulcre était donc en lieu ouvert, et il ne fut pas besoin de faire un long trajet pour y arriver; il n'y eut donc ni le temps ni la facilité d'échanger le corps et de le cacher, d'autant plus que l'inhumation en fut publique comme l'embaumement et la mort. Les saints Évangélistes remarquent encore que les spectateurs eux-mêmes qui l'avaient vu expirer sur la croix, embaumer et envelopper dans le linceul, le virent aussi placer dans le tombeau (*Matth.*, 47), et qu'ils s'en approchèrent de près pour contempler de leurs propres yeux le corps qu'on venait d'y déposer. (*Luc.*, 55.) Les historiens sacrés ajoutent de plus que le sépulcre était nouveau, *monumentum novum*, et notent aussi avec un soin particulier qu'aucun autre cadavre n'y avait encore été mis (*Luc*, 53), afin que l'on ne pût dire, remarque S. Chrysostome, lorsque le Seigneur serait ressuscité que c'était quelque autre juste ou quelque autre prophète. (*In Joan.*) Ils nous disent encore que le sépulcre n'était pas un souterrain, ou une construction en ciment et en pierres qui pouvaient se détacher et se remettre, mais un enfoncement d'un seul tout, taillé dans le roc vif, adossé à la montagne, inaccessible aux reptiles, impénétrable aux hommes, qui n'avait et ne pouvait

avoir aucune communication intérieure, et n'était ouvert que du côté du midi (*Marc*, 54), afin que personne ne pût prétendre qu'en remuant la terre, ou en pratiquant une communication sous le sépulcre, quelqu'un fût venu par des issues secrètes en enlever le corps. Enfin ils nous apprennent que l'ouverture unique en fut fermée au moyen d'une pierre d'une grosseur démesurée, cimentée avec de la chaux et du bitume, qui ne pouvait être soulevée par conséquent que par plusieurs bras et non sans de grands efforts, sans faire beaucoup de bruit, ni sans peine (*Matth.*, 60); de sorte qu'il était impossible que le corps fût dérobé secrètement, en silence et en un instant.

Bien plus, les ennemis de Jésus-Christ eux-mêmes qui, non contents de l'avoir fait mourir, voulurent encore insulter à sa mémoire et à son nom, contribuèrent par leur haine aveugle et leur fureur infernale à confirmer la vérité de son triomphe. Car les Pharisiens, après s'être assuré que le corps de Jésus-Christ était enfermé dans le tombeau et en avoir constaté l'identité, le refermèrent de nouveau, et fixèrent une seconde fois avec de la chaux et du bitume l'énorme pierre qui en fermait l'entrée; puis, sur une permission qu'ils avaient obtenue de Pilate, ils firent construire une espèce de barrière autour du sépulcre; *munierunt sepulchrum* (Matth., 66); et ils l'entourèrent de gardes prétoriens armés, de sentinelles militaires qui se remplaçaient tour à tour pour en défendre l'accès. Enfin, pour prévenir toute infidélité de la part des gardiens eux-mêmes; ils apposèrent autour du couvercle les sceaux de la synagogue, de l'intégrité desquels ils rendirent les soldats responsables; *Signantes lapidem cum custodibus.* (Ibid.)

O Juifs insensés, qu'avez-vous donc fait? leur crie S. Chrysostome; pendant que vous prétendez empêcher la résurrection, vous ne faites qu'en rendre les preuves plus fortes! *Quantò magis reservatur, tantò magis virtus resurrectionis ostenditur.* O sagesse de Dieu, comme tu prends plaisir à te jouer de la malice humaine, et à la faire servir à l'accomplissement des desseins de ta miséricorde! Les Juifs ne rassemblent là des gardes que par haine, mais c'est Dieu qui, par leur intermédiaire, les envoie pour honorer la tombe de son Fils, et tandis que les Juifs s'épuisent en efforts pour empêcher que le corps de Jésus ne soit enlevé, ils ne travaillent qu'à faire croire bientôt qu'il est ressuscité.

Après de tels faits il serait aussi absurde de soutenir que les disciples de Jésus-Christ ont enlevé le corps pendant la nuit que de dire que les chrétiens ont inventé les prophéties. En effet, de même que le dépôt de ces prophéties est entre les mains des Juifs, ainsi le corps du Sauveur est demeuré en leur pouvoir après sa mort. Leurs fortifications l'entourent, leurs sentinelles le gardent, leurs sceaux rendent son identité authentique. Ainsi donc c'est de leurs mains et non des nôtres que le Seigneur sortira vainqueur de la mort. Eux-mêmes, dit S. Chrysostome, établissent sans s'en apercevoir la vérité du grand mystère qui montrera celui qu'ils ont osé flétrir du nom de séducteur, *seductor ille* (*Matth.*, 63), s'asseyant comme sur un marchepied glorieux sur la tête de ses ennemis. Ces satellites de la synagogue sont donc les sentinelles avancées de l'Eglise; placées autour du sépulcre par l'incrédulité des Juifs, elles contribuent à affermir notre foi. *Inviti veritatis demonstrationem adjuvant; quantum in illis est manum*

apponunt, ut diligentia eorum fidei nostræ proficeret. (Loc. cit.)

Le mystère de la sépulture de notre Seigneur est encore la manifestation et la preuve d'autres mystères non moins importants. D'abord ce sépulcre n'est ni la propriété de sa famille ni la sienne : c'est une concession qui lui est faite par la piété d'autrui. Chose surprenante, dit Théophilate, le Fils de Dieu fait homme n'eut pas de berceau à sa naissance, il ne posséda pas de maison en propre pendant sa vie mortelle, et maintenant après sa mort il n'a pas non plus un lieu de sépulture qui lui appartienne ! *Qui non habuit domum in vitâ, neque mortuus habuit sepulturam.* Mais l'amour incomparable qui porta le Fils de Dieu, selon l'expression de S. Paul, à se faire pauvre, quoiqu'il fût riche, et à naître, à vivre et mourir dans la plus extrême misère pour notre instruction, notre exemple et notre consolation (*qui cùm dives esset, factus est pro nobis egenus*), fut encore, d'après le sentiment des saints Pères, une preuve de sa grandeur et de sa divinité. Après tout, dit Origène, le linceul qui enveloppe le corps du Seigneur est blanc, le sépulcre qui le reçoit est nouveau, la pierre qui le recouvre est grande, mais il est certainement Dieu celui autour duquel tout respire la candeur, la nouveauté et la grandeur. *Munda sindon, novum sepulchrum, magnum saxum : quia omnia quæ sunt circà corpus Jesu, et nova, et munda sunt et magna valdè.* C'est pourquoi S. Augustin ajoute que Jésus n'a été évidemment déposé dans un tombeau appartenant à autrui que parcequ'il est mort pour le salut d'autrui. *Ideo in aliena sepultura ponitur, quia pro alienâ salute moriebatur.* Aux autres hommes, mor-

tels par eux-mêmes, appartient pour ainsi dire la mort, et le lieu de leur sépulture est en quelque sorte leur propriété. Jésus-Christ, pour qui la mort n'était pas une condition nécessaire, n'avait pas besoin d'un tombeau à lui. La preuve donc que la mort lui était étrangère, c'est qu'il fut inhumé dans le sépulcre d'un étranger. *Ut quid illi propria sepultura, qui propriam mortem non habebat?* Et avait-il besoin d'une tombe celui qui a les cieux pour demeure? Avait-il besoin d'une tombe celui qui ne devait y demeurer que trois jours, non comme un cadavre, mais comme un homme étendu pour goûter le repos? *Ut quid tumulus in terris qui sedem habebat in cœlis? Ut quid illi sepulchrum, qui tridui tantùm spatio non tàm in sepulchro jacuit, quàm in lecto quievit.* Ainsi donc si Jésus n'a eu ni maison ni sépulture à lui dans le monde, cela prouve que son royaume n'est pas de ce monde, que lui-même n'est pas du monde, et s'il n'a rien possédé en propre, c'est qu'il est le maître de toutes choses.

Les grands de la terre, selon la pensée de S. Ambroise, se construisent de magnifiques mausolées, pour avoir un lieu où tomber en dissolution avec honneur. Mais le vainqueur de la mort n'avait pas besoin d'une place spéciale pour y être réduit en poussière, à l'égal des autres hommes, et y achever de mourir. *Victor mortis proprium tumulum non habebat.* Il est renfermé dans la tombe afin que la vérité de sa mort soit constatée, mais non pour y souffrir la corruption; il y est placé comme en dépôt pour en sortir ensuite, mais il n'y est pas pour y rester comme dans la région éternelle de la mort.

Observons encore que le sépulcre que Jésus-Christ

emprunte pour quelques heures seulement est la propriété de Joseph, qui en est le donateur. O admirable rapport de fonctions et de noms, dit ici A. Lapide! Jésus-Christ entra jadis dans le monde à l'ombre de la chasteté de Joseph, époux de Marie, et maintenant il sort du monde à l'ombre de la piété d'un autre Joseph. *Notandum est Christum introisse in mundum per Joseph sponsum Virginis, ac rursùs per Joseph exisse de mundo.* Le sépulcre nouveau, dit S. Léon, est l'image de la virginité de Marie; *Novum sepulcrum Mariæ virginitatem demonstrat.* Or le premier Joseph avait pris Marie pour son épouse, et par le miracle de sa chasteté il la laissa intacte au Verbe éternel pour qu'il pût être conçu dans son sein virginal; de même, le second Joseph avait construit un tombeau pour lui, mais, transporté par sa piété, il le cède pur et encore intact à Jésus-Christ afin qu'il pût y ressusciter. Dépositaires fortunés du même trésor, l'un revêtit Jésus à sa naissance, l'autre le revêt après sa mort; l'un fut le témoin de la miraculeuse conception et de la virginité de la mère, l'autre est le témoin de la résurrection et de la divinité du fils.

Le sépulcre est simple et sans faste; on n'y voit ni marbres, ni métaux, ni ornements, et Jésus condamne ainsi, dit S. Jérôme, le fol orgueil, et l'ambition insensée des grands qui ne veulent se séparer de leurs richesses pas même après leur mort. *Ex simplici sepulturâ Domini; ambitio divitum condemnatur, qui nec in tumulis volunt carere divitiis.* Mais en renonçant à la vanité, le Sauveur ne renonce pas pour cela à la pureté; car il a voulu être déposé dans un tombeau simple, mais nouveau, comme jadis il voulut naître d'une mère pauvre, mais vierge. Personne, excepté Jésus-

Christ, ne fut conçu dans les chastes entrailles de Marie, ni avant ni après. *Sicut in Mariæ virginis utero nemo ante illum, nemo post illum conceptus est ; ità in hoc monumento nemo ante illum, nemo post illum sepultus est.* (Aug.) Ainsi, ajoute S. Léon, le sépulcre qui accueillit le corps du Seigneur est toujours demeuré vierge comme le sein qui le conçut. *Dominica ergo et virgo vulva, et virgo est sepultura.* L'évangéliste, continue le même Père, donne à Joseph le titre d'illustre décurion, mais il l'appelle en même temps *le juste* comme il appelle Marie *la Vierge.* Que ce mystère est donc admirable! Lorsque naît le Seigneur il est engendré dans le sein d'une vierge ; quand il meurt il est confié au sépulcre d'un juste. *Cùm nascitur utero virginis gignitur ; cùm moritur sepulcro justi commendatur.* O corps vraiment saint, adorable et heureux de n'avoir eu que la virginité pour mère et la justice pour gardienne ! *Beatum plane corpus : quod virginitas peperit, justitia custodivit* ! Dans le sein de Marie, il ne connut point le désordre de la concupiscence humaine ; dans le tombeau de Joseph, il n'éprouve aucunement la corruption de la mort. Dans tous les temps, dans tous les lieux, ce corps sacré, quoique pauvre, humble, en proie à la douleur et à l'affliction est cependant toujours entouré de la pureté et orné de la sainteté. *Illuc viri pollutione non tangitur ; hic mortis corruptione non læditur. Ubique beato corpori defertur sanctitas, atque virginitas* ! Ainsi Jésus-Christ se montre toujours et partout vrai homme et vrai Dieu. Vrai homme en passant par tous les états les plus abjects de l'humanité ; vrai Dieu en ne se montrant jaloux que de la sainteté et de la pureté : seule compagnie digne de sa personne, seul ornement qui

convienne à sa Majesté. *Domum tuam decet sanctitudo.*

C'est pourquoi, de même qu'à sa naissance il dédaigna les palais des rois, ainsi à sa mort il refuse les mausolées des Augustes. Mais, comme tout en naissant dans une pauvre cabane, il voulut que cet humble réduit fût orné de la virginité de Marie, de la foi de Joseph, de l'innocence des pasteurs et de l'humilité des mages; de même en mourant, il voulut être déposé dans un sépulcre simple, creusé dans le roc; il ne permit pas cependant qu'aucune main profane, aucun regard malveillant, aucun cœur immonde s'en approchât; mais il voulut au contraire avoir pour cortége toutes les vertus, c'est à dire la constance de Marie sa mère, la virginité de Jean son disciple, les larmes de pénitence de Madeleine, la piété des Maries, le courage de Nicodème, la justice de Joseph et la foi du centurion. Les fleurs elles-mêmes du petit jardin où était le sépulcre, s'épanouissant au moment où apparut en ce lieu le corps de Jésus, et s'inclinant sur leurs tiges pour lui rendre hommage, furent l'emblème des fleurs bien autrement agréables à ses yeux de toutes les vertus qui l'accompagnèrent et l'annoncèrent comme le Dieu de la sainteté infinie. Il n'appartenait qu'à un Homme-Dieu de mourir, comme mourut Jésus, sans faiblesse. Il n'appartenait qu'à un Homme-Dieu d'être enseveli comme le fut Jésus, entouré de la pureté et de la sainteté. *Domum tuam decet sanctitudo.* O sainteté! ô pureté! ô charme des mystères chrétiens! O sainteté, ô pureté, ô divins enchantements de la religion chrétienne!

SECONDE PARTIE.

Vrai homme et en même temps vrai Dieu, notre Seigneur, dans tous ces mystères si sublimes et si tendres, ne sépara jamais la cause ni les intérêts de Dieu de ceux de l'homme. C'est pourquoi dans le mystère de sa sépulture, non seulement il eut en vue le triomphe de sa religion et la gloire de sa divinité, mais aussi notre instruction et notre consolation.

Et d'abord, c'est l'apôtre S. Paul qui a découvert dans la sépulture de Jésus-Christ un enseignement profond sur l'esprit de la morale et de la sainteté de l'Évangile : « Sachez, disait-il aux premiers chrétiens, que nous n'avons reçu le baptême que pour exprimer en nous, avec toutes ses circonstances, la mort de Jésus-Christ, de sorte que c'est être enseveli avec lui que d'être baptisé. » *Nescitis quia qui baptizati sumus, in mortem ipsius baptizati sumus,... consepulti ei in baptismo.* (Col., II.) S. Cyrille faisait allusion à cette doctrine de l'apôtre lorsqu'il disait aux néophytes, baptisés selon l'ancien rit de la triple immersion : « Trois fois vous avez été plongés dans l'eau, et trois fois vous en avez été retirés, et par cette cérémonie sacrée vous avez exprimé en vous-mêmes le mystère de Jésus-Christ qui demeura trois jours dans le tombeau. » *Mersi ter in aquâ, rursùs emersistis ; atque per hæc symbola triduanam significastis sepulturam.* S. Épiphane disait également aux fidèles : « Souvenez-vous que vous fûtes conduits au bain sacré du baptême, comme Jésus-Christ fut porté à la sépulture. » *Ducebamini ad sanctum baptismi lavacrum, sicut Christus ad sepulturam.* Le

baptême est donc, selon l'Écriture et les Pères, un engagement solennel que nous contractons en face du ciel et de la terre, de mourir et de nous ensevelir mystiquement avec Jésus-Christ, afin de participer au mérite de sa mort et de sa sépulture réelle, et recevoir le caractère, les priviléges, et les grâces de ces deux grands mystères, dont le baptême est la figure.

En effet, Jésus-Christ mort, c'est Jésus-Christ qui est extérieurement séparé de toute société des hommes, de toute occupation, de tout intérêt terrestre et humain. Pareillement, le chrétien, en faisant à son baptême le serment de renoncer à toutes les suggestions de Satan, à tous les enchantements des sens, à toutes les pompes profanes, devient en quelque sorte mort au monde, à la chair, au démon, et il meurt mystiquement avec Jésus-Christ. *Baptizati sumus in mortem ipsius.* Mais tant que Jésus expiré était encore suspendu sur la croix, la vue de son corps adorable quoique inanimé le faisait en quelque manière considérer comme vivant. Ce ne fut donc point lorsque placé dans le sépulcre, il y fut renfermé sous une pierre, qu'il demeura comme entièrement séparé du monde. Eh! ne le voyons-nous pas nous-mêmes tous les jours? tandis que le cadavre de l'homme que la mort vient de moissonner est encore sur la terre, il inspire de l'intérêt, il appelle sur lui nos pensées et nos affections. C'est la sépulture qui, le dérobant à nos regards, nous en fait bientôt oublier la mémoire, achève la séparation et consomme le triste mystère de mort. Ainsi, il ne suffit pas que le chrétien, pour être fidèle aux promesses de son baptême, ait renoncé à tout, et soit, pour ainsi dire, mort avec Jésus-Christ; il faut encore que par son amour de la soli-

tude, de la retraite, du recueillement, et par une entière séparation d'avec le monde, il soit comme enseveli avec Jésus-Christ. *Consepulti ei in baptismo.* Le premier devoir du chrétien, continue S. Paul, est donc de mourir au monde et à lui-même. Mais ce n'est pas tout, il faut encore qu'enseveli dans le secret de sa foi, dans l'obscurité de ses vertus, et comme l'homme que recouvre la pierre tumulaire, ne s'occupant ni de l'estime ni des mépris du monde, il mène une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. *Mortui enim estis, et vita vestra abscondita cum Christo in Deo.* (Coloss., III.)

Mais le corps de Jésus-Christ enfermé dans le tombeau est toujours avec la personne du Verbe par l'union hypostatique ; il est avec les anges qui l'adorent ; caché aux yeux des hommes, il est toujours avec Dieu. Et nous aussi, chrétiens, dans la sépulture mystique où nous serons descendus par notre divorce absolu avec les intérêts du monde et nos passions, nous devons entretenir un doux commerce avec Dieu par l'exercice continuel de la prière, dès que la grâce sanctifiante nous unit à Dieu, et que nous vivons en Dieu lorsque nous sommes morts au monde : *Quasi morientes et ecce vivimus.* Séparés en esprit de la terre, nous devons tourner nos regards vers le ciel et y converser : *Nostra autem conversatio in cœlis est ;* attendant avec une foi vive, et une ferme confiance le jour où notre amoureux Sauveur nous fera part des priviléges et de la gloire de sa résurrection ; car il est indispensable que nous mourions et que nous soyons ensevelis avec lui, si nous voulons ressusciter avec lui. *Nostra autem conversatio,* etc., *corpori claritatis suæ.* (Philipp., III, 20 et 21.)

Heureux ceux qui meurent ainsi, et sont en esprit

mystiquement ensevelis pour le monde avant de l'être corporellement ! Heureux ceux qui se détachent dès à présent, par esprit de foi et de vertu, de tout ce qui est terrestre, avant que la mort les surprenne et les oblige à ce sacrifice par une triste et inévitable nécessité ! De fait, dit l'apôtre S. Pierre, l'homme du cœur, l'homme caché, l'homme enfermé dans le mystérieux tombeau de sa conscience, lorsqu'elle est pure, innocente et incorruptible, est calme et tranquille ; et alors même qu'il semble triste, humilié et pauvre aux yeux des hommes, il est heureux et chargé de gloire et de richesse aux yeux de Dieu ; *Qui absconditus est cordis homo in corruptibilitate quieti et modesti spiritûs, qui est in conspectu Dei locuples* (I Petr., 3); parceque le mystère de la sépulture de Jésus-Christ n'est pas seulement pour nous une magnifique leçon, mais aussi un puissant encouragement.

Il est vrai, ce fut pour le Fils de Dieu une grande humiliation que son corps sacré, uni à la personne du Verbe, entouré de bandelettes, parfumé d'aromates, et le visage couvert d'une suaire funèbre à l'exemple des cadavres ordinaires, soit demeuré enfermé et immobile dans le tombeau, et que celui qui est la résurrection et la vie ait dû séjourner dans la région de la mort. Mais cette humiliation était nécessaire pour nous fortifier, et dès lors Jésus ne se refusa pas à la subir. Si, à peine expiré, il fût ressuscité sans passer par le sépulcre, il aurait donné à croire qu'il rejetait une des conditions les plus humiliantes de l'homme : celle d'être obligé de rendre son corps à la terre avant de le reprendre glorieux dans le ciel ; il aurait presque fait douter de son parfait amour, de sa parfaite ressem-

blance avec l'homme, en refusant de se soumettre à cette condition universelle de l'humanité. Mais lorsqu'il a consenti à séjourner dans la tombe, comme il avait voulu être couché dans un berceau comme le reste des humains; lorsqu'il a voulu avoir la sépulture de commun avec nous, comme il en avait eu la naissance et la mort; en le voyant passer ainsi par tous les états, toutes les conditions et toutes les misères de l'homme, à ces ineffables traits, s'écrie S. Paul, nous demeurons convaincus de sa miséricorde et de son tendre amour pour l'homme, et nous le regardons comme le véritable frère de l'homme, semblable en tout à l'homme. *Per omnia voluit fratribus similari ut misericors fieret.* (Hebr., II, 17.)

De plus, le Fils de Dieu, en prenant nos misères, nous a fait part de ses richesses; en traversant toutes les conditions les plus pauvres, les plus abjectes et les plus douloureuses de l'humanité, il les a, en quelque sorte, élevées, sanctifiées, divinisées et transformées en sources de consolation et de gloire. De même que lorsqu'il naît pauvre, qu'il est humilié, qu'il souffre et qu'il meurt, il nous fait désirer et nous rend précieuses la pauvreté, les humiliations, les souffrances et la mort; ainsi, lorsqu'il veut encore être enseveli comme nous, il enlève au tombeau l'horreur naturelle qu'il inspire. Voilà pourquoi les âmes vraiment chrétiennes ne tremblent pas, et ne frissonnent pas, comme les âmes irréligieuses et profanes, à l'idée qu'un peu de terre va bientôt recouvrir leur cadavre. La solitude, l'obscurité, l'insensibilité de la tombe ne les épouvante pas. Jésus-Christ est passé par cette voie, et il en a changé la condition; ils la regardent donc comme le marchepied

d'où ils doivent s'élancer vers le ciel. Avec quelle gaieté ils en parlent; avec quelle indifférence ils l'attendent, avec quel courage ils l'appellent, avec quelle joie ils y descendent! Vous ne diriez pas des hommes qui meurent par nécessité, mais des hommes qui vont prendre du repos pour oublier leurs travaux; *ut requiescant à laboribus suis.* C'est là, dit S. Paul, le repos ou sabbat des saints, du vrai peuple de Dieu, le repos après lequel ils soupirent pour se délasser des fatigues que leur a coûtées la conquête du salut éternel; ce repos dont celui de Dieu, après la création du monde, et celui de l'Homme-Dieu, après la rédemption, des hommes (*Hebr.*, IV, 9 et 10), furent jadis le symbole.

Mais comme le plaisir et les douceurs du repos s'achètent par la fatigue, c'est aussi à cause de la vie de crucifiement que les vrais fidèles s'imposent, qu'on les voit désirer le repos de la tombe. La mort n'est un sommeil de paix en Jésus-Christ que pour celui qui a été crucifié avec Jésus-Christ. *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

C'est précisément pour nous rendre sensible cette vérité importante, et nous convaincre que le calme et les douceurs du tombeau sont le fruit des souffrances de la croix, que notre Seigneur a voulu être enseveli dans le lieu même où il fut crucifié, et qu'il a ordonné que sa tombe fût au pied du trône de ses douleurs. *In loco ubi crucifixus est, erat monumentum.* Et comme on a coutume de graver sur les mausolées des grands les attributs distinctifs de leur dignité et de leur grandeur, ainsi Jésus-Christ a voulu que sur son sépulcre fût arborée la croix sur laquelle il expira, car ce trophée sanglant forme ses armoiries, il est l'insigne de sa di-

gnité de Rédempteur, et le principe de sa gloire et de son exaltation en tant qu'homme. *Mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum.*

O croix ! ô mystère ! qu'il est beau de la voir, pareille à un étendard glorieux flottant sur la cime du Calvaire, annoncer que celui qui gît à ses pieds a déjà triomphé, a conquis toute la terre et en a pris possession, puisqu'il y a planté la bannière qui devra être bientôt arborée dans tout l'univers. O croix sainte, arbre précieux ! quoique veuve du crucifié, tu es cependant encore l'autel où la victime divine s'offrit elle-même en sacrifice pour le salut du genre humain ; *Sola digna tu fuisti ferre mundi victimam.* Tu es encore la balance infaillible, où le poids d'un seul corps divin a non seulement contrebalancé, mais a encore rendu plus léger le poids effrayant des péchés du monde; *Statera facta corporis.* Tu es encore le grand comptoir, où a été déposé et accepté le prix infini de notre commun rachat; *Beata cujus brachiis pretium pependit sæculi.* Tu es encore l'arme méprisable en apparence, mais terrible et puissante en réalité, avec laquelle le prince des ténèbres vaincu s'est vu arracher sa proie; *Tulitque prædam tartari.* Tu es encore le trophée de la victoire du Roi des rois, et le trône majestueux du haut duquel le Dieu fait homme dictera bientôt des lois à l'univers; *Vexilla regis prodeunt. Regnavit a ligno Deus.*

Laisse-nous donc en ce jour où nous célébrons la mémoire des grands mystères que le divin Rédempteur accomplit en agonisant et en mourant dans tes bras, laisse-nous tomber à tes pieds, et permets que nous adorions en toi le lieu sacré où le Fils de Dieu posa ses pieds, c'est à dire son humanité. *Adorabimus in loco*

ubi steterunt pedes ejus. Oui, ô croix sainte, associés dans l'unité de la foi à tous les vrais chrétiens répandus sur la surface de la terre, nous t'adorons de nouveau profondément comme notre unique espérance; nous te supplions d'appliquer à tous le fruit du sang divin dont tu fus arrosée. Ah! obtiens aujourd'hui le pardon pour les pécheurs, la ferveur pour les tièdes, et pour les justes l'accroissement de la grâce et de la sainteté. *O crux, ave, spes unica, hoc passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.*

Et vous, Trinité adorable, source auguste du salut, qui opérâtes en ce jour ces étonnants mystères par le moyen de la croix, recevez aujourd'hui les actions de grâces, les bénédictions et les louanges de toutes les intelligences créées. Mais, pendant que nos hommages s'élèvent vers vous, faites descendre sur nous l'abondance de vos grâces; bénissez-nous avec cette même croix avec laquelle vous nous avez rachetés; afin qu'après avoir obtenu par elle notre triomphe sur la terre, par elle aussi nous obtenions la récompense éternelle dans les cieux. *Te fons salutis Trinitas, collaudet omnis spiritus: quibus crucis victoriam largiris, adde præmium. Amen.*

Laudetur Jesus Christus.

Benedictio Dei, etc.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Dix-septième Conférence. — Le désespoir de Judas.	5
Dix-huitième Conférence. — Le silence.	30
Vingtième Conférence. — Barabbas.	52
Vingt-unième Conférence. — La Flagellation.	74
Vingt-deuxième Conférence. — Le Couronnement d'épines.	97
Vingt-troisième Conférence. — Les insignes de la dignité royale de Jésus-Christ.	121
Vingt-quatrième Conférence. — La condamnation à mort de Jésus-Christ.	143
Vingt-cinquième Conférence. — Jésus-Christ proclamé par Pilate roi et Messie.	169
Vingt-sixième Conférence. — La sortie de Jésus de la ville de Jérusalem.	202
Vingt-septième Conférence. — Le voyage du Calvaire.	221
Vingt-huitième Conférence. — Le Crucifiement.	249
Vingt-neuvième Conférence. — Le Pardon.	275
Trentième Conférence. — Les trois Croix.	306
Trente-unième Conférence. — L'abandon, la soif, la consommation.	333
Trente-deuxième Conférence. — Mort de Jésus-Christ.	359
Dernière Conférence. — La Sépulture de Jésus-Christ.	398

BT 430 .V4514 1848 v.2 SMC
Ventura, Gioacchino,
Conferences sur la Passion
de Notre Seigneur Jesus-Chri
47232056
AWZ-8938